PENSÉES ET SOUVENIRS

SUR LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE



1

PENSÉES ET SOUVENIRS

SUR LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

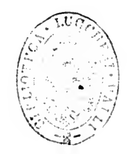
DU

ROYAUME DE NAPLES

PAR

PIERRE C. ULLOA

Vol. I.er



GENÈVE
JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE
1858



INTRODUCTION

Ce n'est pas sans une sorte d'hésitation que j'entreprends de parler de nos savants, et de l'état des lettres parmi nous dans la moitié, naguère révolue, du siècle présent. Le génie d'un peuple n'a pas seulement pour expression les lois et les institutions, mais encore l'état actuel de la culture en général, et celui de la littérature. L'histoire d'une nation est essentiellement une, et il est presque impossible de bien comprendre la situation morale d'un pays, si l'on ne connait pas les évènements politiques et les temps qui ont précédé et préparé celui qu'on étudie. Ainsi, pour apprécier comme il faut la littérature d'un peuple, il est nécessaire de tenir compte de l'état de ses mœurs, de la situation des esprits, et de l'atmosphère morale dans laquelle les intérèts d'une époque ont été agités. Pour juger de la littérature d'un pays il faut donc étudier son époque, entrer dans le cercle des pensées, des sensations du peuple, il faut se demander quels sont les objets qui frappent le plus souvent ses regards, ceux qu'il aime avec passion, l'air qu'il respire, et le ciel qui l'éclaire. Or, on ne peut faire l'histoire d'une littérature sans tracer celle de l'État, sinon le mouvement intellectuel est sans valeur pour l'avenir. L'histoire littéraire de notre pays, d'ailleurs, est nécessairement mêlée

à tous ceux de l'Italie, et se refuse à l'observation, si l'on veut la détacher de l'ensemble.

Cependant l'histoire littéraire d'une époque très-connue des contemporains, trop oubliée après eux, est bientôt recouverte d'ombres, et souvent à jamais. Il n'en est pas des lettres comme des sciences exactes et naturelles. L'état des lettres ne peut s'estimer que par les ouvrages qu'elles produisent, et il est bien difficile d'apprécier toutes les révolutions d'idées et de systèmes, les progrès, les écarts d'imagination ou d'entraînement d'une littérature. De loin elle se dessine aux yeux en masse, et c'est l'ensemble des connaissances humaines qui peut alors intéresser, et dont on peut suivre le progrès. Il ne peut manquer, sans doute, de nous offrir les points les plus dominants, et les circonstances les plus remarquables. Mais celles dans lesquelles les ouvrages ont été écrits, la manière dont on les a accueillis, les discussions dont ils auront été l'objet, ne pourront plus être ranimées. Comment découvrir alors ces filons de systèmes qui se transmettent à travers les générations, et qui sont les fibres secrètes d'une littérature? Comment recueillir ces résultats généraux, pour en tirer de ces leçons utiles qui s'adressent aux générations futures? On ne pourra plus que suivre difficilement la marche invisible des idées au milieu des évènements publics, l'action des gouvernements, l'agitation tumultueuse des masses, et les faits de guerre qui absorbent ordinairement les historiens tout entiers.

Or, comment pourrai-je me flatter de faire apprécier le caractère non-seulement des écrivains et de leurs ouvrages, mais aussi celui de la nation et des époques qui les ont produits? Toutes ces difficultés ne m'ont point échappé, et plus d'une

fois j'ai voulu renoncer à une telle entreprise, me défiant de mes idées, et craignant de ne pouvoir en surmonter les obstacles sur quelques points, ou les éluder sur d'autres. Ainsi ne pouvant me livrer avec essor à mon goût, et faire quelque chose de complet, tout mon travail se réduira à la reproduction fidèle des faits qui m'ont frappé le plus vivement dans le cours de ma carrière littéraire.

Cultivant les lettres pour satisfaire d'abord au besoin de mon esprit, sans aspirer à la renommée, et plus tard pour trouver un délassement aux graves fonctions de magistrat, la culture des lettres m'a causé plus de jouissances que de chagrins. Mais si elles ne m'ont laissé aucun regret, je ne suis pas un de ceux qui ont acquis par leurs travaux le droit de parler d'eux-mêmes en jugeant les autres. Lorsque je songe aux vers, et aux ouvrages que j'ai écrits (car quel autre que moi y pourrait penser?) je trouve qu'il ne m'appartient pas d'apprécier le mérite de mes contemporains, qui ont valu et valent sans doute mieux que moi. Néanmoins, si le progrès moral est la première destination des lettres, le devoir d'un critique est assurément celui de relever les fautes de ceux qui ont un titre quelconque soit à l'admiration, soit à la reconnaissance de la postérité. Aussi importe-t-il que les erreurs ne soient pas invoquées comme une justification. Le résultat de ces études ne doit pas être seulement d'agrandir l'intelligence, mais de pacifier l'âme et de lui apprendre à aimer tout ce qui est beau, simple, et vrai. Mais que suis-je en tout cela?

Cependant, ayant passé ma jeunesse avec des gens versés dans les sciences et dans la poésie, j'ai été à même de connaître tous les étages de la littérature et de la vie. Il me fut donné

de fréquenter et d'affectionner les poètes les plus renommés, les orateurs les plus éloquents, les savants les plus estimés, qui me servirent de maîtres, quand j'eus fait quelques pas dans leur carrière. Je ne me suis jamais dérobé à la saine et vivifiante chaleur de l'admiration. Ce fut pour moi une bonne fortune littéraire que celle qui me procura avec eux des relations diverses, dont je m'honorais, en m'attachant à ceux qui pouvaient en avoir de plus intimes.

Ma naissance m'avait jeté dans cette classe qui dut cacher longtemps ses titres, et sa misère; sortant à peine de l'enfance, mon éducation militaire me confondit avec les étrangers et me prédisposait à béatifier les triomphes belliqueux, qui remuent si vivement les fibres d'un enfant. La restauration fut l'heure de ma jeunesse, du réveil de mon esprit, de l'enthousiasme des lettres, de l'hymne intérieur de ma vie. J'ai de bienveillants souvenirs pour ces trois natures d'époques et d'opinions. J'ai vu la chute de la domination étrangère, et l'avènement de la restauration; j'ai assisté à différentes révolutions, je me suis instruit à ces spectacles, et je crois que les évènements ne m'ont pas rendu injuste. Ainsi ce sera un devoir pour moi d'apporter dans cet exposé toute la candeur de mon jugement, et d'abdiquer toute crainte personnelle, n'ayant pas de penchant à rabaisser ni les époques, ni les talents. L'expérience m'a appris à respecter toutes les croyances sérieuses, et je me flatte de les avoir jugées avec une impartialité complète, sans complaisance, et sans aucune séduction de souvenirs.

Ces souvenirs sont aujourd'hui un des bonheurs de ma vieillesse. Mes cheveux ont beau blanchir, je n'oublierai jamais

les temps littéraires de ma vie. Oh! que ne donnerais-je pas pour être un jour, une heure, ce que j'étais alors! Dans les souvenirs de la jeunesse, le cœur se rappelle d'avoir battu avec impétuosité; c'est l'expérience du monde qui le glace et le pétrifie. Mais quand on est arrivé à cinquante-sept ans, quand les années de fièvre ont passé sur notre tête, et qu'il nons faut le bienfait de la sagesse, que d'amis on a déjà vu tomber autonr de soi! que de souvenirs, que d'affections éteintes par la mort! J'ai laissé, en marchant, bien des objets chéris sur mon chemin.

Ainsi que le voyageur qui s'arrête involontairement pour contempler les scènes qu'il laisse derrière lui, et celles qu'il a sous les yeux, j'aime à jeter un regard sur nos richesses intellectuelles d'autrefois, sur le génie personnel des écrivains, sur ces anciennes luttes, sur les causes qui ont développé leurs penchants, et sur les influences qu'ils ont subies. Il est vrai que je ne suis pas un voyageur enrichi, qni revient dans sa patrie pour y rapporter un trésor d'observations. Il est vrai aussi qu'un coup d'œil jeté en passant snr ce qu'on appelle l'histoire de la littérature (car j'entends particulièrement sous ce nom l'ensemble des productions d'imagination et d'art) ne fera pas assez connaître le singulier spectacle de toutes les variations qu'offre le temps dans les doctrines et les talents. Mais en perdant l'enthousiasme avec la jeunesse, j'aime encore à revenir sur ce temps, qu'on se plaît tant à calomnier, aujourd'hui que l'on ne sait plus vieillir.

C'est le mouvement général de l'intelligence que je me suis proposé de faire comprendre et saisir, ce résultat qui tient souvent à des causes profondes, et qui doit s'augmenter. Je vais

donc esquisser et présenter un aperçu rapide des vicissitudes de notre littérature, et de ses rapports avec la littérature étrangère contemporaine.

Que l'on ne s'attende pourtant pas à trouver ici l'exposé des travaux de tous les écrivains. Je n'ai point la prétention de donner une analyse de tous les ouvrages, et de toutes les dissertations scientifiques de mon temps; et de porter un jugement détaillé de tous les livres d'institution qui doivent avoir pour ornement la clarté, la justesse, et la simplicité. Mon intention n'a pas été non plus d'enrégistrer toutes ces bluettes éphémères dont on a souvent de la peine à retenir le nom. Les grains de sable accumulés manquent souvent de cohésion et d'intérêt. Je dois moins encore m'arrêter sur l'amas de bizarreries et de fadaises écrites sous l'influence des passions du jour et des opinions du moment. Elles ne méritent pas même un coup d'œil. Nous trouverons que les poètes lyriques des diverses écoles forment une phalange que je ne prétends pas passer en revue. Et pourtant, que d'esprit, que de génie notre prodigue génération a jeté au gré du vent! Aussi un mépris sans mélange serait-il injuste, et souvent en littérature l'indulgence est près de la justice.

Ranger tous les efforts et tous les produits de l'intelligence, présenter la masse des connaissances, et l'active sagacité, et la curiosité infatigable, et la passion du savoir d'une époque; classer méthodiquement le dossier littéraire d'un demi siècle, donner des dates, des titres, avec les lenteurs des portraits littéraires, et la calme appréciation biographique, ce ne serait rien moins que l'histoire des sciences et des lettres dans le royaume de Naples, depuis la fin du XVIII[e] siècle. Ce serait

une œuvre qui devrait résumer dans une appréciation pénétrative les défauts, les qualités, les tendances d'une littérature, en indiquant avec justesse et étendue les révolutions du goût, les variations de la langue, et de l'art, le secours mutuel que se seraient donné les travaux de la pensée. Elle demanderait une fine sagacité de vues, et une grande portée d'esprit dans l'historien, qui ne doit négliger en rien les travaux antérieurs, l'état supposé des connaissances, reprendre tout, raconter, et coordonner l'ensemble. Plusieurs eussent pu la faire, et j'ignore pourquoi ils l'ont dédaignée. De quelle instruction ne serait pas une histoire dramatique et animée de la littérature de ce demi siècle, une revue de talents si variés, nés sur ce terrain sillonné par tant d'orages! Que de trésors d'ailleurs notre siècle doit léguer à l'histoire! Il faut espérer que des talents subtils et éminents se consacreront à dresser l'inventaire de nos richesses intellectuelles amassées par le temps, pour les mettre à l'abri du naufrage, dont nous avons malheureusement le pressentiment.

Ayant à choisir entre les faits, un auteur eût préféré ceux qui ont une importance sociale à ceux qui offrent seulement un intérêt de curiosité bibliographique. Ce qui marque infailliblement le progrès d'un pays c'est le passage de l'ignorance au savoir, de la pauvreté à la richesse. Les causes de ce progrès, les seules qu'il importe de bien connaître, ne sont pas toujours faciles à démêler. Mais c'est à les découvrir qu'un historien doit surtout appliquer son esprit. Car ce sont elles qui enchaînent les faits les uns aux autres, et qui donnent aux évènements leur vie, leur caractère, et leur signification. C'est ainsi qu'il peut les décrire et les juger pour éclairer une

postérité plus heureuse ou plus sage. Je n'ai pas osé l'entreprendre, et dans cette esquisse historique je n'ai voulu donner à mon pays que le dernier effort d'un soldat mutilé sur le champ de bataille. J'ai essayé de saisir les rapports les plus importants d'une littérature qu'on jugeait habituellement de la manière la plus tranchante.

La plupart des écrivains étrangers qui se sont de temps à autre occupés de nous, tout en se bornant à jeter un coup d'œil rapide sur notre situation politique et littéraire, n'ont fait le plus souvent que suivre une espèce de tradition nationale, fruit des préventions dont ils subissaient l'influence. Ils n'étaient portés à voir la situation du royaume de Naples que de son côté le moins favorable. Ainsi les préventions devaient enlever beaucoup à la sûreté des jugements. Il est très-difficile d'ailleurs de porter un examen équitable sur une littérature étrangère. Des apparences extérieures suffisent ordinairement pour servir de base à une sentence rapide et fausse la plupart du temps, et fondée assez souvent sur quelques symptômes mal appréciés. L'injustice involontaire de ces sentences m'a rendu souvent sensible à l'outrage de l'oubli de nos écrivains, et il me venait par instants l'idée de faire connaître les torts graves qu'on nous a faits souvent, lors même qu'on ne pouvait refuser quelques louanges vagues ou équivoques à un très-petit nombre d'auteurs. Mais pouvais-je rendre compte des efforts de tant d'écrivains, suivre leurs progrès, analyser leurs productions littéraires les plus remarquables, déterminer le caractère et le mérite des artistes et de leurs compositions qu'on avait ignorées, ou dont on n'avait pas aperçu tout l'intérêt ?

La littérature industrielle n'a jamais existé chez nous, on n'a jamais ou presque jamais écrit pour les libraires. La gloire est lente partout, mais si l'écrivain chez nous appelle la fortune, la misère seule répond à sa voix. La pauvreté ne pouvait jamais engendrer des ouvrages, car on n'aurait pas trouvé à écrire pour vivre. Les auteurs ne pouvant les vendre, ont toujours donné leurs travaux, et ils ont gardé cette habitude généreuse par laquelle l'orgueil et la dignité des lettres s'est du moins soutenue et se soutient. L'appas du gain n'a jamais transformé les auteurs en mercenaires satyriques; on n'aurait pu vendre ses scandales.

Sons l'ancien régime ce n'étaient que les grands seigneurs de goûts paisibles et d'esprit cultivé qui aimaient et protégeaient les lettres et les lettrés. Sous la domination étrangère, les hommes de lettres ne purent former un état, ils n'obtinrent presque jamais de dignités, et ne purent se flatter d'atteindre la fortune. Ainsi l'homme de lettres n'existe pas dans ce royaume, et ceux qui entrent dans le monde avec l'ambitieuse ardeur que leur donne le sentiment de leur intelligence, ne peuvent être tentés de sacrifier l'art au métier, et l'inspiration à l'industrie. Combien de jeunes et nobles cœurs cependant, doués des dons de l'esprit et déshérités par la fortune, dont le talent est retardé ou même émoussé, faute d'avoir trouvé un appui généreux? Combien de germes s'éteignent sans avoir brillé, moissonnés qu'ils sont dans la fleur.

Une foule de talents secondaires, applaudis pendant une année ou deux, s'égarent dans les sentiers les plus resserrés, et des succès passagers couvrent des travaux incomplets. Ce sont des noms qui vont être roulés comme des cailloux

dans le torrent. La poésie est un breuvage empoisonné, mortel à ceux qui s'y désaltèrent. Les auteurs dramatiques ne partagent pas les bénéfices du théâtre, comme en France et en Angleterre ; ainsi ils ne trouvent pas un intérêt actif à le faire prospérer, de-là point d'émulation, rien qui stimule les écrivains. Ils s'enivrent un moment au bruit de quelques applaudissements, et puis croupissent dans une lâche ou hautaine oisiveté. Quand Byron criait que les antiques lauriers se fanaient, parce que les poètes s'abaissaient à trafiquer de leur génie, Byron oubliait qu'il avait reçu pour droits d'auteur une somme telle que deux siècles n'ont jamais rapportée à nos écrivains tous ensemble.

Il ne reste donc que le seul intérêt qu'un gouvernement peut porter aux artistes et aux littérateurs, et il est bien précieux que sur une route pénible quelques appuis soient offerts parfois au talent isolé. Mais quelques pensions accordées aux gens de lettres n'auront jamais beaucoup d'influence sur les vrais talents. D'ailleurs, la protection des princes qui a pris à de certaines époques historiques un caractère d'immortelle grandeur, pourrait-elle avoir des secours toujours prompts et toujours ouverts pour les sciences et pour les arts? Un gouvernement porté à honorer et à récompenser les talents, ne peut aujourd'hui les aider tous à gagner leur indépendance ; il ne peut pas faire qu'ils soient tous satisfaits d'une honnête aisance, s'ils le sont d'une juste considération. Les princes traitent avec distinction les hommes de lettres, ils leur accordent des marques d'honneur ; mais la plupart des gouvernements d'ailleurs n'encouragent dans les sciences que leur emploi immédiat aux besoins de la société. Et le nombre et les

prétentions des écrivains font que les charges de la faveur d'un gouvernement en excèdent souvent les bénéfices. Les siècles de Léon X et de Louis XIV, qu'on a souvent mis en parallèle avec ceux de Périclès et d'Auguste, n'étaient que les phases naturelles de l'esprit humain. Les Bourbons, chez nous, comme jadis les Aragonais, ont été les protecteurs, les amis éclairés des sciences, des lettres et des arts; et si on leur a fait un reproche d'indifférence et d'hostilité, ce reproche ne se trouve justifié que par la logique des passions injustes, auxquelles les partis ont recours pour pervertir l'opinion publique. Mais le génie ne doit aspirer qu'à la gloire, et si elle manque, la protection aura toujours l'air de galvaniser une statue.

C'est par ces causes que la carrière littéraire se voit chez nous encombrée de débris informes, et de tristes matériaux, faits à peine pour durer un jour. Les travaux même qui surnagent sont laissés et repris cent fois à travers les occupations d'une vie que les affaires réclament. De-là tant d'arguments qui ont été mille fois mis sur le métier, d'ouvrages brochés à la hâte, auxquels il manque même la séduction extérieure du style. Et si de cette condition des lettres il arrive que le travail intellectuel n'est pas devenu de nos jours une émulation effrénée d'amours-propres, on voit à chaque instant s'éteindre les lueurs des véritables talents, auxquels l'avenir promettait quelque gloire.

Quand on étudie avec calme et sang froid ce sujet, on ne peut guère (c'est du moins mon sentiment) ne pas s'étonner de voir que nous éprouvons ce besoin général de nous instruire, et de nous éclairer; d'observer que les obstacles n'ont

pas arrêté les élans du génie, et que l'émulation dans les lettres n'a jamais pris le caractère de l'envie.

Je ne suis pas un de ces moralistes qui ne voient le bien que dans le passé, le mal que dans le présent, quoique je n'ignore point que le dédain pour le passé soit aujourd'hui en honneur. On parle sans cesse du développement des intelligences, et du progrès des lumières chez nous. Mais cette assertion, quant aux masses, manque entièrement d'exactitude, et dans les classes élevées y a-t-il ce luxe de l'esprit qui produit les lecteurs? Le peu d'éditions des ouvrages même les plus recommandables est une preuve que la lecture n'est pas le besoin du plus grand nombre. Ce qui constitue les lumières d'une nation ce sont les idées saines répandues dans toutes les classes, et une instruction générale dans les sciences et la littérature. Or les lumières et l'érudition des écrivains ont-elles aucun rapport avec l'état général de la nation?

Le terrain des réalités littéraires est trop vaste et trop mobile pour qu'on puisse le scruter d'un œil sûr à certaines époques, et dans certaines situations. Toutefois on ne peut disconvenir de la décadence de notre littérature. Ne le dissimulons point, depuis soixante ans nous descendons, tout le monde le voit. Mais nos cris de détresse, à cette époque d'idolâtrie de l'individu, indiquent du moins que nous portons au-dedans de nous le sentiment d'un meilleur état de choses. Nos craintes expriment nos désirs. Les autres peuples n'ont pas le droit, il est vrai, de crier haro sur nous, car, proportion gardée, ils ne valent peut-être guère mieux que nous. Et c'est au reste une triste consolation, mais c'en est une peut-être, que de voir que cette décadence n'est pas particulière à notre pays.

Toutes les littératures se sont corrompues autrefois, et fardées en marchant; le progrès dans les arts d'imagination a été souvent interrompu par l'épuisement et la décadence. Le même flambeau a tour-à-tour brillé, ou s'est éclipsé. Lycophron, Sénèque et Lucain, chez les anciens, Marini et Achillini chez nous, Congrève et Waller en Angleterre, Dorat et Bernis en France, Gongora en Espagne, prirent tous également la recherche pour l'art, et forcèrent leurs expressions pour atteindre la nouveauté. Autrefois, chez nous, on avait donné peut-être trop à la forme, car la forme est méridionale de sa nature. A une autre époque, dans la poésie et dans les arts, une transformation nouvelle changea les formes extérieures; et une mollesse et une simplicité factice dévoilèrent un de ces périodes qui annoncent la décrépitude et la mort. Mais c'était toujours la satiété qui faisait recourir à la bizarrerie; c'était un temps de révolte et de schisme dans la littérature, ce n'était point indifférence, ni impuissance. Le gouvernement, la morale, comme la poésie, ne réduisaient pas le beau et le grand à la seule utilité. L'égoïsme profond de la vie privée, qui en aurait été la conséquence nécessaire, ne demandait pas à la littérature des idées sensibles et matérielles.

Mais il n'en est pas tout-à-fait de même aujourd'hui. Enfants d'une société que des intérêts positifs dominent, maîtres souverains du monde matériel, croirons-nous pouvoir dominer de même le monde de l'intelligence et de l'âme par les lumières industrielles? Si le matérialisme moral continue à se développer à côté de l'industrie, cette civilisation purement physique ne nous conduira-t-elle pas directement à la barbarie? S'il y a quelque raisonnement, dont la vanité trompe

l'intelligence, et s'il y a quelqu'un qui croit que tout doive s'agenouiller devant l'industrialisme, il n'a qu'à regarder derrière lui, et il verra si, après l'espace que nous venons de parcourir, le don de la création laisse encore l'espérance de l'avenir. Une activité mécanique, qui calomnie le passé et corrompt le présent, ne régit-elle pas déjà la littérature? N'amasse-t-on pas déjà avec peine, dans notre temps négatif, des ronces sur ces champs, où nos devanciers ne nous avaient laissé que l'embarras de choisir entre les fruits et les fleurs?

Cependant aujourd'hui les temps sont venus, où il est permis d'être impartial. Les flambeaux de notre littérature se sont éteints l'un après l'autre, ils sont tombés comme les feuilles d'automne sur notre chemin, et nous ne pouvons nous défendre d'une tristesse profonde et mélancolique, en voyant comme tout ce beau passé s'est écoulé lambeau par lambeau, talent par talent. La mort éclaircit sans cesse nos lignes, et les rangs se serrent de moment en moment. Nous pouvons désormais juger nos pères, comme nous voudrions être jugés nous-mêmes par nos enfants, avec cette impartialité d'éloge et de blâme que le temps seul peut donner; et nous ne pourrions plus parler avec une rapidité superficielle de ces écrivains, dont la renommée est une propriété nationale. Maintenant il leur est dû un hommage que le sentiment de ma faiblesse même ne doit pas m'empêcher de leur rendre.

Mais tout en essayant de faire remarquer les accidents variés du goût, les travaux des écrivains, quelques notices biographiques sous le rapport de leurs talents, leur influence, s'il y en eut, sur les opinions et les mœurs, je ne pouvais me faire une loi de ne parler que des morts. Je

n'avais pas à choisir, car mon rôle est celui de l'observateur qui s'occupe à tracer, parfois, au hasard, à glisser quelques lignes sur les beaux-arts, à louer avec plaisir, à blâmer avec modération, à décider avec réserve. C'est un gage de mon amour pour les études, dans lequel, en cherchant à m'éclairer, j'oserai dire ce qui se passait dans mon esprit, et exposer ce que j'ai acquis de l'expérience, et ce que j'ai appris par la réflexion.

Si, avec les meilleures intentions du monde, et tout en tâchant de montrer la vérité la plus évidente, un peintre cherchant à représenter d'un pinceau faible, mais vrai, les travaux de ses contemporains, donnait même des louanges à la plupart des écrivains, ils n'en seraient peut-être pas assez satisfaits. Ils auraient encore plus de peine à lui pardonner son silence. Néanmoins j'ai essayé d'écrire sans esprit de prévention, et si l'on se défie, comme je le présume, de quelques portraits tracés par l'amitié, sera-t-on fondé à me réfuter? C'est ce que j'ignore moi-même, car on peut souvent promettre d'être sincère, mais non d'être impartial. Lorsque la pure nécessité m'aura fait un devoir d'être sévère, je me flatte de n'avoir pas manqué de courage en disant des vérités pénibles.

Qu'il me soit maintenant permis d'exposer ici la raison pour laquelle j'ai préféré la langue française à la langue italienne, si ordinairement un Italien est peu instruit de ses formes pour l'écrire avec pureté et élégance. Il doit nécessairement avoir toujours l'air de bégayer un idiome étranger; aussi le comble du succès serait-il de faire oublier qu'il est étranger. Mais la plus belle langue peut ne pas être la plus

généralement répandue, et de toutes les langues d'Europe, la française est la plus générale par son inflexible précision et par son inappréciable clarté; aussi est-elle devenue le plus merveilleux et le plus énergique instrument de publicité. C'est pour cette raison que je réclame de l'indulgence pour le style; quant à mes opinions, tout le monde sera à même d'en juger. Si j'ai pu me tromper, ce n'est pas dans les principes, j'espère, mais peut-être dans l'application et dans l'appréciation des ouvrages. Nos jugements sont sujets à l'erreur, même dans les objets qui nous sont le plus familiers. Ce faible ouvrage pour lequel je ne me suis pas cru astreint à l'unité de ton, ni à la proportion des parties, et où je ne mets d'autre intérêt que celui de me rendre un compte fidèle de tout ce que j'ai éprouvé et senti, ne pourrait-il pas être propre à faire naître des réflexions meilleures que les miennes? N'en détacherait-on pas ça et là quelques vérités toujours utiles à redire? Je n'aurais pas du moins à me reprocher de n'avoir pas fait tous mes efforts pour mériter l'approbation de mes concitoyens. Si je ne l'obtiens pas, je serai plus affligé que surpris. Heureux du moins si je puis prouver que le propre de la critique est de guérir partout ce qui touche l'esprit, et d'en tirer des jouissances. Et si l'expérience n'est pas un vain mot, elle saura corriger les erreurs d'un premier jugement par des vérités de seconde réflexion. On saura mieux déterminer un jour le caractère, et les causes de notre décadence actuelle, et profiter de la triste expérience de ceux qui nous ont précédés. Pour moi j'ai retiré de la mer ma petite nacelle et je chercherai désormais le repos sur le rivage.

CHAPITRE I

Règne de Charles III et de Ferdinand IV — Le pouvoir monarchique se développe dans le sens de l'intérêt général — La gloire littéraire due à la protection des Princes — Littérature du royaume vers la fin du XVIII siècle.

Le mouvement littéraire d'une époque se sépare rarement des progrès, et des révolutions dans les idées politiques; et les préludes des mouvements politiques se rattachent ordinairement à l'émancipation des systèmes littéraires. Ainsi il faut toujours caractériser l'esprit général d'une littérature dans ses rapports avec la religion, les mœurs, et le gouvernement d'une époque.

Le règne de Charles III avait été un enchainement de bienfaits; Naples se reposait de ses longs orages sous la main ferme de ce Prince; Naples était heureux et justement fier d'être redevenu un royaume, après avoir été si longtemps une province. La royauté ne blessait aucune prétention, aucun principe, aucun sentiment; dans cette royauté c'était la patrie qui allait se constituer, et se développer. L'orgueil du patriotisme dominait tout, et le Roi trouvait un peuple entier pour l'aimer, l'honorer, le soutenir. Ce peuple offrait encore à l'avènement de ce Prince de nobles traces, et d'énergiques contours, comme les marbres antiques mutilés par le temps. Il laissait deviner encore la noblesse de son origine. Les mœurs de ce peuple courbé sous le poids d'un long servage, restaient encore plus sages que ses lois. Sa patience avait été mise à de rudes épreuves sous la domination espagnole. Charles III répara, autant qu'il était en lui, les torts et les calamités que ce peuple malheureux pouvait imputer à l'Espagne et à ses vice-rois.

La nation avait été longtemps écrasée par les emprunts, spoliée par les impôts, exaspérée par la multiplication des privilèges. C'est à dater de Charles III qu'il n'y eut plus de cupidités intollérables du fisc, l'agriculture et l'industrie ne furent plus aggravées du fardeau naguère si lourd, le système des finances ne replia plus aux besoins capricieux d'une Cour étrangère. On n'épuisa plus par des impôts désordonnés la richesse de l'État.

Le royaume de Naples eut bientôt atteint sous Charles III le plus haut degré de sa prospérité. L'action puissante de ce généreux monarque avait ravivé toutes les branches de l'industrie. Là où naguère croupissaient des marais infects, de riches moissons mûrissaient sur un sol fertile, de larges voies de communications s'étaient ouvertes de toutes parts, les villes s'étaient embellies, les finances se trouvaient plus florissantes que jamais. On avait affecté uniquement aux besoins du royaume les revenus du pays.

Le règne de Charles III fut une véritable période de renaissance. Ferdinand IV trouva en 1759 un trône incontesté, une autorité facile, un pouvoir robuste, et respecté. Il fut l'incarnation du caractère de son peuple, et en se montrant extrêmement populaire, il devint l'idole de ses sujets. Le royaume, sous son règne, atteignit un degré de richesse et de prospérité inconnu même sous Charles III.

Un sentiment d'humanité et de politesse sociale élevé, signala la domination des Bourbons, et le royaume fut peu-à-peu gouverné par des mœurs douces, et par des influences généreuses. Le règne des Bourbons fut une époque merveilleuse, un second printemps de ce génie qui, sous les Aragonais, avait fait jaillir sa première sève, avec une fécondité si heureuse.

La politique, les mœurs, les lettres, les théâtres, les idées, tout avait reçu chez nous l'empreinte des institutions féodales. Cependant la féodalité, vers la fin du XVIII.e siècle, n'était plus qu'un cadavre. La distinction du noble, et du roturier, qui n'était plus celle du fils du vainqueur et du vaincu, sub-

sistait encore, il est vrai, dans l'opinion comme dans la loi. Mais les Espagnols avaient tiré les seigneurs des donjons de leurs tours; Charles III leur avait offert l'élégante domesticité de la Cour. L'esprit féodal avait perdu dès ce moment sa force, et sa fierté. La noblesse s'était approprié les allures chevaleresques et le désintéressement de la noblesse espagnole, sans trop s'assimiler aucun des vices de cette caste. A la restauration de la monarchie, les nobles n'aimaient plus que le luxe espagnol, et cet esprit français qui n'était que l'effet immédiat des institutions monarchiques. Ils ne se souciaient guère, il est vrai, d'être instruits, mais ils avaient du goût pour les arts, car à Naples la beauté du climat, le goût des plaisirs et de la société, tout ce qui embellit la vie, ont toujours servi les livres et les arts. Les nobles avaient, en général, une bienveillance sincère et charmante, un esprit qui touchait à tout, sans blesser personne, et jusqu'à un certain point, ce genre de perspicacité si singulièrement remarquable dans les Français. Vers la fin du siècle, ils vivaient tranquillement à la Cour, sans rien souhaiter de plus que l'honneur d'y être admis. Les vices succédaient déjà peut-être aux plaisirs élégants, et délicats; mais cette haute société, peu spirituelle, et amollie, ne portait plus la trace de cette servitude espagnole, dont la marque était restée si longtemps sur le front de la nation. C'était une vie oiseuse et tranquille qui leur donnait un engouement pour les lettres, très-flatteur pour les écrivains. Les somptueuses maisons, les collections de livres, de tableaux, d'antiquités, les vieilles, et précieuses vaisselles d'or et d'argent, tous ces trésors qui faisaient encore partie de l'apanage patrimonial, tout était enseignement, sérénité, et lumière. L'orfèvrerie, les armures, la sculpture en marbre, en ivoire, et en bois, les tapisseries, les émaux, tous les arts enfin qui parurent dans l'antiquité, au moyen âge, et sous la renaissance, formaient le luxe de la vie, et la décoration de ces demeures fortunées.

Mais, vers la fin du siècle, les opinions et les goûts de la noblesse commencèrent à être en contradiction avec ses pré-

jugés. Il y avait déjà des patriciens qui étaient zélés pour les progrès de l'humanité, et ils y croyaient avec ardeur.

Ainsi la noblesse attirée près du monarque, était encore une classe privilégiée, mais, des deux droits qu'elle avait autrefois d'opprimer, et de protéger, elle n'avait pas gardé le droit d'oppression. Elle ne formait pas une caste, elle n'avait pas tari la source de ses revenus, elle ne repoussait pas dédaigneusement les réformes, et ne refusait pas de contribuer aux charges publiques. Ainsi elle n'était pas impopulaire. Le tiers-état était, comme partout ailleurs, maître, à peu de choses près, de tout ce qui constitue la richesse nationale. Le travail agricole, l'industrie, les capitaux étaient en quelque sorte son patrimoine. C'est lui qui donnait le plein essor à toutes les forces productives du royaume. C'est dans le tiers-état que se trouvaient les avocats, les médecins, les artistes, les philosophes, les littérateurs. Et si la noblesse ne fécondait pas le royaume par son travail, si elle ne l'éclairait pas par son esprit, se plaisant à protéger les lettres, et les arts, elle s'adressait avec confiance à la classe moyenne pour instruire ses enfants, rétablir sa santé, défendre son honneur et ses intérêts. Elle honorait dans les classes inférieures une existence utile, acquise par le travail et par les lumières. L'urbanité des mœurs cachait, il est vrai, les divisions politiques, mais c'est par la noblesse que la grâce et l'élégance des manières passaient des habitudes de la Cour dans les relations des classes moyennes, et parfois même dans les écrits des hommes de lettres, car on veut toujours imiter ce qui distingue la classe la plus élevée. Ainsi la classe bourgeoise s'absorbait dans la jouissance de l'importance qu'elle avait acquise par ses lumières, et n'enviait point les priviléges de la noblesse.

Le peuple avait accumulé, sous la domination espagnole, d'inépuisables trésors de haine et de vengeance. La misère avait accru son ignorance, et l'ignorance avait accru sa misère, et conduit à l'absence de la moralité. A dater du règne de Charles III, ce fléau qui reste attaché au sol qui le voit naître, comme le lierre à ses ruines, avait commencé à disparaître. Vers la fin du siècle, le peuple jouissait pour-lors d'une

aisance, et d'un bonheur qu'il n'avait jamais goûté dans aucune des époques précédentes. Il y avait bien encore de ceux qui souffraient la pauvreté aux rayons du soleil; mais il n'y avait plus de ces rudes labeurs, de ces cuisants soucis, de ces existences déshéritées, que les grandes villes nourrissent de l'obole du jour. Ainsi le peuple, moins capable de dissimulation que de réflexion, et dont l'œil ne pouvait se porter que sur des bienfaits, se soumettait volontiers aux lois, à la prééminence des classes élevées, et surtout des familles historiqnes.

L'amour de la patrie et l'attachement aux croyances religieuses s'étaient maintenus chez lui à travers l'oppression, les souffrances, et les débris d'une sanglante histoire. Maintenant il vivait corporé sous ses consuls et dans les congrégations, avec le droit aux secours, avec le respect ponr la religion et pour la famille. C'était l'esprit de communauté avec la hiérarchie et la fraternité. Le peuple de Masaniello avait oublié les agitations passées, et ne sentant plus l'aiguillon de la misère, il ne rêvait que fêtes, que plaisirs. Les révolutions n'étaient pas encore arrivées ponr laisser dans les cœurs des regrets ou des ressentiments, et quand la gaîté se montrait, c'était la vivacité de l'esprit qui la donnait.

Le déclin de la féodalité avait été, comme partout ailleurs, le progrès de la royauté. Mais avec les Bourbons, le pouvoir monarchique devint le gardien du droit commun, et selon le progrès de la civilisation par l'ordre, et de l'égalité par l'uniformité, le pouvoir se développait toujours dans le sens de l'intérêt général; et jamais le caractère des Princes, le mouvement des esprits, l'affluence des hommes de mérite n'avaient à un si haut degré illustré notre pays. L'histoire et la tradition exerçaient sur les esprits un légitime empire, et entre tontes les classes, et le gouvernement, il existait une communauté régulière et une intime solidarité. La classe moyenne avait, comme la noblesse, la conscience du bien public, de ses devoirs, et de sa mission; la *plèbe* vivait contente, et ne raisonnait point son obéissance.

On ne pourra jamais se défendre d'attribuer la plus grande

partie de la gloire littéraire de ce temps, où le roi était l'État, à la protection des Princes qui nous gouvernaient. La Cour de Naples était un centre d'élégance, et d'art. La Reine Marie-Caroline, la fille de Marie-Thérèse, l'élève de Métastase, en sa qualité de femme instruite, donnait un caractère de pompe à tout ce qui gravitait autour d'elle. Artiste distinguée elle-même, elle aimait les arts, et leur accordait une protection éclairée; elle honorait les savants de ses sympathies et les favorisait de sa munificence. La littérature put se confondre, comme au seizième siècle, avec la civilisation générale, et de la Cour, qui regardait l'éclat des lettres et des beaux-arts comme une marque distinctive de sa grandeur. Elle ennoblissait la royauté de toutes les réputations, et de tous les talents. Les lettres étaient les loisirs d'une monarchie splendide, et paisible; elles se répandaient dans les rangs inférieurs de la société. La littérature des hautes régions n'était, il est vrai, qu'une élégance de la vie, un ornement de gentilhomme; mais, en-dehors du monde de la Cour, le goût des lettres était, de ce temps, un culte. Les savants, qui ne tenaient pas le premier rang dans le monde, aimaient les lettres pour les lettres, ils étaient amoureux de la science et de la parole pour elles-mêmes. Et l'estime publique s'exprimait d'une manière si flatteuse, qu'elle donnait des jouissances plus vives que celles de l'ambition, et du pouvoir. Aussi le naturel et la simplicité de leur vie est-il demeuré dans leurs écrits.

Cependant, vers la fin du siècle dernier, ce n'était plus le temps, où tous les regards de l'Europe étaient tournés vers la terre classique de la poésie, où la Muse italienne donnait le ton au drame, à l'épopée, à la philosophie de l'époque, et imprimait aux œuvres de l'art leur forme, et leur couleur. L'Italie du XVIII.e siècle, dont la vie était oiseuse, et livrée à des distractions frivoles, était rapidement descendue du haut rang où le XVI.e l'avait élevée. On a depuis longtemps fait l'examen de l'esprit italien dans ses rapports avec la France, qui au XVIII.e siècle passait pour la seule école de bonnes manières, de civilisation, et de progrès intellectuels.

Les conquètes et la gloire de Louis XIV, et les chefs-d'œuvre de son siècle avaient établi le règne de la langue française. Sous ce Prince, la littérature aussi conquérante, et plus heureuse que sa politique, avait subjugué l'Italie ; elle y avait maintenu pendant près d'un siècle et demi son empire. Au XVIII.e siècle, la France exerçait par la presse bien plus que par les armes, une vaste influence dans l'étranger. C'était la France qui nous imposait la littérature, dont la vogue et l'immense popularité étaient propagées par la gloire, et parfois par le scandale. C'était la France qui vulgarisait les découvertes mêmes des penseurs originaux, et des inventeurs étrangers. C'était elle enfin qui donnait à leurs idées leur force définitive. Tout ce qui s'était produit en Allemagne et en Angleterre de hardi en philosophie, de profond en histoire, d'inventif en critique, d'original en littérature était resté presque comme non avenu pour l'Italie. Était-ce dédain ? Était-ce antipathie ? On n'y aimait que l'esprit français, net, vif, rapide, dont la clarté est l'élément, l'analyse la méthode, qui manie une langue qui serre de près l'idée, et dont la profondeur même reste transparente. Ainsi les produits de l'esprit germanique ou anglais avaient eu besoin de passer par le creuset de l'analyse française pour être parfois appréciés et goûtés par les Italiens. Cette philosophie du XVIII.e siècle, qui était originaire d'Angleterre, c'est la France qui l'avait élaborée, et répandue dans le monde. C'était la monarchie universelle des talents, sans exemple dans les siècles précédents ; et c'est de ce foyer brillant et privilégié que rayonnaient sur le monde entier les nouvelles acquisitions de la science, et le merveilleux éclat des lettres.

La littérature du royaume, comme celle du reste de l'Italie, en avait été surprise et possédée. Elle était déjà presque toute française dans la philosophie, dans ses jugements historiques, comme dans les formes du langage. C'était un esprit de vie, peut-être un ferment nouveau, qui se mêlait à toutes les parties des lettres, mais s'il pouvait les transformer, il ne pouvait pas les rajeunir. Une empreinte française se mêlait à tous les ouvrages ; on s'apercevait aisément qu'on avait adopté la litté-

rature, et surtout la philosophie du siècle, et les doctrines nouvelles qui se produisaient en France sur le gouvernement et sur l'humanité. Toutes les discussions qui s'y agitaient dans l'arène des penseurs, et des dialecticiens, tous les développements, et les enhardissements de la critique étaient presque familiers à nos écrivains. L'atmosphère morale de notre littérature commençait par en être changée, ou par être séduite à accepter le scepticisme, les sarcasmes, et l'esprit de Voltaire. F. Galiani avait été chez nous un libre, et cynique penseur. Néanmoins la foi, la confiance, le calme parfait des habitudes, et des mœurs se trouvaient encore dans toutes les classes d'un peuple qui se perfectionnait sans se corrompre.

La littérature du royaume se liait à toutes les convenances du grand monde. On étendait toutes les jeunes intelligences sur le lit de Procuste de la tradition, on les coulait dans un moule uniforme; et souvent on s'efforçait d'éteindre en eux, comme nouveautés dangereuses, toutes les hardiesses de l'imagination. On aimait l'antiquité, et on la connaissait bien, on sentait vivement peut-être la nature; mais l'élégance était la qualité par où l'on ambitionnait d'être écrivain. Ainsi la littérature brillait d'une clarté douce, et agréable, mais elle était convenue, artificielle, ingénieuse; elle rayonnait d'une beauté efféminée, symbole constant d'une prochaine agonie. C'était le raffinement de la civilisation italienne, qui offrait une littérature féconde, suave, et voluptueuse; c'était une littérature qui s'amollissait toujours en harmonie avec la paix et le faste des patriciens et des salons. Le goût des plaisirs et du luxe n'attendait déjà plus l'exemple de la Cour, et la noblesse oisive et vaine se plaisait à une telle littérature. A ce degré de raffinement social l'originalité du talent devait être rare, et commençait à se perdre dans l'élégance du monde.

Le beau soleil qui verse sa flamme sur les passions des Napolitains, les invite à jouir de son bienfait sous la voûte d'un ciel éblouissant, au sein d'une atmosphère radieuse et pure. Ainsi on s'endormait mollement aux accords de la lyre de Métastase, et aux accents de Paesiello et de Cimarosa. C'était pour ce

monde blasé de politesse et d'élégance, que Métastase imitait dans une langue harmonieuse le génie de Racine. La poésie qu'il avait enfantée était une mode de Cour, et d'aristocratie, encore plus qu'un besoin du peuple. La poésie n'avait que cette verve de caprice, qui agissait avec peu de force sur les esprits amollis, sybarites même, si l'on veut, au milieu de toutes les douceurs de la vie sociale. L'imagination des femmes s'en mêlait; ainsi toutes les images brillantes, formées par des vapeurs légères occupaient leurs loisirs. On ne voyait plus une suite d'épreuves, et d'expériences sur les créations de la pensée, on employait le talent, non pas à l'affranchissement, mais à l'amusement des esprits. On se contentait de peindre une fleur odorante, un ciel étoilé; on voulait nous entraîner dans le monde fantastique de l'églogue et de la bucolique, on ne voulait rêver que feuillages touffus, bosquets verdoyants, soupirs de la brise à travers les rameaux. La poésie était une poésie de colibri à l'aile diaprée.

De ce temps il y avait une efflorescence de ces poètes lauréats de la bonne compagnie, chargés de faire des épithalames les jours de noces, et des vœux pour un baptême. Toute nuance de sensibilité avait son ode, chaque pensée de mère, ou d'amante, donnait son élégie. C'étaient des voix mélodieuses qui gazouillaient, c'étaient des poètes plus ingénieux que passionnés, et profonds. C'était la vieillesse de l'art qui attribuait à la rime la faculté d'engendrer la pensée, et ce plaisir stérile qui ne laisse aucune trace dans la mémoire. Il est permis de croire qu'on comprenait toute la puérilité de cette poésie exclusivement musicale, car on aimait encore à revenir sur l'antiquité. C'est par l'étude des anciens que le règne des lettres a recommencé en Italie, et c'était encore, vers la fin du siècle, l'étude des anciens qui dirigeait le goût littéraire. Toutefois le genre lyrique, le plus essentiellement poétique, qui fait que le poète chante parce qu'il est ému et inspiré, ce genre, où l'Italie s'imagine parfois être sans rivale, n'était pas en grand honneur. Il n'enfantait ordinairement que des sonnets, forme poétique qui a eu sur la poésie italienne une influence peut-

être fatale. Un sonnet régulier donnait à nos pères des transports d'enthousiasme. C'était le caractère du temps de ne point tenir compte du cœur et de l'intelligence.

Les poètes latins trouvaient parfois pour leurs vers une vraie inspiration ; mais ne songeant pour le plus qu'à faire des hexamètres, ils ne savaient les revêtir d'aucun charme poétique. La poésie latine n'était ordinairement qu'un ramassis de lieux communs, où il n'était question que de Mars, de Thémis, de Neptune, du Cocyte, et des Muses qui étaient toujours invitées à chanter, ou à pleurer. La mythologie grecque ressuscitée par le génie de la renaissance, à quinze siècles de distance, est encore une religion poétique. Il y avait des poètes d'un esprit élevé, pénétrant, vigoureux, mais glacial. On sentait le froid de l'acier dans leur style. On avait déjà introduit sur le théâtre, dans une espèce de tragédie bourgeoise, une couleur mal broyée de sentimentalisme. Il ne manquait pas aux drames de Gualzetti l'intrigue, et cette invention de scène qui soutient l'attention du spectateur ; mais il y avait aussi (comme dans ses trois drames sur l'histoire du Comte de Comminges) des nuances très-fréquentes de cette sensibilité fade, qui plaisait tant au XVIII.e siècle. Le rire même n'était déjà plus celui de Goldoni.

La gaîté vive avait pris la forme de l'ironie. On rencontrait çà et là quelques bons vers plutôt de satyre que de comédie, et on commençait à oublier que la plaisanterie n'est pas le comique. Dans la comédie populaire en dialecte napolitain, il y avait des scènes de plaisanterie, et de persiflage très-fortes, qui n'étaient pas toujours de bon goût.

La Muse tragique était négligée, et le génie italien n'avait pas été jusqu'alors très-remarquable dans ce genre. Alfieri qui, de ce temps, avait déjà fait revivre Sophocle en Italie, le goût des beautés antiques, et le grand art de l'éloquence tragique, n'avait pas encore trouvé d'imitateurs. La forme qui était mauvaise avait emporté le fond, quelque bon qu'il fût, peut-être, des tragédies de F. Salfi. Le *Corradino*, et le *Spettro di Temesa* manquaient de vigueur de style, de

profondeur dans les caractères, de force dramatique. Les tragédies de G. Mollo, et le *Carlo* par Charles de Ligny avaient mérité l'oubli, où elles étaient tombées, pour les sujets mal choisis, et la maladresse ordinaire à la médiocrité d'une faible imitation. Le plus grand mérite de ces tragédies, aussi bonnes peut-être pour leur temps qu'elles seraient mauvaises pour le nôtre, était d'avoir parfois approché du théâtre des anciens. Ceux qui se plaisaient à étudier le jeu des passions humaines, à connaître les joies, et les angoisses du cœur, ne pouvaient s'intéresser à ces tragédies, dont la faiblesse n'était pas même soutenue par les charmes de la poésie.

Ainsi l'oisiveté des classes élevées, la mollesse raffinée des mœurs avaient une grande ressemblance avec la poésie que la société de ce temps applaudissait. Cependant à cette époque de corruption fine peut-être, et d'élégance, mais non de frivolité, la prose ne s'était pas alourdie. Elle ne se traînait plus de période en période, mais la vieille langue perdait déjà de sa pureté nerveuse, de son tour abondant, et simple. On commençait à oublier déjà les modèles classiques, et on aimait plutôt à suivre les constructions logiques du français. L'élégance commençait à se farder, la force à s'énerver.

Si la langue se conservait encore abondante, saine et pure dans la plupart des écrivains, toutes les admirations se tournaient vers l'étranger, la vie se dilatait en-dehors. Denina avait même proposé à l'Italie d'écrire en français; c'était déjà le déclin de la personalité italienne, et cette infatuation du temps était aussi un présage de révolutions. Les esprits s'affaiblissaient en imitant, les formes étaient aussi copiées, mais le génie manquait. C'était déjà une littérature qui produisait sans invention. L'élégance du style prédominait généralement cette littérature raffinée de l'esprit de Cour, et d'Académie. Les écrivains sentaient un goût très-marqué pour l'élégance sociale, dont ils étaient les interprètes. Ils visaient presque exclusivement aux suffrages des premiers hommes de leur pays, et de la classe la plus élevée.

A toutes les époques nous avons estimé l'éloquence à son

prix. L'éloquence du barreau avait souvent chez nous aplani le chemin aux dignités, elle avait toujours mené à la fortune. On avait de tout temps trouvé dans les avocats napolitains la fidélité à toutes les infortunes, le zèle pour toutes les victimes. On en avait fait presque une puissance qui se mêlait de tout. Quelques hommes supérieurs avaient de temps en temps brillé dans les siècles précédents, et avaient dominé, mais le secret qui enveloppait les séances des tribunaux criminels, devait naturellement affaiblir l'énergie du talent. Les vices qui infectaient le barreau depuis longtemps, et qui étaient les plus contraires au sérieux des discussions juridiques, avaient été l'abus des figures, l'incorrection du langage, l'embarras des constructions, la multiplicité des parenthèses, le débordement des citations, et le faste de l'érudition, qui formaient le fond des plaidoyers.

François d'Andrea, dans le XVII.e siècle, fut le premier qui connut comme il faut tous les devoirs, et toute la noblesse de sa profession. On dit qu'il s'exaltait par degrés, et que les flots toujours grossissants de sa magnifique éloquence coulaient comme un torrent rapide et impétueux. Il instruisait parce qu'il avait fréquemment raison, et il attirait les cœurs, parce qu'il cherchait toujours de bonne foi la vérité, et qu'il avait de ces expressions ardentes, enflammées, de ces alliances de témérité et de science, de ces traits qui éclairent toute une oraison. Les orateurs, après lui, offrirent une plus remarquable spontanéité de pensées, et de paroles, une certaine largeur de vues, la plénitude, la justesse; mais ils ne manquaient pas moins de profondeur, de mesure, et d'indépendance. La routine les étouffait. La langue de quelques orateurs était soignée, délicate même, il y avait du rhythme dans leur prose, mais rarement de l'éclat. On ne sentait pas passer dans leurs phrases le souffle des grandes inspirations. L'éloquence, jusqu'à la moitié du XVIII.e siècle, était, en général, trop souvent incolore, oblitérée; elle imposait bien plus par son autorité que par sa supériorité.

Vers la fin du siècle dernier l'éloquence se rapprochait le plus du mérite de l'ancienne. Les progrès de la philosophie

devaient fournir à l'éloquence de nouveaux moyens, elle devait placer les orateurs à cette élévation où l'expression de la vérité devient si facile, où la parole se présente aisément à l'esprit. Le temps des théories nouvelles avait commencé, et les idées philosophiques avaient déjà enhardi la parole. L'éloquence se rapprochait déjà des questions du droit public, et de la jurisprudence universelle. Cependant, en débrouillant heureusement le chaos des lois, elle n'osait pas encore s'élever à leur théorie. Mais comme l'éloquence a toujours besoin du mouvement de l'âme, la morale était la source la plus féconde en sentiments et en idées heureuses, pour ceux qui savaient s'en pénétrer. Le barreau était animé de l'ardeur d'un esprit généreux pour la vérité et la justice, d'un goût passionné pour les principes, d'un vif désir d'en convaincre les autres pour l'honneur de la raison. On admirait déjà dans le barreau criminel la noblesse des idées, des sentiments, du style, l'habileté à faire valoir tout ce qui pouvait émouvoir les juges et assurer le triomphe de la vérité. Mais quoique les vrais sentiments inspirent les idées neuves, dans l'élégance sociale et la douce tranquillité de l'époque, les orateurs étaient des esprits polis, classiques, pénétrés de toutes les idées de leur temps; mais rien n'était donné à la passion. Ils ne présentaient aux juges que cette noble, cette pure et seule passion de la vérité.

Mario Pagano, Luigi Serio, Giaquinto, Trequatrini, les premiers au barreau criminel, parlaient avec force et pureté; avant eux on avait fait des phrases. Mario Pagano, savant, illustre et spirituel écrivain, avait une éloquence lumineuse, digne, solide, qui ne manquait pas de force dans les raisonnements, ni de véhémence quelquefois. On peut reconnaître encore dans quelques pages de Luigi Serio, plus éloquentes, et plus spécieuses que raisonnables, des pensées neuves, et des images heureuses à côté des traits les plus hasardés. Il eut le tort de semer dans l'arène du palais les fleurs et les ornements de la poésie. Ses discours portaient l'empreinte d'une éloquence factice et d'un goût passager; il avait plus d'imagination que de force d'esprit.

Autour d'eux se groupaient des talents inférieurs qui parfois se laissaient aller, comme Serio, à inonder leur auditoire des fleurs d'une déclamation académique. On commençait à penser, il est vrai, que l'éloquence judiciaire pouvait exiger toutes les ressources de l'esprit et de l'imagination, tous les mouvements de l'âme, comme toutes les forces du raisonnement. Mais le long cours, auquel la jeunesse qui se préparait aux professions savantes était assujettie, les études classiques, les exemples de l'éloquence antique, l'érudition qui tenait souvent lieu de philosophie, avaient étouffé toute éloquence inspirée par les mouvements de l'âme.

Ainsi il faut compter les orateurs de la fin du XVIII.e siècle parmi les restaurateurs de l'éloquence plutôt que dans le nombre des hommes éloquents. L'éloquence du barreau était une éloquence plastique, pour ainsi dire, se rapprochant de la sculpture par la nudité des formes. Le barreau était trop littéraire, il y avait de beaux parleurs, mais à phrases; leur art était encore confondu avec les expédients des rhéteurs, et l'art ne trouve pas toujours, parce qu'il cherche sans cesse plus qu'il ne faudrait.

L'éloquence de la chaire ne s'était pas élevée à une grande hauteur. La chaire n'a pas encore pour auditeurs des fidèles qui n'écoutent guère que par respect humain; mais il faut déjà que la chaire dispute les esprits à la philosophie. Les orateurs sacrés comptent encore plus sur la foi qui commande à la volonté, que sur la morale qui l'exhorte. Ils s'engageaient souvent dans les subtilités de la théologie, et tonnaient aussi contre les abus de la philosophie. Les prédicateurs étaient ordinairement plus convaincus que savants. Ils voulaient frapper fort, et cherchaient souvent dans les choses outrées la force que l'orateur trouve dans les choses justes. Ils s'efforçaient de s'emparer des esprits par des syllogismes, quoiqu'il ne leur manquât pas l'art d'attirer l'imagination aux subtilités de la théologie; c'étaient des dialecticiens plutôt que des hommes inspirés. Ceux qui ne discutaient pas, s'étaient déjà fait un genre à eux, qui n'avait rien d'ambitieux, et per-

suadait toujours. C'était cette facilité de talent qui laisse paraître les choses sans les orner. Cependant l'éloquence était étouffée sous l'appareil oratoire, bien qu'on donnât au sermon, en général, son vrai caractère, qui est celui d'être un enseignement de foi avant d'être un enseignement de morale.

Au milieu de l'anarchie d'éléments vieillis et d'éléments étrangers, plusieurs branches de notre littérature étaient loin d'être menacées d'un anéantissement total. Les Italiens, élevés les premiers dans le respect des chefs-d'œuvre de l'antiquité, sont plus que les autres peuples, enclins à ne reconnaître d'autres règles que le goût. La philologie, sur laquelle reposent la certitude de l'histoire et la connaissance du passé, trouvait toujours quiconque voulait la cultiver. Mazzocchi, Martorelli, Ignarra, qui avaient fertilisé son domaine, n'étaient plus; mais on voyait des hommes illustres qui les avaient remplacés. C'était une lumière qui n'avait pas diminué sensiblement de clarté. L'éruption du Vésuve qui engloutit Herculanum et Pompéi, avait laissé ces villes comme elles étaient au moment où ce volcan les avait frappées. C'était l'antiquité surprise par nous, et saisie, pour ainsi dire, vivante. Et grâce à l'esprit investigateur de nos savants, servi par une érudition immense, l'antiquité nous révélait chaque jour des secrets et des enseignements. Le langage des monuments, les inscriptions, les sciences des antiquités, celle des médailles, n'avaient rien perdu des traditions d'une critique saine et éclairée sur les modèles disparus. Cette partie de la littérature grecque et latine s'honorait encore d'une illustre génération de savants. Ces pieux conservateurs de l'antiquité portaient peut-être dans l'émulation de leurs recherches, et dans la joie de leurs découvertes, trop de ferveur, d'enthousiasme et d'idolâtrie de commenter. Mais ils échappaient à l'influence de la littératnre étrangère, qui, n'agissant pas sur les opinions, ne pouvait agir sur le goût et les formes du talent. Ce mouvement scientifique extraordinaire qui s'était manifesté dans tous les pays de l'Europe, à partir du milieu du XVII.e siècle, avait eu aussi chez nous le caractère et l'importance d'une révolution. La méthode expérimentale avait remplacé, en l'ab-

sorbant, la méthode inductive dans tous les ordres d'idées, dans les lettres et dans les arts, aussi bien que dans les sciences. La méthode expérimentale, et le doute méthodique avaient, dans la patrie de Bruno et de Telesio, appelé les esprits à l'indépendance, et les avaient poussés vers l'observation directe, et vers l'examen analytique des faits. Cependant la science, après avoir louvoyé longtemps encore entre les principes et les progrès de l'époque, avait dans le XVIII.e siècle affranchi la philosophie des langes du Cartésianisme. Mais cette philosophie des sens, plus ou moins déguisée, cette analyse de Bonnet, entée sur les principes de Hobbes, cette philosophie sceptique et malfaisante, incapable de rien construire, commençait déjà à étendre son influence dissolvante. Toutefois ce système faux autant que destructif de toute responsabilité morale, n'était pas encore avoué. Dans quelques écrits, il est vrai, se trouvait déposé le germe de toutes les opinions qu'on osa développer ensuite. Mais Locke et Condillac n'étaient regardés que comme deux écrivains qui avaient fait entrer la philosophie dans la route de la démonstration géométrique, et on s'efforçait de présenter l'analyse et l'enchaînement des idées dans un ordre mathématique, pendant que la médecine avec ses sondes et son scalpel, et la physiologie avec ses microscopes, n'osaient encore s'attribuer le pouvoir d'explorer elles seules les recoins de l'entendement humain, et de sécréter la pensée.

L'école de médecine napolitaine avait été toujours florissante; on y avait toujours suivi un cours d'institution qui avait servi de modèle aux écoles d'autres pays. Vers la fin du siècle, l'art de guérir avait profité de ses progrès et de ceux des sciences accessoires. Cirillo, Cotugno, Bruno, Amantea, Villari, Savaresi, et une foule d'autres aussi utiles que savants, par une disposition naturelle à leur intelligence rapide et persévérante, s'engouffraient dans des routes inexplorées, ou permettaient à leur esprit de vaguer avec succès dans des régions déjà connues. La science de ce temps avait cette modeste défiance qui force à révoquer en doute les idées les plus heureuses, tant qu'elle ne pouvait les appuyer sur des faits incontestables.

Les sciences exactes annonçaient déjà de vouloir prendre un nouvel essor, mais on préférait encore la méthode synthétique. Fergola en était déjà le Nestor, mais toutes les découvertes et les mémoires, comme les grandes inventions, nous venaient d'autre part. Le général Parisi, Guidi, Fazzio et plusieurs autres jouissaient désormais d'une assez belle réputation. Pour ce qui a trait aux sciences physiques, on connaissait les découvertes sur l'électricité, mais on était loin encore de supposer les merveilles qu'elle devait accomplir dans l'intervalle d'un demi siècle. Les études géologiques étaient encore plus mêlées de conjectures que d'expériences.

La chimie consistait encore en une masse de théories, de chimères dépourvues de toute espèce de vraisemblance, et d'hypothèses bâties sur les hypothèses les plus absurdes. Les leçons de Macri et de quelques autres portaient encore le caractère des théories phlogistiques et antiphlogistiques qui, vers ce temps, se partageaient l'empire du monde chimique. Et on court peu de risque de se tromper en affirmant que la chimie, vers la fin du siècle, n'avait pas encore pris son vrai caractère scientifique. Tandis que la physique et l'histoire naturelle devenaient de jour en jour plus fécondes, dans la chimie, on n'osait pas encore renverser le phlogistique et tout le brillant système de Sthal. Mais le nombre et l'ardeur de ceux qui cultivaient toutes les diverses branches des sciences physiques s'était accru, et ne voulait d'autres guides à suivre que l'expérience et l'observation. L'observation directe de la nature nous allait révéler des combinaisons, des formes, des existences qu'on n'avait pas imaginées. Le gouvernement cherchait à porter sur ces sciences la plus grande faveur. Leur caractère était déjà ouvertement celui de combattre, d'un côté les préjugés de l'ignorance ancienne, de l'autre, l'égoïsme et l'incrédulité.

Si dans les sciences le royaume marchait progressivement et fournissait son tribut aux lumières du genre humain, les lois offraient encore, vers ce temps, un triste exemple du désaccord entre les anciennes habitudes judiciaires et les mœurs nouvelles. Il y avait, sans doute, beaucoup de changements

raisonnables à faire dans les lois, et tous les hommes éclairés le savaient. Les décisions désintéressées de la science pouvaient, de ce temps, avoir une influence heureuse, quoique indirecte, sur les résolutions de la politique. Ainsi les jurisconsultes humains et généreux, qui consacraient leurs veilles aux intérêts de l'homme et de la vie sociale, se prirent à dénoncer hautement les abus, les erreurs, toutes les rigueurs des lois barbares, que les conquêtes, et l'imitation mal entendue des usages romains avaient entassées. Ils dévoilaient avec liberté les vices cachés de ces lois que la prescription du temps autorisait, que les sujets souffraient avec patience, et honoraient encore avec respect. Au milieu d'un peuple entièrement littéraire, on ne s'occupait presque plus, vers la fin du siècle, que de questions utiles à la raison humaine.

Tous les objets d'économie et de législation étaient, il est vrai, traités non pas spéculativement, mais par pratique. Cependant la littérature, en devenant un instrument de réforme et de changement, fit encore l'adoption des théories et des idées étrangères dans toutes les questions qui sont intimément liées aux plus chères préoccupations de tout homme sérieux. Filangieri, Pagano, Dragonetti, Mattei, Rogadei, Galanti se rattachaient aux encyclopédistes. L'économie politique, dont les véritables principes avaient été trouvés par le XVIII.e siècle, pouvait chez nous se dire née depuis hier dans les travaux de Galiani et de Genovesi. Bien qu'Adam Smith eût posé les bases essentielles de la science d'une main ferme et assurée, et qu'il eût fait de véritables découvertes, on confondait encore cette science avec la politique et l'administration. Ainsi, quand on restaurait la liberté du commerce des grains, Galiani, qui était pratique comme un homme d'État, avait soutenu les anciens préjugés. C'est Genovesi qui donna l'impulsion à la science économique en Italie. Il combattait chez nous pour la liberté du commerce, et pour l'abolition des lois sur l'intérêt de l'argent. La science n'entrait pas encore dans nos mœurs, mais les écrivains la signalaient déjà à la reconnaissance générale par le nombre et l'utilité de ses applications. La plupart des

théories, dans les ouvrages de ce temps, sont à l'état d'embryon, et l'œil le moins exercé ne pourrait s'y méprendre.

Les écrivains voulaient, il est vrai, montrer des vues profondes en traitant les diverses branches de l'administration publique, mais ils n'étaient, pour la science, que les continuateurs d'Adam Smith. Ces économistes s'occupaient cependant des moyens d'améliorer les conditions de la vie commune, ils s'occupaient de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, du système d'éducation dans toutes ses branches, dans tout ce qui se rattachait à un plan de réformes rationelles et sagement préparées. Ainsi ils ne dénonçaient que les droits féodaux qui pesaient sur la classe indigente, restes de barbarie qui existaient encore partout en Europe. Ils demandaient hautement l'amortissement des biens des mains mortes, l'affranchissement des terrains, la suppression des maîtrises, des jurandes, de toutes les gênes imposées à l'industrie, réformes qui devaient accroître l'aisance, le commerce, les manufactures, et l'esprit d'entreprise. La culture intellectuelle aurait d'elle-même profité aux développements de l'agriculture et de l'industrie, mais ces mêmes écrivains, dont la brillante phraséologie ne dissimulait point l'ambition de résoudre les questions les plus ardues de l'ordre social, ne comprenaient toutefois les changements que comme une altération pour arriver au mieux, et non comme une destruction totale. C'était un charme d'illusions bienveillantes et généreuses.

Dans le mouvement de philosophie spéculative de ce temps, les idées de Montesquieu et de Beccaria fermentaient dans les têtes. Les publicistes attiraient surtout l'intérêt public sur les rigueurs excessives des procédures criminelles. Leurs écrits renfermaient un même principe de justice et de perfection sociale; ils ne souhaitaient, ils ne demandaient qu'une législation plus équitable, des mœurs plus douces, et l'égalité civile. Ce n'était un terme ni inconnu, ni mal déterminé. Leurs livres ont été la plupart oubliés, mais leurs doctrines devaient germer comme une semence féconde.

Cependant, si les idées étrangères pouvaient hâter la réforme

politique du royaume, elles ne servaient pas également à l'inspiration et au génie littéraire. Filangieri et quelques autres écrivains avaient déjà cette sensibilité déclamatoire de Rousseau et de Raynal, qui plaisait si fort vers ce temps. Mais leurs principes qui étaient encore mal définis, ne pouvaient pas changer les lois, ni les mettre en rapport avec l'état politique et social du pays. Toutefois, ce qui n'est aujourd'hui qu'une vérité commune et avouée par tout le monde, était alors une hardiesse; et la postérité doit juger leurs écrits par la connaissance des difficultés que ces auteurs eurent à vaincre.

C'était déjà une nécessité rigoureuse qui nous forçait de mettre, vers la fin du siècle, nos connaissances en pratique. Il y avait encore des vices et des lacunes dans la législation, des préjugés invétérés, et il était temps d'y porter remède. Mais il fallait que les réformes vinssent à propos, qu'elles fussent mesurées, et non timides, efficaces, et non vexatoires, et qu'elles satisfissent l'expérience et la raison. Sans abdiquer le passé, il fallait ménager l'avenir.

Le royaume, sous les Bourbons, jouissait déjà depuis plus d'un demi siècle d'un profond repos, et voyait s'accroître toutes ses richesses. Il en était au travail de transition et de transformation, où tout est flottant et obscur. Cependant la civilisation est sujette elle-même à des conditions rigoureuses mais graduées, et il y a des plaies sociales, filles du temps et des mœurs, lentes à se former, et plus lentes encore à guérir. La Cour bienveillante et paisible avait un désir continu de réforme et d'amélioration. Elle encourageait le talent et le génie appliqués aux intérêts civils de la société. Elle accordait aux beaux-arts des encouragements de toute espèce, et multipliait avec la plus tendre sollicitude les établissements de bienfaisance et d'utilité publique : une Université nationale, des chaires de hautes sciences, occupées par des professeurs habiles, un collége militaire, des gymnases, des écoles pour le peuple. On voyait déjà s'élever un enseignement libre et sérieux, et le gouvernement avait en 1758 ajouté une chaire d'économie politique à l'Université. La science était accueillie et protégée,

non pas comme un instrument de richesse et d'industrie, mais comme un moyen d'éclairer les peuples et le gouvernement. Les idées de justice et de bonne économie sociale étaient officiellement avouées; tous les livres qui nous apportaient la politesse de la Cour, la philanthropie sociale, et qui tendaient à appliquer la philosophie morale à la législation, n'étaient pas désavoués par les précautions du pouvoir. On appelait aux emplois les hommes les plus instruits dans les sciences politiques, qui allaient agir sur la conduite même du gouvernement.

Ce temps vit surgir devant lui les systèmes les plus nouveaux de réformes salutaires, on touchait aux abus les plus invétérés pour passer de la spéculation à la pratique, pour traduire les idées en faits.

Sous le règne des Bourbons, on avait commencé à faire disparaître les entraves d'une législation barbare et gothique.

La justice était l'égide de tous et de chacun en particulier, le pouvoir proclamait la justice envers les opprimés et le respect pour les malheureux. Mais il fallait sonder avec prudence jusque dans les entrailles de la législation. Déjà, vers la fin du siècle, les rigueurs inutiles ne déshonoraient plus les lois; on avait enlevé à l'échaffaud tout son luxe de cruautés. On en avait, depuis longtemps, banni cette infamie de la torture, qui les avait souillées pendant des siècles. Ces tourments physiques et moraux pour faire crier la chair, faiblir le cœur et trébucher l'esprit, n'existaient plus. On avait obligé les magistrats à raisonner leurs jugements, pour qu'on ne pût jamais revêtir le meurtre du manteau de la loi. La réforme déjà ordonnée des lois criminelles allait amener tous les adoucissements réclamés par l'esprit de bienfaisance philosophique. Plusieurs lois ayant pour objet d'accélérer les jugements, et de modifier les vices reconnus de l'ancienne jurisprudence, en attendant l'établissement de la législation nouvelle, prouvaient la sollicitude constante et éclairée du gouvernement pour la réforme des abus et le bien-être des peuples. On avait déjà essayé dès l'année 1786 la publicité des procédures dans les jugements militaires. On faisait des tentatives dans toutes les

branches de l'administration. Et comme aucun changement remarquable ne pouvait être opéré dans les établissements de bienfaisance, on songeait sérieusement à une amélioration radicale des prisons pour les soins les plus nécessaires à l'humanité. Les maximes des écrivains étaient passées dans le gouvernement ; il préludait à toutes les réformes, qui devaient être ensuite exécutées par le bouleversement et la tempête. Le gouvernement sentait qu'il fallait user de ménagements, même dans l'exécution des améliorations les plus indispensables. Il savait allier l'esprit de réforme avec la prudence des législateurs. On désirait des changements graduels, réfléchis, qui dans une vieille société sont les préservatifs les plus assurés contre les innovations dangereuses, dans un pays où l'agriculture avait toujours été considérée comme la mère nourricière du peuple, et qui, pendant la domination espagnole, était tombée dans un profond découragement.

On avait songé à l'importance des routes, on les avait réparées avec tout le luxe des ressources que permettait la fortune du royaume. C'est à Charles III que nous devons les premières grandes communications dont le pays ait été doté. Les grands chemins s'étaient ensuite multipliés. Le commerce maritime avait été presque nul sous les Espagnols. Charles III lui donna l'impulsion et la vie. Vers la fin du siècle, la prospérité du commerce était digne de remarque. On tempérait par des traités de commerce la tendance exclusive en matière d'industrie, qui était celle de tous les gouvernements de l'époque. On obéissait au système prohibitif. C'était encore un préjugé empreint de patriotisme, dont Genovesi et son école n'étaient pas exempts. D'ailleurs l'agriculture était la seule créatrice et dispensatrice de tous les biens. Tout était à faire en matière d'industrie, car ce ne fut qu'à l'avènement de Charles III qu'on mit la main à l'œuvre, et dès lors le gouvernement avait montré beaucoup de sollicitude pour les intérêts de l'industrie. Toutes les ressources du royaume étaient exploitées avec ordre, intelligence et économie. Par la même volonté assez ferme de marcher hardiment dans la voie des réformes,

on portait remède dans les finances à tous les mauvais systèmes précédents, qui venaient de l'ignorance et de l'impéritie des gouvernements. Ce fut une ére nouvelle pour l'économie politique. On citerait difficilement un seul acte important de l'administration qui n'eût pour but l'amélioration du sort du royaume. Et l'on ne saurait douter que toutes les autres réformes n'eussent été conformes à ce glorieux élan, si la science des richesses eût été à cette époque aussi avancée qu'elle l'est aujourd'hui. Il y eut aussi une multitude d'autres réformes qui n'auront point de place peut-être dans l'histoire, mais dont le royaume recueillait chaque jour le fruit. C'était introduire sans secousses et sans crises les perfectionnements nécessaires, réaliser le progrès, en repoussant les chimères, s'il y en avait, et les utopies. On ne saurait dire à quel degré de prospérité le royaume eût pu s'élever encore sans le funeste évènement de la révolution française qui changea tout-à-coup la face de l'Europe.

Le caractère de l'époque, à dire vrai, n'était pas encore cette fièvre d'impatience qui nous consume aujourd'hui et qui se manifeste en tout et partout. L'exercice des hautes facultés de l'esprit avait pour but le bonheur des hommes; et les écrivains s'accoutumaient à l'amour du bien public par l'espoir d'y contribuer.

Le XVIII.e siècle fut particulièrement pour le royaume l'époque la plus heureuse de sa civilisation, souvent interrompue, traversée, ralentie par les évènements et les passions. Des temps calmes et splendides invitaient les esprits à la culture des lettres. Partout il y avait de la chaleur, de la vie, de l'émulation parmi les écrivains, comme de la bienveillance dans la société. Non-seulement on accueillait le talent sans défiance, mais on avait encore un culte pour lui. Les égards, les respects qu'obtenaient les écrivains, surtout de la Reine, s'adressaient à la littérature elle-même, et en secondaient l'accroissement et la prospérité. Le goût vif pour tous les talents, et pour toutes les distinctions donnait aux écrivains de ce temps toutes les faiblesses du juste orgueil, sans aucune des misères de la

vanité. Ils n'avaient point cette effervescence douloureuse que l'exercice de la pensée ne parvient pas toujours à calmer.

Jamais littérature ne refléta plus vivement à une époque la mollesse des mœurs. Néanmoins les écrivains nourrissaient toujours leurs âmes des grands sentiments de l'antiquité. On était fort zélé pour les travaux des académies; l'enseignement classique et technique contenait peut-être déjà des généralités hardies sur la politique et l'histoire (car il ne faut pas oublier quel était le goût du temps), mais il prenait un peu de tout dans les sciences avec mesure et facilité. On y sentait, il est vrai, une certaine liberté de penser et même un commencement d'ironie sceptique. Mais toute la hardiesse se bornait à quelques allusions délicates, et rarement malignes. On avait sans doute, à relever dans quelques ouvrages des témérités qui dépassaient le but; mais l'esprit y était excellent. La liceuce des écrits portée chez les Français, dans le dernier siècle, à un degré étonnant, malgré les restrictions de la presse, nous fut toujours iuconnue. Les encyclopédistes, ces hardis frondeurs, ces premiers apôtres de la révolution, occupés de détruire et non de réformer, on les eût montrés du doigt chez nous, comme les Spartiates montraient les hommes ivres à leurs enfants. Aucun de ces ouvrages irréligieux, ou licencieux, dont la France était inondée, ne pouvait trouver des imitateurs. La philosophie ne s'occupait point de questions religieuses que nos écrivains envisageaient sous un point de vue tout-à-fait différent. Ils aimaient à les juger de leur cœur, jamais de leur raison. Les lumières étaient donc parfaitement d'accord avec les sentiments religieux, et il en résultait cette habitude du bien qui se grave dans tous les cœurs, et qui se transmet par le souvenir. La comédie, la satire, le pamphlet, s'il y en avait, n'arrivaient ni ne portaient la pensée dans la mausarde de l'ouvrier, ni dans la chaumière du laboureur. Aussi les couches les plus opaques de la société restaient-elles immobiles.

Ainsi les affections de ce temps n'étaient pas encore devenues un pâle reflet des affections réelles, et les temps d'âpreté

politique n'étaient pas encore arrivés. La société avait encore son âme et son esprit, elle avait un principe générateur qui la dirigeait, et d'où émanaient ses tendances. Le point d'honneur chevaleresque n'était pas entamé, la loyauté monarchique n'avait pas encore été ébranlée, les doctrines étaient assurées, on n'évoquait pas une nouvelle foi. L'attachement pour les lieux était vif, et les douces impressions qui faisaient couler les larmes à la vue des endroits, où s'était passée l'enfance, ne dégénérait pas en émotions fugitives.

Ainsi la littérature avait la pensée monarchique. C'étaient des convenances finement saisies : l'esprit chevaleresque, la pompe des rangs, l'éclat de la fortune, et tout ce qui frappait l'opinion, agissaient puissamment sur les lettres. La littérature se livrait aux objets appartenant presque exclusivement à la grâce des formes. Peut-être qu'après avoir poli le goût, on eût fini par faire usage de la force, et la littérature s'en serait nécessairement ressentie. Cependant elle n'existait pas alors d'une vie critique pleine d'incertitudes et stérile en actes. On ne remarquait pas une grande diffusion, et ce goût général de la lecture, que la multiplication des livres fait naître; mais les lumières, au lieu de s'éparpiller, se concentraient. L'étude approfondie et sévère n'était pas rare, on n'effleurait pas les sciences, ce n'étaient pas des branches parasites qui dévoraient la substance. On prétendait au mérite de la profondeur, et non à celui de l'universalité. Cette époque, il faut en convenir, était celle des études sérieuses, et il est certain qu'on vit alors paraître dans le royaume des hommes d'un talent élevé, qui se seraient fait remarquer dans tout autre pays.

Les lettres, de ce temps, n'étaient plus comme du temps d'Auguste, un art libéral, étranger aux intérêts politiques. Les hommes de lettres n'étaient point relégués loin des intérêts actifs de la vie ; tout ce qui pouvait mener à un résultat applicable ne leur était pas interdit. L'exemple du malheureux Giannone ne refroidissait plus l'énergie des écrivains, car rien n'anime plus les méditations des savants

que l'espoir de les rendre immédiatement utiles à l'espèce humaine. Ainsi leurs ouvrages, qui appartenaient à la haute littérature, avaient pour but d'opérer des changements utiles, de hâter des progrès nécessaires. Nous sentons encore la raison supérieure qui dicta ces ouvrages. Ils étaient influencés par cette grande révolution morale, qui fermentait dans la seconde moitié du XVIII.e siècle, et qui portait et laissait paraître une ardeur secrète de nouveauté et de changement. C'était, il est vrai, la philosophie française, mais dans ce qu'elle avait de plus salutaire, et non dans ce qu'elle offrait de plus hardi. L'amour de l'humanité et l'esprit généreux de réforme ne se trouvaient pas confondus, comme ailleurs, avec l'égoïsme épicurien, et l'esprit vague de licence. Cette philosophie du XVIII.e siècle, qui ébranlait en France le principe d'autorité dans ses deux expressions les plus marquées, la religion, et le pouvoir, s'épurait chez nous, et se formulait. L'opinion de ce temps était singulièrement novatrice, mais l'esprit de faction ne commençait pas encore à planer sur le royaume. Il ne se manifestait pas encore, ce fanatisme philosophique, qui plus tard devint une des maladies d'une autre époque. Les esprits généreux se jetaient de préférence vers une cause qui répondait plus à l'élévation de l'âme; les conspirateurs intellectuels étaient inoffensifs et paisibles: ils ne se doutaient pas que les idées auraient dû naître de l'expérience et du temps. Ils étaient loin de croire qu'en voulant creuser jusqu'aux racines l'arbre social, ils l'auraient bientôt renversé. Ils ne prévoyaient pas des révolutions. En appliquant leur talent à tous les objets d'utilité sociale, à toutes les questions d'ordre politique, ils désiraient changer, réformer, ils ne voulaient pas bouleverser. On a souvent eu raison de les accuser de n'avoir pas assez observé les faits, qui peuvent seuls conduire à la découverte des causes. Ils s'érigeaient en missionnaires de la raison; un zèle d'humanité adopté comme une croyance, un amour ardent de la justice, en inspirant leurs âmes, les poussaient à l'exagération. Leurs théories étaient souvent chimériques, leur enthousiasme parfois vague et dé-

clamatoire, mais ils s'interdisaient le scandale. C'était illusion, bonne foi, conviction illimitée de la puissance de la vérité, peut-être aussi imagination trompeuse, et séduisante, qui prenait ses rêves pour de la force. Mais leurs plans d'innovation étaient toujours bienveillants, ils avaient un caractère particulier de candeur antique. Les publicistes qui, depuis Filangieri jusqu'à Galanti, allaient frappant çà et là sur les abus des institutions et des priviléges, n'étonnaient pas les lettrés, si passionnés pour leur foi antique. Les abus des corporations, des douanes, des mesures fiscales, la sévérité des lois pénales, la féodalité, les fidécommis étaient signalés par eux avec une persévérance infatigable. Mais ils regardaient au choix de leurs armes, ils ne cherchaient point l'éclat ni le bruit, ils n'aspiraient point à devenir populaires. Ces écrivains gardaient une réserve digne et sévère, ils étaient connus comme amis de l'ordre, et du souverain. L'ancienne monarchie n'était nullement ébranlée par l'esprit d'investigation et de curiosité philosophique, par les opinions nouvelles et par le progrès de la société.

Quand la civilisation est le produit du sol péniblement élaboré par le temps, elle marche et se développe avec lenteur, mais sans secousses. Ainsi le gouvernement lui-même, et c'était le caractère du siècle, avait l'esprit réformateur. Il voulait ramener les institutions à leur principe, et restaurer celles qui avaient perdu de leur pureté et de leur vigueur primitives. Mais c'était avec de la prudence, et des précautions extrêmes, sans choquer les opinions ni les préjugés, qu'il désirait que les changements s'opérassent. Tout en reconnaissant l'imperfection des institutions existantes, on pensait qu'il serait plus sage de les modifier que de les détruire. C'était marcher sur la voie de la raison, pour que le pouvoir n'eût d'efforts persévérants que pour amener une transaction sage entre les vieux intérêts, et les nouvelles idées. L'opinion publique qui agit sur les hommes à leur insu, et souvent même contre leur intérêt, n'était point encore pervertie par l'esprit de parti.

Un gouvernement paternel garantissait aux peuples la paix,

la fortune, le développement de leurs facultés, les récompenses dues à leur travail. Le génie politique et militaire était peut-être éteint, mais les occupations civiles étaient considérées dans toutes les carrières. La magistrature du royaume, avait toujours été une institution auguste qui resta inébranlable aux secousses de toutes les révolutions. Les avocats étaient nommés magistrats après une longue célébrité dans le barreau; et le barreau participait au respect qu'on avait pour la loi. L'industrie était devenue plus active, et déjà plus ingénieuse, le commerce en étendait les idées, exerçait le jugement, et faisait sentir le prix de la justice. Les nobles, dont quelques-uns seulement étaient peut-être fatigués de n'être que des courtisans, assistaient le pouvoir dans ses essais de réformes éclairées. Et le pouvoir ne laissait pas d'introduire les nobles au maniement des affaires publiques. Chaque état trouvait son intérêt particulier dans l'intérêt général, et le gouvernement était à leurs yeux la garantie de l'équité dans ceux qui le gouvernaient. Le pouvoir n'était donc que la sauve-garde de l'ordre, et l'ordre social se fondait sur la raison et l'humanité.

Ainsi le XVIII.e siècle, en ne songeant qu'aux intérêts de la civilisation, avait conquis tout à la fois, pour les classes lettrées, la liberté de penser, et pour les classes laborieuses, la liberté d'agir. Tout semblait convier à une œuvre si sage. Ce fut la tâche, et la gloire des Bourbons de favoriser ce travail pendant leur règne, et de protéger surtout ce mouvement ascendant de la littérature. La Maison des Bourbons s'unissait au pays par des liens indissolubles. Aucun règne n'avait offert auparavant soixante ans de paix intérieure et de liberté tout ensemble. Quelques ministres, plusieurs savants, des hommes de lettres jouissaient d'une haute estime, tout ce qu'il y avait de talents, d'instruction, de mérite se tournait vers toutes les améliorations salutaires et progressives. Et ce mouvement nécessaire aux esprits était encouragé par le pouvoir. Un enthousiasme sincère et désintéressé animait alors tous les hommes d'État. C'était une révolution qui avait été conçue dans

les flancs de la société napolitaine, c'étaient des espérances, des jouissances, une émulation, une sécurité qui faisaient aimer le pays natal par l'âme autant que par l'habitude. On pouvait prédire qu'à une époque plus ou moins éloignée on verrait des changements importants, et disparaître tout ce qu'il y avait encore de gothique dans les habitudes et dans les institutions. La société dans les progrès de ce temps n'avait aucun but que la raison ne pût expliquer.

Et cette activité pacifique, cette puissance réparatrice portée par les Bourbons sur tous les points d'une société épuisée pendant des siècles de troubles, de combats et d'asservissement, présentait un ensemble admirable qui restera comme un monument de cuisants regrets au peuple napolitain.

Ainsi, si le ciel eût continué de protéger, comme il l'avait fait jusqu'alors, ces progrès de l'esprit humain dans toutes ses directions, et que la sagesse fût restée aux hommes, les opinions, réformatrices sans violence, modérées sans arbitraire, libres sans licence, eussent poursuivi leur chemin, et combien de malheurs, et de crimes auraient été prévenus! Le XVIIIe siècle anrait encore pu léguer à la postérité l'œuvre d'un progrès solide, d'une réforme raisonnée, qu'eût respectée la transaction des siècles, et qui n'aurait pas jonché le sol de ruines. Mais les derniers filets de toutes ces sources, alors si vives et si abondantes, devaient aller se perdre dans des déserts de sable!

CHAPITRE II

Troubles civils sur la fin du XVIII siècle et seconde conquête du royaume — Société agitée et peu liée, pouvoir sans droit et sans force — Débordement d'imaginations émues, louanges exaltées et critiques excessives — La langue perd la vigueur et la simplicité de ses formes, la littérature se détache du type italien.

L'approche de nos troubles civils menaçait d'effacer bientôt toutes ces nobles traces, et de jeter chacun dans les hasards d'une destinée nouvelle. Le gouvernement était toujours pourvu du sentiment de l'appréciation des besoins et des intérêts de l'avenir, mais on l'appréciait déjà trop peut-être sons les dehors d'un mirage séducteur. Une grande leçon nous attendait. Déjà cette civilisation qui influençait tous les arts, n'était plus limpide dans son expression. À dater de la révolution française les idées ont été chez nous aussi agitées, qu'elles l'allaient être dans les différents États d'Italie. Il s'était introduit dans les dernières années du siècle un élément d'audace et d'activité intellectuelle, les chimères métaphysiques étaient déjà un feu électrique qui parcourait les fibres de la société. Il régnait une fermentation sourde, un goût passionné d'examen et d'investigation, le besoin d'une régénération complète dans l'ordre social. On sentait venir le souffle précurseur de la révolution. La brèche une fois faite dans la littérature, les flots allaient pénétrer partout. Les utopies, comme toujours et partout, précédaient la révolution. C'était une situation fausse, suspendue entre le passé et l'avenir, des réformes ébauchées, des velléités démocratiques sur un fond d'aristocratie réelle. Les auteurs ne savaient plus où ils allaient, ni ce qu'ils avaient le droit de dire. Cet esprit de renversement qui s'em-

para des têtes les plus posées, et qui voulait s'ériger en juge des institutions politiques, sociales, et religieuses, commençait, vers la fin du siècle, à déborder de toutes parts.

Le pouvoir était déjà en proie à de sinistres pressentiments, et déjà il n'interrogeait plus l'avenir sur de vagues données. Ces forces toujours agissantes sur la société, la religion, la littérature, le gouvernement, étaient ouvertement attaquées. Ainsi se croyant à la veille de quelque grand évènement, et craignant de se réveiller en face d'une grande catastrophe, la protection qu'il avait accordée aux lettres, et l'introduction des arts et de l'industrie, qu'il avait jusqu'alors favorisée et garantie, se ralentirent sensiblement.

Ce travail incessant et caché de la littérature devait bientôt aboutir à une crise sanglante. À l'envahissement du royaume par le régime républicain importé par les étrangers, croyances religieuses, mœurs, institutions, priviléges, abus, poésie, théâtres, architecture, tout enfin, pendant six mois, fut discuté, critiqué, interrogé, mis sur le tapis. C'était à qui saperait le vieil édifice féodal. Au commencement du siècle les orages politiques avaient déjà grondé sur la tête des savants, l'émigration et l'échafaud avaient décimé l'intelligence. Tous ces brillants travaux d'une civilisation élégante et oisive étaient tombés en un moment. L'œil le moins exercé eût pu voir que le génie et la science n'avaient pas survécu à l'état de choses qui leur avait donné naissance. Les grands hommes, dont le talent avait répandu tant de lustre sur le royaume, et qui avaient été formés dans des jours fortunés, ne devaient pas laisser d'héritiers. On pouvait bien apercevoir encore des restes de grandeur, de splendides débris, de magnifiques ruines, mais c'étaient les murs noircis d'un édifice que la flamme a consumé. Ceux qui étaient descendus naguère dans la tombe avaient laissé autour des survivants l'empreinte encore récente de leurs succès, et comme la tradition de leur génie. Mais leurs travaux dans les lettres, dans les arts, dans le commerce, dans l'industrie, avait eu un caractère d'homogénéité dans un conflit de lumières. Dès le commencement du siècle, au contraire, on

ne pouvait plus demander aux écrivains une direction commune, une pensée politique et philosophique. Les évènements des dernières années devaient naturellement réagir sur la société, et lui causer un profond découragement. Le domaine de l'imagination était le seul qui restât libre, ainsi que celui de l'érudition pure. On attendait une situation plus claire pour renouer le fil des connaissances morales et politiques au point où il avait été rompu.

La conquête du royaume, dont la rapidité parut deux fois tenir du prodige, avait été depuis longtemps préparée par l'action de l'esprit français. Les Italiens s'étaient mis à la suite des étrangers dans le monde des faits, comme dans celui des idées, et l'influence toujours croissante de la littérature, et de la philosophie française, les avait mis dans la dépendance des moindres mouvements d'opinion qui eussent agité la France. Que s'ensuivit-t-il? Que le royaume se trouva à la merci non-seulement des armes, mais aussi des opinions des envahisseurs. En 1806, la conquête n'était pas seulement un changement de pouvoir, mais encore un bouleversement de la société.

Le gouvernement étranger se mit à l'œuvre avec la précipitation d'un pouvoir qui craint de ne pas durer. Les lois se succédaient coup sur coup. On procédait aux réformes bien plus avec la vivacité du sectaire qu'avec la prudence du législateur; on les essayait, comme on essaie dans un laboratoire des procédés chimiques. C'était la guerre sociale soulevée par la révolution française. Dans toutes ces réformes précipitées, appuyées tour-à-tour par le raisonnement ou par la force, on ne tenait aucun compte des exigences du passé, des faits, et des résistances. On jugea les systèmes antérieurs de politique, de finance, de justice, avec une fatuité inconcevable; on ne faisait grâce à aucun établissement; on les stigmatisait comme des abus à la face du monde, et on les renversait avec une dictature aveugle. L'abolition de la féodalité, la suppression du droit d'aînesse, l'égalité à peu près absolue des partages en ligne directe étaient des bienfaits incontestables, peut-être; mais tous les faux principes de l'école philosophique se trans-

fusaient dans les lois. Le code civil en était tout empreint. L'antique famille allait bientôt disparaître. Un fléau sanglant, la guerre civile, après l'invasion et la conquête du royaume, vint tout renverser. Le peuple, deux ans après, déposa les armes uniquement pour se soustraire aux périls d'une lutte dans laquelle il n'y avait pour lui point de victoire à espérer. Mais ces succès même étaient vains, le nouveau gouvernement triomphait sans s'affermir. Et quand il ne rencontrait plus de résistance active, il était contraint de tendre de plus en plus les ressorts du pouvoir. Ses partisans, qui croyaient à la force de l'empire, préoccupés de leur influence et de leur sûreté personnelle, passionnément haineux, étaient très-ardents à poursuivre leurs ennemis et leurs rivaux. Ainsi les royalistes étaient brutalement arrêtés, détenus arbitrairement en prison, et abandonnés à un tribunal extraordinaire qui était chargé non pas de juger les prévenus, mais de défendre le pouvoir contre les sentiments du peuple et les entreprises de ses ennemis. Ceux qui avaient pris les armes dans cette lutte inégale étaient traduits devant des conseils de guerre. Les rigueurs tombaient sur les vaincus, et l'on exerçait une police inexorable et minutieuse. On exilait, on envoyait aux Fénestrelles, on confinait dans des villes éloignées tous ceux qui nourrissaient un sentiment de loyauté sérieuse et dévouée. Tout esprit de transaction par justice et par prudence avait disparu. On n'épargnait pas, en exécutant ces réformes, toutes ces vexations inutiles qui excitent contre un gouvernement soupçonneux plus de haine encore que les rigueurs. Il fallait, disait-on, à des temps nouveaux des procédés et des formules nouvelles. Bientôt on vit de près la banqueroute, le gaspillage des capitaux par la guerre, le blocus des mers, la destruction du commerce, la brutalité du sabre et la licence militaire. La contrebande fut bientôt l'unique ressource du commerce, et la morale publique en reçut de rudes atteintes. C'était l'industrie aux prises avec la force, c'était la dégradation de la morale politique et l'infection de la morale sociale. Le royaume se couvrit de contrebandiers qui neutralisaient les effets funestes du blocus con-

tinental. Dans cette société si agitée et si peu liée, si inquiète de son avenir, l'ancien gouvernement avait disparu, et le nouveau n'était pas encore formé, on le prêchait comme bien conçu, et bien calculé, mais ce n'était qu'un pouvoir sans droit, et par conséquent sans force. Il y avait bien des choses qui rebondissaient sur les cœurs sans les atteindre, et si quelques-unes pénétraient profondément dans la classe moyenne, sur le cœur du peuple tout rebondissait comme sur l'acier.

On n'avait de confiance que dans l'immensité du pouvoir, dans l'horizon sans fin du nouvel empire. Ainsi les nullités les plus complètes poussaient leurs rameaux parasites sur les marches d'un trône, qui s'élevait comme les décors de scène. Les cadres administratifs et militaires s'encombraient d'hommes de parti, ou qui en prenaient les allures ; un grand champ s'ouvrait au népotisme, aux appétits ruineux. L'action unique et constante du pouvoir se concentrait sur le nombre et sur l'esprit de l'armée. On aurait fait du royaume, si on l'avait pu, une vaste caserne. Ce fut un temps déplorable d'arrêt imposé aux labeurs de l'intelligence, au développement moral du peuple. La science civilisatrice, en-dehors des idées religieuses, devait semer la licence et récolter le désordre.

L'influence du Gibélisme sur les œuvres intellectuelles du XVIII.e siècle n'est pas plus fortement caractérisée, que l'influence de la domination étrangère sur celles du commencement du siècle chez nous. Au moment de l'invasion étrangère la littérature napolitaine était dans une de ces époques intermédiaires et indécises, où aucune illustration n'est suffisamment reconnue pour dominer sur les autres, et donner l'impression en même temps que l'exemple. La littérature des temps de crise est toujours vague et faible ; il faut aux lettres les rayons protecteurs de l'indépendance humaine et de la paix féconde. La pensée qui craint le bruit des armes et le conflit des guerres civiles ne déploie pas librement ses ailes. Un temps de luttes est en proie à trop d'orages et subit trop de vicissitudes pour que l'intelligence agitée par la tempête ait toute sa clarté. L'hymne, expression des sentiments exaltés, la chan-

son populaire, les écrits satiriques peuvent seuls naître à de telles époques. La littérature subit toujours l'influence des passions, des actions, des souffrances, et des jouissances de ceux qui la cultivent. La conquête, dans le contre-coup d'un grand changement politique et dans le bouleversement stérile des imaginations émues, fit aussitôt éclore un besoin d'émotions fortes en contraste avec les habitudes naguère si paisibles. On ne voulut plus rien pardonner au gouvernement déchu ; on ne pardonne pas au malheur. À l'entrée des Français ce fut une apparition soudaine de poésies et de polémiques. On fouillait, on recherchait dans le passé, on oubliait ce que le pouvoir abattu avait fait de bien pour ne voir que le mal. Telle est toujours et partout la condition des pouvoirs qui tombent. Les Bourbons, c'étaient les Stuarts du XIXe siècle. Tous les procès d'opinion que traîne à sa suite un grand changement politique se donnèrent alors le rendez-vous dans les controverses qui passionnent si vivement les contemporains. L'envie d'occuper toutes les places, qui commença dès lors à fermenter dans les esprits, les aigrissait encore. Le débordement eut son cours sans opposition et sans digues ; on n'avait pas à discuter sur l'esprit du gouvernement, mais sur le personnel. C'était un triomphe non pas d'idées, mais de positions et de profits. Aussi, que d'existences en peu de temps atteintes et terrassées, ou bien jetées au caprice du hasard et des passions ! Il n'y avait de libre qu'une seule opinion ; ce n'était pas le regret, mais l'aversion du passé ; c'était l'admiration, non la défiance du présent. La situation des hommes de lettres devint bientôt aussi fausse que celle des hommes politiques ; ils avaient à concilier le passé de leurs doctrines et la nécessité de leur position actuelle. Ils devaient se décider à divorcer avec leurs traditions monarchiques. Ainsi ce fut bientôt un mélange bizarre de louanges exaltées et de critiques excessives et amères jusqu'à l'injustice qui, aujourd'hui même, ne laisse pas de nous confondre. Les poètes surtout oubliaient que la condition essentielle d'une opinion, pour qu'elle soit honorable, est de rester nationale. Par les poéti-

ques comparaisons de la famille royale d'Écosse avec celle de Naples, ils ne témoignaient aucune répugnance envers les étrangers. On imprimait des vers, on les déclamait au théâtre, on récitait partout des odes en l'honneur des vainqueurs, on poussait des cris d'indignation contre la Cour réfugiée en Sicile, et contre la perfide Albion qui la couvrait de sa protection. La renommée d'un jeune poète, pour qui la poésie allait devenir une foi, commençait alors à éclore. G. Rossetti, pour prélude de la gloire qu'il ambitionnait, chantait la prise de Gaète, et plus il élevait le Maréchal Masséna, et sa victoire, plus il dépréciait l'armée napolitaine par une lâche injustice. On appelait cela du patriotisme.

Cependant il est juste de dire qu'il était difficile d'échapper aux influences de ce temps, et à l'autorité impérieuse des idées dominantes. C'était une atmosphère morale qui exerçait une grande puissance sur les plus vigoureux talents. Plusieurs noms qui s'éteignaient ou qui commençaient à poindre, ayant assisté au déclin de l'ancienne royauté et à l'aurore de la domination étrangère, donnaient également le triste exemple de maudire tout ce qui succombait, et de s'agenouiller devant les vainqueurs. Baissant humblement la tête sous la main du conquérant, ils le célébraient avec un enthousiasme plus français que patriotique. Ils acceptaient la honte des palinodies, comme V. Monti et Cesarotti dans l'Italie du nord avaient accepté d'être les encenseurs du nouveau pouvoir. Leur parole n'était ni simple, ni toujours sérieuse; mais dans cette Italie plus adulatrice peut-être que la Grèce, et de ce temps plus rampante que jamais, c'étaient les écrivains du royaume qui ne trouvaient point d'éloges assez pompeux, point de phrases assez flatteuses. L'encens, chez nous, s'élevait en longs tourbillons pour ces princes qui se voyaient tout-à-coup lancés dans une région si éloignée de leur fortune. Le poète A. M. Ricci, qui devait avoir trop de sourires à trop de pouvoir, saluait dans ses vers l'avènement des princes étrangers, et l'espérance que donnaient leurs familles. Il maudissait les émigrés qui avaient été, selon lui, rejetés sur les rivages par la mer indi-

gnée. Son style coulant sans écume comme sans secousses, était l'image de son esprit ; mais il était entraîné par la pente des opinions. Il y avait peu de générosité à frapper un parti vaincu, dont les derniers partisans expiaient leur loyauté sur l'échafaud. Gargiulo à Naples, comme Petit-Radel en France, publiait en inscriptions latines les fastes de la puissance nouvelle. On croyait que l'injustice et même l'ingratitude grandiraient l'importance personnelle des poètes, qui improvisaient dans l'intérêt d'un pouvoir, dont ils étaient les hiérophantes.

Cette fermentation réactionnaire, cette épidémie politique, cette hypocrisie à gages, qui éclataient en hymnes et célébraient la gloire des heureux, durèrent assez longtemps pour que la jeunesse osât par son audace s'abandonner sur une mer inconnue. C'est une triste destinée des hommes de talent que celle qui les porte à plier le genou devant l'idole du pouvoir, pour ne pas se faire écraser sous les roues de son char.

Ainsi, tant que toutes les questions d'art et de goût ne se dégageaient pas de la question politique, les pensées les plus généreuses, la loyauté, la fidélité pour le malheur devenaient un sujet de dérision et le thême d'une amère ironie. Chacun se débattant sous le poids de ses souvenirs, exigeait des autres la même servitude; et le langage était dédaigneux et hostile, en raison du mépris qu'on redoutait. On renonçait au culte de tout ce qui est véritablement héroïque et grand, à la noble espérance d'un avenir meilleur pour l'humanité, pour se faire l'apologiste de la puissauce et immoler tout à la complicité des épigrammes. Le style qui tient des idées et de la nature des esprits devait nécessairement subir des changements par la révolution qui s'opérait dans les institutions.

Mais de tous les pays de l'Italie il n'en fut pas un qui songeât moins à sa gloire ancienne, et négligeât avec autant d'abandon sa nationalité, que le royaume de Naples. L'esprit de nationalité est en rapport direct avec la vivacité des souvenirs nationaux ; et chez nous, le sentiment de notre existence politique, et la conscience de notre individualité étaient effacés Toutes les affections littéraires devenaient excentriques,

toutes les pensées d'un écrivain fuyaient loin de sa patrie : il ne se souvenait plus qu'il avait des aïeux. Les changements du langage indiquent les révolutions des esprits, avant que les révolutions politiques soient accomplies. Ainsi l'histoire de la langue est toujours liée à la pensée d'un peuple. Dans les périodes de turbulence, d'invasion et de conquête, l'insolence politique et guerrière déteint sur la langue comme sur les mœurs littéraires. Ainsi, lors de la révolution, quand tous les ressorts allaient se rompre, les beaux modèles du siècle de Louis XIV avaient été oubliés par les Français. En France aussi, de ce temps, on prêchait le néologisme et on décriait le goût comme timide et pusillanime. La critique se plaignait aussi, au commencement du siècle, en Angleterre, que les beaux modèles du règne de la reine Anne étaient négligés par les auteurs uationaux. Désormais l'influence française, qui naissait de la conquête, allait se reproduire dans toute la littérature italienne.

La gloire littéraire de la France, si puissaute au XVIIIe siècle dans toute l'Europe, avait aussi agi sur l'Italie comme une puissance intellectuelle. Mais notre infériorité était-elle tellement évidente pour que nous dussions forcément nous courber et nous humilier devant cette triste réalité? C'est une prétention commune à tous les peuples, celle d'être le premier de l'univers : mais la prétention des Italiens dans la langue, dans les arts, et dans la littérature, pouvait se croire encore bien fondée.

Il a été toujours permis de profiter des idées et des images exprimées dans une langue étrangère pour en enrichir la sieune. Mais les écrivains français du XVIIIe siècle n'avaient abouti chez nous qu'à réveiller cette manie de la nouveauté qui suit la satiété et qui finit par ne plus goûter que les innovations les plus étranges. Aussi arriva-t-il qu'après l'invasion des armées républicaines et impériales, et l'établissement des nouveaux États, la langue italienne perdit de sa vigueur et de la simplicité de ses formes. La langue française, qui au seizième siècle était encore dédaignée de tous les savants, qui lui préféraient

le Grec et le Latin, allait maintenant prédominer. Ce n'est plus la renommée des auteurs étrangers naturalisés chez la nation, des pièces jouées sur nos théâtres, c'est le besoin, l'ambition, la flatterie, qui font considérer le français comme une langue matérielle pour toutes les classes. Le français devint en peu de temps la langue de l'armée, de l'administration, des écoles, de la diplomatie, et des cercles distingués. Parler l'italien fut bientôt comme la marque d'une éducation et d'un goût vulgaires. L'Italie jadis si élégante, et si poétique, ne parlait plus l'italien; les Italiens qui avaient éprouvé, et qui éprouvent le même enthousiasme que jadis les Athéniens pour le charme de leur langage harmonieux et pur, empruntaient désormais à la langue française ses tours et ses périodes, et perdaient le souvenir de leurs modèles classiques. Les écrivains même les plus respectés, se firent bientôt un jargon composé de barbarismes et de figures incohérentes, et les hardiesses les plus heureuses enfantaient, comme il arrive toujours, de dangereuses licences.

Jadis la France avait failli perdre tous les avantages du génie naturel par l'imitation des écrivains d'Italie, et dans le XVI[e] siècle on s'était plaint en France du langage *français italianisé*. Les Anglais aussi s'étaient écartés du caractère national pour imiter les Italiens, et leurs essais avaient encore plus mal réussi qu'aux Français. Désormais c'était la réaction qui arrivait à l'Italie, car la grandeur de notre littérature ne nous préservera point des défauts du goût français qui était généralement répandu dans toute l'Europe. Cet excès de vivacité, de finesse, et d'emphase, regardé comme l'effet d'une imagination facile à s'exalter, défaut qu'on nous a si souvent reproché, devait de ce temps nous faire tout essayer, tout entreprendre, et tout manquer. Dans aucun pays de l'Italie peut-être, la langue ne fut plus infectée de gallicismes. Il n'existait pas un auteur qui ne fît, même à son insu, admettre une expression, ou une tournure nouvelle. Les nouveaux mots empruntés du français dépouillaient le style de toute sa grâce, sans lui donner plus de clarté ni de précision. La conquête

avait certainement réveillé des sentiments, et des idées d'un genre tout-à-fait nouveau; mais il n'est point de symptôme plus sûr de la stérilité des idées que l'invention, ou l'adoption capricieuse des mots.

Il était difficile d'abdiquer davantage le caractère indigène de notre langue. Le style des écrivains de ce temps porta la trace ineffaçable de cette influence étrangère; il reproduisit les formes et même les idiotismes de la langue française. Cependant plusieurs écrivains avaient de l'élévation, du talent, des vues généreuses, et la vie de quelques-uns avait été jusqu'alors à la fois d'artiste et de savant, et poétiquement sensitive. Il restait aux littérateurs les ouvrages anciens, dont ils auraient pu encore se pénétrer, mais leur imagination n'était point inspirée par les objets qui les environnaient. Ces défauts étaient devenus assez communs chez tous les écrivains de ce temps, pour que la critique y vît avec inquiétude les signes précurseurs d'une littérature qui tombe et d'une langue qui s'étiole. Cependant la critique elle-même considérait les modèles classiques comme les débris fossiles de l'ancien monde. Elle en faisait la dissection et le testament. On aurait mutilé, si on l'avait pu, les monuments de ces auteurs immortels que le temps avait consacrés. Le vieux cadre de la société tombait vermoulu, disait-on, de toutes parts, et la société malade rejetait sa peau, comme le serpent: que le talent ne se serait formé qu'au milieu des accidents naturels de la vie, et qu'il fallait sentir la nécessité de plier cette langue, désormais fatiguée de tant de chefs-d'œuvre, selon la nouvelle manière de penser, et d'après les idées neuves qui se répandaient de plus en plus: cette vieille langue, et cette vieille littérature, pouvaient-elles plus servir au génie d'un écrivain moderne? qu'il était ridicule d'affecter encore ce vieux langage des *trécentistes*, et qu'on devait enrichir la langue de mots et de tours nouveaux qui la rendissent plus animée, et moins dédaigneuse. Pour ces néologues, le culte pour la pureté du langage, c'était barbarie, c'était folie; l'art d'écrire n'était rien; simplicité, sentiment classique, tout se trouvait dans la nouveauté d'invention, qui seule

occupait le palais des arts. Cette vénération que les anciens nous avaient inspirée, n'était plus qu'une idolâtrie, un pédantisme qui étouffait le souffle divin de l'inspiration sous les règles. Par ce décret d'ostracisme littéraire, on essaya (oserai-je le dire, et peut-on l'oublier ?) de traduire quelques morceaux de Boccaccio dans un italien bâtard qu'on prenait où bon semblait. Et ce crime contre la gloire nationale, la postérité le nommera-t-elle bienfait? Quand on regarde derrière soi, et qu'on relit les études d'autrefois, on marche de surprise en surprise, on s'émerveille de ce qu'on a vu, ou cru voir, on sourit en quelque sorte de l'ardeur qu'on avait mise à défendre ce qui n'était, après tout, que pure illusion. Néanmoins si on ne voulait pas alors renouveler la langue, on ne repoussait point encore le classicisme comme une vieille défroque littéraire, et on ne puisait pas les images dans la réalité la plus crue. On n'était pas encore arrivé à admettre toutes les formes et à juger par l'effet produit et non par les moyens employés.

Même sous le système féodal la littérature du royaume n'avait jamais été envisagée comme représentant exclusivement les seules classes privilégiées. Or la démocratie en littérature c'est la servitude de la pensée, c'est l'esclavage de l'intelligence. Un auteur doit penser sans cesse à devenir le courtisan de ses lecteurs, et à caresser des préjugés funestes. Mais dans ce temps, le bouleversement de la politique et l'abus de la philosophie devaient influer, comme il est arrivé toujours et partout, sur les lettres, sur le goût, et sur les mœurs. Ainsi les audacieuses intelligences d'alors, à l'instar du XVIe siècle, qui était le temps des grandes aventures, ne pouvant pousser jusqu'à leurs dernières limites les opinions outrées dont on s'enivrait, donnaient néanmoins à la littérature un caractère passionné et capricieux qui ne s'adressait qu'au moment. Cette énergie de la pensée qui forme la base des œuvres intellectuelles, n'était que le libertinage de l'intelligence. Était-ce pour parvenir à ce triste résultat que les esprits les plus brillants et les plus forts vinrent flétrir et dédaigner les traditions de l'antiquité ?

Ainsi, la conquête à peine achevée, la littérature chez nous se détachait tout-à-fait de son type italien. Le règne des Bourbons avait été national. La littérature avait formé un faisceau aussi fort qu' une institution politique ; c' était un principe d' unité qui aurait pu devenir un refuge commun contre l' envahissement d' une activité exclusivement matérielle qui allait menacer désormais une société déjà trop pressée de vivre. Il fut un temps de patriotisme étroit, peut-être, où nous étions si jaloux de nos gloires littéraires, que nous leur immolions, comme barbares, toutes les célébrités étrangères. Maintenant nous prenons plaisir à humilier nos propres chefs-d' œuvre. Dorénavant tout est français, tout va briller à la surface, les peuples se civilisent, disait-on, comme les diamants se polissent par le frottement. Ce goût étranger, adopté avec réserve, et reçu à correction, aurait peut-être rajeuni et vivifié notre littérature. Mais on oubliait que si un peuple doit profiter du commerce littéraire des autres nations, c'est à condition qu'il ne perde rien de son caractère original. Il doit, en restant lui-même, créer beaucoup plus qu' il n' imite. Et je ne puis me dispenser de faire ici une dernière remarque touchant l'influence générale que cet esprit d' imitation finit par exercer sur les écrivains. Les Napolitains possèdent à un degré plus éminent cette qualité des Italiens, cette extension d' esprit capable d'embrasser chez le même individu plusieurs genres d' études les plus disparates. C' est une riche nature qui se prodigue sans se dissiper. Et comme l'esprit d'imitation ne se liait pas à cette sagacité laborieuse qui donne des résultats plus certains et plus justes, on devait nécessairement vouloir imiter le génie des écrivains français en tout, avoir du talent d'après eux, et comme eux. Ce fut une réforme littéraire sans intérêt et sans pouvoir, comme dans toute cette Italie si spirituelle et si polie au XVIe siècle. Tout poétique besoin d' indépendance était effacé, et un faux patriotisme belliqueux se manifestait dans le domaine de la littérature par un désir immodéré de produire. Mais on ne faisait qu' emprunter sans devenir plus riche. Ainsi la littératu-

re, dans la première période, ne fut plus un art seulement, mais un moyen, une arme pour combattre, et bientôt après un chatouillement pour l'esprit qu'elle se contentait d'amuser. Puis on en fit enfin un amusement facile, un jeu de la plume, un caprice de l'imagination et un mensonge de la conscience. Ce fut une période ingrate, une véritable lande de l'histoire, une phase incolore de transition, où la stérilité des faits en stérilise le récit.

CHAPITRE III

Nature poétique et musicale du peuple napolitain, et caractère des chants populaires — Coonditions de la poésie italienne au commencement du siècle — Les improvisateurs, la Marquise Palomba et l'abbé Quattromani — Ricci, Ventignano, Rossetti, Mazzarella, Ruffa, Genoino, Valletta, et autres poètes — Le Marquis de Montrone — Poésie latine.

C'est une vieille fiction, il est vrai, que celle qui attribue au climat une influence directe sur les productions de l'imagination. Toujours est-il que la littérature de chaque nation doit être nécessairement influencée par les conditions physiques, par la constitution morale, et par le tempérament du peuple. Les Napolitains, dont l'origine est orientale, et dont le dialecte regorge d'images extraordinaires, de locutions bizarres, et de paroles métaphoriques, naissent poètes, et musiciens. Cette nature poétique, et musicale, cette vivacité d'esprit, ce feu du midi qui brille souvent dans le pauvre pâtre, ou dans le rustre paysan, vous frappent partout. Il y a dans le peuple je ne sais quel sentiment délicat du beau, et du vrai, qu'il semble deviner ce qu'il n'a pas appris. C'est que le peuple, dès le premier âge, grâce à la religion catholique, est familiarisé avec les objets d'art, tels que tableaux, statues, décorations, musique. Il éprouve une sympathie facile pour tout ce qui a de l'éclat, qui frappe ou qui impose. Il se montre sensible aux beautés de la nature, il est prompt à les personnifier, et toujours ému par la peinture des jouissances de l'amour, et de la vie champêtre. La finesse de l'esprit est innée chez le peuple, sa raillerie, facile et piquante. Sa sensibilité toujours mobile ne le rend cependant pas avide des jouissances intellec-

tuelles. Mais s' il est railleur, ses tendances sont pour la pitié, et ses instincts religieux, la foi de ses pères, corrigent ordinairement ses passions. Cette nature si vive qui l' environne excite en lui plus de mouvements que de pensées.

Le Napolitain, dont les désirs sont rarement contenus par la prévoyance, sent le cœur lui manquer, dès qu' il perd de vue le golfe de Naples. Il aime à se vanter de son pays, en même temps qu' il murmure contre les lois qui le régissent. Chez le Napolitain la vie ne peut perdre ses charmes, le cœur ses illusions, l' espérance son prestige. C' est un besoin intime et profond de prêter à la nature une magie enivrante. C' est elle qui inspire les vers des poètes, qui doivent promener un peuple, plus occupé des plaisirs que de la douleur, au milieu des sensations séduisantes de la nature, de la jeunesse, et de l' innocence.

Cependant cette civilisation qui s' est répandue des Cours dans les villes, et des villes dans les villages, a substitué de vains symboles à des sentiments réels. Le raffinement d' une civilisation trop délicate a privé de ses qualités primitives la langue et la poésie. Ce n' est que chez le peuple pourtant qu' on observe les restes de cette poésie qui berce les nations dans leurs premiers langes. Le peuple chante encore ses plaisirs, le paysan allège par des chansons ses fatigues, tout chante sur la route. Le caractère spécial de sa poésie c' est la religion, la tendresse et l' amour. Cette vive sensibilité pour les beautés de la nature, cette passion innée chez le Napolitain pour la musique, éclate souvent comme le cri de l' âme, de la source intime de ses sentiments, et se fait jour sans peine et sans contrainte. De la vie toute extérieure, a dit M.r Villemain, toute sensitive des peuples du midi, l' harmonie seule défraie, pour ainsi dire, la poésie. Cependant il n' en est pas de la poésie du peuple napolitain comme il le remarque de la poésie méridionale des premiers temps. Elle est toute à fleur d' âme, il est vrai, mais elle charme comme les accents d'une belle voix, indépendamment des sentiments et des pensées qu' elle exprime.

Il y a des provinces où l'on chante, aux funérailles, des vers impromptus, et les femmes qui font ce métier, accompagnent le défunt, en chantant son éloge, à sa dernière demeure. Autrefois elles prenaient la liberté de mêler aux qualités du décédé ses vices et ses défauts. Ces pleureuses à gages qui suivent les funérailles, ont conservé quelque chose de ces myriologues, de ces chants improvisés par le deuil des femmes grecques, tout pleins de chaleur, et de poésie. La vivacité de l'imagination, l'organisation physique qui inspire au peuple des accords enivrants, la chaleur du climat, ce soleil brûlant qui ranime toutes les sensations, doivent entraîner à la volupté, lorsque cet effet n'est pas combattu. La poésie du peuple c'est la poésie qu'inspire la beauté du sol et du climat. Mais si le peuple est frappé dans ses affections, il veut aussitôt transmettre par ses chants ses impressions de haine et de colère. Dans les premiers temps de la conquête, Naples était triste, agitée; ainsi au milieu du dégoût du plaisir, qui est l'abdication de l'esprit napolitain, les chants populaires étaient les seuls interprètes hardis de la foule. Et parmi ses chants il fallait observer la manifestation des sentiments haineux qui fermentaient dans le cœur des opprimés.

Les poètes, tels que Sgruttendio, Cortese, Capasso, qui s'étaient inspirés de l'idiome populaire, avaient disparu. Cet idiome napolitain qui, sous Alphonse d'Aragon, était devenu la langue du gouvernement, et qui avait enfanté les récits merveilleux, et les chroniques du XV[e] siècle, ce dialecte souple, riche, spontané, saisissant les moindres nuances de la pensée, et les reproduisant avec une lucidité pittoresque, n'était plus cultivé. Le patois de Naples, comme tous ceux d'Italie, qui étaient en vogue au XVII[e] siècle, avait ambitionné la supériorité sur la langue; et l'abbé Galiani en déplorait déjà de son temps la décadence. Il n'y eut qu'un seul poète, Nicola Valletta, qui osât faire encore retentir l'écho de cette poésie presque orientale.

Il y avait chez nous une autre poésie indigène, qui naquit des suites de la domination espagnole, c'était celle sur les

bandits que la rigueur des lois refoulait dans les bois, et sur les montagnes. Le bandit avait quelque chose d'imposant qui inspirait l'intérêt du malheur. Il était le défenseur du peuple contre l'insolence des seigneurs, et il le vengeait de la tyrannie commune du gouvernement. La vengeance coulait dans ses veines l'énergie du bronze. L'imagination du peuple qui en avait admiré l'audace, chantait encore ces héros d'une vie aventureuse, et le nom en retentissait encore tous les jours. Une verve singulière anime ces récits qui varient dans les détails, mais dont le fond est souvent le même. Le peuple, au commencement du siècle, se groupait encore autour de celui à qui il reconnaissait le talent de poète cyclique, et écoutait d'une oreille avide les histoires merveilleuses qui tombaient de ses lèvres. Plus ces contes en vers étaient variés, et étonnants, plus le poète était sûr de réussir. C'est l'imagination qui est la plus développée des facultés intellectuelles du peuple napolitain. Et l'imagination s'unissait aux sentiments de haine contre les étrangers, qui fermentaient dans le silence, et se nourrissaient des chants populaires. On ne change pas en un jour les tendances séculaires, qui font corps avec le sentiment national.

La langue italienne riche à la fois de couleurs vives et de sons harmonieux, se prête admirablement à la versification. L'harmonie qui dans les autres langues et dans le français surtout, est l'ouvrage du talent, flatte naturellement les oreilles des Italiens, et laisse assez souvent croire qu'on n'est pas obligé de penser. La lyre vibre aisément sous les doigts des poètes. Mais cette qualité touche souvent à un écueil, le tissu harmonieux et brillant devient souvent une musique frivole, une combinaison de sons et de mètres, stériles d'idées. On a abusé longtemps de la liberté que la beauté et l'harmonie de la langue nous accordaient, et le vrai talent eut souvent peine à se reconnaître au milieu d'une foule innombrable de vers. Au commencement du siècle, les manchettes poétiques de l'abbé Frugoni étaient presque flétries, et la poésie allait se dépouiller peu-à-peu de ses langes artificiels. Il n'est pas moins vrai

de dire que cette poésie de salons, poésie prosaïque, pure, mais faible et guindée, produisait encore ses fleurs étiolées, et ses fruits tarés. On cherchait ces émotions qui sont le partage exclusif des organisations où le spiritualisme domine. Ainsi les esprits que ne séduisaient plus les riantes folies du polythéisme antique, ne pouvaient plus aimer ces jeux d' imagination poétique, qui amusaient des lecteurs indifférents, ces dogmes religieux des Grecs anciens, reçus parmi les modernes comme des métaphores ingénieuses. Aussi trouvait-on en même temps, Pétrarque langoureux dans les pensées, et traînant dans la marche, on dédaignait déjà la sagesse, et l' art de la composition, qui ne pouvaient aboutir qu' aux pâles imitations des Arcadiens de Rome, et aux vides mélodies de Métastase.

Cependant, au milieu de cette machine Européenne qui se disloquait, la révolution avait mieux fait comprendre l' Alighieri en Italie, comme elle avait fait apprécier Milton en Angleterre, tous deux hommes d' État, poètes, et malheureux. Il est à remarquer que, peu d' années auparavant, Bettinelli avec tout le malin sarcasme de Voltaire, avait demandé l'ostracisme du Dante, comme poète né de lui-même, parfois sublime, mais barbare comme son siècle. Cependant Vincenzo Monti qui avait fait revivre les couleurs du Dante, touchait déjà la harpe du *Barde* qui ne rendait des sons que pour Napoléon.

À cette époque se trouvait l' école que Macpherson avait fondée en métamorphosant un barde sauvage en imitateur de Milton, et d' Homère. C' était l' admiration stupide d' une niaiserie qui avait déçu la critique. Cesarotti en Italie, comme Goëthe en Allemagne, s' était prosterné devant ces chants empruntés, ampoulés, et redondants. L' esprit belliqueux de l' époque s' extasiait à ces déclamations aux nues, qu' une fraude évidente avait mis en cours. On ne voulait imiter que les chants de cet Homère retrouvé dans les montagnes d' Écosse; les poètes ne voulaient calquer leurs idées que sur la mosaïque celtique de Macpherson. On oubliait à dessein que les Italiens, par la beauté du climat, par l' amour des arts, et par toutes les jouissances prodiguées jadis aux Athéniens, ne cher-

chent dans les œuvres d'imagination que des impressions agréables. Par cette poésie qui plaît au bord de la mer, au bruit des vents, et dans les bruyères sauvages, on voulait nous donner une commotion nerveuse. Gianni était l'Ossian de l'Italie, et ce poète avait conquis un empire sur les imaginations de ce temps, en ne chantant que les grandes batailles qui laissaient alors un éblouissement dans les âmes.

Ainsi, malgré ce retour d'attention accordée au poète Gibelin, la poésie morale et austère du Dante, organe sublime et sombre du catholicisme républicain d'Italie au moyen âge, était combattue par les penchants littéraires de ce temps. On ne cherchait point dans les pensées du poète ce qui pouvait agrandir l'âme, et éclairer l'esprit. Le style reçoit l'impression d'une époque, et la rend, pour ainsi dire, en relief. On ne peut s'y méprendre, le vêtement de l'intelligence ne dépend pas du caractère de l'écrivain, il le reçoit de ses contemporains et de ses habitudes. Ainsi au commencement du siècle on ne concevait qu'une poésie factice et d'imitation étrangère, et les pièces de ce temps devinrent fausses, et clinquantes. C'était une prétention incessante de frapper et d'éblouir.

A cette époque, où toute production poétique exerçait une vive influence, on mettait la jeunesse en émoi par une ode guerrière, ou remuait le public par des strophes retentissantes. Le Parnasse italien s'honorait de chants ampoulés qu'on voyait éclore à chaque nouvelle du succès des armées françaises. On croyait inspirer au peuple des sentiments nobles et élevés, en oubliant l'asservissement et la misère d'Italie. Les vieilles cordes de la poésie traditionnelle étaient muettes, la poésie lyrique qui vit d'impulsion, d'instinct, de passion, ne s'éveillait pas, la poésie religieuse était oubliée, car le poète qui célèbre la religion doit trouver son enthousiasme dans la foi. Dieu, la providence, les mystérieuses espérances de notre nature, étaient autant de sources taries pour le poète. Le siècle semblait en avoir détourné ses regards. Un très-petit nombre de vers, bien écrits à la vérité, mais faibles et presque sans

imagination, représentaient cette poésie sensible des lieux, qui ressemble à l'horizon sensible et pur, dont nous sommes environnés. Mais elle ne dominait non plus que celle des souvenirs. et la poésie privée du souffle religieux, de cette foi consolante aux belles destinées de l'humanité, devait nécessairement tomber en langueur. La poésie qui doit s'accorder avec l'éclat et l'universalité, caractères de la religion catholique, avait cessé d'être un oracle.

Vers la fin du siècle précédent la puissance individuelle du talent avait tiré tout de lui-même, maintenant ce sont des talents frivoles qui réunissent des qualités superficielles. Tel est souvent le sort des talents même distingués qui viennent trop tard; il ne leur reste qu'un éclectisme judicieux. Mais en 1806, les talents furent bientôt imprégnés d'une teinte française; c'étaient partout des nuances étrangères, au milieu desquelles serpentait un filet du génie italien. Ce n'était pas une nouvelle époque dans les arts de l'imagination et du goût, mais une sorte de licence recherchée, l'imitation du cynisme de Diderot, le sarcasme inexorable qui s'attachait à tout sentiment tendre et dévoué. On trouvait dans les poésies du siècle précédent, comme dans les poésies les plus élégantes du siècle d'Auguste, un sentiment profond de la vie domestique et de ses jouissances. C'était mettre d'accord l'imitation classique et la civilisation du christianisme. Maintenant les plaisirs et l'ivresse, les jouissances réelles et les songes de l'amour se disputaient le domaine de la poésie. Des saillies fausses, des plaisanteries forcées, une prétention à la frivolité tenaient lieu de variété, de mouvement, de chaleur, et de vérité de sentiment. Satirique et didactique tour-à-tour, la poésie n'était plus qu'un amusement. L'élégante irrégularité, et la pureté étaient regardées comme le plus sûr moyen de tomber dans la monotonie.

Quelques esprits aimables et gracieux se plaisaient à dissiper leur verve charmante sur des frivolités, à entasser des riens, à broder de piquantes folies. Le gouvernement n'était pas fâché que l'on s'amusât et que l'on vécût à Naples n'im-

porte comment et de quoi, tandis que se consommait l'assujettissement du royaume. Plus de véritables poètes dans ces premières années de la conquête, mais seulement des versificateurs plus ou moins habiles. Des rimes sentimentales, ou épigrammatiques, écrites avec peu de soin, et n'ayant que la seule harmonie, bourdonnaient comme une cloche monotone. Souvent c'étaient des lieux communs philosophiques, paraphrasés en vers plus ou moins languissants. C'était le son d'une musique uniforme, où il n'y avait pas de nuances dans les talents, et si dans quelques-uns il se trouvait quelque chose de plus original, qui parfois égalait l'accent des grands poètes, ce n'était que dans des chants du moment. On ne peut mieux comparer la poésie de ce temps qu'à la fuite vagabonde d'une plume lancée sur les eaux d'un fleuve.

Naples s'était signalée au XVI.ᵉ siècle par le nombre et l'audace de ses poètes qui, en conservant dans les idées une marche libre, et une teinte originale, n'avaient jamais oublié que c'est à un travail immense que s'astreint celui qui veut saisir les nobles combinaisons de l'art. Désormais tout homme un peu bien élevé devient artisan de rimes, tout en dédaignant de tremper fortement son âme, et ne voulant point se soumettre à des privations. Les matelots les plus inexpérimentés étaient ceux qui se jetaient sur un océan sans limites. Le sonnet, genre de composition qui semble appartenir exclusivement aux Italiens, et dont ils ont trop abusé, était la forme poétique la plus commune. La lyre n'avait qu'à obéir à la main de celui qui la faisant vibrer se supposait inspiré du délire sacré, ou même du caprice d'artiste.

Parmi cette fourmilière de rimeurs on distinguait les improvisateurs, dont le talent séduit parfois la pensée, mais ne la satisfait point. Ce talent d'improviser, propre des Italiens, devint une fureur, comme il arrive quand la véritable poésie languit. Les improvisateurs jouirent alors d'une célébrité qui devait bientôt ne pas laisser de traces. Sans le rhythme, et la mélodie du langage, et sans cette ondulation douce et flatteuse pour l'oreille, leur caractère s'efface, et le rhythme seul leur

communique leur véritable vie. Ces improvisateurs déclamaient un grand nombre de vers sans hésitation, à l'exemple de ce poète, dont parle Horace, qui se croyait d'un grand mérite, parce qu'il pouvait écrire cent vers sur un pied. Cet élan capricieux, cet abandon d'une imagination irrégulière ne veut qu'éblouir et parfois il a réussi. Mais le chant de la Muse devient ordinairement fugitif comme son prestige.

Ce talent d'improvisation indigène chez nous rendit cependant célèbre la marquise Palomba. Pensive, et ardente à la fois, elle devint à vingt-trois ans enthousiaste de la poésie, et à peine eut-elle fait des vers qu'ils parurent être la langue qui lui appartenait. S'avançant avec confiance dans la vie qui ne lui promettait que du bonheur, elle portait néanmoins dans la physionomie ce caractère ineffaçable d'une organisation qui dévore l'existence. De là ce ton mélancolique et sentimental qu'on rencontra ensuite dans ses vers, et que l'imagination seule ne pouvait inspirer. Née avec beaucoup de sensibilité et de goût, pleine de grâce d'ailleurs, bonne, sincère, affectueuse, elle nous prouvait comment une belle âme rehausse, et enrichit le talent. Ses grands yeux noirs brillaient d'esprit et de bonté. La conscience de son talent, celle de l'admiration qu'elle excitait, ne la quittaient point, mais elle était trop bienveillante pour deviner la haine, trop amie du talent dans les autres pour soupçonner l'envie. La marquise Palomba portait noblement sa réputation, et ne perdait rien de la grâce, de l'aisance, et du naturel qui caractérisaient son ton et ses manières habituelles.

Qu'on ne m'accuse pas de contradiction; mais il paraît que la douceur de l'organe féminin, la mobilité de l'imagination, et la facilité du langage, qui caractérisent les improvisatrices, leur donnent un charme particulier. Leurs chants, par une sensibilité plus exquise, naissent toujours d'un souffle bien reçu, et la grâce sonore des vers fait souvent passer par-dessus la vulgarité des idées.

Mais dans les chants de la marquise Palomba il y avait ce délicieux parfum, et cette douceur pleine de charmes qui ap-

prochait beaucoup de celle de Pétrarque. La colombe n'a pas un vol plus doux ni plus calme. On y trouvait souvent des images heureuses et plusieurs stances d'une admirable perfection. La fougue de la jeunesse se joignait parfois à celle de l'imagination, et une sagacité singulière la portait au but sans qu'on la vit jamais s'arrêter sur la route. Elle vous y conduisait par un chemin auquel vous ne vous attendiez pas. Cette femme d'une adorable bonté avait l'enthousiasme du beau, et du grand, un goût très-vif pour l'esprit, un talent de verve, et d'abandon qui ne pouvaient se soumettre à une marche sévère. Les arpèges de la harpe de M.e Rega, dont elle s'accompagnait, rappelaient les lyres antiques, et renouvelaient la brillante époque de Praxilla et de Corinna en Grèce. Elle nous donnait la Corilla, la Bandettini, la Fantastici, la Mazzei; elle les aurait surpassées par la fertilité de son imagination, l'harmonie et la parfaite régularité de ses vers. L'impression qu'elle fit sur moi, tout jeune encore, fut profonde et durable, et on était si frappé, comme moi, de son talent, qu'on avait presque oublié que parmi les personnes qui l'admiraient un soir se trouvait M.e Récamier dans tout l'orgueil de sa beauté, et le triomphe de ses charmes.

L'abbé Luigi Quattromani avait renoncé pour la gloire légère des salons aux travaux austères de l'épopée sacrée. Il avait travaillé longtemps sur un sujet biblique; mais ce poème qui lui avait coûté tant de peines, lui ayant été enlevé dans la révolution, il en avait été d'autant plus affligé qu'il se sentait absolument incapable de recommencer son ouvrage. Désormais improvisateur surprenant, il excellait dans les sujets religieux, et savait dans ses chants reproduire la physionomie, et le sublime enthousiasme des prophètes. Il avait saisi dans leur poésie les mouvements, et les tours qui pouvaient passer dans l'italienne. Il s'enfonçait dans les routes tortueuses de la Judée prophétique, où tout entraînait son âme aux idées extraordinaires. Il fut presque le seul de ce temps, qui se livrant au culte des Muses, réussit à les rendre pieuses, et c'est à dater de lui que la poésie sceptique et politique commença à voir

de nouveau qu'il y avait dans la Bible une source intarissable de solennelles images. Ses vers impromptus avaient même de la correction, et de l'élégance. Gabriele Rossetti commençait alors sa juste renommée d'improvisateur plein de verve et d'imagination. Il s'abandonnait trop souvent à cet enfantillage de l'âme, et la facilité de ses vers, le bonheur de quelques images, et de quelques expressions faisaient pardonner la faiblesse de la conception. C'est par ses improvisations surtout qu'il faisait renaître le goût des antithèses et des jeux de mots du XVIe siècle. Ce talent ne pouvait être goûté par les juges rigoureux à qui la raison seule est en droit de plaire.

L'éclat de ces poètes séduisait la médiocrité, et les talons rouges, et les dandys de la poésie s'empressaient de marcher sur leurs traces. L'ardeur d'être admiré éveillait dans la jeunesse le besoin de conquérir les mêmes palmes. Mais on ne recueillait qu'indifférence ou mépris. Des intelligences, qui, ménagées avec art, auraient pu parcourir une belle et brillante carrière, finissaient par s'user dans ce dévergondage sans pensées, dans ce dédain superbe du savoir consciencieux et de la méditation profonde. Ce que devait surtout nous offrir la poésie extemporaine de ce temps, c'était le badinage, le ton léger, l'enjouement de l'esprit, la verve caustique, autant qu'on abusait dans la vie privée d'une sagacité épigrammatique et mordante, dont les atteintes étaient très-cruelles.

Mais dans ce tableau général il faut s'attacher à quelques écrivains qui firent d'honorables efforts pour se frayer une route entre l'indifférence et le fanatisme, entre le découragement et l'exaltation. Ce qui fait la littérature d'un peuple, ce n'est pas l'existence, mais l'action des hommes de lettres. Cherchons donc, au milieu de ce débordement, quels furent ceux qui par leurs essais montrèrent du moins un caractère qui leur fut propre. Je tâcherai de saisir en général celui du talent de ces poètes, et je jetterai mes souvenirs sur le papier à mesure qu'ils se présenteront à mon esprit.

Dans les poésies et les idylles de A. M. Ricci, on trouve cette aménité douce et affectueuse qu'il apportait dans sa vie

privée. Il avait gagné les affections de tout le monde par les qualités les plus aimables, et par cette candeur qui s'allie si bien au talent. Lorsque la société court contre des écueils, il y a toujours des esprits qui ont une tendance prononcée pour la poésie élégiaque susceptible d'un charme vague et d'une pureté idéale. Ricci était un de ces poètes, trop sage, peut-être, mais tout-à-fait aimable; c'était le peintre qui terminait avec ardeur un tableau de prédilection. Son imagination avait plus de grâce que de force; c'était la vigne qui s'attache à l'arbre comme dans Virgile, et les grappes mûres qui pendent au milieu des pommes vermeilles. Sa touche délicate et légère, a je ne sais quoi de ce sentiment qu'inspire la lumière de Naples. Mais il ne sent pas la nature comme un poète antique, il n'a pas cet amour des champs, si facile et si spontané dans Virgile, il n'a pas cette imagination descriptive et passionnée qui colore le spectacle de la nature.

Il s'efforça d'introduire, dans son chant *La Villa del Vomero*, le parfum et la fraîcheur de nos paysages. Mais c'était un calque timide et faible. Tout ce qu'il écrivait était satiné et plaisait sans trop émouvoir. C'est à la manie de platoniser tous les objets de l'univers que nous lui devons ses *Amori delle piante*. On pouvait donner des éloges à cette finesse de pinceau, à cette grâce élégiaque du style; il y avait quelque chose de léger et de séduisant dans ces petits poèmes. Vous y reconnaissez bien la rose, sa corolle et ses feuilles, mais vous y chercheriez en vain le baume de ses parfums. Il ne mêlait pas non plus à la sensation physique ce que l'enthousiasme spiritualiste a de plus pur, qui séduit aisément les imaginations vives et les cœurs vertueux. Néanmoins Ricci nous a laissé dans ses *Idillj* de beaux fragments, mais c'était une poésie qui devait languir, faute d'un emploi à la fois noble et populaire.

Ce génie agréable, mais étroit, aurait dû reculer devant la rude tâche de chanter les *Fasti* de la nouvelle domination. Les cordes qui vibraient sous ses doigts étaient des cordes de soie. Mais de ce temps la poésie ne cherchait plus à se revêtir d'une

forme gracieuse, saisissante et pleine de séduction. Poète lauréat et encenseur par devoir, en vain était-il las des vers qu'exigeait la place qu'il occupait. Les *Vittorie di Napoleone*, la *Battaglia d'Austerlizzi*, la *Spada di Napoleone* étaient un tribut à cet esprit militaire qu'une guerre si longue avait exalté. Dans ses chants il ne choisissait pas toujours avec sévérité, mais il peignait parfois avec intérêt. Les *Fasti* ne manquent ni de vigueur, ni d'élégance. Il disposait d'une lyre où résonnaient parfois des cordes qui semblaient arrachées au *plectrum* antique; mais son haleine trop courte, si les grandes pensées viennent du cœur, prouve qu'il écrivait la rougeur sur le front. Le caractère de son talent, d'ailleurs, n'était que l'image de ce ruisseau qui, dans sa fuite lente et paisible, n'aime qu'à refléter les nuages du ciel et les fleurs de ses bords.

Le Duc de Ventignano dans son poème le *Vesuvio* rappelait encore la splendeur du siècle qui venait de finir. Il se réchauffait au foyer de ces inspirations que l'époque croyait éteintes. Il y avait dans ce poème la couleur, la transparence, la verve, et cette lumière modeste et sereine, dont la Muse italique s'était jadis couronnée. Il avait reçu du ciel le don de sentir, et de peindre, et on admirait dans son poème le merveilleux panorama du golfe de Naples tout inondé de soleil, le Vésuve vêtu de sa lave et lançant vers le sombre azur des cieux les noires spirales de ses entrailles embrasées. Les ouvrages de Canova faisaient du bruit au milieu du bouleversement des États, et des luttes sanglantes de l'époque. Le Duc de Ventignano crut devoir chanter l'artiste immortel avec d'autant plus de bienséance et de dignité, que Canova avait détrôné Bernini et son école, ennemie de toute vérité et de toute grâce. Les chants de *Lalage allo studio di Canova* se distinguèrent par un caractère de beauté grave et simple, ils étaient empreints de cette sévérité qui s'accorde si bien avec la sainteté de la pensée. À voir ses tableaux esquissés avec tant de délicatesse et revêtus d'un coloris si frais, d'une noblesse si riante et si douce, de toute l'harmonie des couleurs et de la lumière, vous l'eussiez cru un écrivain de l'autre siècle. C'était une

gloire posthume, dont le Duc de Ventignano jouit encore de son vivant.

Gabriele Rossetti, esprit aussi mobile et aussi hardi que l'âge même auquel il appartenait, était un poète avide d'émotions tumultueuses et de succès bruyants. Arrivé tout jeune encore à Naples, le Marquis du Vasto avait été charmé de l'esprit et du goût du jeune poète, qui annonçait ce qu'il pouvait devenir. Il l'avait logé chez lui, se proposant de perfectionner l'ouvrage de la nature, et lui avait donné tous les moyens nécessaires pour continuer ses études. Rossetti avait été bientôt révolté de la fadeur de la poésie anacréontique des salons du XVIII[e] siècle, mais dans le dédain des myrtes et des fleurs, dont les Muses se paraient encore, il préparait cette gloire que son imagination semblait lui promettre et que ses études lui faisaient encore attendre. La puissance des vainqueurs eut bientôt mérité les périphrases complaisantes du jeune poète ; mais sans éducation et sans lettres encore, il ne parvint pas à composer un trop bel émail. Et cependant l'âme du poète était déjà partout, déjà il fondait à la fois dans ses odes les sentiments et les images. Toutefois ses premiers vers furent accueillis avec un dédain immérité, comme ses derniers devaient être vantés bien au-delà de leur mérite.

Rossetti eut bientôt racheté les défauts de ses premiers essais par des compositions erotiques, pleines de verve et d'imagination, quoique toujours entachées de traits de mauvais goût. Préférant l'éclat à la vérité, il lui importait fort peu que sa poésie fût juste, pourvu qu'elle fût singulière et saillante. C'était l'ostentation du travail, et la profusion du coloris ; l'antithèse, si familière à la poésie française, était sa forme favorite, il en revêtait toutes ses pensées ; de là cette espèce de choc d'où jaillissaient nécessairement de fréquentes étincelles, qui ne tardaient pas à fatiguer les yeux, après les avoir éblouis. Ses premiers morceaux ayant été écrits dans une extrême jeunesse, tombèrent bientôt dans un tel discrédit, que le titre même en est aujourd'hui oublié. Quant aux autres, il serait bien difficile d'en trouver un seul, dont il eût

assez soigné le style pour le livrer à l'impression. On y reconnaissait un talent dans sa plus vigoureuse croissance plutôt que dans sa maturité. Ainsi les défauts de correction et de convenance en altéraient la pureté. Du reste nous sentons mollir notre sévérité pour des défauts, qui sont,même dans la fraîcheur d'un beau talent, plutôt un sujet d'affliction que de blâme.

Ceux qui ont connu Andrea Mazzarella ont été seuls dans le secret de sa force. Le fond de son caractère était l'indolence, et la paresse; mais la liberté de son esprit avait droit d'étonner chez un homme dépourvu de moyens, battu par les flots de la vie, et en butte à la misère. Personne plus que lui ne se faisait montrer au doigt. Rien de complet dans cet esprit d'une imagination heureuse, mais incapable d'embrasser un genre de vie rationnel. Jouet de ses pensées, manquant de volonté, presque sans amis, et cependant porté à l'amitié et toujours prêt à s'épancher dans le premier cœur qui s'ouvrait à lui; une illusion, une rêverie continuelle venait toujours se mêler à ce qu'il éprouvait de vrai. L'irrésolution, fruit de l'indolence, absorbait tous les moments de ce poète, victime de lui-même, et son propre bourreau. L'excuser était difficile, le haïr était impossible.

A. Mazzarella était un écrivain formé à l'école des classiques anciens et modernes. Les poésies qu'il laissait couler de sa plume étaient simples, naturelles, coloriées, et vigoureuses par la pensée; la versification était égale, ferme, et pure. Ce qui le caractérisait, c'était une pénétration forte, et l'art de développer un sujet. Il avait moins d'invention que de goût, mais il ne s'attachait pas toujours à polir avec soin ses pièces de peu d'étendue. Ses odes ont plus d'éclat et d'art que d'enthousiasme réel. Mais il faut glisser sur ces défauts. Le censeur le plus rigide doit adoucir la rigueur de ses observations sur un auteur, dont l'existence était flétrie, et qui survivait à ses espérances. On en vit briller quelques rares éclairs suivis d'épaisses ténèbres. Poète stérile pour la postérité, il serait mort sans laisser aucune trace de son passage, si on n'eût pas publié un recueil posthume de ses écrits, qui prouve

la facilité, avec laquelle il dissipait la noble richesse de son âme.

La nature a donné à chaque individu une tendance spéciale, une inclination particulière, que le hasard de la vie, ou le tort de l'éducation ne met pas toujours à profit. Francesco Ruffa s'était voué à la médecine, qu'il laissa bientôt, se sentant entraîné par son goût pour la poésie à laquelle il s'adonna tout entier, et peu de temps après il s'annonça comme poète lyrique, sobre et plein de goût. Cependant il était encore à l'extrémité de l'horizon littéraire. Cette gloire si ambitionnée par le noble jeune homme, et que tout semblait lui refuser, ne lui vint que bien tard. Ses premières poésies eurent le temps de fleurir, et de défleurir dans l'ombre. Son premier recueil se ressentait de l'effort tout récent de l'enclume. Cependant il avait mis dans ses vers trop de chaleur pour croire qu'il ne fût pas pénétré de ce qu'il disait. On s'apercevait déjà que le poète ne cachait pas l'or sous la bure, ni le deuil sous la gaieté. C'était l'inquiétude d'un talent original cherchant sa destinée.

Un poète d'un caractère doux et heureux, qui ne heurtait pas les opinions dominantes, et se ménageait les faveurs du pouvoir, était Giulio Genoino. Il n'avait ni la saillie d'esprit de Rossetti, ni l'inspiration inégale de Mazzarella, ni la grâce de Ricci, ni l'élégance de Ventignano, tous plus richement doués que lui par la nature. Cependant il avait beaucoup de tact littéraire, il rimait avec une facilité agréable, la pensée paraît s'y échapper toute naïve, toute ingénue, telle qu'elle se présentait à son esprit; mais il n'était jamais agité des impressions qu'il voulait imposer.

Une lumière un peu blafarde éclaire le plan de ses *Campi flegrei*, ce champ des cratères et des caprices du bouillonnement réfroidi d'un volcan. Le coloris de ce poème est souvent pâle. Mais il s'y trouve une combinaison gracieuse de lignes et de couleurs, le dessin y est vrai, naturel, souvent très-correct. On y remarque un goût délicat par la rapidité, et la concision des tours, et cet art, ou cet instinct qui don-

ne de la vie aux paroles, et de la mobilité au style. Mais il manquait de ce charme de l'imagination sans lequel il n'y a pas de vérité pittoresque. Il était poète par le seul art d'employer avec goût et facilité la belle langue du XVe siècle. Néanmoins il se soutiendra peut-être, car les qualités sérieuses et vraies survivent aux défauts inhérents à l'époque, au milieu de laquelle il vécut.

Au-dessous et à côté des noms que je viens de citer, se groupaient beaucoup d'autres encore, plus ou moins connus; mais aucun ne portait le sceau de l'originalité. Il y avait dans l'histoire intérieure du pays des évènements, des catastrophes, des combats, et des passions qui devaient intéresser vivement l'imagination. Mais en passant de la poésie domestique à la poésie politique, le nivellement démocratique avait abaissé les capacités en multipliant les produits. Ainsi Onofrio Gargiulo avait publié en 1807 *L'oracolo Cumano* pour fêter l'avènement de la domiuation étrangère. Il sentait tout le prix du rhythme; le style y est bien l'expression de la pensée de l'auteur, mais en admirant le versificateur, on cherche le poète. Se jouer à la surface des images et des idées avec une ingénieuse adresse, avoir de l'harmonie, et du nombre, tout cela ne le fait pas. Toutefois il faut convenir que la marche de cet auteur est gracieuse et libre, et que la langue a quelque chose de plus correct que dans les autres ouvrages de ce temps. Giovanni Bucciarelli avait aussi publié son petit poème *Napoleone il grande*, où les vers heureux ne sont pas rares, mais dont l'ensemble est puéril. On dira d'eux comme des autres poètes, qu'ils étaient des écrivains à qui les injustes malheurs du pays avaient inspiré plus de verve que de douleur. Cette poésie n'était qu'une réverbération de Cesarotti, de cet esprit facile et brillant qui avait acclimaté en Italie la poésie factice d'Ossian.

Ce genre de poésie qui respire une mollesse enjouée, dont le coloris est plus doux qu'éblouissant, qu'on ne peut admirer sans se réconcilier avec l'humanité, n'était considéré de ce temps que comme un témoignage d'ingénuité propre à faire

sourire de pitié un enfant. Le sentiment moral qu'elle aurait fait prévaloir, en rappelant des idées de sécurité et d'usages antiques, de transmission héréditaire, et d'attachements locaux, était repoussée comme une satire. Cependant cette verve douce, facile, agréable, née d'une veine heureuse et féconde avait encore un représentant. Cette poésie était le partage de Nicola Valletta, qui rêvait toujours une vie heureuse, domestique, studieuse. Content de ses travaux et de sa fortune, s'accommodant des mœurs de son temps, sa vie s'écoulait sans autres évènements que ceux du travail. La nature lui avait départi un fond inaltérable de gaieté, et une générosité compatissante qui avait besoin d'exalter ses impressions. Les années n'avaient pas éteint la flamme vive et mobile de son intelligence, et au milieu de ses études philosophiques, il n'oubliait jamais les Muses, objet de ses premières affections. Le temps n'avait pas rompu une seule des cordes de cette lyre d'ivoire et d'or qui avait rendu des sons si pleins, si pénétrants, et si purs. Il méditait la reproduction savante et naturelle des formes du génie antique. Il faisait de jolies chansons, débris intéressants du vieux génie lyrique, feu follet d'une imagination colorée. C'étaient les plaisirs de l'amour, de petites scènes de bonheur et de tranquillité champêtre, pleine de repos, de charme et de grâce. Son invention était simple, son style naïf, ses vers coulaient facilement. Dans ses courtes chansons la simplicité avait souvent quelque chose d'imprévu, c'était le premier jet du sentiment. Aussi est-ce le tour singulier et ingénieux de ces chansons qui l'isolaient des nombreux poètes de son temps. On était surpris de la verve facile qu'il déployait, et surtout de l'esprit de conviction qui respirait dans ses vers. Souvent il décochait quelques petits traits, mais il ne frondait qu'à demi, et à coup sûr.

Cependant Valletta ne pouvait plaire qu'à l'oreille; il s'adressait souvent à l'esprit et jamais à l'âme, tandis que sa poésie était dédaignée de l'empire despotique des idées, des mœurs, et pour lors des habitudes. Si l'on excepte quelques accents religieux assez profonds dans les improvisations de L. Quattro-

mani, on ne trouve aucune inspiration religieuse dans la poésie de ce temps, si ce n'est dans les chansons de Valletta. La Marquise Palomba avait aussi cette pureté d'âme, et cette élévation de sentiments qui s'unissent si bien à la poésie religieuse. Mais aucun poète ne se fit l'interprète du cœur contre l'esprit, ni de la foi contre le raisonnement.

Quoique la poésie de Gasparo Mollo, noble déchu, fût devenue flasque, et sans couleur, il était cependant un de ceux qui s'était bien gardé d'en corrompre la candeur par la moindre imitation étrangère. Nicola Niccolini, mort depuis peu dans un âge fort avancé, ne s'écartait pas comme Valletta et comme Mollo, de l'école Métastasienne. Il voulait encore en imiter la clarté et l'élégance. S'il composait ses vers avec une facilité extraordinaire, il n'avait pourtant pas reçu de la nature le don d'une rare sensibilité. Tous ces poètes se distinguèrent par un rhythme agréable, dans une langue qui ne se refuse à aucun accord de la lyre. Ils se laissaient entraîner par une verve facile, mais le stigmate de ces poésies était la frivolité; et la conscience avertissait ces poètes que leur moment était passé, qu'ils étaient improuvés. Les poèmes galants de Michele Zezza, surtout le *Fascino*, le *Folletto*, le *Servente*, le *Portafoglio di Margherita* suffisent pour lui faire un nom parmi les poètes de ce temps. Mais Zezza n'était le plus souvent qu'un versificateur facile, et parfois agréable. Le défaut principal de ses poèmes était l'uniformité des tournures. On apercevait assez fréquemment dans ce poète des traces de réminiscences, et c'est alors qu'il a le plus de gaieté. Mais l'homme qui ne sait faire que de beaux vers n'est pas poète.

La littérature exprime souvent la société à l'envers. Dans ce temps, qu'un ostracisme insultait et bannissait l'antiquité classique, des traducteurs patients, et exacts savaient encore faire passer dans la langue italienne les mouvements de la littérature grecque et latine. Pendant que Valletta s'appliquait à imiter la manière et la verve d'Anacréon, d'autres poètes voulurent nous faire sentir son mérite en le traduisant. Un homme tout adonné à l'étude, et de goûts paisibles, aimant et

protégeant les lettres et les lettrés, le Marquis Berio, traduisit Anacréon. Mais c'était un Anacréon chaste et attendri; la nudité du poète, se montrait comme dans les marbres grecs, pleine de grâce et de pudeur. On remarquait dans son ouvrage de la facilité, de la fluidité, mais c'est, à dire vrai, le seul côté peut-être par lequel il mérite de fixer l'attention. Berio aimait la Muse pour elle seule, et pour les fruits secrets qu'elle lui procurait. Il se faisait une route à lui seul, invité plutôt qu'entraîné par les qualités, et les habitudes littéraires de son esprit. La poésie était pour lui comme un ruisseau qui révèle à la Nymphe des bois les attraits qu'elle ignorait.

Poète élégant, doué de verve et de tendresse F. L. Derogatis traduisit aussi les odes d'Anacréon, ce poète des Grâces et des Amours. Le même rhythme ondoyant, facile, et se prêtant à tout, la même fluidité d'expressions, et la même simplicité de poésie assignèrent à cette traduction une place élevée dans l'estime publique. Sous la plume de ce traducteur la langue italienne se façonnait à la tournure grecque avec la plus grande souplesse. Il mariait, pour ainsi dire, la fidélité du texte à l'élégance de sa propre langue. Sans doute il s'y trouve beaucoup d'alliage, car la différence des langues était un obstacle presque insurmontable; mais le métal est précieux.

Francesco Mazzarella Farao qui achevait de ce temps la même traduction ne peut lui être comparé pour l'éclat, et l'élégance. Mazzarella, à l'âme aride, et à l'esprit étroit, se fit poète, il ne l'était cependant pas. Il marchait pas à pas avec l'original, et s'il était plus concis il était moins gracieux, car les antiquaires écrivent rarement avec élégance et clarté. Il fut traducteur plus fidèle, peut-être, mais il n'eut ni force, ni originalité. Il allait à la fidélité même au risque d'un peu de prose.

Toutes ces traductions et quelques autres d'Ovide et de Catulle nous montraient plus ou moins qu'il y a des fleurs qui se fanent et s'effeuillent en passant d'une main à l'autre. Néanmoins c'était alors quelque chose de trop rare pour ne le point noter, puisque c'était le sentiment profond de la beauté grecque et latine.

Carlo de Ligny traduisit de ce temps les saisons de Thompson, de ce poète si naturel, qui abonde en images vraies et en émotions naïves; et il le traduisit avec fidélité et élégance. Mais son style avait une clarté qui s'épanchait à la surface sans pénétrer dans les profondeurs. Le sentiment pittoresque du poète anglais et sa poésie de nature étaient altérées dans la traduction. Sous le travail on sentait l'aridité.

Le Marquis de Montrone était de ce temps décrié pour vouloir trop sacrifier à l'imitation des modèles d'un autre siècle. Formé de bonne heure à l'étude de l'antiquité, il y avait puisé un goût pur, et cette délicatesse exquise que l'on retrouve dans nos vieux classiques. À force de vivre avec les anciens auteurs, il était devenu peut-être l'un d'eux, et il l'affectait même. Doué d'une capacité dont aucun effort n'épouvantait la persévérance et l'audace, l'unique but de ses travaux était la restauration de la langue. Il était aussi attaqué de cette maladie inhérente aux organisations les plus délicates: sa clairvoyance découvrait toujours des taches dans ses œuvres, il n'était jamais satisfait, jamais résigné.

Ce n'était que difficilement que Montrone écrivait en prose et bien plus difficilement encore en vers. Son poème le *Peplo*, fait à l'occasion de la mort du poète Savioli, méritait, si l'on ne considère que la forme, la pureté et l'élégance du langage, un succès digne de son talent. Mais tout y trahissait un travail et un art outrés. Dans ses pièces de vers élaborés, et recherchés, il imitait avec un art infini cette langue classique, naïve, abondante en expressions heureuses, mais que la désuétude ne pouvait encore, de ce temps, rajeunir. On pourrait recueillir dans ses premiers ouvrages un trésor d'idiotismes toscans. Ainsi il n'est pas étonnant qu'il ait été mal compris à cette époque, et souvent même raillé. On croyait que l'imitation des anciens modèles aurait étouffé toute verve, et on le taxait d'une bizarrerie volontaire; on l'accusait d'être maniéré, et de manquer de naturel pour rechercher un archaïsme ridicule. Ce qui mettait donc le Marquis de Montrone au-dessus et à part de cette époque littéraire c'était moins la

puissance que la qualité de son talent et de son goût. Les réflexions amassées dans son esprit, au milieu de sa fièvre Dantesque, y couvaient depuis longtemps comme une maladie. Mais le temps devait venir où l'on ne pourrait lui refuser la gloire d'avoir plus que tout autre contribué à rétablir l'autorité des écrivains classiques.

L'étude de l'antiquité, origine et type de notre langue, était de ce temps négligée. Le goût classique se perdait. Les nouveaux sycophantes lançaient leurs anathèmes sur ceux qui s'obstinaient à creuser encore les vieux sillons de la littérature antique. L'émotion naïve et primitive, la passion de premier jet s'était, il est vrai, rarement fait jour, dans une versification laborieuse et habituelle. Les passions s'y réflétaient avec une grâce oblique et gênée. Que devait-il s'ensuivre quand le foyer des lettres antiques eut perdu de sa chaleur?

Cependant, quoique le goût de ce temps ne voulût pas se retrouver dans ce remaniement de l'imagination antique, il y avait encore des lettrés qui écrivaient en latin avec beaucoup de facilité et de correction. Mais ces exceptions peuvent et doivent être marquées à cet égard comme appartenant plutôt à l'histoire littéraire du siècle précédent. F. Rossi et S. Ciampitti, qui avaient toute la pureté du goût virgilien, s'étaient faits presque les contemporains des grands écrivains de l'antiquité, et ils étaient encore très-estimés. Avec eux, plusieurs autres absorbés dès l'enfance dans les livres et les études de l'antiquité, étaient aussi des écrivains énergiques et corrects en vers latins. On pourrait à cette liste ajouter entre antres, le nom de Giacomo Farina, beau talent, qui avait son petit grain de folie, mais qui montrait dans ses vers une hardiesse mélancolique et les caprices d'une imagination froissée par le monde. Tarquinio Vulpès, dont le caractère était brusque, et parfois colère, mais nullement haineux ou jaloux, écrivait des épigrammes assez piquantes, et souvent acérées. Toutefois ses vers étaient un peu dans le goût de Claudien. Et il est à remarquer que ces écrivains alliaient tous, plus ou moins, aux études latines, un sentiment exquis de notre langue. Ils étaient

plus que les autres capables de la dégager de l'alliage qui en altérait de ce temps la pureté.

Cependant c'était alors, plus que jamais, qu'ils faisaient tous jaillir de leur poésie un amas de souvenirs. Les vers latins modernes qui avaient été si souvent antiques, n'étaient que des nuances plutôt que des couleurs, un murmure plutôt qu'une musique. Il y avait donc encore de ces fleurs qui maintes fois suffisent à sauver et à honorer un nom, mais on les foulait aux pieds. Le gouvernement lui-même n'aimait point cette profonde connaissance des lettres romaines qui donnait à quelques écrivains une gravité et une liberté antique. C'était un héritage qu'on n'osait répudier, mais qu'on négligeait tout-à-fait.

Ainsi ce n'étaient plus que des morceaux rares, et la plupart médiocres, ceux dans lesquels on s'exprimait dans l'ancienne langue du Latium. Ce n'était, il faut l'avouer, qu'une réminiscence de l'antiquité poétique un peu surannée pour nos sens. Les poètes ne savaient pas se débarrasser de ces images fabuleuses, de ces voiles élégants, de cette prestigieuse mythologie que l'antiquité interposait entre les objets sensibles et le cœur de l'homme. Ils ne voyaient pas la nature au-delà d'Homère, de Théocrite, et de Virgile ; ils en prenaient les couleurs. Mais dans tous les artifices ingénieux de leur versification, il n'y avait guère de poésie. Dans ce qu'ils avaient de moins déraisonnable on ne trouvait que quelques fils d'or, comme il y en a souvent d'enchevêtrés dans les trames les plus grossières.

C'est ainsi que commençait chez nous l'ère poétique du XIXe siècle. L'époque avait déjà perdu le don de la création et ne pouvait réveiller les mâles vertus dans les cœurs, ni les sentiments de la dignité de l'homme. Tout ce qui touche le plus ceux, dont le cœur et les sens sont ouverts aux beautés de la nature, devait faire place aux ressources factices. Bientôt l'habitude et l'imitation envahirent les sillons du champ poétique. Jamais réaction ne fut plus complète. La poésie était, il est vrai, fort prisée de ce temps, mais l'imagination des poètes s'épuisait sensiblement, et l'art énervé par la cor-

ruption des mœurs faiblissait de jour en jour. C'était le vague d'une croyance poétique, tandis que c'est par la foi que tout ce à quoi l'homme aspire devient une conquête. On dédaignait les sujets religieux, et cependant c'est la religion qui produit cette impression solennelle et profonde, propre elle seule à imprimer un grand caractère aux écrits. Ce qui dominait dans la poésie c'était une sorte de chaleur des sens. La poésie prêchait la licence, et la jeunesse, qui voulait se donner la tournure française, en entrant dans le monde, savait par cœur des chants entiers de la Pucelle et de la Guerre des dieux. Toute une époque est jugée, lorsque des poèmes tels que ceux de G. B. Casti étaient réimprimés, et n'inspiraient ni dégoût, ni surprise. On faisait ainsi servir au ravalement de l'homme la chaleur même de la poésie. Mais les désirs sensuels ou égoïstes dessèchent à la longue le cœur qu'ils agitent, et détruisent dans son foyer l'imagination. L'élégance des mœurs, dont on tire vanité dans les monarchies, le respect des convenances, et la chasteté du langage avaient disparu.

S'il en était ainsi, et si ce qui déprave le langage, déprave bientôt le goût, le dédain de la pureté de la langue et l'oubli de ces finesses imperceptibles, qui font la difficulté et la perfection des arts, devaient bientôt faire apercevoir qu'il n'existait plus de point de contact avec la vieille poésie italienne. Personne ne s'en constituait plus l'admirateur. Les compositions étaient moins pures qu'auparavant, les vers moins savants et moins énergiques. Quand une langue n'est pas assez assouplie entre les mains du poète pour qu'il puisse exprimer les nuances infinies de ses conceptions, il doit employer nécessairement des formes extraordinaires. Ainsi un vice presque général et impardonnable de ce temps était l'exagération, et le manque de justesse dans les comparaisons. La poésie descriptive, qui succède souvent à l'épuisement des grands sujets religieux, moraux, et politiques, laissait sur la palette les couleurs et les nuances que nos auteurs classiques avaient su distribuer avec tant d'art et de vérité. Le genre réservé peut-être aux Napolitains, car le climat entre pour beaucoup dans toutes leurs pro-

ductions, était généralement dédaigné. S'il se trouvait quelques poètes pour qui la poésie italienne eût encore des attraits, ce petit nombre devait l'accepter seulement en partie. Ils ne voulaient point fixer l'attention de leurs contemporains par la pureté du goût, l'extrême précision des termes et la mâle sévérité du style. Si l'on eût pu renier entièrement nos classiques on l'eût osé. Peut-être même cela serait-il arrivé si, sous une plus longue occupation étrangère, l'empreinte de la domination intellectuelle de la France eût été plus profondément calquée.

Les hommes qui sentaient les troubles civils pouvaient-ils faire mieux? J'en doute. Il fallait qu'ils ressemblassent aux temps qui les avaient vus naître. Les talents les plus énergiques devaient avoir recours à la nouveauté, à l'exagération, comme ceux qui veulent par les stimulants maintenir l'élévation factice de leur esprit, lorsqu'ils sentent les facultés physiques s'affaisser. Les intelligences avortées qui se consacraient avec le plus de hardiesse au culte des Muses, en revêtant de teintes poétiques des trivialités de l'école, ne voyaient dans la poésie que les loisirs, et les raffinements d'une société épicurienne et vaniteuse. La futilité de leurs nombreuses productions est aussi un témoignage de l'esprit du temps. Peu de poèmes sont restés pour preuves des ouvrages remarquables de l'époque; quelques-uns à peine ont survécu à tous les produits de ce temps, et bien des couronnes, prodiguées aux vivants, se sont flétries sur leurs tombeaux.

CHAPITRE IV

Le théâtre passion prédominante de l'époque — Le théâtre français obtient les encouragements exclusifs du gouvernement — On défend de représenter les tragédies d'Alfieri — Sperduti, Micheletti — Le drame perd ses éléments de vitalité — Le Baron Cosenza — La comédie italienne, et la comédie populaire — L'opéra, *I Pittagorici* de V. Monti — le Marquis Berio, et F. Salfi — État de la musique, de la peinture, et de la sculpture.

De telles époques de conflagration politique, favorables peut-être à l'histoire et à l'observateur philosophe, ne le sont point aux auteurs dramatiques. Le théâtre se lie à tous les évènements qui constituent la vie sociale. Les écrivains proclamaient que le théâtre était un moyen d'influencer les mœurs, et les démocrates appelaient le peuple aux représentations scéniques. C'est par le théâtre que le XVIII[e] siècle s'était affectionné les classes inférieures. En lui donnant des spectacles gratuits la populace de Naples allait redevenir celle des Césars. Ce ne fut que plus tard qu'on s'interdit ce moyen de popularité, et qu'on redouta les turbulences radicales de la multitude. Le Napolitain aime à la folie les spectacles ; aussi de ce temps le théâtre devint-il la passion prédominante de l'époque.

Cependant les habitudes du style des poètes du siècle précédent ne s'accommodaient point à un temps, où les esprits, noyés dans les flots des imitations lyriques, ne cherchaient dans le théâtre que la rapidité des secousses électriques. Alfieri, le père de la tragédie italienne, avait déjà introduit un grand changement dans le style tragique, et inauguré l'époque mémorable de notre théâtre. Sa riche et puissante

nature l'avait prédisposé à ce rôle. Sa touche vigoureuse se faisait sentir dans ses portraits ; il y avait dans ses phrases concises une simplicité, une force d'expression qu'on aurait en vain cherchée dans les vers délayés de ses devanciers. Mais le nouveau pouvoir défendit bientôt la représentation des tragédies d'Alfieri, d'abord par haine pour l'auteur, et ensuite parce qu'il appréhenda l'effet qu'elles produiraient sur le peuple. Dans Alfieri c'était l'orgueil, la générosité, le triomphe de l'homme sur lui-même, l'esprit de la nationalité italienne. Ainsi c'était le théâtre français qui était sous la protection du gouvernement, et qui en obtenait les encouragements exclusifs. La tragédie romaine y dominait : on avait fait trop d'emprunts à la Grèce et à Rome pour ne pas songer au théâtre des anciens. Ce n'était pas par le nouveau César seulement qu'on avait Rome sous les yeux, c'était par les idées démocratiques que la tragédie se drapait de la toge et du laticlave. On reproduisait sur nos scènes Cinna et Rodogune, on croyait ces tragédies pleines d'allusions politiques, dont le public s'imaginait avoir le secret. C'était Cléopâtre dans sa rage impuissante, et Auguste avec sa clémence masquée, qui paraissaient des portraits qu'on se faisait une joie puérile de reconnaître. C'était une des folies tyranniques de la multitude. Mais cette ressemblance était toujours désavouée par une moitié du public. On applaudissait avec enthousiasme à Horace et à Mitridate, on pleurait à Zaïre, à Taucrède, on frémissait à l'Othel de Shekespeare, débarbouillé par Ducis. Mais la scène retentissait assez souvent de vains discours, et de madrigaux philosophiques ; car on avait transplanté chez nous ce théâtre philosophe qui prêchait la tolérance religieuse, l'égalité des rangs, et l'indépendance des hommes.

Cependant, tout en admirant la touche mâle et vigoureuse, l'accent héroïque, et fier, les attitudes, et les poses martiales des héros de Corneille, la pompeuse éloquence de Voltaire, la perfection passionnée, et la délicieuse élégance de Racine, quelques auteurs nationaux se disputaient un pan de la chlamyde superbe d'Alfieri. Mais elle se déchirait dans leurs mains.

Les premiers essais de Gabriele Sperduti ne purent se soutenir ni par leur servile régularité, ni par la vénération du grand modèle qu' il s' était choisi. Son *Bruto a Filippi*, pièce classique pour le sujet, et où brillaient tous les lieux communs de la vertu romaine, n' eut pas même le mérite d' avoir été applaudi sur le théâtre. Les faibles essais de quelques autres furent bientôt oubliés sans injustice. Ainsi G. B. Micheletti publia quelques volumes de tragédies qui n' étaient qu' un coup d' essai extrêmement faible. Ces pièces sont absolument dénuées d' action, et d' intérêt, le sérieux des personnages tient de la langueur et de l' insipidité, et le fond des idées est le plus souvent d' un ordre assez vulgaire. Cependant il a le mérite d' avoir dédaigné cette pompe factice qu' on prodiguait de ce temps aux Romains et aux Grecs, et d' avoir traité des arguments nationaux modernes, sans lamentations amoureuses, et sans épanchements de tendresse théâtrale.

Le drame avait perdu ses éléments de vitalité. Vers la fin du siècle précédent, on avait introduit sur la scène le drame larmoyant et la sensibilité fade. Maintenant on se plaisait à reproduire des scènes lugubres et atroces qui jetaient une teinte noire sur les émotions de l' âme. Cet engouement pour les tableaux sombres pouvaient peut-être s' expliquer en France par les souvenirs des longues et tristes scènes auxquelles la génération avait assisté. Mais à Naples, sous un ciel riant qui enveloppe les objets de si splendides clartés, où l' air du soir est embaumé de parfums, où tout est harmonie et transparence, il fallait des couleurs plus brillantes, plus naïves, plus gracieuses, des œuvres plus élégantes.

L' Italie imitée de toutes les nations pendant si longtemps, était devenue à son tour, depuis l' invasion de la littérature française, l' imitatrice de tous les peuples. Elle avait cessé de comprendre ses plus beaux génies. Tandis que dans la société elle affectait la raillerie hardie et capricieuse de Voltaire, sur le théâtre, la comédie reproduisait en vives réparties l' éclat et le ridicule de la société française. Ainsi la comédie fustigeait dans le vide, elle exposait des effigies sans ressemblance. Sur

la scène italienne Goldoni avait cédé le pas à la gaieté fleurie et copieuse de Régnard, et aux peintures originales de Picard. Souvent la comédie ne réussissait que comme un pamphlet piquant. Alors on ne cherchait plus des moyens d'intérêt dans la peinture, des travers, et des ridicules de l'humanité. Dans un temps où une gaieté badine nous accablait, on ne savait pas trouver de la vraie gaieté dans le bon comique. Celle-ci suppose une observation très-fine des caractères, qui ne peut s'acquérir sans qu'on attache beaucoup d'importance aux succès de la société. Et la société de ce temps n'avait pas beaucoup d'agréments. La comédie subissait une véritable éclipse.

Métastase avait su faire de ses opéras presque des tragédies, quoiqu'il fût astreint à toutes les difficultés qu'impose l'obligation de se soumettre à la musique. On l'avait longtemps admiré sur la scène tragique, parce qu'il avait su conserver de grandes beautés, et des situations vraiment dramatiques. Maintenant il était relégué dans le petit théâtre de S. Carlino, où s'était refugiée la langoureuse école de galanterie de cet aimable poète. On réussissait mieux alors à caractériser les passions funestes que les doux penchants du cœur. Quelques-uns de ses drames n'obtinrent jamais l'autorisation de ceux qu'il fallait consulter avant de les faire jouer. On n'aimait pas à donner le spectacle de la dignité courageuse, et de la sensibilité profonde. Ce petit théâtre était aussi dominé par le masque national avec des comédies qui ne peignaient ni les mœurs, ni la vérité. C'étaient des parades fantasques, et tant soit peu licencieuses.

Plus tard les parodies maladroites de l'école allemande, les drames de Kotzebue avec ses larmes hystériques prétendirent de bannir les drames français, et de renouveler le théâtre. Au drame véritable, à la représentation de la nature dans ses variétés de position et de caractère, succédèrent l'apothéose de l'adultère, la réhabilitation des vertus controuvées, les déclamations absurdes, et sentimentales. Avec de l'imitation, et la parodie de ce culte de sentiments faux, on prétendit à l'origi-

nalité. L'art d'un auteur qui aurait travaillé pour la scène, ne devait produire que beaucoup d'écume et de vapeur.

Le drame a besoin de rester intimément uni à la religion, le théâtre n'a d'existence populaire que sous la condition de reproduire la foi du peuple. L'imitation des anciens qui avait donné les modèles de beauté et d'harmonie dans les arts, et dans la poésie épique, n'avait fourni aux drames que les imitations d'une forme extérieure. La comédie avait dialogué la satire en la jetant dans le moule de Plaute et de Térence. Le génie de l'antiquité renaissante, Muse pleine de vie, et de noblesse, n'était maintenant évalué que par les règles. Mais les unités classiques si favorables à la beauté sévère du drame n'apportaient sur la scène qu'une fade monotonie. D'ailleurs le genre dramatique créé pour un état de société, où la lecture n'était point de la masse du peuple, ne peut de nos jours étendre son influence et sa popularité par la diffusion des lumières. Il fallait donc, de ce temps, que le drame se gardât de la profondeur, qui aurait exigé du public une attention qui l'eût fatigué. Dans les drames français d'alors, drames monocordes, c'était toujours le même type, les mêmes situations orgiaques, la même succession de larmes et de déclamations. Le théâtre français s'efforçait chez nous de présenter, avec la mollesse emphatique de Kotzebue, les obscénités parfois, et les crimes, le tableau des passions et des alternatives de joie et de douleur dont la vie est tissue. Le Baron C. Cosenza, écrivain sans force, et observateur superficiel, s'annonçait de ce temps comme copiste sans génie du théâtre allemand. Il avait à un haut degré peut-être le talent théâtral qui tient à un génie particulier d'imagination, mais il manquait de culture, et ses drames avaient toujours des défauts, de grandes incorrections de texture, d'agencement, de style ; ses fables étaient inégales, heurtées, l'auteur était toujours pressé d'arriver au terme. Ses pièces étaient de ce genre larmoyant, où, s'il y a parfois du mérite à savoir toucher, souvent ce qui approche du tragique n'est pas intéressant, et ce qui doit approcher du comique est rarement plaisant. Les

impertinentes pièces de Cimaglia avaient une faible intrigue de roman, sans en avoir l'intérêt; elles ne méritent d'être rappelées que comme un exemple du style négligé et plein de fautes contre la langue.

Comme au XVIIe siècle on s'était empressé d'emprunter du théâtre espagnol, on s'empressait maintenant de faire de la scène une contre-partie du théâtre français, qui lui-même en était une de l'allemand. La domination que les Français exerçaient, contribuait partout en Italie à cette révolution dramatique. Combien d'ouvrages louables, que l'étude et de meilleurs exemples auraient pu faire naître, ou agrandir, furent, par cette imitation, étouffés dans leur berceau!

L'opéra seulement faisait encore contraste à ces drames déchirants et orduriers. Cependant le mélodrame, ce genre de poésie qui ne doit pas être sans honneur dans la patrie de Zeno et de Métastase, était dédaigné. Le mélodrame ne s'était jamais proposé ni la peinture des passions, ni le développement des caractères, il relevait du spectacle et de la musique bien plus que de l'action. Maintenant ceux qui appliquaient les facultés de leur intelligence à ces sortes de productions, n'inventaient pas, ils rassemblaient çà et là des éléments qu'ils disposaient ensuite pour la musique. J'avoue qu'il faut que le poète s'assouplisse et se contienne pour porter le musicien, mais le résultat de leurs efforts faisait toujours foi de leur impuissance. On ne songeait pas même à la ressemblance que le drame lyrique pouvait avoir avec la tragédie.

Cependant un poète qui excellait dans la littérature italienne de ce temps, V. Monti, remarquant qu'il n'y avait d'applaudissements que pour les allusions contre le malheur politique, écrivit pour une grande solennité les *Pittagorici*. Il traça des scènes graves et terribles, et s'efforça de rappeler les souvenirs tragiques de la fin du siècle à une génération qui en sortait à peine. Mais ce poète qui avait l'art de peindre avec la parole, n'eut pas d'imitateurs. Les autres faiseurs d'opéras traitèrent longtemps avec dédain les règles de l'art et en violèrent les lois. Ils obéissaient aveuglément à la fan-

taisie, avec une versification lâche, et trop souvent prosaïque, ou ne montraient que les minces proportions d'un talent pénible et borné.

Mais un poète qui n'en était sûrement pas à son coup d'essai, le Marquis Berio, ne recula pas devant une tâche si difficile, et il y réussit. Il fut aimable et gracieux comme doit toujours l'être le poète mélodramatique. On remarqua dans les opéras de *Cora*, et d'*Otello* bien des vers heureux qui peignaient sans effort. Il y avait des impressions faciles et touchantes qui tenaient leur principal intérêt du cœur ; quelque chose de senti les avait inspirées. C'est là que Desdémona avait trouvé la romance du Saule. La *Chioma di Berenice* de Bucciarelli n'avait été qu'un poème absurde, et qui pis est, ennuyeux.

Il est vrai que dans cette foule de rimailleurs que nous ne pouvons pas passer en revue, il ne faut pas confondre F. Salfi, poète, dont le procédé ductile se prêtait à tout. Il avait composé vers la fin du siècle le *Saullo*, l'*Idomeneo*, et *Ero e Leandro*. Maintenant il écrivait la *Clitennestra* et le *Pisone ;* mais qu'ils sont loin, ces drames, de ceux de Zeno, et de Métastase, qui donna tant d'éclat à la mélopée! Il écrivait d'un style pâteux, qui accusait une évidente prétention à la fluidité. Ce sont des défauts qu'on peut confondre avec des qualités, mais ce n'en sont pas moins des défauts. Comme les clartés les plus brillantes de notre littérature s'étaient toutes éteintes dans la nuit de la tombe, on voyait aussi pâlir cette lumière des arts, qui s'était élevée au milieu de nous dans le calme du siècle précédent.

Au milieu des fêtes retentissantes de l'époque, où rien ne rappelait plus l'ancien caractère napolitain, la musique elle-même semblait avoir oublié le culte harmonieux et paisible de l'idéal et du beau. Le moins durable de tous les arts, la musique, qui n'a ni l'existence séculaire de la sculpture, ni le prestige permanent de la peinture, perdait aussi cette sécurité, ce calme, cette pureté qui l'avaient jadis couronnée, et dont elle avait reçu un charme plus exquis et plus solennel. On a dit depuis longtemps que la musique est innée chez les Italiens, et qu'ils ont tout prodigué pour la faire prospérer.

Naples en avait été la métropole, car la musique répond au caractère du peuple, à ses habitudes, à la latitude même sous laquelle il vit. Mais la musique est un art immense, et la mobilité fait sa vie. Cependant on eût dit qu'après Cimarosa et Pergolese, la musique napolitaine n'avait plus de progrès à faire, et que ses dernières bornes étaient posées. L'art avait créé des chefs-d'œuvre de grâce et d'éclat. Mais ces notes mélodieuses qui allaient à l'âme, longtemps même après les avoir entendues, et qui produisaient les plus vives sensations, étaient oubliées. Les larmes qu'on avait versées dans les théâtres, n'étaient plus provoquées, à dire vrai, que par la musique; mais on ne voulait plus souffrir, même dans les arts, les habitudes du passé. Quelle musique devait donc résulter de tant de passions contraires qui s'entre-choquaient alors ? Une musique qui nous eût surpris avant de nous ravir, qui eût tâché de faire oublier les accents des anciens maîtres. On avait déjà observé qu'en France, il semblait qu'après la prise de la Bastille, on ne pouvait plus faire de la musique qu'à coups de canon. Après la conquête, la musique devait également prendre chez nous cette teinte militaire qui émeut et qui entraîne. L'art ancien si pur et si vierge devait disparaître.

Ceux qui avaient le plus illustré l'époque précédente jouissaient toujours d'une réputation qui paraissait ne devoir jamais s'affaiblir. C'était en quelque sorte encore l'époque de la *Nina* et du *Matrimonio secreto*. Mais la renommée allait publier un jeune homme inconnu jusqu'alors, et qui devait bientôt tout éclipser. G. Rossini commençait à remplir l'Europe du bruit de ses immortels tableaux aux couleurs vives et profondes. Changer la sphère de l'art, en reculer les limites, atteindre des effets puissants par des voies inusitées, tel était le but auquel il aspirait. Il s'efforçait d'adopter quelques-unes des formes de l'art de Beethowen, et le temps s'approchait que l'oreille si raffinée des Napolitains ne devait plus être frappée des tendres accords d'autrefois. Ses premières partitions s'étaient d'elles-mêmes recommandées par les plus fraîches et les plus mélodieuses inspirations ; les idées y coulaient de leur

source. Mais sous l'influence du génie austère, et puissant d'*Otello* et de *Semiramide*, ce furent des accompagnements plus soutenus, plus expressifs. Il ne se contenta plus de dominer la voix, les instruments occupèrent une place importante dans la musique. Le génie mélancolique de Cimarosa descendit de sa sphère éthérée, l'esprit suave et enjoué de Paesiello se prit à pâlir devant les partitions retentissantes de Rossini. Ce talent commençait à peine à paraître qu'il trouva des admirateurs enthousiastes, et des détracteurs acharnés. Toutefois, à nos yeux, il est certain qu'il trahissait cette musique qui imprime à l'âme un besoin de passion et d'amour.

Il est vrai cependant qu'il y avait des partitions qui prouvaient encore que la musique réside toute entière dans le cœur, et qu'elle n'a rien à démêler avec les subtilités de l'esprit. N. Zingarelli ne s'éloigna point de la gravité et de la noble simplicité de la musique italienne. Son *Baldovino* et sa *Berenice* montrèrent, de ce temps, qu'il ne voulait pas ravir l'oreille, mais toucher l'âme. Il orna aussi de sa musique les accents terribles du Comte *Ugolino* et quelques stances de la *Gerusalemme*. C'était une musique savante, une musique spirituelle, mais la grâce naturelle des paroles produisit aussi la beauté du chant.

Toujours est-il qu'on ne demandait plus à la musique de la mélodie, et de généreuses sensations comme autrefois. C'était la gravité de la musique allemande, c'étaient les accords d'hymnes belliqueux qui remuaient les sentiments d'une génération inquiète et guerrière. Tout était dessiné et coloré dans ce but; aux spectacles on voulait éprouver le frissonnement du soldat.

La musique bouffe, le plus difficile de tous les genres, qui a besoin de chaleur expansive, et d'inspiration mélodieuse pour provoquer une effusion sympathique, commençait déjà à faiblir. Cette musique si facile, si joyeuse, si féconde en épanouissements du cœur, de l'ancienne école napolitaine, ce rire si bon, si naïf, si généreux, ce genre si précieux, qui avait amusé nos pères, tombait en discrédit. Il n'y avait plus que Mosca, Fio-

ravanti, Tritto, dont les phrases fussent nettes, précises, franchement accusées; c'était encore du vif, du leste, c'était de la musique qui folâtrait, et qui jasait. Giacinto Cordella abondait aussi en mélodies faciles, et élégantes qui se détachaient sur une instrumentation ciselée, et du fini le plus délicat. C'étaient de petits tableaux de genre que ces morceaux d'harmonie imitative, mordants, incisifs. Le caractère de sa musique semblait être l'insouciance, la sérénité, un abandon idéal. Mais ce n'était plus ce rire qui était le vrai rire, c'était une gaieté toute française, qui n'allait pas au-delà du sourire. C'étaient des notes combinées à souhait et non un plaisir sans travail, et sans peine. La musique bouffe chômait, mais elle n'était pas encore morte.

Tout est solidaire dans la littérature et dans les arts; le même mouvement qui domine l'une s'empare aussi des autres. L'association des beaux-arts avec les lettres au XVIe et XVIIe siècles, prouve l'influence que les lettres exercent toujours, et spécialement sur les arts du dessin. Galilée, l'Arioste, le Tasse sont à peu près les contemporains de Michel-Ange, de Raphael, et de Cellini. Les grands artistes italiens furent de véritables poètes qui se servirent du marbre, et des couleurs, pour exprimer les plus hautes pensées. Le goût et la nature n'avaient pas été leurs seuls maîtres. Michel-Ange et Raphael avaient eu une foule de froids copistes, comme Dante et Pétrarque avaient eu les leurs, car l'admiration aveugle dégénère toujours en admiration servile. Le Chevalier Arpino avait été le Marini de la peinture de son siècle.

À Naples, le ciel, le sol, l'organisation des habitants, leur sensibilité, tout concourt à créer de grands artistes. Mais souvent aussi on y renonce à la gloire pour une vogue éphémère, on oublie que la recherche de la nouveauté se fait toujours en côtoyant l'imitation et le faux. Or, puisqu'on ne s'approchait pas du vrai dans la littérature, pouvait-on faire dans les arts un pas de plus vers le beau? L'art, d'ailleurs, est l'expression de la société, ainsi, sous la domination étrangère l'art religieux allait devenir l'art politique. En France il avait

été naguère coiffé du bonnet phrygien. On n'a pas assez réfléchi que dans ce temps, où le gouvernement étranger tâchait de faire oublier dans les fêtes les maux de la guerre civile et ceux de la guerre du dehors, le faste des arts aurait dû couronner de quelque prestige un pouvoir que la légitimité ne consacrait pas. Il n'y eut chez nous qu'un reste de goût d'art sans génie, un luxe vain et stérile. La noblesse et le clergé qui auraient eu les moyens et l'intention de favoriser les ouvrages de la peintnre et de la statuaire avaient disparu. Désormais c'était l'administration qui devait encourager les arts. Aussi décréta-t-on une exposition publique qui devait avoir lieu par les soins de l'Académie dans les galeries du Musée. Mais on en ouvrit les portes à trop d'artistes ; et la censure préalable, et le triage des tableanx par le jury, en accordant des encouragements avec trop de facilité, lançaient dans la carrière bien des jeunes gens qui n'y devaient trouver que déceptions et regrets. Jadis les peintres et les sculpteurs s'adonnaient à ces études qui étaient l'orgueil de leur patrie. Maintenant il n'y avait presque plus de ces artistes qui colorent l'art par de douces impressions. Ce souffle puissant qui embrase l'imagination et le cœur, était absent. La vue des beaux modèles, trésors dont la nature a été si prodigue en Italie, et qui parle à l'âme, devint bientôt muette. On ne voulut plus se pénétrer du sublime antique, et du beau expressif des Italiens ; c'était l'empreinte démocratique et militaire qu'on voulait imprimer aux mœurs par les arts. Ce ne furent donc plus que combats et assauts pleins d'affectation et de prétention de coloris, qui n'avaient d'autre but que de mettre en relief un guerrier à cheval, ou en pied, sur une batterie. Les tableaux de combats sur mer ne représentaient qu'une couple de vaisseaux de guerre s'abordant avec acharnement, et d'autres navires qui sautaient en l'air dans le lointain. C'étaient, il est vrai, des vaisseaux bien agréés, des eaux transparentes, des effets d'incendies supérieurement réflétés ; mais ces tableaux ne présentaient qu'un fond monotone, triste et uniforme. Souvent même on ne voyait que feu et fumée. L'art qui était redevable de

ses conquêtes et de ses grandeurs à la monarchie, aux modèles des grands maîtres, à l'ensemble des traditions, à la discipline des écoles, était tué par l'enthousiasme militaire des artistes.

La bizarrerie froide de leurs conceptions, la faiblesse, et la pâleur de leurs pinceaux n'offraient qu'un amusement frivole aux soldats, pour habituer la vanité nationale à des louanges mensongères. Cependant cette tendance ne s'imprimait pas dans le cœur de tous les artistes, et on ne pouvait méconnaître les traces du génie italien dans les ouvrages de ceux mêmes que la corruption dominante n'avait pas respectés. Il y en avait qui étaient restés fidèles aux traditions des grandes écoles de peinture du XV[e] et du XVI[e] siècle. Cammarano, Girgenti, de Angelis, De Mattia avaient tous, plus ou moins, fait une étude particulière des procédés et des ressources matérielles de leur art. Ils possédaient tous cette précision de dessin qui, en peinture, est le principe et comme la géométrie du beau idéal. On sait avec quelle fierté Cammarano maniait la brosse sévère et spontanée de la fresque. Mais dessinateurs plus ingénieux que savants, ils s'appliquaient à ne jamais sacrifier la forme à un style simple, mais raide, et sentant l'académie. Aussi aucun de ces peintres n'a laissé des morceaux dignes de recherche et d'étude; ils eurent le mérite négatif de n'avoir pas donné à leurs tableaux ce caractère théâtral, né de l'incessante imitation de la Grèce et de l'ancienne Rome. Le coloriste ne l'emportait jamais sur le dessinateur. Et de ce temps, Camuccini, qui passait pour un grand artiste dans la patrie de Raphael, fut celui qui reçut de l'administration napolitaine une commande pour les salons du Palais. Cet artiste, qu'on a osé de nos jours appeler un écolâtre de David, avec une injustice égale à la faveur dont il jouissait autrefois, commençait de ce temps à travailler à ses tableaux de la mort de César, et du terrible jugement d'Appius.

Ainsi il n'y avait guère que des peintres français qui retraçassent des batailles, comme le Gros, fougueux coloriste qui avait la chaleur, et l'entrain des combats. Quant à la plu-

part des Napolitains, en frottant la toile, ils s'essayaient aussi dans ce genre, avec des revues du champ de Mars, la prise de Gaète et de Caprée, les combats de Procida, d'Ischia et de Miniscola. Qu'avaient-ils de mieux à faire! Du moins est-il juste aussi de dire que la peinture ne se fit pas la complice de la poésie : elle dédaigna les sujets aphrodisiaques. On était encore pénétré de la vérité qu'il fallait chercher à parler à la pensée, et à émouvoir l'âme par l'effet du pinceau.

Il n'y avait que les paysagistes qui comprissent que le soleil est le seul grand peintre de la nature. Un beau paysage causait encore chez nous le même plaisir que la lecture d'une belle idylle antique. On avait sous les yeux des flots d'azur, des îles historiques, et le ravissant aspect de la baie de Naples, qui le dispute aux plus séduisants rivages de l'Adriatique. Les fleurs, les vallées fraîches et odoriférantes de Sorrente, et les Hespérides de Reggio, qui enchantent nos regards, pouvaient toujours inspirer ce sentiment d'isolement profond, et de quiétude parfaite qui vous pénètre tout entier. Mais en peinture l'exécution demande beaucoup. Les peintres de paysages avaient toujours saisi les nuances locales, la couleur des sites, et des lieux, avec une puissance caractéristique d'observation. Naples était encore la patrie de Salvator Rosa.

Je ne puis dans cette revue rapide que citer peu de noms dignes d'une véritable estime. Denys, Pitloo, Hackert, Péquignon, Heynip, Luigi Fergola, Antonio Veronese, Antonio Cammarano, Gaetano Calì, Giusti, combattaient tous, plus ou moins, ce goût dépravé dans les arts qui est une maladie de l'esprit, par laquelle les artistes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées. La plupart de ces artistes, étrangers élevés parmi nous, montraient bien qu'ils vivaient en Italie, et qu'ils l'avaient comprise. Ils étaient persuadés que comme on ne sait bien exprimer que ce qu'on a senti, de même on ne peut peindre que ce que l'on voit. Ainsi on aurait trouvé dans les tableaux d'Hackert un clair de lune à-demi voilée par un nuage qui argente faiblement un paysage confusément entrevu. Mais on aurait eu beau chercher

ces prairies, ces vallons dorés, sous un ciel sillonné par des lueurs d'incendies. Hackert avait des beautés sévères, irréprochables, mais il n'était pas né en Italie. Heynip dessinait avec la vénusté du pinceau grec, et la composition de ses tableaux est en général austère; il avait de la pureté, de la grâce; il composait aussi des tableaux mythologiques, où il y avait des figures d'églogues et d'idylles; s'il n'était pas toujours vrai, du moins il était toujours habile, toujours charmant. Cependant il ne colorait pas comme il dessinait, car son coloris manque de chaleur. Denys se montra paysagiste exact et vigoureux. C'était un peintre qui désirait écrire avec de la couleur sur la toile, c'était le rêve de son âme. Il avait une manière libre et décorative qui séduisait l'œil; et dans ses ouvrages, une large part était toujours réservée à la fantaisie. On trouvait dans ses tableaux cet éloignement, et cette perspective magique d'où naît l'illusion de tous les arts, mais on ne peut toujours fermer les yeux sur un dessin fautif, et contourné, eût-il même la grâce, et le fini exquis du Corrège. Péquignon, né pour être peintre et pas autre chose, était d'une fantaisie facile, on remarquait dans ses tableaux ces roseaux rougis par l'aurore, et cette pure lumière du matin un peu verdie par le réflet des marronniers en fleurs. Parfois c'est aussi splendide qu'un fond de Claude Lorrain, et il y a même plus de suavité. Ses tableaux se distinguaient toujours par le ton de limpidité et de chaleur dorée. Cependant l'indiscipline était sa loi. Il ne vivait pas seulement des émotions, et des grandeurs de l'art. Il aimait ces succès faciles bien plus que le travail, ces succès qui tuent les imaginations; il oubliait parfois que toute œuvre d'art due à la seule inspiration passe pour une combinaison heureuse du hasard. Quoiqu'il en soit, Péquignon est un peintre qu'il ne faut pas juger avec toute la sévérité de la raison. Pitloo était laborieux, il avait la finesse, et le velouté du pastel; c'est dans ses tableaux qu'on peut admirer ces files de buissons aux contours dorés, et des combinaisons de paysages empourprés par les réflets d'uu ciel ardent comme la braise. Mais c'est l'art qu'il semble rencontrer plutôt qu'il ne le cherche, et une imagination

riante lui donnait des couleurs et la variété des tableaux. Dans ceux de Cali, de Cammarano, de Verouese, de Giusti, on trouvait plus ou moins la correction du dessin, l'accord des couleurs, les gradations, la perspective. C'est l'interprétation des objets qui ont leur manière d'exister, c'était toujours le soleil d'Italie qui y riait. On y admirait souvent une touche vigoureuse, abondante, variée à rendre les effets des forêts, et les splendeurs du ciel. Il y avait du mérite dans leurs efforts, et ce mérite couvre leurs défauts. Et si dans le cadre borné où ils s'étaient renfermés, ils n'avaient rien de Salvator Rosa, de ce coloriste étonnant qui sut présenter ce que la nature a de plus sauvage et de plus terrible, toutefois il s'en faut bien que leur pinceau fût efféminé.

Au reste il faut avouer qu'on abusait souvent de la magie du clair-obscur; on cherchait à captiver les regards par le contraste et le jeu des nuances chatoyantes. Ces artistes ambitionnaient aussi un peu de devenir populaires. On aimait ces rayons brisés qui brillent tantôt comme l'émeraude et tantôt comme la topaze. Au loin, c'est une zone d'or pâle sous un ciel de feu clair et doux. Les montagnes lointaines étaient d'un ton si fin qu'on les eût prises pour des nuages. Il y avait très-peu d'artistes qui de leur côté se contentassent d'ébauches frivoles et d'esquisses croquées, ils avaient un ton trop suave pour que l'imagination s'assombrît; mais ils n'avaient qu'accidentellement du soleil dans l'âme; aussi est-il certain que leur facilité aurait fini par dégénérer en une négligence impardonnable. Quelques portraits révélaient même des artistes tantôt passionnés pour la vérité, tantôt attentifs à la traduction des détails physiques, mais aucun qui se fût occupé de la particularité morale de ses ouvrages. Ainsi plus de fresques, plus de tableaux religieux, plus d'histoire; mais des toiles de genre de combats, des sujets en détrempe et de chevalet.

Je ne puis non plus résumer l'influence de l'époque, et celle collective des artistes, mais il faut avouer que généralement la peinture de ce temps n'était qu'une enluminure, c'était l'attrait commun de la couleur et de la forme. On ne voyait plus

un éclat véritable sur ce domaine des arts qui fut toujours le privilége de l'Italie. Il n'était pas stérile, mais il était découragé. Quelques-uns avaient gardé peut-être le goût des grandes choses et le sentiment de la tradition; mais en général l'idéal, le grandiose, le dessin sublime, les vastes conceptions, le noble style disparaissaient à la fois. La puissance de la nature aurait eu besoin de plus de liberté dans l'essor de son activité, pour être le pays le plus riche et le plus heureux du monde. Jamais l'égoïsme d'une époque ne sut enfanter de saintes et de généreuses inspirations.

Il faut de longues et pénibles années pour faire vivre les créations dans le marbre. Et la longue durée de la guerre étrangère, les troubles de la guerre civile, les agitations du gouvernement, tout cela avait détourné les Napolitains des études paisibles. Il faut croire que si la peinture de ce temps prodiguait les ornements et la couleur pour produire plus d'effet, la statuaire n'aurait pu que s'écarter aussi de l'imitation de l'antique et de la nature. Ainsi les sculpteurs de ce temps, s'il y en eut, cherchaient le fini et le délicat; ils voulaient paraître plutôt peintres que sculpteurs. On aurait voulu imiter les statues de la chapelle de S. Severo, pour ne montrer que l'artifice et les efforts de l'artiste. Néanmoins on avait déjà quelques petits ouvrages, et quelques portraits du ciseau d'Angelo Solari qui était passionné pour les beaux monuments de l'antiquité, et pour ce matérialisme élégant des Grecs, et des Romains. Il caressait le marbre, peut-être, mais sans l'affadir, il aimait ce précieux sans mollesse qui distingue les meilleurs ouvrages de Canova. En restaurant les statues des Balbus, de la Vénus de Capoue, et le groupe magnifique du Taureau Farnèse, il avait montré que son style s'était formé sur celui des grands maîtres. Jamais son ciseau ne se montra plus souple ni plus délicat.

On ne compte presque aucun ouvrage, de ce temps, en architecture. Les architectes, s'il y en avait eu, se seraient efforcés, peut-être, de surpasser le Bernini, et le Borromini dans l'abondance des ornements. Ils auraient voulu aussi se faire remar-

quer par la grâce et l'élégance. Dans un temps, où, comme au XVIIe siècle, la peinture substituait une nature fausse et capricieuse à l'imitation de la véritable, ou l'étouffait à force d'ornements superflus, les architectes n'auraient pu que s'écarter des principes de Palladio, de Vignola, et de Sansovino.

Ce qui est incontestable, c'est que dans ce temps on oubliait nos classiques immortels, les maîtres, et les compagnons inséparables de quiconque n'est point insensible aux jouissances délicates de l'esprit, et de l'imagination. On ne pouvait donc ramener l'attention publique vers les monuments de la peinture italienne, de la sculpture, et de l'architecture antiques; qui seront toujours les modèles primitifs et éternels de tous les arts du dessin. À cette époque de prétentions si actives, et si distraites de la spéculation studieuse, les sources de l'invention dans les arts avaient presque tari, et la composition originale paraissait épuisée. Il y avait à Naples des solennités, et des fêtes qu'on célébrait sur les ruines, et des décors d'artistes; la décoration déployait surtout sur la scène tous ses effets. Mais c'était un talent d'emprunt, une affectation de pompe qui dévoilait le caractère de l'époque. On affectait d'oublier les douces créations de l'art catholique, dont tous nos monuments sont le témoignage constant, pour un caractère fantasque et théâtral. Ce n'était encore que la musique qui paraissait avec cet éclat que les autres beaux-arts perdaient de plus en plus. Les nobles Muses avaient remplacé leur ciseau et leur palette brisés, par une lyre enchanteresse que l'Europe écoutait encore, et à qui on permettait de se laisser admirer. Avec Paesiello, le nombre des musiciens prouvait que le goût pour cet art était encore dominant.

CHAPITRE V

L'imitation envahit la littérature — P. N. Signorelli et ses ouvrages — Travaux historiques—Cuoco, Arrighi, Delfico, Vivenzio, Giuseppe Galanti—Commentaires sur le Dante — Instruction publique, Ricci, M. Gatti, M. Galdi, S. Gatti, Marinelli, L. Galanti, Rosati — Économie politique — Études des lettres antiques. D'Ancora, Daniele, Attellis, De Muro, Jatta, Jorio, Romanelli — Croisade contre l'antiquité et les études classiques.

L'imitation et bientôt l'habitude avaient envahi tous les sillons du champ littéraire; on ne pouvait alors concevoir qu'une littérature factice et d'imitation étrangère. Ainsi il n'y eut que peu d'hommes, dont les noms parlassent assez haut, mais beaucoup d'écrivains du second ordre, qui ambitionnaient de produire des morceaux remarquables par la grâce, et par l'esprit.

La prose, cette branche essentielle de la littérature, sans laquelle la diffusion des sciences et des études sérieuses est presque impossible, avait été, à cette époque, abandonnée. Il faut beaucoup plus de finesse et de correction dans la langue pour bien écrire en prose, que pour bien composer en vers. Or, si de déclin en déclin, d'imitation en imitation, la poésie n'était plus qu'un vain étalage de mots, où il ne restait que le bruit des antithèses, et un mélange confus de couleurs et d'images, la prose à son tour s'était corrompue tout-à-fait. Elle ne manquait pas seulement d'inspiration et d'originalité, mais encore de toute pureté et de toute correction. En imitant nos modèles classiques, les écrivains auraient craint de ne faire que recommencer l'étude des anciens. Ils négligeaient, à quelque exception près, le style qui pouvait lui seul prêter des

charmes à leurs inventions ; l'affectation blasait sur la vérité même, dont on voulait imiter l'accent. On ne croyait tirer aucun éclat de la réputation de bon écrivain ; on ne voyait aucun inconvénient dans cette gallomanie qui abâtardissait la langue, aucun perfectionnement de l'art dans la concision du style.

Cependant Pietro Napoli-Signorelli, homme aussi infatigable qu'incomplet, refaisait de ce temps son *Istoria dei Teatri*, fruit de ses recherches sur les théâtres anciens et modernes. Ame flottante et à moitié plongée dans l'ombre du passé, Signorelli était connu par plusieurs ouvrages publiés dans le siècle précédent. Il venait de donner tout récemment son discours d'ouverture *Della cattedra di poesia rappresentativa a Milano*, ses éléments de *Critica diplomatica*, et ses raisonnements *Sul gusto*, petite excursion méthaphysique, dont les maximes auraient demandé beaucoup d'explications. La Muse dramatique de l'Europe s'étant affaiblie par la fusion de toutes les qualités, et de tous les caractères, lui avait suggéré un recueil des meilleures tragédies grecques et françaises. La traduction avait été enrichie d'une analyse judicieuse et utile ; mais souvent avec beaucoup de peine, et peu de fruit. Il travaillait depuis plusieurs années à fondre son grand ouvrage de l'*Istoria dei Teatri*. C'était un magnifique tableau que celui du théâtre grec, et latin, tombé sous la hache des barbares, et les anathèmes du Christianisme. Le premier débrouillement du théâtre moderne dans l'Europe, les farces grossières du moyen âge, les pieuses parodies de l'évangile, de la renaissance de l'art dramatique en langue vulgaire devaient former le côté original, le trait distinctif de son ouvrage. Tour-à-tour artiste et critique, producteur et juge, il devait relever la passion et le sort qui constituent le drame grec, l'aventure et l'enthousiasme qui font le drame espagnol, la Grèce après Euripide, la France sous Louis XIV, l'Angleterre sous Élisabeth et après Shakespeare, l'Espagne après Lopez de Vega et Calderon, l'Italie avant et après Goldoni, Alfieri et Métastase. Il osa embrasser ce plan immense; mais l'importance réelle du sujet est

parfois loin de donner la mesure de la valeur d'un livre. Signorelli pouvait être un habile appréciateur des phases que parcourut l'art dramatique, aussi ce critiqne qui en avait certainement une haute intelligence, donna des analyses détaillées, de judicieux extraits, mais il ne saisit les influences générales que rarement, ou par un heureux hasard de coup d'œil ou de réminiscence. Encore ses documents sont-ils parfois incomplets, et ses recherches trompées. Esprit fougueux, doué d'une âme inquiète, il se livra souvent dans son ouvrage à une polémique violente. On lui reprochait en vain cette disposition belligérante, ses ouvrages devaient toujours porter cette empreinte amère de la raison passionnée, et de la diatribe impitoyable. Parfois c'étaient de basses injures sans gaieté et sans agrément. Il voulait être connu par sa *Faustina*, comédie dans laquelle on trouve d'incontestables beautés, mais qui n'était restée ni au théâtre, ni dans les souvenirs des amis des lettres. Il avait éprouvé comme tant d'autres, qu'il est bien plus aisé de juger, que d'égaler par ses productions les bons auteurs. Toujours est-il que l'*Istoria dei Teatri* dévoile une vaste lecture, une immense variété de souvenirs, une mobilité rapide d'imaginatiou, dominée par un esprit juste et observateur.

Par les *Vicende della coltura delle due Sicilie*, Signorelli aurait attaché son nom à un vaste et utile travail, qui n'aurait pu mauquer de mériter les suffrages du public; surtout à une époque, où les jeunes talents ne trouvaient plus de groupe déjà formé et expert, auquel ils pussent se rallier, et où chacun se frayait une route au hasard. L'influence de tels travaux se fait bientôt reconnaître, en fécondant les directions des esprits laborieux. Mais il faut y apporter une faculté d'enchaînement, un besoin instinctif des rapports et des lois, une sagacité investigatrice des origines et des causes. L'ouvrage *delle Vicende* ne peut, non plus que celui des *Teatri*, trouver grâce auprès d'une postérité justement sévère. Au lieu d'y appliquer, et d'y concentrer les résultats de ses études variées sur l'histoire de la littérature napolitaine, Signorelli y recueillit les débris de ses lectures, les recoupes de son éruditiou, et

y plaça quelques matériaux qui n'étaient pas toujours nouveaux ni intéressants. Aussi n'y cherchez que ces seuls matériaux, et ne lui demandez ni une vue rare, ni même un éclair. Il y parle d'une foule d'écrivains à qui il a donné beaucoup d'importance; il y porte des jugements hasardés, le ton y est cassant, le style à la fois agressif et confus. Cet ouvrage restera comme un livre meilleur à consulter qu'à lire.

Cependant, tout en reconnaissant ces imperfections, Signorelli avait, sans contredit, des qualités, qui le placent au rang des historiens et des critiques les plus estimés. Il donne plusieurs notices que ses prédécesseurs n'avaient pas recueillies, et en parcourant l'histoire littéraire jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, cet écrivain se distingue par son exactitude et son impartialité. Mais à compter de cette époque, il n'évite plus ni les ménagements d'un flatteur, ni la malignité d'un censeur chagrin. Il rebondit sur lui-même, selon l'ordinaire, au choc de la contradiction; c'est la passion qui tient alors sa plume. Enfin on ne lui pardonnera pas aisément d'avoir eu souvent dans son ouvrage une perfide complaisance pour le plus fort, et une lâche désertion du vaincu.

Un succès plus digne de son talent eut son *Pensiero sulla scrittura*, dans lequel il tente d'esquisser l'histoire imagée des mots, depuis leur première formation sur les lèvres de l'homme, jusqu'à l'invention de l'écriture, et de l'achèvement des idiomes. Dans sa dissertation sur l'*Invenzione della bussola*, c'est la vérité, c'est la modération elles-mêmes qui ont conduit sa plume. Et en revendiquant cette gloire nationale, nous sommes forcés d'avouer, que l'auteur a écrit en homme instruit, et consciencieux.

Je suis loin de vouloir rabaisser son ouvrage sur la *Poesia rappresentativa*, mais l'auteur de *Faustina* devait sans doute parler au public avec plus de modestie, en lui donnant des leçons sur l'art dramatique. Nous lui devons le fruit de ses dernières veilles, la plus courte, et la meilleure histoire de la satire, dans ses leçons académiques *Sulla satira antica e moderna*. Le bon goût règne d'un bout à l'autre dans ce livre,

mais l'auteur effleure plus qu'il n'approfondit. Son elogio di *Vincenzo de Muro* eut ceci de singulier, qu'on n'y voit aucune adulation, et pas une seule phrase qui sente la déclamation. On a de lui plusieurs autres ouvrages, dont la plupart sont inédits, et dans lesquels on trouve à peu près le même caractère. Signorelli était plus homme savant qu'écrivain élégant; il ne se souciait point de la pureté du langage, il ne tenait qu'à prouver la facilité de sa plume. Ainsi tous ses ouvrages ne révèlent ni un travail consciencieux ni de longues et profondes recherches; mais seulement une chaleur de réfutation, souvent très-facile à déplacer les questions. Et l'art qu'il avait eu de s'établir dans la littérature une espèce d'empire, qui révoltait contre lui tous les gens de lettres, l'entraînait dans une lutte perpétuelle.

Le temps des révolutions développe le talent historique, et le spectacle de grands évènements contribue à l'élever. Cependant l'histoire, cette grande institution du genre humain, n'aurait produit chez nous que très-peu d'écrivains dignes d'être cités. Nul écrivain, quelque distingués que soient ses talents, ne peut impunément, dans une pareille époque, reculer devant les opinions de son temps. Ainsi l'*Istoria degli abusi feodali* par David Winspeare se ressentit de cette école qui avait aspiré à fonder les sciences morales en bouleversant la société. Cependant ce fut un des livres les plus remarquables qui aient paru de ce temps. C'était le résultat de pénibles recherches et de longues méditations. Son point de vue est juste, vaste, le plus souvent impartial, et le style, qui n'est autre chose que la pensée considérée sous le rapport de la forme, ne laisse pas trop fréquemment à désirer mieux.

Tandis qu'on avait vu tant de grands renversements, tant de graves calamités, le peuple, comme il arrive toujours, ne voyait point, ou voyait mal l'histoire, et l'histoire devint peuple. C'est un manque presque absolu de travaux historiques, et même de mémoires sur cette époque, si importante pourtant dans les annales du royaume. C'est qu'on avait presque généralement oublié tout sentiment de dignité nationale, on n'osait plus por-

ter l'attention sur les évènements publics pour en dévoiler les véritables causes et en signaler les effets. Il faut cependant en excepter Vincenzo Cuoco, écrivain doué par la nature de plusieurs dons qu'il cultiva par l'étude. Il s'était déjà fait remarquer par son *Platone in Italia*, dont l'idée mère était la même qui avait dicté les récits élégants mais froids d'*Anacharsis en Grèce*. C'est un voyage de Platon dans la Grande-Grèce fait à peu près sur la première donnée de l'auteur français, mais dont l'exécution est encore moins vive et moins spirituelle. Toutefois si ses tableaux n'ont point d'effets dramatiques, la marche n'a rien de forcé ni de pénible, l'esprit du passé tout entier peut nous y être révélé, et parfois sa pensée est présente et palpitante dans son récit.

V.° Cuoco se trouva porté par l'entraînement de sa passion politique à tenter l'histoire. Son essai sur *La rivoluzione di Napoli* était à peu près l'histoire de son temps, mais non pas un tableau historique propre à faire apprécier la révolution du royaume de Naples. L'auteur était un spectateur fortement agité par ses impressions de joie, d'indignation, de crainte. Ainsi l'illusion de ses sentiments altéra la sagacité de ses jugements. Loin d'être réputée aussi véridique que peut l'être une histoire contemporaine, cet essai n'avait rien d'histoire que le nom. Écrivain facile et clair, Cuoco manquait de cette éloquence simple et sévère telle que l'exige l'histoire. Avocat partial, qui tait ce qu'il pourrait dire, et qui affirme ce qu'il devrait prouver, il a ravalé les personnages historiques pour dégrader les opinions. Il poursuit, il flétrit par des exagérations calculées; c'est une impression presque continuelle de haine et de dégoût. Nulle part la révolution et la réaction n'avaient été plus sanglantes, nulle part les partis plus acharnés, et, selon l'auteur, le peuple plus féroce et le gouvernement plus implacable. Il instruit le procès des évènements, mais il n'avait pas l'esprit libre, ni le regard serein. Ainsi au lieu d'une probité historique poussée jusqu'au scrupule, il y apporta une imagination ambitieuse. Cependant on pouvait lire ce livre avec tous ses défauts, en attendant l'historien. Mais

malheureusement ce livre devint, malgré l'auteur, le code et la justification de la réaction étrangère et des horreurs du tribunal extraordinaire.

L'*Istoria del regno di Napoli* par Arrighi était un ouvrage écrit à la hâte, où l'auteur voulut se donner l'air de monter, lui aussi, à la brèche pour le nouveau pouvoir. Il ignorait l'art difficile d'écrire l'histoire, et fit ainsi paraître un ouvrage falsifié en beaucoup de points, partial en autant d'autres, et inégal dans ses différentes parties.

Par une singulière contradiction, M. Delfico qui allait publier son essai sur l'*Inutilità della storia*, au commencement du siècle, avait imprimé l'*Istoria di S. Marino*, de cette petite république hospitalière qui l'avait accueilli dans son exil. Mais que devenait au milieu de tout cela l'esprit national ? On le cherche en vain, et on constate avec étonnement qu'il subissait une éclipse totale. L'esprit de parti avait changé les histoires en plaidoyers politiques. On oubliait généralement qu'étudier le passé, est le seul moyen de comprendre le présent, et d'entrevoir, autant que possible, l'avenir. Ce ne fut que vers la fin de cette époque qu'on vit paraître l'*Istoria del regno di Napoli* par Vivenzio, histoire marquée d'un beau caractère de vérité et de gravité. C'était le premier essai de l'esprit moral et religieux porté dans l'histoire.

Pendant deux ans on avait fait pleuvoir une foule de pamphlets qui aigrissaient les cœurs, et oblitéraient les intelligences. Quand les étrangers eux-mêmes entreprenaient d'étouffer les discordes dans l'unanimité de la conciliation de deux époques, et de deux principes, pour enfanter un ordre nouveau, on s'en offensa, et on inquiéta par des murmures, par des vers et des pamphlets, les esprits qui ne demandaient qu'à s'épanouir. Parmi les morceaux que la plume *militante* d'un parti laissa alors échapper, il s'en trouva un dirigé contre les idées formulées par le pouvoir, qui aurait voulu donner satisfaction à tous les partis, et concilier les contradictions et les intérêts. Vincenzo Catalano, esprit bizarre, ardent, et implacable, osa par son pamphlet *le Napolitain Français, et le Napolitain Bourbo-*

nique, travestir l'histoire, pour déclarer qu'on s'efforcerait en vain de concilier les partis de l'ancienne monarchie, et ceux du nouveau pouvoir. C'était, selon l'auteur qui lançait l'anathème sous l'anonyme, une œuvre d'imprévoyance qui s'écroulerait bientôt. Ainsi, au commencement de cette époque, la littérature ne comptait plus des âmes exaltées, qui par leurs études historiques se passionnaient pour les souvenirs du passé et les actions généreuses. Il n'est aucun ouvrage où l'on puisse reconnaître un souvenir de l'ancien esprit italien. Tous ces écrivains se faisaient un mirage trompeur des évènements de l'époque et de la grandeur du nouvel empire. Ainsi on ne pouvait attendre d'eux une parfaite impartialité, telle qu'on a droit de l'exiger de l'histoire.

Giuseppe Galanti fut un excellent littérateur, qui s'était fait une réputation par ses profondes connaissances. Son esprit embrassait tous les genres d'érudition, et il y savait joindre le goût des lettres. Vers ce temps il publia son *Testamento forense*, son essai sur l'*Istoria della letteratura delle Sicilie*, les *Memorie del mio tempo*, ouvrages écrits avec la plus grande justesse et les égards les plus circonspects. Mais on voyait trop que la facilité entraînait l'écrivain; d'ailleurs il régnait dans tout ce qu'il faisait un ton froid et didactique qui devenait insupportable à la longue. Son aperçu historique *Delle vicende del genere umano* était un ouvrage esquissé à la hâte, et l'on aurait souhaité qu'en élaguant les branches de l'arbre, son style en eût été plus châtié et plus précis. Mais de ce temps déjà les réflexions s'abattaient sur son front, ternissaient la lumière de ses yeux, et enlevaient à ses lèvres et à sa plume la pureté des années de sa maturité.

La révolution avait fait mieux connaître Dante, et V. Monti en avait fait revivre les couleurs. Ainsi les trois discours sur la *Vita di Dante*, et l'*Esame della divina commedia* par Giuseppe de Cesare eurent le mérite de l'à-propos. Mais l'auteur n'y joignait pas celui d'une diction nette, pure, et précise. L'*Origine dei sagrifici* est un discours du même auteur qui offre plus d'érudition que de résultats lumineux, et où l'on ne pouvait pas

même louer cette qualité sans restriction. La *Vita d'Agricola* n'est que la traduction à peu près des fragments de Tacite ; elle n'en a pas même la concision, ni la force.

La chronique morale des hommes et les travaux historiques n'étant plus, de ce temps, étudiés, Melchiorre Delfico publia son essai sur l'*Inutilità della storia*, parsemé de quelques vérités saillantes, au milieu de paradoxes continuels. Delfico n'avait pas une foi robuste dans l'histoire, comme tous les gens qui ont vu les affaires de près, et qui la trouvent insuffisante, et incomplète. Écrivain selon l'esprit de l'époque, il appartenait à cette école intellectuelle du XVIII[e] siècle qui était plus dogmatique qu'historique. Il cherchait à se donner quelques allures Voltériennes, qui le faisaient grimacer, sans atteindre le but qu'il se proposait. Cet ouvrage était fait uniquement pour montrer de l'esprit ; le contraire n'était-il pas d'une vérité reconnue? Il publia un autre ouvrage sur la *Giurisprudenza dei Romani*, qui n'était pas un livre de droit, mais de littérature, ouvrage faible et inconséquent, qui désignait les lois des Romains comme une source d'obscurité et d'injustice. C'était une adulation maladroite au gouvernement qui venait de publier les codes. Delfico, par ces ouvrages, réduisait l'histoire à une succession de vains phénomènes, ce qui est une grande calomnie contre la providence. Ces livres ingénieux peuvent pourtant être lus par les personnes qui savent discerner le vrai d'avec le faux qu'on trouve mêlé à chaque page.

Il faut mentionner ici les discours de Marinelli, lus à l'Académie Pontanienne, sur les causes des *Progressi straordinari dei Greci nella letteratura e nelle arti*, et sur l'*Origine e progresso della letteratura dei Romani*. Mais dans un temps où l'on craignait de ne pas mettre assez d'élégance dans les manières et assez de grâce dans les discours, c'était la conduite des écrivains qui était inégale et incorrecte. À ce défaut près, l'auteur a de la méthode, de l'érudition, et juge sainement. Mais sa réputation, sa vieillesse, une vie exempte de reproches furent peut-être les véritables causes de ses succès et de la faveur publique. Le discours sur l'*Origine e lo stato della na-*

zione Albanese, par Angelo Masci, est un morceau qui se lit encore avec plaisir, parce qu'il est écrit avec une certaine liberté d'allure, qui n'est pas sans charme. Les mœurs, et les habitudes de cette nation que l'auteur fait descendre des anciens Illyriens, y sont décrites avec intérêt et habilité. Mais les découvertes mêmes de l'érudition ont besoin d'être fécondées par le génie du style.

En fait d'éducation publique on exagérait de ce temps les idées de Locke, et ce que Pestalozi avait emprunté de Rousseau, dont les idées n'avaient pas encore perdu leur empire. Je n'ai pas à discuter le livre de l'*Educazione* par A. M. Ricci, ouvrage dont le premier éloge est dans le but qu'il se proposait; mais on y reconnut plutôt les rêves d'un homme de bien que l'expérience d'un maître habile. Il y oubliait souvent la réalité, il voulait cultiver l'intelligence des enfants par le spectacle naturel des objets placés près d'eux, il accordait à la nature physique un grand empire sur la nature morale. Malgré ces défauts, le style de l'ouvrage était achevé, naturel, rapide; on y devait reconnaître le talent de l'écrivain. Matteo Galdi avait été chargé de présenter un plan d'instruction publique qui préparât les générations futures à leurs nouvelles destinées. Comme il avait partagé son temps entre les lettres, le soin des affaires et l'embarras des fonctions publiques, il se trouvait disposé à traiter un si vaste sujet, qui embrassait tant d'intérêts et de questions délicates. Il publia donc en 1809 ses *Pensieri sulla pubblica istruzione*, ouvrage qui révélait de nobles sentiments et des réflexions solides. L'instruction y était à la portée de tous les âges, et proportionnée à toutes les conditions. Mais il y cherchait trop la certitude des principes moraux dans le raisonnement, et leur sanction dans l'utilité. C'était encore une disposition du temps; la morale reposait sur l'intérêt qui peut bien la servir, mais non la fonder. Les lettres de Marco Gatti sur l'*Educazione letteraria dei giovani*, et les discours d'un anonyme sur l'*Educazione delle fanciulle*, ouvrages dont le mérite ne nous parait pas démontré, prouvaient au contraire qu'il est des écrivains dont la doctrine est

*

souvent, malgré eux, nuisible. Personne ne reculait, de ce temps, devant la rude tâche de l'éducation publique, faute de connaissance de ses propres forces, et personne ne mettait à plus bas prix que ces deux auteurs, qui écrivaient pour l'éducation littéraire de la jeunesse, l'élégance du langage. Ils prêchaient d'exemple.

Les leçons sur l'*Eloquenza sacra*, par Serafino Gatti, peuvent figurer parmi les beaux ouvrages de ce temps. Ce sont des lettres qui contiennent un exposé clair et complet des principes oratoires. Il était impossible que l'auteur ne répétât pas quelquefois ce qui avait été dit avant lui. Mais il traita toutes les parties relatives aux études de l'orateur chrétien, en parlant avec prédilection d'un art qu'il cultivait avec succès. Ces lettres abondent en idées saines, en remarques judicieuses et en préceptes que la pratique seule de l'éloquence peut apprécier. Ce qui distingue l'auteur, c'est qu'aussi ennemi de la corruption du langage, que des archaïsmes, il préférait les mots et les locutions qui par leur clarté et leur harmonie ne vieillissent jamais. Angelo Marinelli publia lui aussi une *Filosofia dell'eloquenza*, qui ne manquait pas d'aperçus nouveaux et intéressants. À côté de ces ouvrages se range une foule de traités remplis de procédés puérils, de théories insignifiantes, à l'aide desquelles on enseignait gravement l'art d'aligner les mots, et d'arrondir les périodes. Ce qu'il y avait de plus singulier dans toutes ces compositions stériles de sophistes, plus propres à décrier l'éloquence qu'à la mettre en honneur et à en faire naître le goût, c'est que leurs auteurs négligeaient tout-à-fait la langue, le style, et les traditions de la littérature classique.

Un écrivain qui mérite d'être remarqué est Giuseppe Rosati, médecin, et philosophe plus que médecin, qui parsema la voie de l'enseignement de belles pensées, et de belles pages. N'estimant de son savoir que ce qui pouvait en être compris du plus grand nombre, il ne trouvait rien de plus beau que de faire des livres d'éducation scientifique. Et ses traités de géographie mathématique, d'arpentage, et autres ouvra-

ges sur des sujets fort ingrats, avaient ceci de singulier, qu'ils recélaient soigneusement tout appareil de méditation profonde et d'études sérieuses. Il y mettait d'ailleurs tant de modestie, qu'il prouvait par son exemple, que le véritable homme de lettres est celui qui cultive son esprit par l'étude pour se rendre plus utile à la société.

La géographie, longtemps négligée parmi nous, et encore dédaignée par beaucoup de monde, commença dès lors à se populariser. Ce furent des traités mieux faits, plus clairs, plus intéressants par la variété des détails, et par leur forme. On ne peut s'empêcher d'avoir une profonde vénération pour Luigi Galanti, frère de Giuseppe; intelligence ferme et persévérante, qui, au milieu des savants qui flottaient encore dans le domaine des théories, cultiva toujours et exclusivement la géographie physique. Il ne céda jamais à la tentation trop commune alors de développer des principes éclatants, et de s'énoncer en révélateur. Il nous donna de ce temps le *Quadro statistico dell'Europa*, et la traduction de la géographie de Pinkerton enrichie de notes judicieuses et utiles. Son traité de *Geografia fisica e politica* est de tous ses livres le seul qui se soit fait un nom, et dont on ait donné, presque tout récemment encore, un grand nombre d'éditions. Ce traité se recommandait à l'attention des savants par des recherches consciencieuses, et par son style clair et coulant. En effet où trouverait-on alors le littérateur de qui l'on pût apprendre une science présentée dans un langage pur et sans fanatisme? Cette époque d'ailleurs était unique pour cultiver les études géographiques. Ainsi Luigi Federici publia lui aussi son traité de géographie, dont nous sommes loin de nier l'intérêt et l'exactitude, quoiqu'une partie de sa tâche ne soit pas entièrement remplie.

J'aurais beaucoup à dire encore pour être juste. Je devrais rappeler bien des hommes de talent qui ont écrit, de ce temps, sur les lettres, sur la critique, sur l'enseignement, et qui réclameraient justement leur part de souvenir. Mais la ressemblance de physionomie, le manque de qualités originales, jetteraient une teinte de langueur dans mes esquisses. L'origi-

nalité même du savoir venait se perdre dans la couleur générale de la littérature du temps. Généralement ceux qui écrivirent pour l'éducation publique, oublièrent presque tous que les premières idées de la jeunesse ne doivent pas être faussées, et que son bon sens et son intelligence ont besoin d'être guidés.

Néanmoins la littérature étendait encore des rameaux qui n'avaient pas été brisés ou torturés. La littérature des Grecs et des Romains avait longtemps occupé le monde savant par ses beautés classiques. On s'était fait assez longtemps spectateur du noyau primitif de Rome conquérante et de la Grèce héroïque. Les Napolitains placés au milieu des trésors enfouis de la civilisation grecque et latine, avaient toujours tourné leurs regards vers l'antiquité. La persévérance infatigable, qui est le flambeau de l'érudition, n'avait point jusqu'alors reculé devant les obstacles. Le petit nombre d'hommes dévoués au culte de la science, interrogeaient les monuments de Pompéi et d'Herculanum pour leur arracher les secrets de la vie privée des anciens. Et plus on fouillait dans ces antiquités, plus elles enfantaient des merveilles. Le gouvernement avait toujours favorisé ces travaux pénibles, et Naples, au XVIII[e] siècle, était devenu un foyer réel de lumières pour le reste de l'Italie. Peut-être ces ermites du savoir étaient-ils toujours prêts à regarder comme sublimes les trésors qu'ils examinaient ; peut-être même leur imagination embellissait-elle ces richesses si laborieusement comprises. Mais cette auréole enchanteresse n'était point encore décolorée, on n'avait pas encore tout réduit de la magie de l'imagination à la réalité, et à l'empire des sens. Ces savants archéologues, ces anachorètes de l'érudition portaient dans leurs pénibles investigations une patience infatigable, un jugement sain, et un esprit étendu. Surtout depuis que Pompéi ressuscitée, secouant son linceul séculaire, avait apparu aux yeux de l'univers étonné, on accordait partout aux savants napolitains l'honneur et l'autorité de la citation.

Lors de la conquête ces débris étaient toujours là pour nourrir les méditations des savants et des sages. C'était là le

passé même qui pouvait revivre par une admirable intelligence. Diodati, d'Ancora, Daniele, Arditi, Rossini, Ciampitti, Pelliccia, Cassitti, Mazzarella-Farao, Romanelli, Rossi, Carelli, de Muro, Attellis, De Jorio, Avellino, Jatta vivaient encore. Hommes du siècle passé, par leur génie et par leurs mœurs, ils étaient là debout sur les ruines de cette magnifique génération qui avait clos le XVIII[e] siècle, et dont le passage, comme celui des météores, devait laisser après eux un vaste sillon lumineux. Ces écrivains qui avaient eu le temps de voir une première révolution politique et littéraire, allaient assister à bien des changements soudains dans les mœurs publiques et dans le goût. Érudits, laborieux, hommes de sens et de goût, leurs connaissances étaient positives, profondes et variées. Mais l'esprit du temps devenu tout-à-coup, par la domination étrangère, plus vif et plus impatient, ne s'astreint que difficilement aux labeurs des Martorelli et des Mazzocchi. Il semble que ces illusions naturelles et innocentes se sont déjà évanouies, et que les musées qui contenaient les restes de l'ancienne civilisation vont devenir déserts. Aucun succès nouveau pendant des années entières, aucun de ces longs travaux ne paraissait plus digne d'être récompensé et célébré par la renommée. Ces études, selon l'opinion de l'époque, rétrécissaient l'intelligence.

Toutefois dans l'affaiblissement des études classiques, c'était encore comme un dépôt, que quelques bons esprits tenaient à l'écart loin de la foule; et parmi les travaux de l'érudition qui, dans ce temps, illustrèrent l'archéologie, il nous suffirait de citer le second des volumes *Herculanensium*. Le flambeau de la littérature antique n'était pas encore éteint. D'Ancora, qui était un des plus savants antiquaires de l'Europe, avait publié au commencement du siècle son Prospectus *degli scavi di Ercolano e di Pompei*. Mais les antiquaires ne se souciaient guère alors de rendre ces matières susceptibles d'agrément, et d'Ancora s'était toujours bien plus occupé de la vérité que de l'effet. On put juger plus tard par son livre intitulé *Dell' imitazione dell' antico nelle arti del disegno*, et par

celui des *Antichità di Pozzuoli*, qu'il conservait encore ce calme délicat qui développe dans l'âme le sentiment du beau. G. Daniele donna encore, de ce temps, une édition augmentée des *Forche Caudine*, pour mieux combattre les opinions de Cluverio, d'Egizio et de Rinaldi sur le théâtre de la défaite des Romains. Giorgio Diodati publia son essai sur l'état incomplet *Della geografia antica*, livre qui est un bon ouvrage critique, et qui dévoile dans l'auteur des connaissances profondes. Attellis publia ses principes de la civilisation des *Selvaggi d'Italia*, ouvrage remarquable par l'érudition, mais qui a des raisonnements trop entortillés, et des étymologies trop forcées. Néanmoins il aurait, sans doute, revu et retouché son travail, si la mort lui eût permis de l'achever. De Muro écrivit aussi trois mémoires sur les *Favole Atellane* et un autre sur *I primi abitatori della Campania*. Jatta avait mérité une belle réputation d'archéologue par ses dissertations sur les *Campi Flegrei*, sur l'ancienne répartition civile de *l'Agro Cumano*, sur l'aqueduc de *Serino a Miseno* et par son *Istoria di Ruvo*. La dissertation de L. Cagnazzi sur un ancien *Sbocco dell'Adriatico per la Daunia* jusqu'à Tarante n'était au fond que de peu d'importance. Mais on y trouvait un savoir étendu et varié, quoique peu attrayant, et avec ce défaut de style qui manqua souvent aux ouvrages de cet écrivain.

Un savant qui se faisait remarquer de ce temps par ce genre d'érudition, était l'abbé Romanelli, qui avait déjà publié sa dissertation sur les *Antichità Frentane*. Il publia ensuite un mémoire sur deux *Macchine usate dagli antichi per trebbiare il grano*, l'interprétation d'une inscription sur l'*Ercole Acherontino*, et un *Saggio topografico di una carta del regno di Napoli*. Il n'était pas inférieur aux autres par le talent, mais il le cédait à quelques-uns en érudition, et son langage était souvent travaillé, incorrect et négligé sans être facile. Parmi les savants de cette époque il en est un que j'ai nommé déjà plusieurs fois, et que l'amitié et le respect de disciple ne me feront jamais oublier. S. Gatti, plein de souvenirs antiques

comme il l'était, n'avait pas cette ardeur d'érndition qui attache du prix à tout. Il s'exerça aussi dans ce genre, et pnblia un mémoire historiqne, et topographique de l'*Antica Arpi e di Salapia*, où il développait une érudition sévère, appropriée au sujet de l'ouvrage, et à son objet. Ce travail annonçait une étude profonde de la matière, et une imagination faite pour la comprendre. On rencontre à la même époque un autre antiquaire très-estimé, le chanoine Andrea De Jorio, qui venait de publier son *Illustrazione degli Scheletri Cumani*. C'était une découverte due au hasard de trois bas-reliefs qu'il décrivit comme trois *squelettes* dans l'attitude de danser. Peu de temps après il publia son ouvrage *Sul metodo degli antichi nel dipingere i vasi Etruschi*, dont Jacques Christie, Frédéric Hausmann, et Millin ont donné un si favorable jugement. Et il faut avouer que, quand même l'opinion de cet écrivain serait plus ou moins contestable, du moins personne avant lui n'avait expliqué cet art avec plus de sagacité. Les vases peints n'ont pas obtenu, que je sache, l'honneur d'un seul mot de la part des écrivains de l'antiquité. C'est De Jorio qui nous dévoila le premier comment les objets les plus vulgaires étaient conçus par des artistes, et exécutés avec cette louable simplicité, empreinte d'élégance et de goût, que nous admirons après tant de siècles. De Jorio joignait à la patiente exactitude du philologue, l'imagination du poète, et la raison du sage. L'Abbé Monticelli avait également publié la description du *Tempio di Minerva in Castro Minervae ne' Salentini*, et écrivit quelques autres ouvrages d'érudition qui n'ont pas été imprimés. Il me reste encore à rendre justice à F. Notarjanni, qui dans son *Viaggio per l'Ausonia*, offrait une peinture qu'on avait pu voir bien des fois ailleurs, mais qui prenait ici de l'intérêt et une sorte de nouveauté. Le Marquis Cedronio était un de ceux qui pouvaient cultiver les lettres avec avantage, car il avait reçu une éducation classique et distinguée. Sa *Descrizione della Magna Grecia* était le fruit de longs travaux, mais si ce n'était pas l'érudition, c'était la critique qui manquait parfois à l'auteur. Le même sujet fut traité par

Giuseppe Castaldi et ce fut, sans contredit, un travail beaucoup plus estimable.

Le gouvernement ayant annoncé qu'il allait tenter l'assainissement du lac Fucino, on salua avec transport l'annonce de l'exécution d'une œuvre que réclamaient, depuis des siècles, les intérêts du royaume. Mais les écrivains laissèrent de côté les considérations techniques et scientifiques pour examiner le sujet au seul point de vue de l'histoire, et de l'érudition.

Je suis obligé de passer sur plusieurs autres noms, dans la crainte de fatiguer le lecteur par une liste déjà trop détaillée. Mais il en est quelques-uns qui, pour avoir illustré les vases grecs, les médailles, et les inscriptions, méritent encore une mention particulière. Le Marquis Berio, dont le goût pour la retraite était plein de grâce, et de délicatesse, comme toutes ses émotions, publia une lettre *Sopra un vaso Etrusco*; bagatelle ingénieuse, et d'autant plus agréable qu'elle était moins travaillée. A. Antonio Scotti, par son *Illustrazione d'un vaso Italo-Greco*, par une dissertation sur *Un busto attribuito ad Annibale*, et par une lettre à Millin *Sul modo di pubblicare i papiri Ercolanesi*, s'annonçait comme un antiquaire distingué. F. Mazzarella-Farao publia une lettre sur l'*Illustrazione di due vasi fittili del Lanzi;* et une brochure un peu épigrammatique contre un jugement équitable au fond, était tout ce qu'on pouvait lui reprocher. Mazzarella était un savant estimé, il étudiait l'antiquité avec une incessante ardeur, mais il en avait la science plutôt que le sentiment. S. B. Grossi publia deux lettres, l'une *Sopra una lapida di Pompei*, l'autre sur *Formia e la Villa arcana di M. Tullio Cicerone*, qui étaient des morceaux estimables. Le Comte Trojano Marulli donna une *Illustrazione di un'altra lapida in cui si fa menzione dell'ordo regalium*, aperçu ingénieux, dans lequel la raison et le goût sévère laissent néanmoins quelque chose à dire. Le Prince de Ligny publia une lettre *Sull'antica Formia*, où les idées sont exposées avec ordre et clarté, mais pas toujours avec cette force qui naît d'un excellent jugement. Nous

avons aussi de ce temps une *Illustrazione d' un diploma Greco esistente nell' archivio*, par G. Genovesi; quelques réflexions *Sopra una lapida* par L. N. Gentile; et une dissertation par Michele Fusco *Sopra una moneta del Re Ruggiero;* coup d'essai qui mérita de fixer les regards des savants. Agostino Gervasi avait fait paraître une *Illustrazione delle iscrizioni Sipontine.* Mais la plupart de ces morceaux d' érudition étaient ordinairement insérés dans les mémoires des Académies, ou dans le journal encyclopédique.

Il ne faut pas croire cependant que cette génération toute entière négligeât les graves et nobles études. Le goût de la littérature grecque était singulièrement ranimé par deux jeunes hommes, l'un et l'autre d' une condition obscure, nés de leurs œuvres, et parvenus par leurs talents. Ils promettaient déjà toutes les qualités solides et modestes de ces savants qui avaient exploité pour nous des mines immenses. Francesco Maria Avellino était déjà remarquable par la hardiesse de ses premiers pas. Il s' était adonné au barreau, mais les antiquités furent toujours son occupation la plus chère. Il avait déjà publié ses observations sur le type du *Bue a volto umano* dans les monnaies d'Italie, et son illustration *In Ariadnae Augustae nummum aureum anecdotum.* Plus tard il donna une lettre sur un *Cupido di marmo trovato in Sorrento*, et un essai sur les *Parassiti delle antiche commedie greche*, où règne une érudition choisie, présentée avec beaucoup d'attrait et de grâce. Et c'est lui qui le premier conçut et exécuta le dessein de publier à cette époque le journal numismatique, beau travail d'érudition qui se recommandait aussi par les recherches et la clarté des aperçus. C'est peut-être l' ouvrage qui lui acquit le plus de réputation. Nous lui devons de ce temps une édition de Plaute, qu' il enrichit de quelques belles remarques. L'illustration d'un sesterce de la *Famiglia Lollia* par T. A. Cassitti, occasionna une polémique un peu violente. C'était un petit ouvrage qui n'était dépourvu ni d' intérêt, ni de critique. Mais passons sur ces souvenirs un peu scandaleux, pour rappeler qu'Avellino rendit en cette occasion

un vrai service à la science en mettant dans son jugement autant d'impartialité que de talent.

Bernardo Quaranta commençait à être connu par quelques succès de savant laborieux. Il avait une parfaite connaissance de la langue grecque, mérite qui commençait à devenir rare de ce temps-là. Il publia quelques mémoires sur des inscriptions tirées des ruines de Pompéi, et l'*Illustrazione di una gemma*, dont le sujet était encore peu connu ; il y lisait des mots grecs qui lui paraissaient exprimer le cadeau d'un amant à sa maîtresse. La philosophie, l'antiquité et l'histoire seront, à une autre époque, dignement représentées par ces deux infatigables savants.

Ainsi les médailles, les inscriptions, les textes, les manuscrits, les objets d'art, tout rentrait encore dans le domaine de la critique, ou enrichissait la paléographie latine, et l'antiquité lapidaire. Mais il n'en est pas moins vrai que ces précieux et austères travaux n'étaient que le partage du plus petit nombre, et restaient presque sans influence sur la jeunesse. Ce n'étaient que les esprits élevés, qui appartenaient la plupart au siècle précédent, et qui n'étant distraits par aucun des devoirs publics, tournaient encore, dans de précieux moments de loisir, leurs regards vers le passé. Mais la jeunesse ne voulait pas se condamner à une vie laborieuse dont rien alors ne faisait un devoir ; elle n'aimait que les ouvrages d'imagination, elle ne voulait suivre que son inspiration, elle rejetait tout ce qui pouvait gêner sa marche. D'ailleurs les musées, et les œuvres de l'art ne pouvaient plus attirer à Naples les étrangers avides de les contempler. La guerre ne permettait à personne de donner une juste idée des richesses nationales. Le calme de la pensée, et de l'âme ne pouvait, de ce temps, s'accorder avec l'émotion des troubles civils, et la forme didactique convenait peu à des lecteurs portés à la nouveauté. Aussi arriva-t-il souvent, que ces érudits, plus appliqués à l'étude des monuments et des inscriptions de l'antiquité, qu'à l'esprit de leur temps, ne tardèrent pas, malgré le mérite de leurs ouvrages, à fatiguer par le nombre et la longueur de leurs observations.

La patience pour les recherches archéologiques ne pouvait, de ce temps, attirer l'attention d'un public inconstant. Tous ces écrivains cependant avaient, plus ou moins, un mérite qui était particulier à cette époque; leur langage était pur, leur style était net, peut-être le devaient-ils à la nature des sujets d'érudition, et à la culture des lettres classiques, qui leur étaient indispensables.

L'étude des lettres antiques avait eu ses abus et ses excès, l'imitation exagérée et factice de Rome et de la Grèce. Mais le latin, vers la fin du XVIIIe siècle, n'était plus celui du XVIe, le langage des cours, des écoles, et de la diplomatie; la poésie et les écrits éventuels n'étaient plus latins. La réaction allait bientôt s'étendre sur les idiomes antiques et les langues mortes; les écrivains classiques ne vont plus faire une partie de notre opulence. Carlo Dati, au XVIIe siècle, avait déjà taxé de ridicule cette manie d'écrire dans une langue morte, et de trouver une sorte de gloire à substituer un idiome étranger à celui de son pays. Mais du temps de la conquête des Français la réaction, comme il arrive toujours, était amère, et souvent injuste. La valeur intrinsèque des anciens n'avait pas changé, disait-on, mais la valeur relative avait diminué. On avait déjà traduit presque tous les auteurs latins et grecs, de sorte qu'on pouvait apprendre à les connaître sans avoir besoin d'étudier leur langue.

Cependant on n'en continuait pas moins l'enseignement des langues anciennes dans les écoles, les colléges et l'Université. Mais si la jeunesse s'y adonnait, elle ne les cultivait plus avec le même attrait de curiosité. Plus tard ce fut une irrévérence pour les littérateurs anciens, auxquels la race humaine doit les arts, les sciences, la liberté civile et intellectuelle.

Toutefois à cette croisade contre l'antiquité et les lettres anciennes, on opposait encore une phalange illustre d'écrivains énergiques et corrects en langue latine. Ce furent entre autres Ciampitti et Rossi. Rossi, qui conserva la même ardeur pour l'étude jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans, avait toujours ce style qui prouvait combien il s'était familiarisé avec les meil-

leurs écrivains anciens, nommément avec Cicéron, qu'il paraît avoir de préférence imité. Ciampitti avait su s'approprier cette élocution toujours figurée, toujours harmonieuse de Virgile. Guarini, Farina, Carfora, L. Guarraciui, Aranco, Vulpès, dans le petit nombre de partisans qui restaient encore aux Muses latines, faisaient également preuve d'un talent distingué pour affaiblir les préventions élevées de ce temps contre les latinistes. Ils se faisaient tous remarquer par le goût, l'harmonie, le choix de la bonne latinité; ils prodiguaient les fleurs de l'antiquité qui ne se fanaient point entre leurs mains. Il est juste de dire aussi que les inscriptions latines de Daniele, sur les travaux publics de ce temps, avaient été ordonnées par le gouvernement, mais, comme on devait s'y attendre, il se comporta en homme irréprochable. Honneur à ces belles intelligences, dont les noms ont mérité d'être encore de nos jours cités et conservés! Cependant, malgré leurs nobles efforts, la littérature de ce temps ne s'occupait qu'à produire de l'effet, moyennant tel ou tel artifice, et n'ambitionnait que cette phraséologie pompeuse, vide et servile, qu'on a depuis appelée en France la littérature de l'empire.

CHAPITRE VI

Éloquence du barreau — Tribunal extraordinaire, et publicité des débats criminels — L'éloquence devient outrée et déclamatoire — Giuseppe Poerio, Raffaelli, Nicolini, Lauria, Ciancio — Éloquence de la chaire, Cassitti, Bellorado, Tornesi — L'éloquence remplace la foi par la morale, et ne trouve ni les égards, ni l'inviolabilité qui sont dus au talent.

Une maladie littéraire est toujours générale et contagieuse. Vers la fin du XVIII[e] siècle cette prise de possession du barreau par l'éloquence philosophique lui avait donné je ne sais quoi de plus hardi et de plus général, mais il lui manquait la puissance d'une diction rapide, excitée par la chaleur du débat. Cette éloquence avait toujours quelque chose de pompeux, de préparé, qui tenait du fastueux des rhéteurs. Rien ne touchait profondément l'âme, rien ne s'élevait à ce langage imposant et animé, qui n'emploie les paroles que pour les besoins de la pensée. En vain aurait-on cherché cette éloquence vive, appliquée au barreau, et accompagnée d'une discussion prompte, naturelle, piquante, qui nous devait venir de la publicité des débats. Mais si une telle éloquence devait perdre de son pouvoir naturel dans l'émulation qu'elle inspirait de ce temps, elle avait eu, en revanche, une grande influence sur le barreau.

Tout cela cependant appartenait encore à ce passé, qu'au commencement du XIX[e] siècle nous laissions à pleines voiles derrière nous.

Toutes les fois que les Cours de justice ont rendu leurs arrêts dans l'ombre du mystère et sans écho, les meurtres judiciaires ont été fréquents, et l'iniquité s'est assise sur les bancs des tribunaux. Ce que l'homme équitable et vertueux,

disait Erskine, doit demander au Très-haut avec le plus d'instance, c'est que la justice humaine soit pure, élevée, bienfaisante comme la justice céleste.

Chez nous, les mœurs, qui sont, comme partout, le peuple même, avaient triomphé du secret de l'inquisition judiciaire, et le royaume n'avait rien produit, dont il dût plus s'honorer, que cette ancienne magistrature, à laquelle une pitié simple, une probité sévère et une vie sérieuse et occupée, prescrivaient la justice la plus impartiale comme un devoir de religion. La législation était barbare encore, mais non inflexible, et les exécuteurs, par la fréquente élévation du mérite laborieux et pauvre, étaient savants, expérimentés, humains.

Désormais dans ce travail de destruction et de reconstruction, qui occupa les premières années de la domination étrangère, la publicité des débats criminels était propre à exciter le talent des orateurs. L'accessibilité des juges aux impressions de la vérité, était une circonstance bien capable de stimuler l'éloquence. Par la publicité des débats on allait voir anéanti l'art des rhéteurs avec tous les ornements factices, dont les orateurs avaient si souvent surchargé leurs harangues. D'autres, dignes de remporter le prix de la véritable éloquence, ne tardèrent pas à se présenter, et l'émulation développa bien des talents qui seraient demeurés inconnus. Cependant cette publicité nous arrivait, non pas comme une crise naturelle et bénigne, mais presque comme un phénomène de l'état politique momentanément renouvelé. Aussi l'éloquence devait-elle suivre la pente générale des esprits, elle devait prendre les vices qui avaient corrompu la philosophie, et devenir elle-même outrée et déclamatoire. Ce fut comme un réveil d'éloquence populaire, ce fut un despotisme soudain de la parole.

La civilisation, qu'au commencement du siècle on nous inoculait, était une plante exotique qu'on nous présentait, la hache du licteur à la main. Avec les nouvelles lois et l'ordre des débats, on avait vu siéger sur les fauteuils des juges, hommes de talent à dire vrai, mais flétris comme bouchers judi-

ciàires vendus à l'étranger. Rien n'irrite plus un parti, surtout le parti vainqueur, que le sentiment de son impuissance. Les juges du tribunal extraordinaire ne consultaient que leurs haines et leurs craintes. Ils frappaient le parti royaliste dans ses plus nobles comme dans ses moins honorables éléments. Le Marquis Rodio, le colonel Palmieri tombaient sous la hache du bourreau avec une foule de martyrs obscurs de la cause royale, qui ne songeaient pas à se faire un mérite de leur dévouement. Ces nobles trépas révélaient cependant au fond des cœurs une cause abandonnée par la fortune. Les avocats obligés de s'asseoir en face des juges du tribunal extraordinaire, hommes éloquents et habiles, s'élevèrent souvent à une hauteur et à une énergie de pensée et de diction que le barreau napolitain n'avait pas encore connues. Cependant, animés par la chaleur du débat et par l'électricité d'un grand auditoire, ils crurent trop souvent que l'animosité et la pensée, aussi rapides que la colère, devaient rappeler les débats judiciaires des républiques anciennes. Parfois l'éloquence dut aux arrangements dramatiques des débats, à la nouveauté de transformer en scène théâtrale les plus graves et les plus tristes circonstances, une teinte de mélodrame, et une nuance d'affectation barbare.

Bientôt cette lente et profonde méditation qui comparait entre eux les modèles de l'éloquence antique et moderne, céda la place à une éloquence rapide, à une fluidité, qui était facilement acquise, et facilement dépensée. On se contentait de ces improvisations qui suffisent à exprimer les pensées et à communiquer les sentiments de l'orateur. C'était une verbosité agréable, une diffusion animée, caractères naturels de l'éloquence énoncée; car de ce temps elle ne se distingua bientôt plus que par la verve et par l'éclat d'un style souvent de mauvais goût. L'imagination y domina et le succès fut souvent le prix d'une aveugle audace.

On moulait d'ailleurs l'éloquence du barreau dans le type du foyer des pensées révolutionnaires. Elle empruntait le mordant que les liqueurs alcooliques portent avec elles, elle agis-

sait sur les âmes, comme le galvanisme sur les nerfs, elle les irritait et les tourmentait. Une telle éloquence n'était jamais, il est vrai, dénuée de cette fermeté chaleureuse qui sait communiquer aux auditeurs une conviction profonde. C'était la faculté de tout comprendre et de tout exprimer, c'était la contagion d'un sentiment qui communique sa propre intensité. Et les orateurs joignaient la saillie à l'invective tranchante comme une lame d'acier. Ils avaient une adresse impétueuse qui tenait de la fureur belliqueuse de l'époque; c'était la rage de combattre, pour laquelle il fallait une lice et des spectateurs. De-là l'air dédaigneux, le cynisme affecté, la dérision amère, les prétentions à l'enthousiasme. On aimait à braver la critique, on ne cherchait que l'effet, et cet effet était souvent factice. C'était l'envie de briller, et une générosité vaniteuse de sentiments, qui voulait ébranler, et même effrayer. Mais les teintes fausses se déteignent bientôt.

Cette éloquence révélait l'influence que le nouvel esprit démocratique exerçait, et la connexion entre la société et la langue, qui est inhérente à la nature des choses. Si les écrivains empruntaient à la langue française comme s'ils eussent oublié leurs modèles classiques les plus respectés, les orateurs du barreau ne faisaient autre chose que franciser les idées comme les phrases. La langue italienne, la moins privée des ressources que possédaient les langues anciennes, la plus harmonieuse et la plus pittoresque peut-être, a aussi cette facilité d'inversion qui permettrait d'imiter l'élégance fleurie de Cicéron. L'étude nous aurait permis de nous enrichir encore de ces nobles exemples. Mais on ne cherchait plus, dans ce temps, l'accord entre la forme et la pensée, il n'y eut plus de différence dans le coloris, pas même dans le dessin, et la langue ne fut plus qu'un accessoire négligé, une dissonance dangereuse.

Cependant, en dépit des écarts en partie spontanés, le barreau, en 1806, ne manquait ni de capacités légales, ni de talents oratoires. Il avait déjà une incontestable supériorité d'imagination et d'éloquence sur les orateurs de la fin du siè-

cle. Mais ceux qui brillaient d'un plus grand éclat, appartenaient à l'époque précédente. Giuseppe Poerio occupait un rang à part. Tous les orateurs contemporains lui étaient aussi inférieurs que Cotta et Hortense le furent à Cicéron. Parmi les talents qui traçaient la nouvelle voie des esprits dans le barreau, Poerio possédait lui seul cette puissante force de tête, cette profonde faculté d'attention dont les grands génies sont doués. Il était maître d'une richesse étonnante de moyens de persuasion, il mêlait à beaucoup d'imagination une raison profonde, il avait la logique, la passion, l'éloquence. Il était toujours emporté par de nobles instincts de justice et de courage. On reculait devant sa parole ardente et vive qui effrayait par sa volubilité et par son éclat, devant l'abondance d'un esprit qui semblait toujours déborder. Il mêlait tour-à-tour des raisonnements incontestables, de sages maximes de justice et de virulentes apostrophes. C'est de lui qu'on pouvait dire que son génie avait ce que la perfectibilité de l'art moderne ne donne point. Il faisait sans cesse jaillir la flamme de son enclume.

Poerio préméditait les principaux points de ses discours, mais le discours tout entier émanait de son inspiration. Il avait des fragments assez courts qui lui servaient d'exorde pour être assuré du commencement de son harangue; la parole une fois pressée par cette impulsion première conservait le même élan et la même vigueur. Aussi est-ce dans la chaleur de l'action qu'il était grand, admirable. Alors il dédaignait ses notes et se laissait entraîner par l'inspiration de son génie. Il répondait sur-le-champ avec une force singulière et souvent avec une gravité majestueuse. Il allait droit au but, ses images étaient toujours dans les choses, jamais dans les mots; il méprisait cette éloquence adultère qui ne peut former le cri de la conviction.

Mais tout le bruit qu'il fit de son vivant trouvera-t-il un écho dans la postérité? Nous avons (ce mot me coûte à le dire, mais il est vrai) nous avons l'imagination dramatique et une facilité singulière à tout agrandir. Tous les yeux furent de ce temps attachés sur ce grand type qui rappelait la majesté de

l'orateur antique ; l'admiration de ce temps ne voulut reconnaître qu'un seul et grand orateur. Il y eut du prestige dans cette admiration que sentirent les contemporains à la vue d'un spectacle si nouveau. Les vicissitudes de la fortune de Poerio avaient été d'ailleurs nombreuses et dramatiques, et c'est ce qui explique l'enthousiasme exagéré, peut-être, qu'il inspira de son temps.

J'ai souvent entendu cette voix si animée, si éloquente ; j'ai assisté aux mouvements de cette parole puissante et rapide qui s'emparait des esprits avec une force irrésistible, et jetait dans les débats tant d'éclat et de lumière. Mais, tout en respectant les vastes études, et le talent sublime de cet orateur, il faut avouer que son éloquence, bien qu'elle subjuguât les esprits, n'était point pure ni correcte. Le dirai-je même? Son goût manquait un peu de délicatesse, et de vérité, et cette éloquence ne devenait grande et naturelle, que quand la fougue lui inspirait des paroles vives et poignantes. Alors il n'en prévoyait pas l'effet, et témoin plutôt que maître de sa propre inspiration, il exerçait une influence puissante qu'il paraissait subir aussi. Son regard brillait d'une noble flamme et annonçait, comme l'éclair, la foudre de sa parole. Il y avait dans l'admiration qu'il excitait un certain saisissement de cœur tel qu'on l'éprouve à la vue d'un funambule qui voltige sur la corde. C'est alors qu'il s'élançait vivement sur les hauteurs des pensées et des sentiments, et qu'il savait imprimer une commotion électrique. Il avait, il est vrai, une tendance marquée à tout effacer autour de lui, et à tout absorber dans sa personne. Il ne savait point assez dissimuler le sentiment de sa supériorité. Talent vigoureux, déplacé dans le repos, tout plein d'une vérité qui débordait dans ses paroles, il avait dans son éloquence souvent plus de hauteur que de force, et quelque chose de trop puissant pour s'assujettir aux règles. Il était parfois diffus, car c'est la méditation qui peut donner la concision du langage. Mais ni le style plein de lucidité, de traits, de saillies, ni l'éloquence elle-même ne pourront pas toujours en faire pardonner la diffusion. Ainsi son éloquence momen-

tanée, les improvisations accidentelles qui faisaient sa force, eurent souvent besoin d'être accueillies par des passions contemporaines.

Giuseppe Raffaelli, orateur du siècle précédent, intelligence méditative, consciencieuse, sincère, joignait à beaucoup de savoir et de persévérance, un grand caractère de probité morale; et le sentiment de sa force, le goût de nos vieux écrivains, le sentiment passionné de l'antiquité se réunissaient en lui pour former son génie. Studieux amateur des auteurs anciens, ses plaidoyers en portaient le caractère mâle et fort; car c'est à l'antiquité qu'il avait emprunté cette vigueur d'âme, et cette expression énergique qui grave plus qu'elle ne peint. Il s'exprimait avec candeur, il était calme, réservé, impartial dans l'invective même. On remarquait dans ses plaidoyers ce ton vrai, noble et pur qui est inspiré par la conscience de l'honnête homme. Il était respectable comme la justice, c'était Aristide dominant de toute l'élévation de la vertu. Avec un ton décent et naturel, nulle affectation, nul apprêt n'étaient en lui; avec son air grave, sa manière calme, son accent simple et solennel, il ne recherchait ni les sophismes, ni les artifices de la rhétorique. Modèle d'argumentation logique, il conduisait les esprits de déductions en déductions, et ses idées étaient si précises et si claires qu'elles commandaient l'attention, et on était forcé d'en reconnaître l'éclat et l'effet. Il ne se servit jamais de son éloquence que pour la défense de la justice et pour l'appui de l'innocence. Lorsqu'il était ému, son accent devenait plus sévère, il s'élevait, et s'abaissait tour-à-tour pour entraîner ses auditeurs indécis.

Cependant l'impartialité consciencieuse, le calme de la raison, et la justice qu'on remarquait en lui, la méthode et la correction ne remplaçaient pas toujours ce qui lui manquait de verve et d'originalité. Son éloquence sereine ne touchait jamais la corde sympathique du sentiment. L'âge même avait donné à son langage quelques teintes attendrissantes; toutefois l'autorité qu'il exerça tenait plus à sa probité sévère, qui inspirait une confiance noble et pure, à son expérience, à sa sagesse, à son crédit, qu'au talent de l'éloquence.

Nicola Nicolini avait une facilité singulière, une mémoire active et heureuse, un goût pur et varié, et se distinguait par un fond de lucidité et d'élégance. Il remplissait souvent par des pensées ingénieuses les intervalles de son éloquence, et charmait ainsi l'attention et l'intérêt de ses auditeurs. Il savait réveiller la raison quand elle était assoupie par l'erreur, ou devenue soupçonneuse par les sophismes. Sa voix avait alors ce son pur de la vérité qui fait éprouver à l'âme un sentiment si doux et si exalté. Il captivait moins par des saillies piquantes que par l'abondance des idées. Il excellait dans les tours de finesse et de bonne plaisanterie qui n'auraient pas toujours réussi dans d'autres orateurs. Il avait le don heureux de l'expression, et je ne sais quel abandon qui n'excluait pas la vivacité du sarcasme et qui le rendait aimable. Les traits qu'il lançait étaient adoucis par des tours heureux et des citations brillantes. Son style était mêlé de cet enjouement délicat, dont les anciens savaient tempérer la sévérité didactique. Il raillait finement et agréablement. La facilité de son langage opérait une espèce d'illusion et de prestige. Jamais d'hésitation dans sa parole, jamais d'oubli dans sa mémoire, jamais de désordre dans son esprit. Il savait même rehausser la valeur de toutes ces qualités, et les animer par le don inné de sa présence d'esprit.

Mais en louant beaucoup, et en adoucissant plus encore, nous ne sommes point tenus à des ménagements. Lors même que le talent de Nicolini eut atteint dans sa maturité un éclat, et une grandeur qui éblouissaient tous les yeux, on était toujours frappé de son manque de passion. Ses discours étaient remarquables par la pensée, et charmaient par le talent, mais un air de composition littéraire s'y laissait toujours apercevoir. Dans ses plaidoyers chaque mot traduisait exactement dans sa nuance la plus délicate, la pensée à laquelle il s'appliquait, mais souvent il ne discutait pas, il causait.

L'élégance, l'art sans recherche, la diction fleurie et pathétique de Francesco Lauria, en faisaient un orateur qui savait convaincre et séduire. Nourri de la lecture des anciens, il ne

se mettait jamais au-dessus des règles, il employait avec adresse le choix harmonieux des paroles. Il disait que pour un peuple comme le napolitain à l'imagination vive et musicale, l'harmonie est une partie indispensable de l'éloquence. Ses prologues n'étaient pas faciles, il invoquait l'histoire, et parfois la fable; il aimait l'antithèse et les artifices du langage. Mais dès que les idées lui venaient, tout lui obéissait, il racontait avec clarté, discutait vivement, résumait avec force, et la pompe même de sa diction ne lui interdisait ni la passion, ni l'énergie. Lauria instruisait, plaisait et touchait l'âme. La langue de ses plaidoyers était presque nette de toute rouille barbare, et ses discours étaient soutenus par une action noble et touchante. Il excellait dans le pathétique, partie si essentielle de l'éloquence; personne ne savait comme lui faire vibrer cette corde secrète, et il savait toujours trouver dans la nature de son talent des nuances tendres et douces pour émouvoir à son gré la pitié et la sensibilité.

Il avait l'âme courageuse, et naturellement révoltée contre l'injustice. Toutefois dans ses vives peintures, dans ses impatiences généreuses, dans ses spirituelles ironies, il y avait tant de vérité, tant de grandeur, qu'on croyait obéir à ses plus nobles penchants en l'admirant, et en l'applaudissant. Il n'était jamais plus sûr de lui-même que quand il luttait contre les difficultés; et c'est dans les moments les plus dangereux que son esprit, déployant ses ailes, prenait librement son vol. Quand il se rassurait par le danger, il laissait entrevoir une singulière disposition à la satire, dans la manière de peindre, et de juger. Mais trop généreux pour haïr, trop fier pour se croire insulté, il avait à la fois le plus juste orgueil, et la plus noble modestie. La véhémence la plus impétueuse n'était jamais accompagnée d'aigreur, ni de mépris. La violence même de ses attaques devant le tribunal extraordinaire se trouvait adoucie, et tempérée par la flamme ardente de son âme, et lumineuse de son esprit, qui lui interdisait le calme extérieur du langage.

Dès qu'il sut le péril affreux qui menaçait une tête sacri-

fiée d'avance, celle du Marquis Rodio, il le défendit avec ce talent dont on parle encore. Il le fit avec chaleur, avec une grande abondance d'idées et de faits, avec un grand luxe d'images, et de mouvements oratoires. Il ne souffrait point qu'aucun sentiment accessoire, ou étranger affaiblît en lui celui de l'humanité et de la justice. Mais il oubliait que l'usage des partis n'a jamais été de dédaigner les simples apparences, ni d'épargner les vaincus. Ainsi il remporta moins l'assentiment que l'admiration; il sut émouvoir, sans pouvoir persuader. Le Marquis Rodio, condamné, après avoir été absous, tombait en holocauste à la vengeance des partis et aux soupçons du pouvoir. Il fut exécuté au milieu des regrets universels, pieux et secret hommage rendu à l'éclat de ses vertus. Dans les jugements de l'époque, c'était la passion sans la vérité, la force sans le droit.

Dans cette éloquence de Lauria aussi pleine de chaleur que de grâce, qui protégeait l'innocence et luttait contre l'oppression, on remarquait toujours ce style de l'âme, ce langage de la raison, qui ne convient qu'à la vertu, et que l'esprit ne saurait feindre. Il aurait fallu l'avoir entendu et vu, ce regard si élevé et si noble, ce son de voix si touchant, et si doux, pour se faire une idée de l'effet de ses paroles. Dans le jugement de Tommaso Novi, assassin du négociant François Guébart, il s'agissait de faire taire la puissance des étrangers, et l'influence du crédit devant l'énergie du talent. Seul, de ce temps, il était capable d'atteindre à ce but, et il y réussit. Sa vie est pleine de ces triomphes.

Il continua longtemps ce noble rôle d'avocat des opprimés. Il n'est pas un infortuné, à qui il n'ait prêté les secours de sa parole, digne et belle mission dans un temps de réactions et de vengeances. Je l'ai vue à l'œuvre, cette fermeté intelligente d'une âme qui ne recula jamais devant aucun de ses devoirs; je me sentais ému, entraîné par ce fleuve magique, et étonné du prodigieux empire de cette éloquence réservée à une gloire plus grande encore que celle qu'elle avait déjà acquise.

Agazio Ciancio, penseur actif et laborieux était un talent qui se laissait entraîner tantôt par la tradition, tantôt par la logique; et le plus souvent il avait une dextérité digne du plns habile casuiste. Son intelligence avait reçu l'éducation la plus précoce, mais il n'avait pas fait ces fortes études littéraires qui impriment au talent la vigueur, et le coloris. La philosophie lui avait donné ce fond précieux d'observations et d'idées qui enrichit l'orateur; mais il avait adopté ce langage des sciences qui veut une sévère simplicité. Dans ses plaidoyers il développait toujours une grande vigueur non pas tant de raison, que de raisonnement, parfois une concision piquante, et il arrivait que l'idée émanait tonjours assez nettement de sa phrase. Il avait souvent aussi la clarté qui a la transparence de la profondeur, et plus souvent encore, par une subtilité prétentieuse, et avec le jargon sec et décoloré de la scholastique, il éludait les difficultés, et étalait une logique inexorable, armée de faits, et hérissée de dialectiqne; après avoir tourné, et retourné ses arguments il en formait un faisceau puissant, invincible de preuves. Son argumentation était alors triomphante. Mais s'il pouvait soumettre la raison, la passion ne ponvait pas former le fond de son éloquence; la raison était convaincue, l'intelligence était satisfaite, mais le cœur n'était jamais attendri. Après avoir analysé les faits, et éclairé les principes, il ne réussissait pas à passionner la parole.

Le Marquis de Cerce Maggiore, issu d'une maison illustre, n'ayant reçu qne les plus simples éléments d'instruction, était parvenu à se former le goût et à acquérir des connaissances littéraires assez étendues. Talent pratique, méthodique, esprit net, positif, tels étaient les traits particuliers du caractère de cet orateur. Mais il fatiguait par son immobilité, car il était aveugle. Sa physionomie avait pour type une gravité sévère, mêlée d'une mélancolie qui annonçait une bienveillance naturelle. Nulle qualité, nulle disposition naturelle ne lui manquaient, ce qui était factice lui était seul resté étranger. Il marquait par la clarté de sa pensée, par sa phrase correcte, la facilité de son élocution; en défendant les accusés,

la sensibilité savait passionner tous les accents de sa voix pour mettre la faiblesse et le malheur sous la protection de la pitié.

Ainsi le barreau criminel comptait encore Poerio, improvisateur infatigable, plein de verve et de logique; Raffaelli, penseur profond qui possédait cette philosophie sans laquelle Cicéron ne concevait pas d'éloquence; Nicolini, orateur brillant d'une élocution facile et élégante; Lauria, jurisconsulte d'un grand savoir, orateur d'un vrai talent, et qui allait souvent droit au cœur; Ciancio, orateur calme, judicieux, méthodique; Cerce Maggiore qui possédait cette éloquence qui mérite la confiance et commande l'estime. Plusieurs autres orateurs furent disserts et jouirent d'une grande considération dans toutes les classes de la société. Mais la plupart étaient affectés, emphatiques, incorrects. On leur donnait maintes fois des applaudissements, mais il était facile de remarquer qu'ils portaient les mêmes couleurs, et suivaient le même étendard. C'était une imitation, une obéissance, souvent serviles. Ils tenaient à être logiques plus qu'à être vrais, et ils voulaient par-dessus tout être ingénieux.

Les plaidoyers des avocats civils étaient d'excellents morceaux de discussion légale. Mais si la jurisprudence développe l'intelligence et exerce les forces de l'esprit, il faut avouer que l'air des Cours de justice dévore la pensée et dessèche l'imagination. Ainsi les plaidoyers civils présentaient le mérite incontestable de la profondeur, de la solidité, de la rectitude des jugements. Mais dans les orateurs du barreau civil il n'y avait pas le vaste génie de Poerio, ni la splendeur de Lauria, ni la dialectique de Ciancio, ni la grâce facile et caustique de Nicolini. Il n'y avait pas non plus la netteté, la limpidité, parfois la vigueur, et jamais l'imprévu ni l'audace, et ce je ne sais quoi qui captivait, qui séduisait, qui fascinait les sens. La discussion, dans le barreau civil, n'était qu'une conversation facile, dans laquelle venaient se ranger dans un ordre parfait les faits et les idées. Quelques orateurs néanmoins se distinguaient par la sévérité, la correction, l'habileté de la pé-

roraison. David Winspeare était penseur profond, spécialement versé dans les matières féodales. Il avait dans le caractère les qualités les plus nobles, comme il avait dans l'esprit beaucoup de lucidité et de force. Giuseppe Capone, était savant jurisconsulte, et homme d'un grand sens pratique. Son talent, gêné par le temps où il vivait, s'était d'abord renfermé en lui-même; mais il reprit bientôt son essor, et tout ce qui était étudié, tout ce qu'il pensait, était plein de vivacité et de vigueur. Parrilli était un orateur doué de sagacité, de pénétration, parfois d'une rare lucidité d'esprit, et souvent même, talent fougueux et caustique, il faisait jaillir de sa pensée, comme d'un fer rougi au feu, des étincelles éblouissantes. Mais la plupart sentant plus ou moins le mauvais goût de leur temps n'offraient aucune trace d'éloquence. Le Chevalier Martucci était déclamateur et homme instruit, abondant, facile; il parlait avec feu et ravissement; il devenait cependant quelquefois lourd et maniéré, souvent même il y ajoutait le jargon et l'emphase, mais ordinairement il avait l'expression claire et nette du génie français. Toutefois il préférait l'audace de la pensée à la pureté de la diction, aussi personne ne fut plns hardi à forger des mots nouveaux. Il ne lui manquait que le mérite d'avoir imité Velasco, avocat du XVIIe siècle, qui proférait au barreau des plaidoyers en espagnol. En plaidant en français, il aurait eu du moins le mérite de la difficulté surmontée.

L'éloquence du barreau, vers la fin du siècle dernier, marquait déjà un grand progrès qui venait de la littérature et du raisonnement philosophique. Mais un des caractères des discussions judiciaires de l'époque, c'était le défaut des idées générales et des théories; l'éloquence ne remontait pas à des principes abstraits et généraux. C'était une éloquence plus puissante par l'habileté que par le talent. Elle avait quelque chose de trop calme et de trop formaliste; il y avait un art infini à discuter les charges, à apprécier les témoignages, à atténuer les présomptions. Mais on ne pouvait devenir orateur qu'à force de travail et d'étude, on mettait en usage toutes ces

heureuses expériences de Cicéron pour enrichir l'élocution, tout était art, comme chez les anciens, et le talent était loin de s'élever. L'orateur, sans doute, ne travaillait pas ses discours avec autant de soin que le poète ses poèmes, et le peintre ses tableaux, mais son éloquence était trop soutenue, trop élaborée, trop préparée pour l'effet. L'art n'était pas non plus sans quelque négligence, ni le plus souvent sans efforts; point de vivacité de réparties, rien de cette rapidité d'aperçus, de cette fougue de pensées, de cette facilité d'élocution, qui devaient plus tard gouverner le barreau. Quelques orateurs renfermaient leurs pensées dans un tour vif et précis, et alors le sérieux et la gravité pratique et positive n'empêchaient pas que ceux qui étaient le plus faits pour être de grands orateurs, et que l'état des lois et les circonstances du barreau enlevaient à cette gloire, n'éclatassent par moments en nobles et généreux sentiments. Mais les mouvements oratoires n'avaient ordinairement rien d'imprévu. Le style était souvent plus fleuri que vigoureux, l'éloquence avait un pinceau trop moelleux pour avoir de la force et de la hardiesse. C'était le faux goût de l'élégance qui affadissait la littérature. Les orateurs prononçaient des discours élégants, et rien de plus; et Pagano lui-même, quelle que fût la supériorité de son intelligence et de son talent d'écrivain, n'est point redevable à l'éloquence de la réputation dont il a joui.

Cependant les plaidoyers de l'époque, de Pagano et de L. Serio, sont encore dignes d'être connus des lecteurs qui ont un goût délicat; et l'étude des mouvements de l'éloquence de ce temps peut être encore instructive et féconde. Moins abondante, moins ingénieuse, mais plus pure et plus civile que celle de la génération suivante, cette éloquence portait à peine l'empreinte de cette affectation qui vint fleurir et corrompre le style sous la domination étrangère.

Quelle différence néanmoins, à des époques pourtant si rapprochées, entre l'éloquence de la discussion solitaire et incomplète, et celle qui nous vint avec la publicité des débats! Dès que tout put être discuté, et librement contredit,

que l'avocat fut obligé de changer, de corriger sur-le-champ ses plans, que la parole se montra habile, prévoyante, et qu'elle se vit appelée à éclairer, à gouverner les combats judiciaires, les orateurs se lancèrent dans une carrière plus active qui promettait bien plus de succès au talent. Dès que la philosophie législative put développer des vues générales, il fallut être jurisconsulte, et plus encore publiciste, avant qne d'être orateur. Ainsi on eut lieu de croire que l'éloquence sous la domination étrangère, était allée aussi loin qu'elle le pouvait. Elle sut bientôt allier la souplesse de l'esprit à la puissance de l'imagination, et jamais, peut-être, le prestige de la dialectique, et l'illusion de la parole ne furent poussés plus loin. Jamais controverses plus serrées et plus pressantes ne furent agitées sur les lois, et sur les procédures. Le barreau d'ailleurs s'était bientôt indigné, et séparé; il avait déserté le parti dn plus fort, pour passer du côté des vaincus, et des opprimés. Le courage mesuré, l'humanité générense, le noble désintéressement furent dès ce moment les mobiles les plus puissants de l'éloquence. Les faits emportaient souvent les paroles, et il y eut dans les plaidoyers du temps ce *continuus animi motus* de Cicéron, ce feu vivant de la parole. Mais on abusa généralement de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, qu'une faculté accordée à ceux, dont les organes sont souples, et l'imagination rapide. On aima trop cette éloquence soudaine, dont la condition est de s'animer et d'éclore sous l'haleine brûlante des passions populaires. On ne s'abandonna que trop souvent, de propos délibéré, à l'émotion irritante de la parole. Ainsi l'éloquence n'était pas encore celle des beaux jours, elle ne prenait pas encore un vol soutenu et bien mesuré; elle était trop aveuglée par l'esprit turbulent, par ce dédain de l'art, et ce français de conquête implanté dans le pays.

Si l'éloquence avait fait des progrès au barreau, elle n'avait pas baissé dans la chaire. Dans un temps où le royanme sortait d'une révolution, et où la religion avait joué un grand rôle; dans un temps où l'on ne voulait que par la force des institutions

politiques encourager ou soutenir les facultés actives et intérieures de l'homme, la religion ne pouvait être considérée que comme une infirmité de l'âme. Si certaines convenances étaient gardées, si l'accent de la piété s'échappait encore des âmes, la foi pouvait être prêchée, mais non conquise, même quand les prédicateurs auraient le mieux mérité de la conquérir. Le fanatisme de l'incrédulité, qui est le pire des fanatismes, aurait dû de ce temps tuer l'éloquence de la chaire. Le clergé voyait le christianisme assailli par tant d'arguments et de sarcasmes, qu'on sentait l'œuvre de Voltaire à peu près victorieuse chez nous, dans le temps même qu'elle était démentie en France.

Cependant, au milieu de l'esprit irréligieux et des convulsions politiques, l'éloquence de la chaire ne fut pas sevrée de son fruit immortel.

Le père Cassitti, dominicain, fut le premier peut-être qui eut de la véritable éloquence en chaire. Après s'être longtemps résigné à une paisible et sainte obscurité, il eut honte de ne vivre que pour soi. Il devait à la société de son temps la vivifiante et saine chaleur de son âme. L'éloquence, comme on l'a dit souvent, demande la conviction, avant d'être un talent. Or une vive croyance avait développé en lui ce talent énergique, et cette action puissante que la parole chrétienne exerce sur un auditoire ému. Joignant un caractère honorable aux brillantes qualités de son esprit, sa conviction et ses connaissances lui donnèrent une parole nette, tour-à-tour simple sans trivialité, élevée parfois sans emphase, et qui avait toute l'efficacité de la parole évangelique. Souvent il apparaissait avec l'épée de l'ange exterminateur à la main; il étonnait la raison, il la troublait même par le développement des mystères et les preuves du dogme. Alors par une sainte inspiration il frappait les esprits par des traits hardis, par des figures vives et surnaturelles; il y avait du prophète dans l'orateur. La réputation de son savoir, la simplicité de son débit, souvent même l'impérieuse concision de ses paroles nous donnaient une idée de cette éloquence populaire qui avait été le grand instrument de la réforme chrétienne. La force et la douceur même

de sa voix exerçaient une sorte de séduction instantanée sur son nombreux auditoire. Génie brillant, paré de tout le luxe des lettres, il abaissait souvent sa parole pour la faire servir à l'instruction des esprits les plus grossiers. Le succès, sans exemple, de son éloquence persuasive ne cessa pas de s'accroître; c'était une éloquence que son talent justifiait et que son caractère faisait aimer en lui.

Cependant, il faut convenir que ses sermons en dialecte napolitain, pour lequel il avait une préférence marquée, ne respiraient point cette vérité et cette simplicité de parole, qui sied si bien aux orateurs évangeliques. Il sacrifiait trop l'exactitude de l'idée au pittoresque de l'expression, et souvent il approchait trop du familier. C'était un excès d'énergie populaire, une surabondance de richesse qui l'entraînait. Mais s'il abondait en saillies, il était parfois vulgaire. Il ambitionnait, peut-être, l'héritage du Père Rocco, qui, dans le siècle précédent, avait entraîné et dominé la populace de la capitale. Mais il fallait s'en prendre à cet esprit de juste opposition, dont le clergé était animé contre le gouvernement étranger. Ce n'est pas en théologien, mais en publiciste qu'il le condamnait; c'était la mâle ambition de la chaire chrétienne. Cassitti ne s'exposait que pour le succès, il avait voulu reparaître avec l'éclat d'un triomphe populaire, ainsi il adoptait hardiment cette espèce de tribunat religieux.

Le Père Tornesi était aussi possédé de cette inconsolable tristesse de l'homme vertueux qui voit le mécompte de ses vœux les plus chers. Il n'aimait pas non plus ces travaux de la chaire, qui demandent une éloquence d'appareil et de style soutenu; et il avait souvent cette belle et heureuse netteté que l'esprit orne avec discrétion. C'était une éloquence qui n'affectait aucune forme, c'était la variété, fruit d'une abondance solide. Il répandait sur ses discours un intérêt mélancolique, une tristesse religieuse pleine de charme et de sensibilité. Il ambitionnait aussi de se rendre populaire, mais au lieu de ces traits énergiques, par lesquels un orateur peint et séduit, il ornait ses sermons d'une éloquence claire et simple,

d'un éclat naturel d'expression, d'une richesse de tours vifs et corrects, avec un style touchant et digne. Il s'inspirait de sa foi, dont il soutenait la verve, et sa morale austère prêtait encore plus d'autorité à ses sermons.

Une morale pleine d'onction, et une éloquence pleine de mouvement et de dignité, l'art de plaire et de toucher par tout ce que la religion a de douceur et de charme, entouraient la chaire du Père Bellorado d'une foule avide de l'entendre. Il possédait cette science de la morale, cette expérience de l'homme, il connaissait tous les secrets des passions, tous les détours du cœur humain. Il s'exprimait avec chaleur, et avec l'accent d'une conviction profonde; l'harmonie de ses périodes était toujours en rapport avec la pensée, et par conséquent toujours riche et variée. Cependant, malgré ses efforts pour atteindre l'éloquence populaire, malgré ses allusions qui paraissaient de ce temps un admirable et dangereux mouvement d'éloquence, son langage était souvent fastueux et la vérité commune. Sa diction était soutenue, ornée, et parfois plus monotone que froide; il manquait de ces traits lumineux qui éclairent tout-à-coup le fond de la pensée. Sortant du recueillement, où il avait préparé son âme plutôt que ses paroles, il prenait tour-à-tour le ton du conseil, et celui du reproche, souvent c'était la prière, et jamais l'injonction véhémente.

Ces trois orateurs voyaient bien que ce n'était pas assez de persuader et de prescrire, mais qu'il fallait encore faire aimer ce qu'on aurait prescrit. Aussi, malgré la candeur et la prudence qu'ils apportaient à une œuvre si sainte, ils y rencontraient bien des obstacles et des contradictions. Sous ce gouvernement tout empreint des vices de son origine, ils ne trouvaient pas toujours les égards, ni l'inviolabilité qui sont dus au talent. La parole, instrument de la force morale, qui a besoin de sécurité pour avoir toute sa liberté, en sortant du sanctuaire, n'était pas toujours inviolable; elle donna quelquefois à ces orateurs la popularité du malheur et l'ascendant du succès. Ainsi ne pouvant montrer leurs sentiments dans leur naïveté énergique et primitive, leur éloquence commençait à

devenir plus pompeuse que virile. Ils n'avaient rien perdu de leur intrépide dévouement et de l'enthousiasme religieux, mais ils affaiblissaient l'autorité du sermon, en y réduisant la part du dogme. Leur éloquence était déjà, vers la fin même de la domination étrangère, indécise, mêlée, presque sans caractère, et sans effet durable.

On ne pouvait de ce temps se défier du charme que la ravissante douceur, la parole solennelle et sonore de Giuseppe Massari imprimait à l'âme. Dialecticien souvent ingénieux, déclamateur presque toujours éloquent, ses périodes se succédaient sans le moindre embarras. Mais voulant être toujours exact, toujours éloquent, on sentait parfois que son style n'était pas fondu d'un seul jet. Néanmoins si cet orateur était mobile dans sa sensibilité, il était constant dans sa bonté.

Serafiuo Gatti, dont le cœur était aussi beau que le talent, avait prodigué ses veilles à l'analyse la plus attentive et la plus minutieuse de l'éloquence chrétienne. Il donnait l'exemple par les préceptes. Il avait une éloquence mâle, noble, ennemie de frivoles ornements. Une diction claire et correcte, une grande propriété de termes, une simplicité remarquable dans la construction grammaticale de sa phrase, sans orner ses sermons, ne les déparaient nullement. Il n'avait pas cette gravité théologique, cette autorité éloquente, qui vous frappait dans Cassitti, mais une chaleur soutenue, une expression propre, une naïveté de tours, rien en un mot ne lui manquait. L'art qui faisait admirer ses sermons ne se laissait pas apercevoir. La parole exacte et nette, quand on la trouve, ne manque jamais de charme.

Il serait injuste de ne pas classer ici un orateur qui se distinguait aussi de la foule par de nobles qualités. La raison insinuante, la finesse judicieuse et la douceur de Guida lui donnaient une éloquence digne, facile, abondante. Il avait de la chaleur et du mouvement; mais il n'était pas exempt d'incorrections; et il se peut qu'on trouva quelquefois son style fastueux et déclamatoire. Cependant, à cela près, il avait souvent une éloquence pleine de vigueur. Il avait même de beaux

mouvements de poésie quand il était inspiré par un sincère amour de l'humanité. C'était un enthousiasme, dont l'empreinte se trouvait dans la solennité de son langage.

Tels étaient les plus remarquables orateurs qui à cette époque occupaient la chaire. Les imaginations les plus vives, les consciences les plus fières du clergé, qui était naturellement opposé à l'esprit général de scepticisme et le moins animé de passions novatrices, se rangeaient du côté du dogme religieux. Cependant la morale chrétienne et la doctrine évangelique étaient l'objet capital de la prédication. Aucun orateur ne s'engageait alors dans les subtilités de la théologie, tous plus ou moins n'avaient que les inspirations de la philosophie et de l'éloquence. Au milieu du triomphe de la force et des sciences physiques, c'était la haine de l'athéisme, c'était le spiritualisme le plus ardent, qui étaient la plus grande puissance de ces hommes éloquents. Ils la recevaient du sentiment d'une foi profonde, si peu commune dans ce temps. Rarement ce sentiment religieux tournait ses armes contre les abus de la philosophie, il aimait au contraire à se reporter vers ces images du bonheur, de l'innocence et de la perfectibilité, qui doivent naître de la foi, et non du raisonnement et de la science.

Cette tribune élevée par le christianisme, et où furent toujours défendus les intérêts de l'humanité, plaidait encore, de ce temps, la cause du pauvre contre le riche, et du faible contre l'oppresseur. La vérité du langage venait alors spontanément exprimer une noble conviction.

Cependant, si les orateurs sacrés ne discutaient plus en théologiens, si des prédicateurs éloquents retentissaient dans les temples, on ne peut nier que l'éloquence de la chaire ne remplaçât de ce temps la foi par un esprit de justice sociale. Elle faisait du sermon une leçon de morale, où le christianisme ne paraissait être que la plus sévère des philosophies humaines. Elle était forcée, au milieu de cette destruction sérieuse, et presque systématique de toute croyance religieuse et morale, dans ce passage de la licence au cynisme, de devenir mondaine. Elle allait parfois jusqu'à adopter les nouvelles idées de

philosophie tolérante. On ne vit alors dans la chaire chrétienne que quelques prédicateurs savants et convaincus, dont l'éloquence était inspirée uniquement par la pureté de l'évangile.

L'éloquence manquait peut-être de cette puissance de dialectique qui subjugue la conviction ; mais l'expression des orateurs sacrés était généralement simple, et on sentait en eux cette tendresse d'âme et cette affection pour l'humanité qui respire dans les saintes Écritures. Il faut avouer pourtant que, malgré cette tradition de savoir et de bon goût héréditaire dans le clergé, les sermons de ces orateurs étaient tous plus ou moins mêlés de la rouille du temps. On aurait en vain cherché dans leurs travaux cette langue noble et pure, précise et sonore du XVI[e] siècle.

Il serait superflu de dire qu'à cette époque l'éloquence commandait plutôt le respect, qu'elle n'attirait la confiance. Les vues pieuses et sévères des orateurs sacrés ne s'accordaient pas avec le bruit des armes, l'insouciance orgueilleuse du soldat, et la joie folle et tumultueuse de la société. Quel est l'homme qui eût été assez hardi pour signaler certains vices que l'exemple et l'autorité rendaient respectables? Le zèle de Cassitti, qu'on désignait souvent sous le nom de *Savanarole*, ne trouva point d'imitateurs. Néanmoins la parole évangelique n'hésitait point à combattre les vices qui blessaient les intérêts de la morale et de l'église. Mais si elle frappait souvent les esprits, elle n'entraînait pas les âmes malgré les anathèmes des orateurs sacrés. On ne prenait guère de goût aux leçons qui descendaient du haut de la chaire, on regardait souvent comme une insolence la liberté chrétienne de la prédication ; et cela même augmentait encore le zèle ardent des orateurs. Aussi arriva-t-il que dans ce temps, où l'intérêt et l'ambition occupaient tant de place, dans ces jours si agités, si traversés par tant d'évènements, l'action de ces orateurs, qui avait perdu en étendue, gagna souvent en efficacité.

Capecelatro, archevêque de Tarante, célèbre par la solidité et par l'agrément de son esprit, et jouissant d'une grande autorité non-seulement dans le royaume, mais encore dans l'étran-

*

ger, voulut de ce temps rendre à la mémoire de Pie XVI un hommage solennel. Le panégyriste était digne du héros. Il fit avec sensibilité l'éloge de ses vertus, il ne le défigura ni par de honteuses réticences, ni par de lâches déguisements. L'esprit philosophique y régnait, quelques traits heureux y étaient répandus, une abondance facile et sage en assurèrent le succès. L'auteur en adoucit les teintes dans l'impression, autant que le pouvait un prélat aussi fermement persuadé que lui.

CHAPITRE VII

Études philosophiques abandonnées par l'indifférence générale — On entraîne les esprits vers le culte physique de la matière et les théories de l'intérêt — Cestari et P. Borelli — Principes législatifs et Jurisprudence — Valletta et Maffei, Michele Agresti, Davide Winspeare, Nicola Nicolini, Carlo Vecchioni — Économie politique — Galanti, Galdi, Cagnazzi et autres écrivains — Adoption trop servile des idées françaises.

Une chaîne mystérieuse unit toutes les productions de l'esprit d'une époque, mais son premier chaînon est toujours rivé à cette science de l'entendement humain, de ces forces primitives et abstraites, de ces ressorts mystérieux de l'amour, de la crainte et de l'enthousiasme, qui ont un caractère vital et infini. Ainsi ce sont les sciences morales, qui en dépendent, qui exercent un empire direct sur l'âme, qui l'éclairent et la dirigent, ce sont elles qui avancent ou qui conservent la civilisation.

Tout ce qui tient à la pensée doit suivre nécessairement la marche philosophique d'un siècle. La philosophie s'étend à tous les arts d'imagination, comme à tous les ouvrages de raisonnement. La poésie, les pièces dramatiques, les romans mêmes, qui semblent n'avoir pour objet que d'intéresser, doivent remplir un but philosophique. Car le tableau des situations et l'observation des sentiments peuvent seuls mériter à un auteur une place parmi les bons écrivains. C'est la philosophie qui en généralisant les idées donne plus de grandeur aux images poétiques, et un appel aux réflexions du cœur, qui nous font sentir le penseur dans le poète. C'est la philosophie purement méditative qui imprime sans cesse au langage un nou-

veau degré de profondeur et d'éloquence. C'est le progrès de la philosophie qui donne aux orateurs l'élévation des idées et des sentimens, la vérité de la parole, et l'énergie irrésistible. Dès que les ouvrages d'une littérature ont pour but de remuer l'âme, ils approchent nécessairement tous des idées philosophiques.

Chez nous, au commencement du siècle, on ne craignait point encore la contagion de l'exemple séduisant de ces écrivains qui passaient pour avoir répandu des lumières nouvelles sur l'analyse des idées et des facultés humaines. L'ouvrage de F. Colangelo sur *La libertà di pensare nociva al progresso delle scienze*, n'était pas dicté dans un but philosophique, mais par les exigences de la politique. Cependant la pensée de Locke, se transformant avec Condillac, avait déjà passé à travers les troubles de la révolution française, dans le royaume, avant l'époque de la conquête. Condillac, qui avait emprunté à l'Angleterre toute sa philosophie, par sa clarté apparente et sa simplicité, y était devenu célèbre. Mais il était encore bien loin de devenir populaire.

Il n'y a plus de véritable philosophie dans un temps, où tout est passion. Par la conquête et la domination étrangère on vit bientôt s'enraciner le préjugé dans la plupart, que les sciences spéculatives, et surtout les sciences psychologiques n'offrent que ténèbres et paralogismes. On ne devait plus aimer que les lettres, qui sont moins la recherche du vrai, que celle du beau; c'étaient elles qui devaient toujours réchauffer le cœur et ennoblir l'esprit par le beau qui idéalise et leurs recherches et leurs moyens. On ne devait plus aimer que les lettres qui affectent les genres où l'imagination se déploie en liberté, plutôt que ceux où la raison domine.

Ainsi la philosophie fut reléguée dans ce paisible domaine de l'enseignement, où l'abandonnait de plus en plus l'indifférence générale, et elle se vit délaissée par ceux mêmes qui l'avaient longtemps soutenue. Ces ascètes de la philosophie, habitués à considérer spéculativement les affaires du monde, désiraient vivre paisibles et éloignés des agitations politiques, en

être les spectateurs, et non les acteurs belligérants. En consultant la conviction solitaire d'une raison méditative, ils consumaient en eux-mêmes le flambeau de leur raison ; il ne restait que ceux qui se disaient penseurs pour s'arroger le droit de prostituer la pensée.

Avec la conquête, et avec la haute marée des livres français on vit bientôt prévaloir le matérialisme, qui avait coïncidé avec la révolution. On allait désormais entraîner les esprits vers le culte physique de la matière, et on ne verra dans le monde que sensations et corps. On s'accordera partout à regarder l'homme comme une machine, dont chaque sensation se transforme en pensée. La marche même des études historiques et législatives n'aura bientôt fait plus sentir le besoin impérieux d'analyser les facultés de l'homme. Les théories de l'intérêt qu'Helvétius avait fondées sur le système de Condillac, la médecine soumise par Cabanis à l'analyse de l'entendement, allaient bientôt prévaloir dans la patrie de Vico et de Genovesi, La métaphysique, devenue tout-à-fait matérielle, allait bientôt traîner la société sur l'abyme sans fond du fatalisme et de l'athéisme.

Cependant il n'y eut alors que l'abbé Cestari, qui, méditant dans l'exil sur les matières purement spéculatives, avait adopté la philosophie de Condillac. Le germe de la doctrine qu'il détaillait dans son essai sur la *Rigenerazione delle scienze*, n'était que la substance de la philosophie sensualiste. C'était une idée suivie, et Cestari l'enchaînant avec vigueur dans toutes les parties de son développement, était un esprit juste, et parfois lumineux ; mais il ne voyait d'autre système de philosophie possible que celui qui consistait dans l'art d'analyser les sens, et par eux les sensations, et par elles les idées, qui toutes en émanaient. Son livre fut, pendant quelque temps, le code d'une jeunesse croissant en idées passionnées et hardies, et exagérant même les opinions des sensualistes. En philosophie, comme en politique, les systèmes se suivent et se ressemblent, et quand la pensée est engagée dans le même mouvement, et qu'elle ne se met pas en marche dans une autre direction, il n'y a que

l'expression de changée. Ainsi c'est à développer les idées de Condillac, à dénouer ses replis, à les envisager dans tous ses aspects divers qu'étaient de ce temps employées les forces intellectuelles de nos philosophes.

Toutefois cette philosophie française qui avait mal compris la métaphysique et dépravé la morale, inspirait une inquiétude sérieuse aux esprits les plus fins et les plus prévoyants. Si elle n'attaquait pas encore ouvertement la spiritualité de l'âme, la réalité de la conscience, la liberté de la pensée humaine, et Dieu même, comme jadis en France, c'est qu'au scepticisme on opposait la censure, qu'on ne pouvait combattre, ou éluder. Mais il est incontestable que dans ce temps, où l'esprit de recherche et d'indépendance de caractère était comme tué, les physiologistes ne voulaient reconnaître dans les actes les plus sublimes de l'homme, que des produits physiques de son cerveau, et la phrénologie commençait à s'ouvrir un passage pour détruire la liberté des actions humaines.

Cependant on vit tout-à-coup paraître de ce temps M. de Lallebasque, pseudonyme de P. Borelli. Né avec des qualités rares, l'éducation en avait ajouté d'autres à celles qu'il tenait de la nature. Il n'eut d'autre but dans son ouvrage que de devenir le Bonnet des métaphysiciens du royaume. Ai-je besoin de dire qu'on ne devait point en adopter toutes les appréciations, ni sonscrire à tous les jugements? Néanmoins il est vrai qu'en s'efforçant d'expliquer par ses principes de physiologiste-idéologue les mystérieuses fonctions des organes cérébraux, il détachait le jugement et la volonté de la sphère des sensations.

On ne peut nier cependant, que tandis que l'Allemagne rationnelle commençait à se rapprocher de la philosophie française du XVIIIe siècle, bien plus que la France elle-même, on repoussait du royaume les doctrines qui faisaient de la philosophie le code du déisme. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans la patrie de G. B. Porta, la philosophie ne voulait pas donner de règles pour connaître le caractère des hommes; on s'en rapportait à celle qui ne trompe jamais, on jugeait les actions.

On ne corrompit jamais la morale en la séparant de la religion. La science qui embrasse la nature, la pénètre, et l'approfondit, n'était, il est vrai, dans les écoles qu'une science sans force et sans utilité, une science à peu près de mots et de formes. S'il se trouvait hors de là des hommes assez insensés pour conspirer indirectement par des idées de matérialisme à la ruine de la religion, de la morale, et des lois, ils étaient encore en très-petit nombre. Et c'étaient eux qu'on aurait pu appeler les ennemis de la philosophie, si de tels hommes avaient été en effet comptés dans le nombre des philosophes. Toutefois il n'en est pas moins vrai qu'on affichait de ce temps de dédaigner ces notions générales, ce noble exercice de l'esprit, qui appartient surtout aux nations qui tendent à leur perfectionnement.

Les principes législatifs avaient été déjà adoptés à Naples avant qu'on en raisonnât en France. L'instinct généreux et éclairé des écrivains du siècle précédent les avait fait deviner, et la conquête les avait trouvés presque établis chez nous. Il y avait près d'un siècle qu'on avait aboli l'affreux usage de la question; on avait déjà fait l'essai de la publicité des débats, et décidé plusieurs grands et utiles changements dans les lois, pour rendre les peines des coupables utiles à la société. Quelques lois criminelles avaient été déjà rédigées sous l'inspiration d'une philosophie éclairée, d'une ambition honorable, et d'un sincère amour de la justice.

Cependant la conquête s'était empressée de changer les lois du royaume en nous imposant celles de l'empire. Le code Napoléon se ressentait de l'époque, où on l'avait rédigé; il avait gardé l'empreinte de l'influence des jurisconsultes dévoués aux doctrines de la révolution. C'était l'égalité de l'assemblée constituante, l'égalité des personnes et de la terre. Le père conservait à peine une ombre de son pouvoir, le fils était émancipé trop de bonne heure. C'était la mobilité de la propriété, c'était l'héritage à peine préservé, le droit testamentaire limité, la succession égale et inflexible entre les enfants. Le mariage était devenu une convention, le divorce allait changer

les habitudes de la vie chez un peuple éminemment catholique. Deux systèmes se heurtaient dans ce code, la dot et la communauté; la dot y était entourée de fiscalités, le code entretenait l'esprit de la révolution; c'était la démocratie qui envahissait le toit domestique.

Les formes des lois criminelles étaient plus monarchiques. On adoptait ce code pénal de l'empire, si cruel et si implacable pour les attentats politiques, et le code d'instruction criminelle, qui comprimait la liberté et bornait les garanties. On avait maintenu, par des dispositions habilement combinées, l'institution anglaise du jury en France; on pouvait bieu s'en passer à Naples, et on s'en passa. On y créa un tribunal extraordinaire, et le bourreau se promettait la stabilité du régime, que ce tribunal se chargea d'établir. Plus tard, les Cours criminelles furent érigées en Cours spéciales, mélange de magistrats et de militaires, qui frappaient vite et fort; et on eut même souvent recours aux commissions militaires.

En dépit de tout cela plusieurs des idées et des nobles vœux de Filangieri et de Pagano étaient désormais des vérités reconnues, ou des faits accomplis. La codification française, simple, claire, et concise, était un immense bienfait; mais par sa nature même elle devint nuisible à la science. Son premier effet fut de rétrécir les études et les théories du droit, les jurisconsultes se firent praticiens et commentateurs. C'était toujours le mépris, l'éloignement, que la codification nous inspirait pour le passé, c'était l'esprit du gouvernement, c'était l'éducation de la jeunesse pour les armes. Dans ce bouleversement de nos anciennes lois, la plupart des vieux jurisconsultes dédaignèrent une science moins vaste qu'au siècle précédent, précisément parce qu'elle était plus simplifiée. Les hommes sont moins volages qu'on ne croit.

Cependant la codification n'empêcha pas le travail de quelques ouvrages d'une haute portée et d'une belle philosophie, surtout sur les lois pénales. Les œuvres de Valletta et de Maffei, illustres débris de l'ancienne jurisprudence, celles de Rossi et de I. A. Roberti, qui publia de ce temps son traité

De lege regia, et les décisions du *S. R. Consilii*, et celles de quelques autres, sont des témoignages qui attestent avec quelle répugnance on acceptait le nouveau régime. C'était le dernier témoignage aussi de la difficulté avec laquelle le latin fit place à la langue italienne dans la jurisprudence, avant que l'art et la littérature française devinssent d'un usage à peu près général. Néanmoins de ce temps Valletta publia sa dissertation *Del Feudo Longobardo opposto alla qualità ereditaria*, et personne alors n'avait plus approfondi que lui l'origine et la jurisprudence de ces anciennes lois. On y sent à chaque ligne un esprit net et un cœur droit; et tel est le jugement qu'en portèrent tous ceux qui eurent à apprécier ce jurisconsulte. Michele Agresti, qui possédait une profonde connaissance de la jurisprudence romaine, mérite très-rare en ce temps-là, avait eu le premier, au commencement du siècle, l'idée d'en montrer la beauté à la jeunesse de Paris. Ses *Idee sul perfezionamento della legislazione positiva*, et son essai sur les *Leggi civili*, ouvrages écrits la première fois en français, lui avaient fait d'abord une grande réputation. Ils révélaient dans l'auteur autant de sagacité que de connaissances pratiques, et si l'on en retranche les détails et les accessoires, et qu'on n'envisage que les résultats, ils frappent plus fortement l'esprit, et y portent une lumière plus vive. Cependant malgré ces qualités, on ne lui trouva pas cette élégance qui faisait le mérite des jurisconsultes précédents. Al. Cedronio, en publiant ses *Elementi di legislazione*, sut s'approprier la science des autres en y ajoutant la sienne, pour mettre la jeunesse au courant des doctrines les plus récentes.

Vers la fin du siècle précédent un sentiment moral de conservation se mêlait aux théories les plus hardies et les plus philosophiques. Après la conquête, on voulut rompre avec les siècles écoulés, et ne plus respecter ce qui avait encore vie et pouvoir. Ainsi on remarquait alors dans les petits ouvrages sur nos anciennes lois, un langage véhément, amer et peu d'accord avec les doctrines. Nul écrivain, quelque distingués que soient ses talents, ne peut impunément rester en arrière des opinions de son époque.

Un ouvrage de D. Winspeare rappelait ce que Bonnet a dit avec tant de justesse, que le droit c'est la raison. On sent dans ce traité *Della confessione spontanea dei rei*, un auteur animé par le sentiment constant de la justice et de la dignité de l'homme. Nicola Nicolini, habitué de bonne heure à étudier les lois dans leur application, les faits des jugements criminels, à les rapprocher et à en tirer des conséquences, publia de ce temps, l'un après l'autre, plusieurs discours et ouvrages sur la procédure criminelle. Le discours sur le *Passaggio dall' antica alla nuova legislazione*, l'*Istruzione ai giudici di pace*, l'*Istruzione pratica pe' processi criminali*, furent les plus remarquables. Il lui fallut dans ces ouvrages qui, tout en satisfaisant les savants, s'adressaient principalement aux gens de la justice pratique, entrer largement dans la description des ressorts du nouveau système législatif. Cependant cet auteur, qui nous devait laisser des écrits plus complets que les Français, avait à lutter, de ce temps, contre les écrivains français qu'il estimait, et qui certainement contribuaient à la direction de ses idées. Ainsi l'on ne trouve pas dans ses écrits la même hauteur de vues et la même originalité; mais ses *Conclusioni* étaient de bonnes critiques sur la législation française, et il en tirait quelquefois des conséquences plus raisonnables, et surtout plus humaines. Nicola Nicolini se sentait entraîner vers G. B. Vico par une secrète parenté d'âme et d'esprit. Carlo Vecchioni apporta aussi son offrande à la science du droit par ses *Pensieri intorno ad una teorica di legislazione*, livre bien pensé, bien écrit, et qui révélait un travail consciencieux. Bien que modeste dans la forme, ce livre ne contestait pas l'utilité de la législation étrangère, mais il en combattait les principes sur le traitement et la complicité. Cependant les doctrines de son temps dérobaient par moments les vrais principes à ses regards, témoin son opinion sur l'origine de la pénalité, qu'il plaçait dans la vengeance. Ces questions, quelque circonscrites qu'elles fussent, étaient encore immenses. Les discours sur *La ragion criminale*, par Domenico Vallo, étaient bien loin de cette jurisprudence moitié spéculative et moitié politique. C'était un traité sur les meur-

tres et les vols, où il y avait du bon, malgré quelques errenrs de peu de conséquence. Mais, quelle qne pût être l'utilité de son travail, l'auteur ne pouvait avoir aucun rang dans la classe des philosophes, et il n'avait rien non plus qui lui en donnât un parmi les écrivains. Ainsi Bernardino Greco qui dans ses *Istituzioni criminali e di polizia* se bornait à exposer l'état des institutions, n'entrait pas assez avant dans la description de leurs ressorts.

Désormais ce qui paraissait paradoxe, vues fausses, peut-être vues utiles, quoique imprudentes, dans les écrivains du XVIII[e] siècle, étaient devenues des vérités vulgaires. Mais on ne voit plus l'utilité directe des études législatives pour la science dn droit. Les connaissances auxiliaires, les sciences morales, les sciences physiques, les sciences sociales comme complément final, n'ont plus de relation avec la jurisprudence. Elle n'aura plus et peudant longtemps encore à en tirer des seconrs. Les sciences se détachant du sein de la philosophie, venlent avoir dorénavant une vie indépendante, une existence à elles-mêmes. C'est une rebellion qui enfantera l'anarchie. La loi devint, il est vrai, presque la seule science de ce temps, et le seul espoir de la jennesse. Mais les jurisconsultes qui avaient appris la législation compliquée d'après laquelle se rendait la justice, et s'administrait le royaume avant la conquête, y avaient allié des études encore plus sérieuses; la philosophie, la morale, l'histoire, l'érudition avaient aussi été l'objet de leurs méditations. Maintenant bien loin de travailler au perfectionnement des lois, ils ne s'appliquaient plus qu'à traduire les livres français pour faciliter leurs travanx judiciaires. Ils se lassaient surtout d'estimer et d'étudier la jurisprudence romaine, cette source intarissable, où nos aïeux avaient puisé, et où nous puisons tous encore. Il faut avouer cependant que cenx qui employaient leurs talents à donner chez nous le droit de bourgeoisie aux travaux des jurisconsultes français, nous donnaient de savantes monographies sur les matières les plus importantes et les plus compliquées du droit civil et criminel. Et souvent ce qui manquait de critique et de précision aux ouvrages originaux, se trouvait dans les traductions.

La conquête, en renversant tout ce qui était usé, et en revivifiant ce qui était mort, avait donné au royaume, outre la législation civile sur le principe de l'égalité des conditions, une nouvelle organisation intérieure, un nouveau système d'impôts. Par ces nouveautés l'économie politique, cette physiologie du corps social, allait peut-être entrer dans les conseils du gouvernement. Cette science à laquelle on assigne l'origine à la seconde moitié du XVIIIe siècle, n'était pas encore connue du temps de Genovesi et de Galiani. Il y avait moins de folie à chercher la perfection de l'État dans l'audacieux remaniement de la société. On avait trop censuré en maître dans ces écrits, qui n'avaient pour but, disait-on, que l'utilité publique. Désormais les écrivains pouvaient être exposés à encourir le blâme de sophistes et de déclamateurs. Frappés du travail de destruction qui s'opérait de toutes parts, ces interprètes d'une opinion devenue générale, avaient une force collective. C'était un système, c'était le vœu unanime de tout changer, de tout renouveler. Cependant il ne semble pas qu'on sentît le besoin de mettre de l'ordre et de la suite dans l'amas incohérent de notions plus ou moins contradictoires mises en circulation. L'économie politique commençait à devenir une science d'observation, mais elle était encore bien loin d'être constituée. On n'ose pas soumettre à une vérification rigoureuse les travaux des maîtres étrangers.

Il n'était sorti de l'école des anciens économistes que Melchiorre Delfico, Giuseppe Galanti, Matteo Galdi et Capecelatro, politique par esprit et non par caractère. Ces écrivains faisaient encore de la science le texte de leurs méditations et de leurs écrits; mais ils ne se laissaient plus entraîner, et peut-être ne le pouvaient-ils pas, par l'amour des problèmes. Les abstractions politiques avaient trop égaré et déçu cette intelligence, dont l'homme tire tant de vanité. Ils s'interdisaient toute espèce de discussion théorique, ne s'occupant que de vérités pratiques. Ils voulaient désormais appliquer leurs théories aux gouvernements et aux hommes tels qu'ils sont.

Toutes les brochures de ce temps, et il y en eut à foison,

respirent à chaque ligne un amour sincère du bien public. La déclamation n'y usurpe plus la place de la vérité ; mais il est impossible toutefois de n'y pas sentir que les auteurs se fient trop à l'excellence de leurs sentiments. Les écrivains mettent encore la générosité au-dessus de la science, le patriotisme au-dessus de l'économie politique, sentiments louables, sans doute, mais insuffisants pour la rigueur des principes.

Giuseppe Galanti, que le bien public intéressait par-dessus tout, avait alors publié son mémoire sur la *Legislazione delle imposte*, où les principes de la science étaient développés avec justesse, et avec ce sentiment pratique trop négligé par ceux qui veulent transvaser les nations, comme le chimiste transvase les liqueurs. Le *Quadro della ricchezza dell'Olanda*, par Matteo Galdi, n'était pas neuf, ni complet, sans doute, mais l'auteur y exposait les relations commerciales, et les ressources financières de la Hollande en économiste savant. Personne n'a popularisé la science économique parmi nous au même degré que Luca S. Cagnazzi. Nous lui devons, de ce temps, plusieurs ouvrages remarquables. Il publia alors les *Elementi di economia politica* et les *Elementi di statistica*, qui étaient le résumé des connaissances de l'époque. Il n'envisageait pas les hommes comme des quantités algébriques, il ne faisait qu'opposer cette physiologie du corps social, et ces lois, suivant lesquelles les nations prospèrent, ou dépérissent, aux habitudes, aux mœurs, et aux véritables besoins du pays. Il publia ensuite son *Analisi dell'economia privata e pubblica degli antichi*, relativement à celle des modernes. Mais quelle est la valeur économique de ce livre dans lequel se résumait jusqu'alors toute la vie intellectuelle de l'auteur ? On y trouvait une érudition choisie, les pensées étaient justes, bien qu'elles ne fussent pas tout-à-fait originales, et les aperçus parfois aussi ingénieux, que le langage était lâche et incorrect. Il publia encore plusieurs mémoires, entre autres, l'essai sur les *Campagne di Puglia*, et le tableau sur les *Prezzi d'alcune derrate da più di due secoli*, dans lesquels il eut l'avantage de réunir beaucoup de résultats, et de les appuyer par des chiffres et des évaluations positives, qui avaient été avant lui assez vaguement exprimées.

Pasquale Liberatore, dans ses *Pensieri civili ed economici* pour l'amélioration de la province de Chieti, établissait de grands principes pour substituer le mieux au mal et l'innovation à l'usage. Jamais le caractère des écrits de cet auteur, qui était respectable et bon, ne fut peut-être aussi bienfaisant et pur qu'il le montrait dans le cadre restreint de cet onvrage. Sa philanthropie était sincère et profonde. L'essai sur les *Vantaggi del dazio diretto sull' indiretto*, est l'ouvrage de la jeunesse de Filippo Carrillo, et elle s'y fait trop reconnaître par la légèreté des observations et par le style faible et défectueux. Le raisonnement de V. Marulli *Sulla mendicità*, dont le style est d'une extrême incorrection, offre néanmoins des traits de sagacité parmi beaucoup de négligences. Pietro Pulli fit réimprimer un disconrs, qu'il avait lu, étant émigré, à la Société économique de Florence, et publié en 1806. Le but qu'il se proposait était celui de *Promuovere le arti meccaniche;* c'était un discours sagement pensé, mais il n'était pas élégamment écrit, et l'auteur n'y a esquissé qu'un tableau. Le discours de V. de Ritis sur l'*Incoraggiamento delle arti in un paese agricolo* faisait ressortir avec vivacité les doctrines en vogue de l'époque. Mais la manière dont il pose les problèmes, témoigne du peu d'efforts qu'il avait faits pour les résoudre. La dissertation publiée sur le même problème économique par G. N. Signorelli ne fut pas élevée sur de meilleurs principes, ni mieux réfléchie. Cela nous porte à croire que cette dissertation remporta le prix plutôt par déférence pour uu homme justement estimé par d'autres titres, que par l'utilité et la beauté du travail. Les observations statistiques de Fil. Rizzi *Sul Cilento* n'étaient pas indignes d'être lues par les esprits solides. Au reste la plupart de ces travaux furent bientôt oubliés.

Tous ces ouvrages formaient déjà une masse considérable de faits plus ou moins exacts, et d'observations bien déduites, mais, si l'on en excepte les œuvres de Cagnazzi, il n'y avait aucun exposé de la science économique ; ce n'étaient que des recueils d'opinions sur l'économie politique. La science n'était pas encore arrêtée. On y jetait, il est vrai, beaucoup de vues

ingénieuses, mais ces écrits n'étaient point remarquables par le mérite du style. Ou l'on ignorait encore l'art de répandre de la lumière et des grâces sur les sciences, ou l'on affectait de le dédaigner. Les auteurs manquaient trop de cette vérité sévère, compagne inséparable de la doctrine ; et si quelque chose peut leur faire obtenir grâce, c'est le but honorable qu'ils se proposaient en appliquant leurs talents à tous les objets d'utilité publique. Ne l'oublions pas d'ailleurs, l'esprit superficiel des Français avait de ce temps une action, une autorité puissante sur l'imagination des Napolitains, et on peut facilement constater dans les écrivains de l'époque l'adoption trop servile des idées que la France avait répandues dans le monde.

CHAPITRE VIII

Agronomie — L'abbé Gagliardo, l'abbé Jovine et le Père Onorati — Plusieurs autres écrivains — Conditions des sciences médicales — Bruno Amantea, Angelo Boccanera, Domenico Cotugno, Savaresi, Antonio Sementini, et grand nombre d'autres écrivains — Sciences physiques — Luigi Sementini, Poli, Barba — Botanique et minéralogie — Michele Tenore, Matteo Tondi —Développement progressif des sciences exactes — Nicola Fergola, Costanzo, De Luca, Farias, Alfano, Colecchi et autres écrivains de l'école Polytechnique.

L'agriculture se trouve compliquée avec l'économie par le système des impôts, et par l'état des relations commerciales; et c'est surtout dans ce temps de l'abolition du système féodal que les écrivains d'économie politique devaient s'efforcer de divulguer les connaissances agricoles. Ainsi l'abbé Jovine, l'abbé Gagliardo, le Père Onorati, et plusieurs autres s'étaient adonnés à la branche de l'économie champêtre. L'abbé Jovine s'offre à nous comme un de ces hommes, dont la rencontre console de bien des mécomptes en littérature. Étoile modeste, écrivain aimable et naturel, qui n'a point de ces passions qui fécondent, mais qui brûlent, ses mémoires zoologiques et ichthyologiques, son essai sur les *Acque delle Puglie*, et son excellent livre intitulé *La mia villeggiatura*, sont des ouvrages qui commandent la plus grande attention. Mais ces mémoires si utiles, ces tableaux si charmants, sont encore bien loin de valoir les travaux du Père Onorati, dont l'existence entière fut un sacerdoce consacré aux sciences auxquelles il s'était livré, et qui firent longtemps son bonheur et sa gloire. Son traité de l'*Agricoltura pratica e della pastorizia* et celui de l'*Agricoltura secondo i principî della chimica moderna* étaient

des exposés clairs de toutes les connaissances les plus utiles, énoncées dans un style élégant, et convenable au sujet.

L'abbé Gagliardo fut un écrivain assez fécond, qui sut multiplier pendant un grand nombre d'années toutes ces vérités générales d'où découlent des applications utiles. Sa *Biblioteca di campagna*, son *Vocabolario agronomico*, son *Saggio sull' arte di fabbricare il vino*, et celui *Sopra i mezzi di conservarlo, e delle sue malattie* montraient un talent abondant, facile, et trop facile parfois, mais dont l'abandon était racheté par l'amour de la science, et par un sentiment profond d'utilité générale. Sa *Descrizione topografica di Taranto*, son mémoire sur l'*Agricoltura Ercolanese*, et son essai sur l'*Agricoltura di Sessa* furent peut-être ses ouvrages les plus achevés, où il sema avec profusion des pensées neuves et utiles. Sa dissertation sur les *Canne di zucchero coltivate nelle Calabrie* dans le XVe et XVIe siècles, ne fut pas le premier ouvrage, où son génie mettait l'érudition au service de la science, mais c'était peut-être un morceau où il retrouvait son véritable talent.

Moschettini, par son mémoire sur la *Coltivazione degli ulivi*, Filippo Rizzi par ses discours sur le *Tempo della potatura delle viti*, et sur l'*Abuso di cuocere il mosto*, F. Bonafide par ses *Elementi d'economia silvestre*, et Michele Tenore par son Rapport sur les *Cure delle canne del frumentone* se distinguaient aussi de ce temps parmi les hommes respectables, sans cesse occupés à éclairer leurs semblables sur leurs véritables intérêts. Mais ce fut l'abbé Monticelli qui dans ses observations sur l'*Economia delle acque* sut développer un rare talent d'érudition pour résumer une telle question, sans lui rien ôter de son intérêt. Pepe fit paraître ses *Osservazioni economiche e rurali*, et sa *Scuola universale di pastorizia e di agricoltura*; par son traité sur la *Riproduzione degli alberi*, N. Giampaolo montra qu'il s'occupait avec autant de zèle que de talent de l'étude approfondie des questions d'agronomie, mais ce fut G. Rosati qui dans son ouvrage *Dell'agricoltura e dell'industria di Puglia*, étala cette raison froide qui analyse, qui pose des principes, qui tire des conclusions, qui sape les erreurs. Tous ces

ouvrages sont assez recommandables, quoique ces auteurs se trompent quelquefois, et qu'ils aient partagé à beaucoup d'égards les préjugés de leur temps. Plusieurs autres, qu'il est impossible de tous citer ici, répandaient aussi dans le public un grand nombre d'autres productions également estimables, qui toutes avaient l'avantage de l'utilité et de l'à propos.

Ainsi l'utilité du public, son bien-être, l'accroissement de ses ressources, tels étaient les objets qui captivaient l'attention des économistes. Il parut de ce temps beaucoup de petites brochures sur une foule de spécialités importantes, auxquelles se rattachait un intérêt moral ou politique. On comprenait encore que la puissance matérielle n'est qu'un auxiliaire du perfectionnement moral. Mais plus les études agronomiques étaient secondées, moins la science générale de toutes les branches du revenu public était encouragée par le gouvernement; elle pouvait toujours mener en dehors de la réalité. Ainsi la science ne pouvait pas profiter de ces ouvrages comme d'un port destiné à nous sauver de nouveaux naufrages.

Comme nulle vérité morale n'est indifférente à l'ordre qui régit la société, de même nulle vérité physique ne l'est à ses besoins matériels, à ses jouissances, à ses agréments. La médecine, comme la jurisprudence, est la science qui tient de plus près à l'utilité générale. Les écrivains en médecine, ne sont pas ordinairement chez nous des littérateurs de beaucoup de goût, ils ne se demandent presque jamais comment, et jusqu'à quel point la vérité doit profiter des secours de l'éloquence. Mais de ce temps le style des sciences médicales était presque aussi barbare, que jadis celui de la jurisprudence. Cependant nous devons juger des travaux dans les sciences par l'utilité de leur application, et ce sentiment d'utilité se fait apprécier dans tous les ouvrages de l'époque. Il est à remarquer surtout que dans un temps où les sciences morales étaient en décadence, et que la métaphysique était menacée d'être envahie par le matérialisme, l'école de médicine napolitaine se séparait de toutes les hostilités des systèmes de l'époque. Elle se voyait forcée de lutter contre des principes, dont le but

était de détruire son pouvoir. Les améliorations dans la condition des diverses classes avaient rendu les maladies moins fréquentes et moins malfaisantes. Et quoique les connaissances naturelles soumissent de ce temps leurs phénomènes à la démonstration des mystères du somnambulisme, de l'extase, et généralement des paroxismes nerveux qui paraissaient se rattacher à l'influence du fluide magnétique, il est juste de dire que les intelligences napolitaines ne furent jamais inféodées à ces systèmes qui prétendaient avec tant de bruit reculer l'horizon de la science. Les opinions mêmes de Lavater, étaient encore ou dédaignées, ou méconnues par les disciples de G. B. La Porta.

Cependant la science lente à se former, a été favorisée par les découvertes successives, qui avaient néanmoins amené les fausses théories pour saisir les actes réguliers et les troubles de la vie. Les travaux des grands physiologistes et des habiles médecins de l'époque avaient eu d'incontestables résultats. L'anatomie pathologique faisait des progrès évidents. Mais l'inaction de nos médecins était presque une nécessité, car ils étaient chargés ordinairement de quelque cours public, et accablés d'une nombreuse clientelle qui les obligeait d'interrompre leurs travaux scientifiques.

Bruno Amantea avait été son propre ouvrage. Les épargnes de sa famille péniblement amassées avaient à peine subvenu aux frais de ses premières études. Sa persévérance avait triomphé de tous les obstacles. D'une humeur indépendante, et fière envers les riches, il était d'une humanité bienveillante à l'aspect de la douleur et de la misère. Il disait souvent, qu'il se trouve toujours dans la ville des médecins pour guérir le riche, mais qu'il est difficile qu'on en trouve un seul pour soulager le pauvre. C'était une philanthropie sincère, car elle était désintéressée. Angelo Boccanera, montrait plus que tous les autres, que l'aptitude et le talent ne suffisent point, quand ils ne sont pas soutenus par une grande force de volonté. Villari, dont le seul défaut était la brusquerie et la colère, Antonio Semeutini aussi profond dans l'anatomie que dans la physiologie, Andria,

Palumbo, Petagna, Vulpès, Ruggiero, étalaient tous une raison puissante, qu'éclairait de plus en plus la science. Plusieurs se faisaient aussi remarquer comme écrivains, mais leurs ouvrages ne dépassaient jamais la sphère des spéculations médicales. Pasquale Cattolica, esprit vif et intolérant, avait joui dès sa jeunesse d'une célébrité précoce. Il parlait de ses succès avec cet air d'indifférence et de supériorité qui fait voir qu'on les mérite, et son humeur caustique ne respectait rien, pas même la faculté.

Cotugno, si connu en Europe, et dont les ouvrages contenaient le germe de la découverte à laquelle Galvani a dû sa célébrité, poursuivait encore ses recherches avec une rare persévérance. Mais à partir de l'époque de la domination française, il parut s'endormir sur sa gloire. Un grand nombre d'écrits inédits prouvent que cette haute intelligence ne se perdait pas dans la sphère de la pratique. Par son ouvrage *Del moto reciproco del sangue per le interne vene del capo*, par ceux : *De inchiade nervosa*, et *De sedibus variolarum*, ainsi que par ses dissertations: *Sopra lo spirito della medicina*, et *Sopra il galvanismo*, accompagnées d'une lettre à Vivenzio, on est à même de juger que ses efforts étaient dignement récompensés. Il enrichit ces ouvrages d'observations non moins remarquables par la finesse, que par la justesse des aperçus. Aussi est-il incontestable que par ses écrits sur différentes matières il laissa loin derrière lui ses devanciers. Le progrès dans les sciences ne consiste pas seulement à trouver des idées neuves et à faire des découvertes ; le redressement d'une erreur n'est pas moins important que la découverte d'une vérité. D'Andria, savant estimable et médecin distingué, qui avait un mérite réel et qui savait soutenir mieux que tout autre, peut-être, la dignité de l'homme de lettres, publia de ce temps son ouvrage sur la *Materia medica*, et ses *Elementa chimicae philosophicae* qui furent traduits plus tard par un autre médecin également éclairé.

Un autre savant, G. Savaresi, médecin en chef de l'armée, se fit remarquer par ses ouvrages, comme par son éducation

scientifique, son expérience, et l'humanité de ses sentiments. Il publia ses mémoires et ses *Opuscoli fisici e medici sull'Egitto*, et peu de temps après, deux ouvrages en français, l'un sur la *Fièvre jaune* qu'il avait étudiée aux Antilles, et l'autre sur l'*Histoire médicale de l'armée de Naples*. Ces ouvrages annonçaient à la fois son savoir, son humanité, et les difficultés qu'il avait rencontrées dans sa jeunesse avant d'entrer dans la carrière des sciences. Ce fut à cette époque que V. Lanza fit paraître ses premiers ouvrages, les *Aforismi della clinica*, les *Lezioni cliniche sulle febbri acute*, les *Instituzioni cliniche*, qui justifiaient ainsi la flatteuse opinion qu'on avait conçue de lui. G. M. Linguiti, publia de ce temps ses recherches sur les *Alienazioni della mente umana*. Mais, quoique cet ouvrage soit rempli d'observations exactes, et parfois profondes, il paraît qu'il avait moins songé à composer un livre, qu'à conserver la trace de ses souvenirs et de ses pensées. L'*Arte di curar le malattie* par A. Sementini révélait le profond connaisseur ; les *Instituzioni di chirurgia medica* de P. Ruggiero, et les *Instituzioni di medicina clinica* de P. Postiglione, avaient le mérite de la clarté, de l'ordre, et des connaissances pratiques. Les *Lezioni di patologia ragionata*, et celles de *Materia medica* de A. d'Onofrio étaient aussi remarquables, et furent également de ce temps estimées par les savants. Les *Elementi di medicina pratica* de G. Ricciardi, et les *Nuovi elementi di patologia* de N. del Giudice, n'avaient pas la même valeur, mais ils contribuèrent beaucoup à l'enseignement de l'art salutaire. De ce temps parut l'ouvrage de L. Chiaverini, *Ricerche sulle cagioni della vita animale*, qui annonçait de quelle belle réputation il allait bientôt jouir parmi les savants. F. Sav. Poli par son essai sur la *Calamita e sulle sue virtù medicinali* voulut attirer l'attention des médecins sur les ressources que leur pouvait offrir la physique. C'était une offrande du physicien au temple d'Esculape.

Il me serait impossible de donner un précis de tous les travaux des médecins de l'époque, sur les diverses maladies, sur les nouveaux traitements introduits, et sur les moyens nombreux

que les sciences fournissaient à l'art de ce temps. Il se peut qu'il y en ait plusieurs qui mériteraient d'être séparés de la foule. Mais il suffit de dire que tous les écrivains de ce temps, dont la critique aurait dû relever les erreurs de leurs ouvrages, marchaient en conformité de la raison et du progrès de leur siècle. Les écrits des savants que nous venons de nommer portaient partout la même puissance d'observation, la même netteté de sens, le même tour négligé; mais avec de la persévérance l'instruction viendra, et avec elle le plaisir que peuvent donner la justesse et la sagacité. C'est aux savants dans la science à s'occuper de l'esprit de ces ouvrages, plutôt que de leur nombre, et même de leur mérite. Pour moi je ne prétends pas prononcer d'après mes propres lumières sur les travaux dans une science qui n'a point été celle de mes études. Je ne puis me demander jusqu'où ces écrivains se sont avancés et dans quel sens ils ont marché. Pour une foule d'autres, je ne pourrais pas même mêler la critique à l'éloge; leurs ouvrages s'entassaient, et tombaient dans l'oubli, comme dans les opérations de la chimie les scories se précipitent d'elles-mêmes.

Il y avait toujours eu dans le royaume un magistrat chargé de l'hygiène publique; mais dans ce temps on établit des médecins spéciaux, chargés de lever les difficultés que présentaient les questions médico-légales. Les progrès dans les sciences physiques et médicales, et surtout ceux si étonnants que faisait déjà la chimie, donnaient à la médicine légale une place plus grande dans l'existence de la justice. Et les médecins légistes se firent bientôt remarquer devant les Cours criminelles par la concision et la sûreté de leurs dépositions. F. Pasqualoni déjà connu par son traité sur les *Morbi delle donne*, fut celui qui par son essai de *Chirurgia legale*, donna le premier ouvrage de médecine judiciaire.

Ce qui est incontestable c'est qu'il y eut une véritable gloire scientifique de l'époque, quoique les connaissances humaines soient dans une si grande dépendance les unes des autres, que leur développement est nécessairement simultané.

Les penseurs repoussés de tous côtés par la folie de l'esprit de parti, s'attachaient aux études des sciences positives. Nos troubles civils inspiraient le désir de s'y réfugier pour enseigner aux hommes comment il faut procéder à la recherche de la vérité. Dans ce temps, les sciences devinrent nos véritables richesses, car leur marche est toujours assurée; elles font chaque jour une découverte de plus, et ne rétrogradent jamais. Les anciens systèmes de physique étaient déjà entièrement anéantis par l'évidence des faits; toutes les suppositions plus ou moins ingénieuses étaient désormais repoussées par les savants. Galvani avait découvert l'action de l'électricité sur l'économie animale, Volta en avait démontré l'origine et la nature, et avait enseigné à la réformer indéfiniment. Ritten, Nicholson, Davy en avaient reconnu et constaté la puissance chimique. Il s'était cependant écoulé un demi siècle à peine, et les notions que l'on possédait sur l'électricité étaient fort bornées, et surtout fort stériles; et dans les premières années de ce siècle, nous étions encore bien loin des merveilles qu'elle a depuis accomplies. Pour ce qui regarde la chimie, on avait déjà renversé chez nous le phlogistique et tout le brillant système de Sthal. Luigi Sementini commençait de ce temps à dévoiler à l'Université cette magicienne du siècle, et bientôt, enrichie de l'analyse et de la synthèse par une série d'expériences qui en facilitaient l'intelligence, cette belle science prit dans l'opinion publique une grande influence. À cet effet il publia son *Trattato elementare di chimica*, mais il n'y eut que De Matteis qui en suivit, par un autre traité, l'exemple, et Papa qui publia son *Apparato di chimica*. Toutefois ces ouvrages ne contenaient que des notions élémentaires. Celles de physique et d'histoire naturelle se répandaient de plus en plus, et aucune de ces branches ne pouvant plus se passer entièrement des autres, l'esprit qui dirigeait les sciences naturelles était déjà mathématique. Ces études progressives devinrent plus fécondes, car ce qui ne contribue pas à l'agrandissement de la science, concourt à la paralyser. La *Fisica* de G. S. Poli avait été déjà publiée, et cet ouvrage at-

testait une connaissance profonde de l'état de la science, une expérience, et un esprit de réflexion qui méritaient d'être pris en haute considération. Mais nous aurons lieu d'y revenir et de louer même beaucoup Poli dans une autre époque.

Ceux qui ont pu étudier la vie d'Antonio Barba, seront eux seuls à même de porter un jugement équitable sur ce savant. Rêveur inoffensif, philosophe sans orgueil, il n'avait pas encore perdu, de ce temps, la lucidité de son intelligence, ni l'énergie de son éloquence. Ses derniers ouvrages sur la méthode facile *di decomporre l' acqua* par l'action combinée du fer et de la chaleur, et ses expériences sur la *comunicazione del moto* furent, de ce temps, des travaux qui suffisaient à sa réputation, mais non pas à sa gloire. Il s'occupait de ses ouvrages avec une activité infatigable, et riait le premier de sa modération, qui étranglait, disait-il, des vérités qui ne demandaient qu'à sortir de sa plume. F. Scotti, par ses *Elementi di fisica matematica sperimentale*, venait, au commencement du siècle, d'attirer l'attention des savants, mais il s'arrêta à ce premier essai. Le *Corso elementare di fisica* par A. Colonna, écrit pour l'institution de l'école Polytechnique, ne s'élevait pas au-dessus d'un horizon bien vaste, mais c'était un travail utile et qui avait une double valeur: c'était une excellente étude élémentaire, et un bel essai de conciliation entre l'ancien et le nouvel état de la science. L'*Introduzione allo studio della natura* par le Comte Michele Milano, est un écrit qui ne forme pas un ouvrage complet, aussi ne doit-il pas être jugé comme tel. La Botanique avait déjà dépassé les limites marquées par Linné. Michele Tenore avait eu de ce temps la direction du Jardin des plantes. Ce savant botaniste qui a conservé jusqu'à l'âge le plus avancé toute la chaleur d'âme et d'enthousiasme dont la nature l'a doué, avait déjà par ses ouvrages fondé la double réputation d'homme éclairé et d'écrivain élégant. Son essai *Sulle piante della Flora napolitana* et son catalogue *Delle piante dell'Orto Botanico napolitano* montraient que ces travaux étaient le fruit d'un profond amour pour la science. C'étaient des travaux d'inclination qu'on re-

connaissait dans les soins affectueux que l'auteur prenait à entrer dans les plus petits détails de ses œuvres. Le traité de V. Briganti, *Clavis systematis sexualis Linnaei* et celui de V. Stellati, *Instituzione di filosofia botanica*, étaient des ouvrages estimables, mais leurs auteurs s'en tenaient à de grands traits parfois un peu vagues.

Les études géologiques avaient été jusqu'au commencement du siècle, plus mêlées de conjectures que d'expériences. Cependant des géologues commençaient à créer cette nouvelle classe de connaissances qui ne la cède ni en intérêt, ni en grandeur aux plus sublimes études des sciences physiques. De ce temps on dut à Giuseppe Melograni le *Manuale geologico* qui recommande l'observation des faits, l'emploi d'une analyse sévère, et l'adoption d'une langue précise. La minéralogie qui se rapprochait déjà de la vigueur des sciences les plus exactes, était dignement représentée par Paolo Tondi, à qui le savoir et les vertus privées avaient mérité l'estime générale. Le talent de cet auteur, qui portait la sensibilité jusqu'à la faiblesse, se fortifiait au lieu de décliner dans sa marche. Son traité de *Mineralogia e di Orittognosia* permettait d'éclairer beaucoup de points encore obscurs de l'histoire minéralogique et géologique de nos contrées, et il en remplissait les lacunes par ses soins assidus et par la distribution qu'il avait adoptée dans l'exposition de notre Musée minéralogique. N. Savaresi fit de ce temps paraître son *Saggio sopra la storia naturale della Martinicca*, et son Rapport sur un *Viaggio mineralogico nelle Calabrie*, où il expose ses observations avec une rare lucidité. Il laissa divers écrits intéressants sur la minéralogie et sur l'histoire naturelle; mais ses notes *Sul minerale di piombo* ne furent publiées que plus tard. Et ce ne fut que plus tard aussi que l'abbé T. Monticelli fit paraître son histoire *De' fenomeni osservati nell'eruzione del Vesuvio*, qui était un prodrome de minéralogie vésuvienne. Pietro Pulli avait déjà publié quelques mémoires économiques lorsqu'il donna ses *Instruzioni teorico-pratiche sul nitro*, qui annonçaient un savant d'une rare perspicacité. L'anatomie comparée, la gloire de notre siècle, avait

aussi ses représentants, mais il nous manquait les entomologistes, qui comme Malpighi et Redi eussent voulu étudier la mystérieuse existence des insectes. Cependant G. S. Poli avait, au commencement du siècle, fait paraître ses remarquables *Considerazioni sopra i testacei*. Tenore avait publié son excellent mémoire sur une *Nuova specie di squatro*, et Filippo Caulini dans son ouvrage sur les *Polipi marini* en faisait connaître la structure et les fonctions de leurs organes.

Le temps des batailles et des victoires prodigieuses était aussi celui des sciences physiques et des sciences mathématiques. Ainsi les sciences exactes qui avaient tant gagné dans le mouvement révolutionnaire de la France, prenaient aussi dans le royaume un nouvel essor. On sentait, dans une époque d'épée, le besoin impérieux des chiffres et du compas, on voulait partout multiplier les forces de la guerre. Ces sciences d'ailleurs ne tiennent par aucun point de contact aux théories politiques.

Ainsi, comme la chimie allait désormais renouveler le monde en le décomposant en quelque sorte par l'analyse, et en le recomposant par la synthèse, la physique se dépouillait également de ses vieilles idées par l'analyse, les mathématiques se rajeunissaient, et toutes leurs parties se prêtaient de mutuels secours. L'Académie des sciences rendait alors des services incontestables à l'esprit humain. On vit paraître dans les Collections de cet Institut un grand nombre de notices et de mémoires relatifs aux mathématiques. Mais toutes les découvertes et les grandes vérités venaient d'autre part.

Le Nestor des sciences exactes était toujours N. Fergola, qui préférait encore, comme il préféra toujours, la méthode synthétique. Ame exclusivement éprise de la gloire des sciences, et dont la vie s'écoula sans épreuves et sans combats, simple par goût, et modéré par caractère, il avait une grande fermeté dans les idées, et scrutait attentivement celles des autres, sans cesser d'être fort attaché aux siennes. Cependant, bien qu'il ne méconnût point sa force, il avait une grande modestie qui se manifestait dans sa conversation, comme dans ses écrits.

Son traité de l'*Arte d'inventare*, et l'extrait de l'*Arte Euristica* montrèrent, de ce temps, qu'il était né surtout pour perfectionner ce qu'avaient fait ses devanciers et pour surmonter les difficultés qui les avaient arrêtés. Le Général Parisi, Guidi, Fazio, Visconti, Perugini, Muscio jouissaient aussi de leur vieille réputation. Ils représentaient encore cette vive intelligence, cette clef de la science qui avait ouvert aux Italiens les portes de la vérité. Farias cultivait avec succès la branche de la physique mathématique, et s'efforçait de propager l'étude de la mécanique céleste. Ses éléments de *Geografia matematica* sont même aujourd'hui dignes d'être cités. O. Colecchi doué d'une sagacité et d'une pénétration incomparables, publia de ce temps ses *Riflessioni*, et peu après, son traité du *Calcolo differenziale ed integrale*, et celui de l'*Analisi applicata alle tre dimensioni*. Par ces ouvrages il montra qu'il avait autant d'invention dans l'esprit que de rigueur dans les démonstrations. Il y eut encore d'autres ouvrages estimables qui tenaient à un but unique : l'institution de l'école Polytechnique. Le Général Costanzo, militaire distingué et savant très-estimé, qui en avait la direction, en conçut le dessein et le fit exécuter par les professeurs de l'établissement. Ainsi G. Rodriguez publia les *Elementi di algebra*, F. de Luca l'*Analisi a due coordinate*, la *Trigonometria* et la *Planometria*, Colecchi l'*Analisi a tre coordinate*, Farias la *Geografia matematica*, G. Alfano la *Sterometria* et la *Geometria descrittiva*. Ce dernier étant le premier ouvrage de ce genre qui parut dans le royaume, il ne pouvait avoir par conséquent les caractères généraux de la science, mais c'est lui qui donna la première impulsion. L'abbé N. Massa fut chargé de faire un traité de *Meccanica*, qui étant fondé sur les principes synthétiques, ne correspondit pas à l'harmonie de l'institution générale. Ce sont ces savants qui ont puissamment contribué à répandre parmi nous et à généraliser l'étude des mathématiques ; ils désertaient la méthode synthétique, et jetaient les véritables fondements des sciences exactes.

CHAPITRE IX

Caractère de la littérature de la première époque de la conquête.

C'est ainsi que se termina ce premier période de la conquête, qui avait bâti sur un sol jonché de ruines, sans pouvoir en employer les débris. La société était établie en vertu de certains principes qui avaient encore, au commencement du siècle, de la vigueur et de l'avenir. Religion, royauté, aristocratie, bourgeoisie, esprit de gentilhomme, esprit de monarchie, patriotisme, formaient encore de fortes et de vives convictions, faisaient fermenter les dévouements, et battre tous les nobles cœurs. La littérature avait cessé d'être celle d'un cénacle de beaux esprits, lettrés, oisifs, uniformément croyants. Les douloureuses épreuves de la fin du siècle les avaient éclairés, et l'expérience, tristement subie, avait rectifié le sens politique des écrivains. Elle n'avait pas encore disparu cette littératnre sérieuse, intelligente, qui glorifie un pays; la flamme vivifiante des bonnes études ne s'était pas éteinte. La conquête avait pris à tâche de reconstruire jusque dans ses fondements l'édifice des siècles, sans tenir compte des résistances qui allaient se dresser devant le nouveau pouvoir. La littérature se sentit tout-à-coup lancée dans une carrière nouvelle, sur un terrain agité et brûlant. Et comme toute cause victorieuse a ses flatteurs, les calomnies les plus noires furent prodiguées à la puissance déchue. Notre littérature aussi devait offrir le triste exemple de la lâcheté des arts, et de la servilité du talent. Pendant deux années entières notre littérature fut accompagnée du son lugubre du tocsin qui frappait l'air du glas de la guerre civile. Ainsi le temps étant venu des paroles aigres, et

des regards foudroyants sur le passé, les écrivains prirent aussitôt le ton, le langage, et les sentiments des vainqueurs. Cette influence mortelle allait infecter les lettres, les arts, et jusqu'à la philosophie, si ce n'eût encore été une littérature plus égarée que corrompue, et la génération plus souffrante que pervertie.

Cependant bientôt après on en vint à une société matérielle, où chaque genre de dépravation eut ses autels, où l'on vit peu à peu s'élever de toutes parts la lutte contre l'utile et l'honnête. Les exemples du vice heureux troublèrent alors toutes les pensées, et les mœurs publiques toléraient même ce qui ne s'avouait pas. Il n'y eut donc plus parmi les gens de lettres que la même incrédulité à la sagesse des hommes et à la vertu des femmes. Le scepticisme profond, dont les ouvrages du temps offrent plus d'une trace, était la preuve d'une complète démoralisation. On ne conçut alors qu'une littérature factice et d'imitation étrangère. Quand on ne pense plus, on exagère tout; et ce sont les défauts qu'on exagère quand les qualités d'une littérature ont perdu le prestige de la nouveauté. La critique doit s'humilier un peu au souvenir de la littérature de ce temps, qui d'ailleurs était plutôt une conversation qu'un travail. On s'exerçait encore sur tous les objets de la pensée humaine, mais on ne rencontra plus d'hommes d'un génie vraiment supérieur, ni de talents originaux. Le temps des guerres civiles est, peut-être, aussi favorable à la sève littéraire qu'il l'est peu au bien-être des peuples. Mais l'imitation ne nous donnait que cette mobilité d'analyse qui s'attache indistinctement à la guerre, à la politique, à la littérature, à la civilisation toute entière.

Parmi les ouvrages échappés à la jeunesse de ce temps, il n'y avait plus sur les lettres ce goût vif et vrai, antique et naturel de nos classiques. On avait plus de fougue que de maturité dans les idées; le génie de la belle antiquité ne revenait plus ranimer de sa flamme les études nationales; on ne lui demandait plus un souffle inspirateur et désintéressé. Il y avait bien encore de ceux qui aimaient à fouiller dans la nuit des âges,

pour y puiser ce qui sut éclairer la vie et la pensée de nos aïeux. Mais ils heurtaient trop les idées triomphantes. On n'eut plus qu'une intelligence vive et servile des beautés de la littérature ultramontaine les plus étrangères à nos mœurs. C'était une admiration qui n'était ni ingénieuse, ni savante; on ne se souvenait plus que des auteurs français, quand il fallait créer quelque chose.

Les vieux lettrés n'abordaient plus, il est vrai, les utopies du siècle précédent. Ils avaient cru à la régénération possible, et on était retombé sous le joug d'un despotisme violent. L'illusion était détruite; ils renonçaient dès-lors à toutes les théories de perfectibilité sociale. Cependant tout en acceptant les doctrines des jouissances épicuriennes dans la vie, ils avaient repoussé de la philosophie les rèves panthéistes de Rousseau ; ils ne s'agenouillaient plus devant les autels, mais ils ne déifiaient pas non plus Voltaire. Comme le nouveau pouvoir, à peine élevé, chancelait déjà sur le sol mouvant qui le portait, tout dans le premier période semblait vague, incertain, menaçant, tout sentait la poussière et le néant ; ils crurent qu'un gouvernement devient plus violent en raison de ce qu'il est plus mal assuré. Imposer le nouveau pouvoir par les licteurs et par le glaive fut donc alors la doctrine des hommes de lettres, et la violence leur conviction. Ce fut le temps du cynisme, de l'abrutissement de l'émigration républicaine, qui revenait implacable, et de l'ambition ajournée. Les lettrés n'avaient eu en vue que de décrier la royauté exilée, et leurs œuvres avaient exprimé le temps.

Dans le second période, il n'y avait plus ni l'étonnement, ni l'ivresse de la victoire. Les lettrés étaient impatients de la voir organisée et d'en goûter les fruits. L'action administrative, de son côté, en réformant le pays, voulait aussi réformer les lettres. Le nouveau pouvoir qui aimait une littérature disciplinée et officieuse, prodigua bientôt toutes sortes de caresses aux talents assouplis ou serviles. La censure n'eut d'autre but que la politique de la police; la presse ne fut jamais plus entravée, quoique dans ce temps d'ostentation il fût bien

rare de voir passer les intérêts du pays avant les exigences de l'ambition. Ainsi on dissimula les pensées hardies, s'il y en eut, ou fortement réfléchies, et on ne vit plus dans les ouvrages de vastes et profondes conceptions de l'esprit.

Pendant les premières années il avait été impossible d'inspirer des études sérieuses à une génération tout occupée de renversements d'empires, et de remaniement de couronnes. Quand on commença à revenir du premier étonnement, l'esprit du temps devenu tout-à-coup plus vif et plus impatient, ne pouvait que difficilement se soumettre à de longs et pénibles travaux. Dans l'affaiblissement des études classiques, à peine y eut-il quelques bons esprits qui en conservassent le dépôt. L'adoration du passé était considérée comme une forme de matérialisme. Le culte pour la pureté du langage fut renié. Le style fut seulement du style parlé, si l'on peut s'exprimer ainsi; on ne supportait que les phrases coupées, et la vieille langue fut profanée par toutes sortes de néologismes. Les livres, les études, la langue de l'antiquité furent négligés et délaissés dans ces vieux sillons d'une littérature dédaignée. Quant à l'éducation on accordait ouvertement à la nature physique un grand empire sur la morale. C'était l'esprit du XVIII[e] siècle; on ne voulait comprendre que le seul mécanisme matériel de la société, la partie morale échappait. Le génie poétique n'enfanta rien de grand, rien d'inattendu; on gaspillait l'or pur de la poésie italienne, et les œuvres d'imagination ne furent au fond que des œuvres de science et d'industrie. Celles de quelque portée appartenaient à cette génération poétique encore nourrie du doux et ravissant souvenir des lettres anciennes. Il n'y eut de voix que pour louer le nouveau pouvoir, sans toutefois varier les formes de la louange. L'art dramatique perdit ses éléments de vitalité. La comédie ne fut plus celle qui savait le mieux réunir à l'utilité de la leçon morale, le mérite de la composition et du style. L'opéra-comique n'eut plus cette gaieté qui ne peut se remplacer par aucune faculté de l'esprit. La peinture manqua tout-à-fait de justesse et de naturel; le bronze, le marbre, la toile, empreints de la pensée du temps, n'eurent

plus le caractère italien d'autrefois. Il n'y eut que les compositions musicales qui ne cessèrent de charmer encore l'Europe entière. On devint partisan de la fatalité en histoire, et l'exigence des cas put décharger les hommes de la responsabilité des faits, et la prendre sur elle-même. On applaudissait à cette histoire qui n'attend pas la postérité, et qui prétend se faire impassible avant le temps. Cependant l'intérêt de la cause à laquelle les auteurs s'étaient voués, les dominait nécessairement. La critique n'osait plus analyser les lois du langage et en fixer les règles, depuis les détails de la grammaire jusqu'aux modèles achevés de l'éloquence. Elle ne s'occupa plus qu'à tracer, parfois au hasard, quelques-uns de ses plus vifs souvenirs, et à glisser quelques lignes sur les beaux-arts, à louer avec complaisance, à blâmer rarement, à décider vaguement. Mais en même temps la critique se faisait un jeu de sacrifier une volée d'épigrammes à l'austère mission d'éclairer et d'instruire.

Le barreau seul, par la publicité des débats, quand une belle cause réclamait l'appui d'un orateur, ou qu'une noble indignation enflammait son âme, retentit souvent, il est vrai, d'une sublime éloquence. Il n'y eut proprement que les sciences exactes qui prirent un nouvel et admirable essor, car les sciences ne tiennent par aucun point de contact aux théories politiques. Le culte des sciences positives plus caché au vulgaire, a moins d'éclat, mais aussi moins de danger. On s'occupa de vérifier et de classer dans les règnes de la nature les innombrables découvertes, et les conquêtes devenues déjà merveilleuses des sciences physiques et des mathématiques. Ce qui manquait surtout de ce temps c'était cette infatigabilité à la poursuite d'un même but, et la constance du travail dans une même pensée. Néanmoins plusieurs savants prouvèrent que les sciences avaient aussi leur héroïsme, et qu'elles savaient se suffire à elles-mêmes. Ce furent les seules victoires pures et magnanimes de l'intelligence, qui entretinrent en nous le feu intérieur, la lumière, la vie. Mais ce sont elles aussi qui iront bientôt engendrer l'indifférence des nobles jouissances de l'esprit. Cette preuve avait été déjà triste pour les lettres; du moins ose-t-on espérer qu'elle servira de leçon.

CHAPITRE X

Des changements graduels commencent à s'opérer dans l'opinion publique — Fermentation patriotique qui s'éveille au milieu des guerres et des malheurs de l'époque — Le désir de l'expulsion des étrangers et de la restauration commence à agiter les esprits et à les ramener à la paix — La littérature en 1814 prend une physionomie qui marque une ère nouvelle — La direction de l'esprit public échappe au pouvoir officiel — Le ministre Giuseppe Zurlo protecteur des lettres et des arts dans le but de rallier les opinions — Le mouvement littéraire donne l'indépendance au talent, et communique la confiance aux lecteurs — Vivenzio, Valletta, Pasquale Liberatore, Lauria — Restauration de la littérature classique et but moral de l'instruction — Avellino, Paolo Araneo — Impatiences de la nouvelle génération — L'équilibre du pouvoir étranger devient impossible; il s'écroule tout-à-coup.

Il s'opère au sein des sociétés des changements graduels et presque imperceptibles qui affectent d'une manière bien plus puissante le bonheur d'un pays que les révolutions politiques. Souvent les lentes et silencieuses révolutions qui surgissent dans la littérature et dans les habitudes domestiques renouvellent sans cesse la société, et la placent sur un plan plus ou moins favorable à ses intérêts. Il est impossible de méconnaître l'influence de la littérature sur les esprits, et cette alliance entre les lettres, et l'état des mœurs est désormais un lieu commun sans cesser d'être une vérité. Or il s'opérait déjà, vers la fin de la domination étrangère un renversement d'idées morales; il y avait toute une révolution accomplie au fond des âmes.

Sous l'empire d'une pression extérieure facilement subie, on avait touché précipitamment et témérairement à de grands intérêts. La conquête avait opéré une étonnante transformation

dans les mœurs et dans les habitudes, et les habitudes avaient pris la place des affections naturelles. La génération nouvelle entrait dans un monde plus facile que scrupuleux, plus ambitieux de fortune que de grandeur, on n'avait que son individualité à constituer, et son avenir à assurer. La société avait remplacé la vertu par les convenances, la probité par les saillies de l'esprit, la morale par l'élégance, l'amour par la galanterie. L'amour même n'eut plus cette délicatesse qui peut parfois tenir lieu de moralité. Bientôt il n'exista véritablement plus parmi nous que le seul intérêt du plaisir et par conséquent de la fortune. L'insouciance mettait en doute les affections du cœur. Le vice même avait perdu ses illusions, c'était un égoïsme de sensualité, une stupide recherche de jouissances brutales, c'était un épicureisme dépouillé de son élégance même. Quand les jouissances morales n'ont plus d'attrait, l'esprit humain cherche nécessairement les plaisirs purement sensuels ; on obéit aux impulsions de la vanité.

Il y avait à Naples une telle folie d'imitation que tout y devait être jeté dans la même moule qu'à Paris. Cette fureur de démolir le passé, qui se glissait dans les salons, exprimait l'épuisement de la société. C'était une réaction stérile vers les dissipations, on était avide de tout ce qui remue la vie. L'activité violente et fébrile à laquelle les Français sont accoutumés, avait gagné les esprits. Tout était devenu un réflet de leurs habitudes élégantes, enjouées et légères. Peut-être recevaient-elles un vernis plus séduisant encore de la vivacité méridionale. On établit des maisons de jeux publics, et toute hiérarchie disparaissait devant le tapis vert, comme dans les duels journaliers, et devant la mort. On n'était jamais sûr du lendemain, toute la société ne paraissait qu'un jeu. C'était une frénésie pour le plaisir. Une ode, comme un morceau de musique, un beau Bacthylle, remuaient les salons. La danse était professée comme un art, on ambitionnait les renommées de la scène, on avait surtout cette ambition à la Cour, au milieu de tant de fortunes nouvelles et de courtisans frivoles, mobiles, avides de plaisirs et d'argent. On croyait ne pouvoir

trop se rapprocher de Paris, on parlait français partout, le goût et l'imitation de la France semblaient un gage de fidélité au gouvernement, une marque de compromission politique.

Mais ce n'était plus le temps où la France avait joui d'une juste célébrité par l'art de plaire, et de vivre en société. Ne pouvant nous communiquer cette vieille grâce de conversation qui suppose l'éducation la plus distinguée, on nous inoculait une avilissante gaieté. L'arme de la moquerie, les piqures d'une raillerie froide et indifférente tuaient dans les salons les plus vives espérances, qui pouvaient porter à l'enthousiasme de la gloire. L'insouciance dédaigneuse pour les lettres exerçait un grand pouvoir pour glacer le talent et anéantir l'espoir de la jeunesse. Les jeunes gens, d'ailleurs, élevés seulement pour aller se battre, étaient nécessairement sans amour et sans intérêt pour la littérature et les beaux-arts. Ils n'aimaient que cette joie pétulante, parfois déplacée, et qui s'écarte souvent des bienséances. On prenait même les souffrances du pays pour objet de railleries, et on mettait si peu d'importance aux institutions et aux lois nouvelles qui gouvernaient le royaume, qu'on les livrait aux hasards d'une insouciante moquerie. La guerre continuelle, et l'esprit militaire qu'elle amène à sa suite, enfantent naturellement le mépris des manières et l'impatience contre les lois. Ce qui pervertissait surtout la morale c'était un besoin de faire de l'effet, et pour lequel on avait même souvent recours au vice afin de se faire remarquer. Ainsi, tandis que le commerce maritime était anéanti, que les capitaux étaient dissipés, et que le credit semblait perdu pour jamais, il n'y avait que le vice insolent qui se mît au-dessus des atteintes du ridicule; car on se permettait de plaisanter sur ses propres vices. On tarissait ainsi la source même de la confiance et de l'exaltation, par la perte totale de l'émulation, que pouvaient exciter les récompenses de l'opinion. Le vice radical de l'époque était l'oubli du droit et des bienséances, l'indifférence politique et religieuse, peu de foi, peu de capacité, peu de mœurs. Ainsi mœurs privées, habitudes, mœurs publiques, tout subissait la même influence. Les dogmes épicuriens devenaient un

code de morale ; l'urbanité et l'atticisme, le cynisme, la licence dégoûtante, l'amour de la gloire, le mépris des hommes, et les résolutions courageuses : voilà le chaos que présentait la société de l'époque. Dans le civil c'était l'indifférence et le dedain ; on n'était pas assez habile pour être modeste. Dans le militaire c'était l'affectation d'une supériorité insolente. Il fallait au public et à la gloire même quelque chose de théâtral.

Ce mouvement de la société devait nécessairement se confondre avec le caractère général de la littérature, qu'on a souvent dit être l'âme humaine tout entière. La littérature doit être mauvaise quand la société est faible et corrompue ; elle n'est plus la sauve-garde des mœurs qui l'inspirent, car ce sont partout les mœurs qui se reproduisent dans les lettres. La littérature ne puise ses beautés durables que dans la morale la plus délicate, et tant d'évènements décidés par la force, tant de crimes absous par le succès, tant de sentiments généreux devenus l'objet de la moquerie, devaient la corrompre et l'affaiblir.

Durant le premier période de la conquête les sévices inhumains avaient semé la discorde, perpétué les combats, séparé en bandes ennemies la nation entière. Les esprits, d'ailleurs, occupés au travail difficile du nouvel établissement, tout affairés de politique, avaient eu peu de temps et d'attention pour les lettres. Néanmoins la littérature commença à prendre une direction toute différente de celle du siècle précédent. Les écrivains solitaires s'étaient auparavant livrés à leurs propres impressions, maintenant, inspirés par l'amour de plaire à la société, ils se conformaient naturellement à ce qui pouvait la satisfaire. La littérature qui avait été jusqu'à la fin du siècle précédent, classique dans l'acception ordinaire de ce mot, devint tout-à-coup populaire et licencieuse. L'imagination des gens de lettres avait été frappée de la grandeur du drame, qui sous la domination étrangère, se développait à leurs yeux. Agités chaque jour par l'émotion de tant de nobles espérances, et par le spectacle de tant de changements, ils s'étaient flattés de voir se réaliser tant de spéculations et de vœux philo-

sophiques. Ils s'étaient pris facilement à l'espoir d'une réforme vraiment nationale ; ils avaient cru voir dans un prochain avenir l'accomplissement de toutes les promesses de la philosophie. Rajeunis par la conquête, selon eux, ils avaient peur des anciennes institutions et des vieux priviléges, aussi avaient-ils d'abord repoussé de toute leur force l'ancien régime. On s'était persuadé qu'il fallait faire de même une révolution dans les lettres, et on avait commencé par renier les deux peuples anciens, dont la littérature et l'histoire font encore aujourd'hui notre principale richesse intellectuelle. On voulut donner aux règles du goût la plus grande latitude, et la littérature ne fut bientôt plus dominée par l'imitation traditionnelle. C'était par l'innovation systématique qu'on avait rêvé en littérature la surprise de déploiement, et l'éclat d'aventure. Ce fut bientôt la surabondance du talent sans direction et sans règle ; et le bon goût, qui ne doit être que l'observation raisonnée de la nature, le goût des lettres italiennes, ne parut plus que par moments et par caprices. La littérature française devint la grande ressource des écrivains, plus sûrs de leurs sentiments que de leurs principes, ils la suivaient à la piste, et tous s'en pénétraient par la manière dont les uns en subissaient l'influence, et peu seulement y résistaient. Aussi est-ce surtout dans le genre frivole qu'on avait voulu profiter de la liberté que l'on croyait avoir acquise en littérature. Mais elle n'avait point eu un sens libre et spontané. L'époque n'avait pas marqué par son indépendance ; ce temps-là était cynique par les mœurs, plutôt qu'indépendant par la pensée.

Cependant ces agitations, ces secousses qui réagissaient sur l'esprit d'un peuple, et qui créaient le besoin d'une littérature plus expansive et plus populaire, ces changements par lesquels la littérature traditionnelle s'était affaiblie et ensuite effacée, pouvaient donner encore de nouvelles inspirations au talent. Mais la soudaine et active circulation des idées nouvelles fut comme un souffle de forge qui attisa le feu des intelligences, et cette rapide substitution de littérature fut une révolution dans le goût qui eut tous les écarts, toutes les erreurs, et tous

les désordres qui accompagnent les révolutions. La nouvelle littérature fut brusque, et pen scrupuleuse dans le langage; elle eut tous les caprices de l'imagination indépendante, toutes les allusions contemporaines qui ne font point vivre les ouvrages. La vulgarité du langage, comme celle des opinions, devait nécessairement et à beaucoup d'égards, faire rétrograder le goût et la raison. Le despotisme des passions politiques devait nuire au véritable talent, et troubler cette confiance en ses propres forces, dont il a si souvent besoin. L'estime errante ne savait où se fixer.

Mais peu à peu les littérateurs avaient été détrompés de leurs premières et plus pures espérances. Ils s'étaient montrés favorables à la cause de la France, parce qu'ils en espéraient l'amélioration de leur sort. Ils avaient rêvé une révolution littéraire à côté d'une révolution politique. Mais bientôt les entraves, dont un pouvoir ombrageux, intolérant de toute liberté de pensée chargeait le talent, tout en paraissant l'honorer, causèrent dès-lors l'impatience et le découragement. Le nouveau pouvoir ne désirant établir qu'une littérature officielle, comptait l'admiration parmi les actes d'obéissance, et ne voulait d'autre enthousiasme que celui de la victoire. Il s'imaginait qu'en commandant et en contrefaisant l'enthousiasme, il le ferait naître. Il ne pardonnait au talent que quand il abdiquait son indépendance. Ainsi une nation, chez laquelle la pensée avait si peu de liberté, et l'émulation si peu d'objets, pouvait-elle avoir toute sa valeur? Et on avait trop besoin d'inspirer la crainte pour exciter d'aucune manière l'esprit des écrivains. Peu à peu une révolution servile s'opéra dans les esprits, la littérature ne fut plus frappée en rien de ce qui se passait autour d'elle dans le domaine politique et national. Tout ce qu'il y avait encore de goût pour les arts d'imagination, après le renversement de l'ancienne monarchie, s'affaissa; l'enthousiasme, s'il en restait, ne fut plus nourri que dans la réflexion et les malheurs. La pensée même parut asservie. Les lettres n'offrirent plus dès-lors qu'un intérêt secondaire. Vers la fin de la première époque il n'y avait presque

plus de persécutions, ni de bourreaux, mais des désœuvrés, des méchants, des ambitieux qui dévoraient les places et qui cherchaient les agréments de la vie parmi les honneurs du pouvoir.

Les littérateurs assouplis, se plaçaient sous la direction du gouvernement, ils entouraient les ministres étrangers pour se créer un patronage. Ainsi autour des places il n'y eut plus qu'une chaîne de protecteurs et de protégés. Les ambitieux, les adulateurs du pouvoir, toutes les vanités, toutes les cupidités surgirent alors de toutes parts. De-là le besoin général de flatter, de se prosterner, de ramper. Toutefois les encouragements que la plupart des gens de lettres en obtenaient n'avaient ordinairement d'autre source que celle de la police. C'était elle qui dictait aux écrivains les opinions qu'ils devaient avoir sur la politique, sur les livres, et sur les individus. Tout leur esprit, pendant deux ans, avait consisté à répéter les phrases que le gouvernement faisait publier pour son usage. Les médiocrités littéraires qu'avait soulevées un moment l'esprit de parti, avaient commencé par chanter la gloire de l'empire, et par frapper de toutes leurs forces le pouvoir déchu ; et leurs poésies n'avaient été que les satires Ménippées de l'époque. Maintenant les facultés humaines ne servaient plus que comme de dociles instruments du pouvoir, les esprits étaient avilis par la compression. Les harangues d'apparat n'étaient que de fatigantes prostrations ; on épuisait toutes les formes de l'éloquence.

Par cette humiliante prétention à un rayon d'or de la nouvelle puissance, on méconnaissait l'ingénieuse délicatesse qui rehausse souvent même la flatterie. On jetait à la face des ministres étrangers les louanges les plus impudentes. Parmi les flots d'adulations qui venaient battre leurs pieds, on remarqua celle de F. Daniele qui dans une dédicace eut l'effronterie de donner à Saliceti la qualification d'âme innocente! Jamais la flatterie pour un homme puissant ne fut poussée plus loin.

Ainsi les faveurs du pouvoir n'avaient fait que dénaturer de plus en plus la littérature, et ceux qui profitaient des bonnes

grâces des dominateurs, étaient ceux qui s'efforçaient le plus d'en adopter les mœurs, les opinions, et d'entraîner les autres à leur suite. Autrefois les Vice-rois d'Espagne n'avaient eu d'autre mission que celle de détruire chez nous la nationalité et d'étendre autant que possible l'influence espagnole. Ils avaient cru aussi qu'il était surtout nécessaire d'étouffer non-seulement les animosités, mais encore l'énergie, et jusqu'à la pensée de la nation. Mais pendant le XVIe et le XVIIe siècle, dans toutes les dédicaces agenouillées au seuil des ouvrages même les plus sévères, on n'adressa jamais aux Mécènes du temps d'aussi basses adulations. C'était, il est vrai, un hommage ampoulé, mais sincère; on le devait à la naissance, à la grandeur, dans lesquelles le temps avait foi. Mais flatter tout en méprisant le pouvoir et les dignités, c'était le métier des valets les plus effrontés. Ainsi un auteur, qui plus tard devait amuser le public par ses folies, Domenico Bocchini, publia son chant de l'*Inferno*, dans lequel il dénigra par des allusions transparentes et peu généreuses, les ouvrages des écrivains les plus médiocres. Bocchini, était un homme bizarre et chagrin qui avait de l'esprit en vers, mais qui était ridicule par défaut de talent, lors même qu'il avait raison. Par son éducation inégale et interrompue, il s'était entiché de cette manie de purisme, qui devait plus tard infecter plusieurs écrivains d'ailleurs recommandables. Le chant de l'*Inferno*, qui fit quelque bruit, ne dévoilait point dans l'auteur ce caractère de droiture et de bonté que l'on aime tant dans les écrits. Mais le mérite de ces sortes d'ouvrages n'est d'ordinaire que dans la malignité du cœur de l'homme.

Ainsi nul accent de l'âme ne pouvait percer à travers ces écrits assermentés à la crainte ou à la bassesse. On appelait abstraction toute règle fixe, on plaçait la conscience dans le dévouement au pouvoir. Néanmoins il y eut quelques écrivains qui songèrent plus d'une fois à ne plus courber le front devant un pouvoir qui était blessé des allures indépendantes de la littérature. Ils sentaient la beauté des lettres, ils appréciaient la grandeur de leur rôle dans la vie des âmes et

des sociétés humaines. Mais avec de la hardiesse dans l'imagination ils n'avaient que de la timidité dans le caractère. Souvent c'étaient les officiers français qui dérobaient les écrivains à la persécution. Ainsi, lorsque Vincenzo Catalano soufflait dans un pamphlet le libéralisme, implacable ennemi des Bourbons, ce furent des officiers français qui en obtinrent l'élargissement, et qui l'emmenèrent en triomphe chez lui. Par la protection des autorités françaises, d'autres pamphlets donnèrent aussi lieu à des scènes scandaleuses qui aigrirent fortement les imaginations déjà inquiètes et souffrantes. Cependant, que sont devenus tous ces ouvrages de la première époque, tous ces éclats de scène, toutes ces réputations qui faisaient tant de bruit chez les contemporains? Le temps dans sa course fugitive n'épargne point les ouvrages médiocres; ils sont tombés avec les souvenirs et les goûts de l'époque.

Les révolutions morales préparent les politiques, et les idées d'ailleurs marchent bien vite à Naples; elles dévorent le passé. En 1808 l'ordre social essayait de reprendre peu à peu le dessus, mais quoique aucun point du royaume ne fût plus dans un état d'insurrection, les provinces étaient encore du moins dans l'insoumission. Le brigandage les ravageait, les abus, les malversations naissaient et se multipliaient encore comme un fruit naturel de la situation. Le pays succombait sous le poids des impôts. La tyrannie civile se chargeant encore de pourvoir aux besoins de la guerre, l'égoïsme avide, l'esprit de licence, et le dédain pour la justice et la probité faisaient de tristes progrès, et suscitaient des désordres qui attiraient sur le nouveau gouvernement une grande déconsidération. L'improbité des plus hauts fonctionnaires enfantait des scandales éclatants. Ainsi, tandis que quelques ambitions mal satisfaites criaient à l'ingratitude, on commençait généralement à revenir de cette exubérance d'activité téméraire, de ce besoin de grandir qui s'empare des partis triomphants. On voyait déjà circuler parmi le peuple des épigrammes, des chansons pleines de haine et de menaces contre les étrangers. Mais ce ne fut qu'en 1813 que commença la véri-

table transformation de la société. Les avantages obtenus du gouvernement, tels que l'amélioration des lois et de la jurisprudence, celle de l'éducation publique, les encouragements accordés aux sciences, afin de se donner un faux air de sagesse philosophique, ne pouvaient point compenser le joug avilissant qu'il faisait peser sur les esprits. L'administration n'avait ni la loyauté de l'esprit de la noblesse, ni le dévouement d'autrefois aux principes monarchiques ; on n'affichait que la fermeté gouvernementale, et les fonctionnaires n'avaient que de la servilité. Le gouvernement n'était pour eux qu'un simulacre qu'on sert tant qu'il existe. Ainsi l'État ne subsiste que par le respect de la loi et des pouvoirs établis, et cependant la corruption s'était étendue nécessairement de l'administration à l'armée. En 1813, au milieu des guerres et des malheurs de l'époque les maux furent bientôt oubliés ; on se hâtait d'espérer, et il se répandait déjà dans le royaume une fermentation patriotique qui devait bientôt produire ses effets. Le vieil esprit du pays mécontent, divisé, harassé par tant de mécomptes, affaibli si longtemps par le contact des étrangers, s'éveillait tout-à-coup. Déjà s'annonçait une autre génération littéraire, dont le caractère était moins prononcé, les haines contre le passé moins ardentes, les querelles moins vives.

Il faut avouer que les circonstances étaient devenues bien favorables au retour de ces idées. L'organisation sociale était profondément modifiée. Il n'y avait déjà plus de lien entre les subdivisions de la société. La passion de l'égalité avait poussé tous les hommes de quelque valeur à pénétrer dans les rangs réservés à la naissance, et à substituer à la noblesse du privilége, la noblesse du mérite. En 1813, les prétentions de l'esprit commençaient à remplacer celles du rang. La richesse, il est vrai, allait détrôner l'aristocratie, et le talent lui-même commençait déjà à être méprisé, s'il était pauvre. Mais les classes inférieures connaissaient la force de l'intelligence. Elles voulaient en user, et la conscience de leur importance ajoutait à leur force. Le respect des races était déjà éteint, et l'impulsion intellectuelle était grande. Tandis que toutes les aristo-

craties se détrônaient, la plupart des hommes de lettres, élevés au hasard, et avides de succès, s'efforçaient de parvenir à la hiérarchie sociale. Les écrivains cédaient la plupart au besoin de se faire hommes publics. L'intelligence étant un pouvoir, et la fortune le but, une multitude de demi-savants encombraient le passage. C'était une fièvre de prétentions, et de désirs. Le premier mouvement littéraire avait eu son développement, et s'était déjà épuisé. En 1813, il languissait, il retournait sur lui-même, il attendait une autre impulsion. Si au commencement de la domination étrangère, on avait jeté sur les mœurs un grand voile d'affectation, et si les vices eux-mêmes avaient été falsifiés, maintenant l'esprit public saturé de scandales, se révoltait. Toutes les espérances de la littérature, toutes les fortunes naissantes de l'esprit, qui avaient caressé les opinions étrangères, étaient fatiguées; l'ambition satisfaite appelait le calme, dont elle avait tant besoin; elle n'avait plus à beaucoup près, ce sourire infernal qu'elle avait montré sur les ruines qui étaient son ouvrage. Elle flattait déjà par-dessus tout l'indépendance de l'esprit.

Le temps des vengeances politiques était passé. Les rigueurs silencieuses avaient remplacé les persécutions éclatantes et les échaffauds. Ainsi il se manifestait partout un retour de tous les sentiments généreux par la seule force de la conscience publique. On ne voulait plus marcher sur ce qui était tombé; on se rapprochait de cette classe dont on commençait à plaindre les malheurs, sans en désirer le triomphe, car, à Naples, la société a plus de commisération que d'ironie. L'opinion désormais douce et conciliante commandait la modération aux partis. On dédaignait tout-à-fait l'inspiration du libelliste, et ces pamphlets qui ne pouvaient que créer parmi nous le désordre, envenimer les haines, et creuser l'abime entre les opinions. On fera mieux, disait-on partout, d'oublier les griefs et les rancunes pour travailler ensemble au bien du pays. Ainsi tous ces petits ouvrages qui n'appartenaient pas à l'art, mais à l'histoire polémique des premières années de la conquête, étaient déjà oubliés. On ne les regardait plus que

comme un talent perdu, et une verve éteinte. D'ailleurs les évènements ramenaient rapidement aux souvenirs de la dynastie légitime, le ressort de tout un peuple se redressait au mot d'indépendance. L'esprit des vaincus cessait peu à peu de se modeler sur celui des vainqueurs ; on se retraçait la haine inflexible du despotisme militaire, sous lequel il aurait fallu courber à jamais la tête. Le désir de l'expulsion des étrangers, et de la restauration de cet âge d'or qui avait précédé l'invasion française, agitait à cette époque le cœur de toutes les classes. Il y avait chez les uns trop de vives convictions, et chez les autres trop de haines pour accepter une transaction avec l'étranger. Chaque profession qui avait gagné en élévation, était maintenant mécontente de la place qu'elle occupait, et aspirait à un rang plus distingué. Chacun comparait sa situation, son savoir, et ses prétentions avec son éducation ; on ne voulait plus être inspiré, on essayait de paraître méditatif. C'était une génération de Titans qui se croyaient assez forts pour escalader le ciel même. Et comme en philosophie il n'est aucun principe, quelque abstrait qu'il soit, qui ne passe insensiblement dans l'usage, et qui n'agisse sur le sort des hommes, c'est de la philosophie matérielle de l'époque que venait naturellement à la jeunesse celui, que les circonstances font tout, et qu'elle ne devait pas désespérer d'un avenir meilleur. Le scepticisme, peu ou nullement contredit dans la pratique, était devenu dogmatique.

Cependant cette société, déjà si hardie, n'était pas encore capable de troubler le gouvernement. Cette jeunesse à la fois laborieuse et enthousiaste, en donnaut sa part à l'étude, abandonnait le reste au plaisir. Mais généralement on respirait un orgueil d'opprimé, une fierté populaire, qui annonçait au pays l'avènement d'un pouvoir nouveau. C'était la révolution intérieure qui commençait à se mettre à découvert, c'était déjà le bruit sourd du flot qui monte.

Les lettres et les arts aiment la paix et le repos. C'est la paix qui développe les moyens intelligents des peuples. Ceux qui ont pensé que le temps d'une existeuce agitée, et des

émotions politiques produisent les œuvres éminentes et originales, ont confondu les lettres et les arts avec les génies, qui se fraient une route à travers les obstacles de leur époque. L'esprit des lettres, comme celui du commerce et de l'industrie, est pacifique et calme. Or il s'était fait dans les esprits une révolution qui les ramenait à la paix ; c'était la suite de la lassitude générale causée par une lutte sanglante et vaine. L'effervescence des idées politiques avait absorbé, depuis la conquête, une somme d'attention et de veilles qui avaient été dérobées aux travaux de la pensée, à l'amour des arts, aux recherches intellectuelles. Désormais la paix est le cri général dans un pays, où les champs venaient d'être ensanglantés par une guerre étrangère, et par les querelles de l'époque. On voulait dorénavant une civilisation sans guerre et sans bouleversements. La paix était l'unique préoccupation depuis les Calabres jusqu'au pied des Alpes. Mais la paix dépendait d'un empire qui ne pouvait respirer que sur les champs de bataille. Une guerre interminable donnait ainsi à la littérature les souvenirs qu'elle avait brisés, le passé, les sentiments, tout ce qui a puissance sur l'homme.

En 1813, cette parfaite union des pensées et des sentiments d'un peuple avec sa littérature, tendait ouvertement à conquérir une influence populaire qui devait saper le gouvernement étranger. L'opinion a toujours des rapports intimes avec l'action, ainsi c'est depuis ce temps que la force et l'autorité du gouvernement commencèrent à faiblir. L'impulsion intellectuelle n'avait donné jusqu'alors que des résultats médiocres ; l'ignorance devenait chaque jour plus rare. On lisait tout, mais rapidement. Ainsi les mœurs devenant plus douces et plus paisibles, tout se civilisant et s'éclairant, les difficultés du pouvoir augmentaient de plus en plus. L'indépendance de la pensée, concentrée dans les affaires publiques, ne s'exerçait plus sur des subtilités, et sur des questions frivoles, agrandies par l'opinion. Les poètes étaient désormais navrés de ces ouvrages souillés par l'adulation emphatique, par ce mélange de bouffissure, et d'ivresse qui avait salué la conquête du pays.

Ils répudiaient maintenant cette Muse effrontée, et voulaient désormais préserver les dieux pénates des amis de l'indépendance des maux de la conquête. Cette poésie qui s'exhalait en vers brûlants, ces hymnes des nouveaux Tyrtées de l'Allemagne avaient chez nous un sourd retentissement. Ainsi la poésie apparut tout-à-coup comme un sacerdoce qui voulait être accepté avec ses fonctions, et ses périls. On ne voulait plus la faire servir encore à embellir seulement l'amour et les sentiments de famille, mais à rehausser l'idée du devoir. Et puisque c'était au fond des cœurs, et dans la société telle qu'elle était qu'on voulait chercher la poésie, les inspirations poétiques furent moins jetées au hasard et à tout vent. La poésie dévoilait alors un patriotisme souffrant, irrité, ulcéré, qui avait besoin de l'expression plaintive. Néanmoins, si dans les pièces de ce temps, on sentait les pulsations du cœur dans des âmes désespérées, on devait savoir gré aux poètes plutôt de ce qu'ils taisaient que de ce qu'ils disaient. On gardait souvent le voile de l'anonyme, qu'on avait encore grand intérêt à ne pas laisser soulever. Mais le plus souvent, l'anonyme n'était pas difficile à pénétrer.

Toutes ces causes agissaient dans le cœur du pays, comme ces courants invisibles qui ébranlent la mer dans ses profondeurs sans l'agiter à sa surface. Il s'est écoulé huit ans entre la conquête, et le danger qui menaçait l'empire, et durant cet intervalle une révolution heureuse s'était opérée dans l'esprit du pays. La réflexion a mûri les idées par le malheur, l'âme se relève, et sa vie va être toute d'avenir. Elle vogue déjà à pleines voiles vers une indépendance qui n'est pas éloignée. Et comme il n'y a rien d'important dans le monde réel qui ne se réfléchisse dans le monde littéraire, en **1814**, la littérature se détacha tout-à-fait de celle du commencement du siècle par des traits fort tranchants, et prit soudain une physionomie qui marquait une nouvelle ère. La paix, en éliminant une des plus grandes préventions du temps, procurait des loisirs aux intelligences; mais c'est avec elle que s'effectuait la transformation totale de la société. Jusque-là il y avait eu dans la littérature

des phénomènes individuels, sans but d'ailleurs, et sans force d'union ; mais, à dater de cette époque, il y entre l'esprit de l'émancipation nationale. On voit tout-à-coup une littérature repentante sortir de terre pour prêcher le contraire de ce qui s'est écrit pendant huit ans. L'esprit du monde, et l'esprit littéraire deviennent les rivaux de l'esprit du gouvernement. Cependant, par aversion pour le nouveau pouvoir, les écrivains n'exagéraient pas leur opposition. D'abord, en sortant du paisible monde littéraire, ils ne pouvaient ouvertement consacrer leur plume à la politique; et le pouvoir, de son côté, donnait lieu à bien des reproches. Chacun le sait, ou croit le savoir, car on devint d'autant plus difficile à son égard qu'on en avait plus attendu, et qu'il avait lui-même son existence à justifier. On se demandait si on avait eu raison d'applaudir, et de coopérer à son établissement. Force était donc qu'à cette quantité d'écrits de circonstance, et de combats cachés, il succédât une idée morale, ouvertement professée, et un patriotisme intolérant, qui voilaient même la faiblesse des productions. Il y eut bientôt, et partout, je ne sais quoi qui favorisait, et qui ne gênait en rien cette littérature patriotique. La présence de la conquête donna dès-lors un tourment à toute âme élevée; on abhorrait l'image de la France, et la vue même d'un Français. Le parti de l'étranger n'était d'ailleurs ni assez fort, ni assez nombreux pour supporter cet ostracisme. On trouva dans les idées le même accord harmonieux qui se faisait remarquer dans les sentiments. C'était une de ces époques de doute et de transition qui laissent à tous des espérances et des craintes. On mettait un espoir à l'horizon, et dans l'air une promesse de délivrance. Les passions politiques ne se cachaient pas non plus, elles dissimulaient seulement dans tous les intérêts de critique et de littérature. Ce mouvement n'était peut-être que le développement de celui qui s'était manifesté au commencement du siècle, et nous en suivions l'impulsion.

Maintenant la direction de l'esprit public n'appartient plus au pouvoir officiel. On était encore exposé, il est vrai, à rencontrer des joies officielles très-fréquentes, mais il n'y avait

déjà plus de danger à les éviter. Il y eut une multitude d'adresses en faveur du pouvoir étranger, mais elles n'étaient plus dictées par cet empressement servile qui s'était précipité, quelques années auparavant, autour du vainqueur. Elles étaient imposées par le gouvernement; elles mentaient à la conscience publique. Il n'était plus au pouvoir du gouvernement de retarder ce retour à toutes les idées sociales qui faisaient l'espoir, et même la sécurité du royaume. Il aurait fallu fermer les yeux pour ne pas comprendre que le feu couvait partout dans les entrailles de la société. Ainsi le gouvernement tiraillé sourdement ne se décida pendant quelque temps, ni pour le bien, ni pour le mal. Mais quand la paix sembla devenir le rétablissement de la société même, il se hâta de s'associer au zèle patriotique de la littérature. Toutefois il voulait se placer à une distance égale des exagérations contraires, et devenir le centre, où toutes les opinions pussent se rallier. Par les bienfaits que le pouvoir avait répandus sur les gens de lettres, et par l'état qu'il leur aurait procuré dans la société, il espérait de s'en faire un appui. Le Ministre Giuseppe Zurlo, sut, dans cette crise de 1814, habilement employer des hommes honorables dans l'intérêt, et pour la sûreté du gouvernement. Qu'il eût tort ou raison de l'espérer, on ne saurait trop louer la sollicitude avec laquelle il songea à donner un nouvel essor au génie national. Si l'on ne considère en lui que le protecteur des lettres, et des arts, on ne peut s'empêcher de reconnaître les bienfaits, dont ils lui furent redevables. Cette tâche lui allait bien, car son intelligence était prompte et flexible, ses manières conciliantes, son expérience consommée, et son égoïsme bienveillant. Homme d'état, il avait conservé au sein des affaires le sentiment du beau et la faculté d'admirer. Zurlo, grand seigneur sans blason ni ancêtres, avait de la politesse et de la distinction même, sous des dehors qui n'avaient rien du patricien. Il favorisait les hommes de lettres par goût et par calcul, et s'attacha particulièrement à ceux, dont la célébrité et les opinions pouvaient servir ses projets. Il nomma des commissions pour

revoir et réformer les lois, il réorganisa l'Université, de nouvelles chaires y furent fondées, et il en créa une d'histoire pour L. Salfi. Francesco Lauria y fut l'interprète du droit pénal, et sa nomination fut un heureux hommage rendu à la science, un honneur intellectuel qui convenait aux goûts de cet orateur, et un appel à son habile enseignement. Francesco Maria Avellino, ce jeune et habile érudit plein d'enthousiasme pour l'antiquité, et alors connu et estimé par ses travaux, obtint la chaire de lettres et d'archéologie grecques. Ces professeurs y commencèrent un cours remarquable, dans un temps, où tout le monde étudiait déjà, et où les sciences morales étaient l'objet du travail universel des intelligences. Ainsi des hommes éminents dans les sciences, des philologues distingués par la connaissance de l'antiquité, et des écrivains estimés, furent appelés à représenter l'enseignement.

On ranima les Académies, la Société royale, la Sébétienne, et celle qui se glorifiait d'avoir eu Gioviano Pontano pour fondateur dans le XVe siècle. C'est de ce temps qu'on éleva un nouvel Observatoire astronomique et qu'on enrichit le Cabinet d'histoire naturelle, et le Jardin des plantes. Et comme le théâtre est le témoignage expressif et vivant des mœurs et des sentiments contemporains, le gouvernement s'efforça de favoriser les spectacles. Le théâtre français cessa d'être protégé, et le gouvernement établit en même temps des prix pour les productions de l'esprit dans la littérature dramatique. L'idée était belle; mais Napoli-Signorelli, qui était un des juges, en détruisit l'effet par un insouciant scepticisme, et par une négligence qui accusait une basse avidité. Le public se vengea à cœur joie des productions détestables, telle que *Pantea*, tragédie couronnée, et de la fausse application de l'édit. Le gouvernement échouait devant l'indifférence opiniâtre du savoir, et devant l'ignorance qui se complaisait en elle-même.

Ce beau royaume, si favorisé du ciel, qu'on s'attend toujours à voir qu'il mérite les bénédictions qu'il a reçues, on voulait le pacifier, le civiliser, en y répandant les arts, et les splendeurs de la paix et de la justice. Le pouvoir comprenait

aisément ce que le pays pouvait attendre des lettres, des volontés déjà si fermes, d'un patriotisme si noble, des intelligences si droites et des littérateurs si renommés. Il cherchait à chatouiller les émotions du peuple par les pompes, et par l'éclat des fêtes. Mais il sollicitait l'enthousiasme dans l'intérêt de la politique, et l'enthousiasme était plus que jamais loin de renaître. On éprouvait plus de surprise que de confiance.

Les transitions entre deux époques n'offrent que des nuances et des incertitudes, et diminuent l'énergie, et la simplicité d'une littérature. Cependant un mouvement intellectuel ne s'arrête que lorsqu'il est épuisé. Dans le royaume comme chez la plupart des nations, la force d'impulsion et de résistance est au centre, et la littérature comme le gouvernement procède de la capitale. À Naples, l'importance politique allait réellement se déplacer. Au milieu de ce monde encore épicurien et sceptique, il se formait une aristocratie d'hommes de lettres qui repoussaient les cajoleries du pouvoir. Un homme de lettres ne voulait plus être un sage d'apparat, mettant le masque pour écrire, et le déposant dès qu'il a fini. On dédaignait maintenant de se rapetir pour tendre la main, et l'on vit tout-à-coup disparaître ces humbles dédicaces qui avaient demandé l'aumône, même devant les poèmes du Tasse et les tragédies de Corneille. Désormais on est persuadé qu'il s'agit de rétablir toutes les vertus morales que l'homme doit au christianisme, et toute l'indépendance que lui permet la nature.

Et comme le bon goût est inséparable des bonnes mœurs, les hommes de lettres virent aisément qu'il était indispensable de donner à tous les sentiments de l'âme une grande valeur pour relever de plus en plus l'amour du bien et des hommes, et qu'il fallait les animer aux sacrifices de tous les jours par la religion et l'espérance. Dès que l'effervescence des premiers sentiments politiques, qui avaient au commencement du siècle absorbé tout autre sentiment, fut affaiblie, et, que les passions haineuses n'obstruèrent plus la route, ils virent,

qu'au milieu des mœurs corrompues, le tableau d'une morale austère était le seul moyen qu'il fallait constamment offrir. Ainsi ils se décidèrent à réunir dès-lors dans leurs ouvrages les délices de l'émotion à l'assentiment de la sagesse. Et ce principe commun de mouvement littéraire donna bientôt de l'indépendance au talent, et communiqua la confiance aux lecteurs. Rien qu'en analysant les publications qui parurent en 1814, on trouverait la série des évènements du temps, et ce morceau d'histoire littéraire serait un fragment de l'histoire du gouvernement.

Dans le temps même que tant d'atteintes portées au cœur de la nation avaient causé une douleur profonde, quelques esprits d'une trempe plus vigoureuse n'avaient pas désespéré d'affranchir le pays du joug militaire sous lequel il gémissait. Il y avait toujours eu de l'élévation dans les esprits privilégiés. L'imagination du Marquis Berio, de Valletta, de l'Archevèque de Tarente, de Vivenzio, ces restes encore vivants des anciennes mœurs, souriait maintenant sans crainte aux souvenirs du passé. Plusieurs autres écrivains, repoussés de la vie publique, voulaient aussi substituer à l'agitation de la conquête qui s'était sensiblement calmée, le paisible exercice des lettres. L'idéal de ces hommes c'était la patrie, c'était la conservation de la religion, des idées, des sentiments sur lesquels l'ordre social avait été fondé jusque-là. Riches, morigérés, et lettrés, ils avaient continué à dominer sans bruit par le rang et par les lumières. Ils avaient montré tous, plus ou moins, cette fermeté d'esprit qui ne sacrifie rien de ce qui est bon et vrai à ce qui est futile ou agréable. Les hommes qui conservaient les mœurs graves et les pieuses traditions de l'âge précédent, avaient eu une soumission modeste aux autorités établies et aux usages reçus. Leurs dégoûts étaient sincères, mais non véhéments. Ils s'étaient jusque-là bornés à déplorer ou à se défendre. L'obéissance, pour ces talents faciles qui excellaient dans les sujets gracieux, avait toujours un air d'urbanité. Le Marquis Berio, adoré d'une famille charmante, chéri par ses concitoyens qui s'en paraient aux yeux des étrangers comme

d'un ornement de leur ville, y mettait cette grâce de tous les moments, cette élégance dans les manières, qui font les délices de la société. Désormais, las du silence, ils vont essayer de reprendre la plume.

Le Marquis Vivenzio, cet austère magistrat consommé dans l'étude des lois, se délassait encore des fatigues de sa vocation en s'adonnant à la littérature et à la philosophie. Il vivait plus que tous les autres peut-être, dépositaire des idées utiles et religieuses du siècle précédent. Ainsi ses *Pensieri sulle cognizioni umane* furent une protestation contre le caractère du matérialisme intellectuel qui avait jusqu'alors prévalu. L'origine des idées dans l'entendement humain était une question à laquelle se rattachaient les grands intérêts de la religion et de la morale. Il voulut attaquer ce système faux autant que destructif, par lequel on avait conclu que l'âme elle-mème n'était qu'une machine à sensations. Il contiuua alors à publier son *Istoria del regno di Napoli*, dans un but plus ouvert, la divisant en chapitres, méthode éminemment propre à reposer l'esprit et à grouper convenablement les faits. Cette histoire n'était pas un aride enchaînement de dates, car, selon lui, c'était désespérer du règne de la justice dans ce monde, que de désespérer de l'humanité même. Il n'était pas fait non plus pour s'abaisser par aucune complaisance dans le domaine de l'histoire; il y porta, comme nous le verrons, une manière de juger exempte de préjugés et libre de systèmes; elle marchait d'elle-mème, par son propre essor, et par sa seule force.

Nicola Valletta, en qui l'homme valait toujours mieux que le poète, et qui avait été toujours en garde contre les séductions du pouvoir, fit de ce temps des chansons chrétiennes, au milieu des souffrances physiques, qui l'affligèrent dès-lors. Ces chansons étaient écrites sans prétention, avec facilité et abandon; c'étaient des poésies d'nne fraîcheur d'imagiuation que la vieillesse n'a pu dérober au vénérable écrivain. C'était une mode qui, au déclin du siècle précédent, pouvait paraître surannée. Cependant ces livres et ces poésies appar-

tenaient par le style, comme par les idées, plutôt au siècle antérieur, qu'au temps qui vint après. La même époque vit reparaître un ouvrage singulier de ce même écrivain, qui fut comme un délire de crédulité, et auquel on donna, sous ce rapport, l'importance d'un tableau de mœurs. Mais la *Cicalata sul fascino* n'était qu'un badinage, le mélange heureux d'une philosophie douce et paisible, et d'une imagination riante. Le poète Sectanus (Sergardi) avait dans le XVIIe siècle traité le même argument en vers latins. Le petit livre de Valletta, ignoré lors de sa première publication en 1787, était maintenant réimprimé pour tourner en ridicule les folies et les préjugés populaires, et persifler finement un gouvernement qui se vantait de ne se servir de son influence que dans l'intérêt de la civilisation. Ce livre était écrit avec autant de finesse que de grâce, aussi le sel en était-il peut-être plus acre. Accueilli avec un sourire d'incrédulité, il était, à tout prendre, d'une lecture agréable. Valletta est peut-être le seul auteur de ce temps qui ait su railler adroitement.

Les jurisconsultes étaient ceux des lettrés qui jouissaient le plus en paix d'une renommée populaire. Ayant toujours maintenu la liberté du pays, du moins par le droit civil, ils travaillaient alors à ramener les études à leur véritable esprit. Les codes de l'empire, formés en présence de la révolution, avaient poussé au plus haut degré la rigueur et la sévérité. Les doctrines des écrivains nationaux étaient, au contraire, marquées de ce caractère philanthropique qui s'est depuis perpétué pendant la moitié d'un siècle, et qui a formé l'esprit de notre droit public. Ainsi ils combattaient sourdement le système des lois étrangères, de toutes les forces de leur talent, et de toute l'énergie de leur persévérance. Ils s'occupèrent dès ce moment à jeter le germe de quelques bonnes lois, et à porter partout la modération et la justice.

Ainsi la législation protestait par l'essai de Pasquale Liberatore sur la *Giurisprudenza penale*. Liberatore appartenait au XVIIIe siècle par son éducation et ses souvenirs, et tenait toujours aux premières idées qui avaient charmé son esprit. Tout

en reconnaissant le danger d'une civilisation prématurée, ou intruse sans art, il défendait dans son essai ces maximes que la justice ne peut méconnaître sans abdiquer sa puissance.

Francesco Lauria, par son *Saggio sopra la corruzione de' popoli*, et ses *Riflessioni sopra un codice napolitano* (excellents mémoires lus à l'Académie Pontanienne) se distingua non-seulement comme praticien expérimenté, mais encore comme analyste puissant, parce qu'il rattachait les dispositions des lois aux fondements de la science, et au caractère du peuple napolitain. Cet auteur qui n'avait jamais rien sacrifié dans ses écrits de ce qui honore l'humanité, voulait faire entendre au pouvoir que les gouvernements marchent vers la prospérité, ou vers la ruine, selon qu'ils observent, ou enfreignent les saintes lois de la justice. Il demandait la suppression des peines infamantes, il faisait relever que la marque, l'exposition, le carcan ne donnaient sur nos places que des fêtes hideuses, où la curiosité publique avait plus souvent à se repaître de l'effronterie des condamnés qu'elle provoquait, qu'à s'édifier de leurs remords. Il voulait substituer à ces peines un système de châtiments qui expulsât le coupable de la société, sans le dégrader de l'humanité. N. Valletta, dont la plume n'était pas militante, et qui ne voulait pas faire beaucoup de bruit, ne manqua pas de marquer aussi sa place à l'égard de cette lutte cachée et patriotique. Son *Orazione per l'apertura degli studî dell' Università* (qu'il n'eut pas le temps de faire imprimer) n'avait en vue que de glorifier les anciennes études de jurisprudence, et de combattre les penchants pour la jurisprudence étrangère. Cette oraison éveillait l'attention des esprits sur les conséquences des lois imposées par la conquête, et prouvait qu'une fois les hautes études abandonnées, le niveau des intelligences tend de plus en plus à s'abaisser. Elle eut donc aussi son importance, et la verve du style lui donnait en outre une allure fort piquante.

Le barreau avait toujours été fidèle à ses anciennes et nobles traditions. Dans un temps, où l'on avait sévi contre les opprimés, quand on prenait avec le tribunal extraordinaire,

pour assurer leurs condamnations, toutes les précautions que peut inventer l'habileté subtile ou effrontée des satellites d'un pouvoir soupçonneux, le barreau n'avait jamais trahi l'infortune, ni frémi devant le danger. Maintenant, quoique la police tînt moins de place dans les procédures et déployât une vigilance moins efficace, le barreau avait déjà cette ardeur si nécessaire à l'éloquence, cette ardeur qui seule lui donne une énergie irrésistible, et un caractère de domination. Le barreau déploya un amour de justice, une indépendance de pensées, jusque-là inaccoutumées, un feu, une beauté d'expressions extraordinaires, où mille tableaux éclatants se succédaient. Lui seul, plus que jamais, secourait de ce temps les infortunés par la protection puissante de l'éloquence, et de la vertu active et courageuse. C'était un courage qui ne bravait pas, mais qui ne devait plus fléchir.

La chaire qui avait raisonné pour convaincre, qui avait même séduit pour désarmer, et cherché à amuser pour être écoutée, se relève tout-à-coup, et foudroie le vice. Tout était encore en espérance, mais l'espérance animait tout. Cassitti, Bellorado, Tornesi, malgré toute leur sévérité, invitent déjà à pardonner, et disposent les cœurs à l'espérance et à l'oubli. D'autres se présentent à peu près sur les mêmes rangs, et tous exposent leurs opinions avec une modération et une indépendance qui pénètrent de respect pour le sacré caractère et l'esprit des orateurs. L'éloquence de la chaire eut dans cette année de 1814, quelque chose de sincère, de solennel, de rare, qui parlait au cœur comme un oracle.

Tous les écrivains appelés au douloureux chevet de leur patrie, s'attachaient maintenant à découvrir les vraies causes de la maladie qui la tuait. Et comme on avait longtemps travaillé à renverser tous les débris qui restaient de l'ancienne grandeur des lettres, ils s'appliquaient alors à restaurer la littérature qui nous est propre, pour ne plus laisser dissiper ou perdre le double trésor que nous avions reçu de nos pères et de nos aïeux.

Les hommes les plus éclairés dans la carrière des sciences et des lettres, se proposaient tous également le but de rele-

ver ce que le fer avait abattu. Ainsi Francesco Maria Avellino publia sa *Prolusione alla cattedra di letteratura greca*, un des meilleurs morceaux d'éloquence que la plume féconde de l'auteur ait produit. Le but avoué de cet orateur, qui avait sans doute, un talent d'ordre élevé, était de détacher les esprits de toute imitation étrangère, et de les ramener au type italien. On lui reprocha de ne reconnaître, par ce discours, d'autre moyen d'exceller dans l'art d'écrire, que la seule imitation des auteurs classiques de la Grèce. Cependant ce discours respire je ne sais quoi d'antique qui répand un grand intérêt sur les préceptes. D'autres livres offraient ou un mérite général de moralité, ou un objet spécial d'instruction. Mais ceux d'institution commencèrent dès-lors à prouver qu'on avait obtenu peu de succès, lorsque, pour l'enseignement de l'enfance, on avait voulu substituer l'étude des mathématiques, et de l'histoire naturelle, à celle des langues mortes. Ainsi Paolo Araneo qui voyait la littérature antique dédaignée, publia sa dissertation sur l'*Origine, progressi, ed utilità della lingua latina*, dont le titre indiquait l'intention de l'auteur. L'essai que Raimondo Grimaldi publia *sulla tragedia*, à l'occasion du concours dramatique, pouvait être regardé comme un cours complet de littérature appliquée à la scène italienne. Grimaldi, non plus que les autres écrivains de notre temps, n'a rien dit de bien nouveau, car il ne cherche, et ne recommande que ce qui tient aux progrès du goût et de la raison. Mais le but de l'auteur était de détruire les dernières traces de l'engouement qu'on avait eu pour le théâtre français. Ainsi c'était dans l'esprit d'opposition cachée qu'on voulait concourir à relever la littérature de l'état d'abaissement et de déviation où on l'avait réduite. Et cet esprit d'indépendance servit aussi à reporter l'attention publique vers les modèles classiques. On sentait renaître l'admiration publique pour ces antiques et naïves beautés qui devaient servir à rajeunir une littérature qui paraissait épuisée.

Francesco Salfi protestait en faveur de la nationalité et de l'indépendance par sa *Prolusione agli studi di cronologia e di*

storia. Ne pouvant avancer, ni soutenir ses opinions avec tiédeur, il montrait toujours par son esprit et par sa conduite la réunion des extrêmes les plus opposés. Écrivain éclatant, il était incorrect, tendre et généreux, mais intraitable, et même insolent.

Tous les livres d'instruction qui doivent avoir pour tout ornement la clarté, la justesse, et la simplicité, aidaient puissamment ce mouvement de réveil de l'esprit national. La langue même qui avait presque perdu sa pudeur, commençait à rougir de son abatardissement. Quand même l'avenir, que les auteurs se plaisaient à se retracer, aurait dû être encore éloigné, ils croyaient qu'il était utile de rechercher ce qu'il pourrait être. Ainsi un grand nombre d'autres écrivains se livraient alors à la discussion des circonstances économiques, et des améliorations matérielles du pays. Mais leurs ouvrages occupèrent le monde littéraire de ce temps, sans ajouter beaucoup à la réputation de leurs auteurs. Le style surtout avait peu de part au mérite que pouvaient avoir ces écrits. Cependant l'opposition, dans ces talents, avait encore un air de modération, et les productions de cette littérature qui empruntait encore aux troubles politiques quelque chose de réfléchi et de mélancolique, étaient accueillis avec une passion de parti. Tout le reste des écrivains adonnés à la littérature légère, mécontents, et ne tenant point compte de la faveur, ou de la disgrâce du pouvoir, affichaient maintenant un air de fierté et d'élévation.

À l'avènement de la première restauration française, les sentiments jusqu'alors comprimés par la crainte, ou par la haine de la domination étrangère qui couvait au fond des cœurs, inspirèrent surtout la jeunesse, qui trouva bientôt à semer dans un sillon fertile. La pensée de cette jeunesse refoulée, et concentrée en elle-même, éclata par des vers qui avaient tout le cynisme de la vengeance populaire. On dédaigna dès ce moment de se reporter vers les travaux solitaires et paisibles. Mais il n'y eut de véritablement remarquable, dans ce moment de crise, que la satire, toujours puissante contre un système qui

touche à sa fin. L'habitude du loisir donne, chez nous, celle de la critique à l'égard de ceux qui gouvernent. Ainsi on désignait les compromis dans le parti étranger, on les combattait par des épigrammes, on chansonnait ces parvenus de toute espèce, comblés de titres et tatoués d'ordres et de rubans. Et ces poésies, et ces libelles se glissaient manuscrits et se divulgaient rapidement à travers le silence obligé de la presse. On n'épargnait point contre ces adversaires une chaleur acérée et poignante de réfutation et d'amertume. Ainsi tous les travaux qui paraissaient de ce temps, toutes les idées qui s'élaboraient, et les jugements qui en dérivaient, ne pouvaient consentir à se relâcher de l'absolu de la forme. On voulait mettre partout au-dessus du pouvoir la souveraineté de l'indépendance, de la justice, et de la raison. On conspirait par toutes les idées qui rappelaient la monarchie légitime, et les écrivains la secondaient de leur courage et de leurs talents.

C'est ainsi que ce trône dont on avait rendu l'équilibre et l'aplomb impossibles, s'écroula tout-à-coup. On avait bâti sur un sol jonché de ruines sans pouvoir en employer les débris, et la littérature qui en était sortie avait montré plus d'esprit et d'habileté que de dignité et de patriotisme.

CHAPITRE XI

Influence de la restauration sur les lettres — Caractère de la littérature, et son esprit d'opposition — Question du purisme dans la langue — L'admiration du passé cache l'aspiration à l'avenir.

Le mouvement des opinions, des lettres et des mœurs est parallèle et identique, et la restauration littéraire précède souvent la restauration politique. La littérature et les beaux-arts, qui apparaissent après de longs troubles civils, et des guerres interminables, trouvent une source nouvelle d'émotions, quelque chose de vif et de confortant, propre à ranimer les esprits fatigués. La littérature, pendant les bouleversements civils, est comme la terre qui répare ses forces, et les prépare dans le calme à de nouvelles œuvres et de nouvelles moissons. Au premier rayon de soleil qui féconde son sein, les fleurs renaissent, et mille couleurs brillent de toutes parts sur le sol.

Pendant les dix années de la domination, sans contrôle, de l'étranger, le royaume avait subi un long paroxisme fébrile. Les évènements sociaux et politiques avaient coloré la littérature ; on avait été exalté au plus haut degré par de puissantes commotions. L'œuvre de la destruction du passé avait été poussée avec une résolution rigoureuse et inflexible. La domination qui avait ployé les trônes, avait aussi brisé les caractères, et faussé les esprits. La fierté politique et guerrière de l'époque avait marché contre tout ce qui est simple, chaste, naturel dans la littérature ; on n'avait pas rougi de transformer la peinture du vice en dogmes philosophiques, on avait tout sacrifié à une rhétorique d'oripeau. C'était une émulation qui aspirait à paraître la moins simple que possible. Toutes les

ronces parasites, sorties d'un sol étranger au nôtre, avaient étouffé le terrain; de-là une triste et opiniâtre stérilité. Désormais la littérature qui avait fermenté pendant dix ans dans le creuset d'une douloureuse alchimie, va réagir sur la société. Si l'action des lettres n'est pas immédiate, elle est du moins puissante; elle modifie les idées, et s'empare de l'avenir. La restauration nous ramenait le vieux droit monarchique, ayant l'hérédité pour racine, et la noblesse pour appui; mais elle ne tendait pas à renouer la chaîne des traditions. Cependant un règne réparateur a d'autant moins de mouvement et d'action, que la main de la restauration touche partout des plaies, que le repos seul peut guérir. La civilisation, chez nous, avait déjà passé par l'épreuve de plusieurs décadences. Désormais l'aversion sociale avait cessé, et le sol se trouvait dégagé des vieilles constructions qui l'encombraient. Dix ans d'occupation étrangère avaient accompli l'ouvrage de dix siècles. Naples était changé, il n'était que trop certain, et le royaume avait d'autres besoins, d'autres mœurs, d'autres idées, d'autres manières de sentir et de juger. Toutes les anciennes distinctions étaient effacées, toutes les démarcations avaient disparu, tout dans les hommes comme dans les choses portait la trace indélébile d'un grand bouleversement, et d'un nouvel ordre social. Il n'y avait plus d'aristocratie, et ce qui en restait, n'était que l'illustration des souvenirs; elle comptait peu, par ce qu'elle était en-dehors de la vie politique. L'existence du peuple était radicalement changée; toujours attaché à la fortune des Bourbons, qu'il aimait de sa vieille fidélité, il était resté avec le sentiment monarchique. Cependant il avait une autre manière de contracter, d'acquérir, de négocier, et par conséquent de penser et d'agir. Il possédait la liberté civile, qui peut seule faire jouir une nation du calme, de l'émulation et de la prospérité. Une nation nouvelle était sortie, pour ainsi dire, de dessous terre, malgré les fléaux de la discorde civile et de la guerre étrangère.

Mais les maux que la guerre entraîne après elle vont maintenant se cicatriser, tout va renaître, l'agriculture, le com-

merce, la navigation. La misère du royaume sous l'influence française était encore présente à tous les esprits. Éprouvé par tous les genres de souffrances, le peuple ne demande plus que la paix; le sentiment universel est pour l'ordre, l'accord est dans toutes les âmes. Pour apprécier les bienfaits de la paix, il faut avoir vu la guerre de près, avec son appareil frémissant et ses scènes sanglantes et capricieuses. La paix étaut revenue, et le bruit des armes ayant cessé de porter l'épouvante, des loisirs plus calmes allaient favoriser le goût des études paisibles, et une nouvelle tendance devait bientôt apporter d'autres fruits. Les esprits vont se développer, et les cœurs s'élever avec la prospérité du pays. Le royaume de Naples, où la pensée avait été assourdie pendant seize ans par le bruit du canon, allait enfin s'éveiller. Toutes les aptitudes intellectuelles sont appelées à concourir par un effort commun et une impulsion persévérante à la production continue de la vérité.

En entreprenant l'œuvre de la restauration littéraire, on désira d'abord de reporter la pensée vers les modèles des anciens qu'on avait trop oubliés. Les traditions de l'ancienne société devaient faire revivre une littérature plus sévère et moins démocratique, et des travaux qui rentrassent dans le domaine positif des faits. Les productions de l'esprit ont aussi leur généalogie; et une ère littéraire devient le résultat nécessaire de celle qui l'a précédée. La littérature, chez nous, comme chez tous les Italiens, avait été reçue dans le cercle de celle des Français. L'esprit d'imitation avait fait perdre aux vaincus jusqu'à leur caractère national. On avait eu une admiration outrée pour tout ce qui venait d'au de-là des Alpes; c'était mépris pour ce qui s'imprimait dans le pays, c'était absence de nationalité. Désormais on va faire des efforts pour fonder une littérature nationale. Celle du XVIII[e] siècle s'était formée sous trois influences, la religion, l'antiquité, la monarchie. Elle avait été classique jusqu'au commencement du XIX.[e] Les influences qui avaient dominé celle qui suivit sous la domination étrangère, avaient été le volté-

rianisme, l'imitation étrangère, et la réforme politique. Dans les premières années, la littérature avait été populaire et licencieuse. Sous la restauration, la réaction des évènements et des esprits va de nouveau tout changer. Au sortir des tourmentes politiques, les âmes qui se sont retrempées dans la recherche et dans la contemplation du vrai et du beau retrouvent bientôt les espérances et les forces dont elles out besoin. Ainsi avec la restauration commence une pente naturelle à la recherche plus exacte du mérite des idées; et un retour vers celles plus sévères de la nationalité, de la monarchie, et de la morale va s'opérer de toutes parts. La philosophie va reprendre son essor, et se dégager de la matière; les lettres vont reporter leurs regards vers le ciel qu'elles avaient oublié. Ce qui était tombé est maintenant relevé, la royauté et la nationalité sont rétablies, l'esprit religieux va bientôt reprendre son empire. C'est la restauration moderne d'un temple antique.

Cependant, si la paix et les gouvernements pacifiques étaient rétablis en Europe, les effets survécurent longtemps aux causes. La révolution et la conquête avaient non-seulement affecté la surface de la société, elles avaient encore pénétré jusqu'à sa racine. Le germe de sa tranquillité avait été cruellement atteint; les luttes civiles, en irritant les esprits, avaient épuisé les caractères, et la mobilité des lois n'avait fait que refléter celle de l'esprit public. Ainsi à cette époque, où les lettres commençaient à refleurir, la fermentation des talents excitait dans les esprits une sorte de témérité inquiète. Le lit du fleuve parut changer avec la restauration, mais la direction des courants intérieurs qui l'agitaient, demeurait la même. À la fin du siècle précédent l'influence aristocratique était encore debout, et puissante de toute sa force sur l'opinion. Sous la domination étrangère l'aristocratie territoriale ayant disparu sous les confiscations et l'appauvrissement, il n'y avait plus eu de frein à la vanité des littérateurs; et toutefois on n'avait pas réussi à établir l'aristocratie de l'intelligence. On avait établi l'empire de l'esprit, mais il y manquait la base d'une

gloire solide. Dans ce temps où le savoir et l'art des Italiens étaient complètement imbus des influences françaises il n'y avait eu qu'une routine de vie intellectuelle, qui se conserva par l'habitude des lettres au milieu du bruit des armes et des bouleversements de l'Europe. Seulement quelques esprits privilégiés s'étaient noblement soutenus par le culte passionné des lettres et de la philosophie. La restauration en démaillottant les membres contractés par la violence leur redonnait la liberté et leur première vigueur. Cependant l'orgueil national qui avait été humilié par la conquête, cherchait, il est vrai, un retour vers la haute et sévère littérature italienne, mais en attirant les talents vers les grands modèles des âges classiques on considérait la littérature non plus comme le premier des arts, mais comme la première des puissances. On aurait voulu faire de la littérature, pour ainsi dire, un pouvoir public, quelque chose dont se servît la prudence, dont se couvrît l'intérêt, et dont s'armât l'ambition. On voulait déjà s'élancer hardiment dans la voie que la révolution française avait nivelée. C'était un changement profond qui avait lieu, sans que le mouvement fût brusque, et sans qu'on eût essayé de le servir ou de l'entraver.

Ainsi il y avait eu alors une véritable révolution dans les lettres. Si elles avaient perdu en profondeur, pendant la domination étrangère, elles avaient gagné en étendue et en superficie. Le goût des livres s'étant beaucoup répandu, par la diffusion dans toutes les classes d'ouvrages spirituels et hardis, la restauration rendit bientôt l'ignorance honteuse. La bibliothèque n'étant plus l'apanage exclusif du riche, le commerce des livres s'en ressentit bientôt, et les publications des auteurs nationaux eurent un concours remarquable. Les librairies regorgeaient de toutes les productions scientifiques de l'Europe, et surtout des ouvrages qui fourmillaient en France.

La gloire militaire devenait de plus en plus une expression parasite. On parlait toujours de la bravoure française avec respect, mais ce n'était plus cette aveugle admiration pour le sabre; on comprenait encore la poésie des batailles, mais les poètes mettaient leur lyre au-dessus de l'épée. Les lettrés avaient

grandi au sein des luttes politiques et guerrières de l'époque; les spectacles qu'ils avaient eu sous les yeux avaient été une école de patience et de modération, ils y avaient appris à détester la violence. Aussi vomissait-on des imprécations contre la domination étrangère, on était honteux de l'humiliation trop récente, on rougissait de l'affaissement de tout sentiment généreux. Autant que les lettres avaient été rampantes devant la fortune, autant étaient-elles maintenant inexorables envers le malheur. Les hommes de lettres qui s'étaient élevés à l'époque précédente, et dont les talents avaient été neutralisés par la restauration, ne se mêlaient plus d'aucune intrigue politique; ils avaient transigé avec le temps. Et s'ils ne se livraient pas entièrement à un gouvernement qu'ils trouvaient d'ailleurs juste et modéré, leurs amertumes, ingénieusement tempérées, s'exhalaient avec l'ironie des courtisans. C'étaient au reste des évaporations sans danger. Une vie qui se passait loin des affaires publiques, les obligeait à rechercher la société silencieuse, mais douce et consolante des livres. Cette élite de talents qui, dans la confusion des troubles civils, avait sauvé les sciences, formait le contre-poids de cet esprit de parti qui maintenant attaquait avec tant d'arrogance et d'acharnement la domination étrangère devant laquelle il s'était prosterné.

Mais la nouvelle génération qui venait de paraître manquait d'un goût épuré pour de bonnes et sérieuses études; pour elle, l'impitoyable crible de l'expérience n'avait pas encore secoué ces erreurs théoriques, qu'elle devait bientôt chèrement expier. Nés dans un temps qui manquait de règle sûre, les jeunes hommes de cette époque dédaignaient de s'en rapporter à la sagesse du passé, ils préféraient tenter des voies nouvelles. Cette jeunesse, qui était dans la saison de la confiance et de l'audace, s'épanouissait à tous les plaisirs des arts, et en savourait la poésie dans ce qu'elle avait de plus intime au fond de l'âme. Mais chez elle c'était l'imagination qui voulait dicter ses jugements à la raison; la littérature devenait pour elle questionneuse, mordante, satirique, négative; elle ne se faisait remarquer que par une ironie inexorable. Cette génération était on

ne peut plus sensible à l'éloge et au blâme, et néanmoins elle ne cherchait que des ennemis. Une misanthropie stérile, qui regardait le monde comme une prison, ne voulait s'adresser qu'au peuple, et vivre dans le tourbillon des passions. Il y eut bientôt à cette époque un génie de négation, d'opposition, et de lutte qui devait envahir tous les travaux littéraires. On proclamait la domination de la pensée de l'homme dans l'univers; et comme personne n'avait eu le temps de calculer ses véritables forces, la tâche des écrivains paraissait être, non celle de fonder, mais de détruire; et les littérateurs gardaient entre eux une vanité ombrageuse, une susceptibilité irritante. C'était à la fois faiblesse et envie.

L'esprit de la jeunesse ne méprisait plus les siècles écoulés, la vieille Europe, les temps héroïques, l'époque romanesque par excellence, la puissance du sexe, et les vertus chrétiennes. Mais celui qui aurait rappelé, comme Chateaubriand en France, les souvenirs de Roger de Loira et des Aragonnais, et prouvé que les institutions monarchiques renfermaient une puissance d'organisation qui manque à nos temps demi-démocratiques, cet homme aurait été frappé d'ostracisme. Il aurait fallu bien du courage pour résister au torrent qui emportait Naples dans le sens des opinions nouvelles.

S'il y avait une censure, elle n'était point sévère; on pouvait de ce temps tout penser, tout juger, tout dire. Les esprits s'élançaient vers tout ce qui séduisait, il fallait marcher, le siècle semblait s'enfuir, et le gouvernement était très-indulgent à l'égard de la publication et de l'importation des livres. La chute de l'empire ayant brisé en France le sceau qui ôtait la respiration à la pensée, l'explosion qui s'ensuivit eut bientôt son retentissement à Naples. Les débats, et les orages de la tribune française faisaient déborder dans le royaume un reflux d'idées longtemps refoulées. On aimait à contempler et à imiter la France, à sentir brisé le joug de sa domination; on ne voulait point de sa dictature militaire, mais on voulait des idées et des lois de la France. Ainsi les séances des Académies napolitaines, et surtout de la *Sébétienne*, étaient très-animées et

*

très-hostiles. C'était presque une ivresse ; et comment s'en étonnerait-on, lorsque nous avions souffert, pendant dix ans, la honte d'être anéantis comme nation, et méprisés comme hommes? Néanmoins, tandis que le royaume subissait les conséquences de cette révolution dans les idées, rien n'avait changé extérieurement, et il ne fallait pas une grande pénétration pour s'en apercevoir. Or, dès l'année 1817, tout l'édifice de la société faisait entendre des rumeurs sourdes et sinistres ; mais on dormait, malgré cela, on ne songeait pas qu'on était en pleine mer et sur un frêle navire qui au premier choc allait s'entr'ouvrir.

Ainsi des esprits très-habilement exercés depuis l'avènement de la restauration mettaient en branle les idées ; la paix leur avait donné une grande puissance d'opinion. Mais il fallait endormir la puissance souveraine dans une trompeuse sécurité. De ce temps le roi étant revenu d'une maladie mortelle, ce fut un véritable enthousiasme littéraire. On prétendait qu'il suffisait de décider le roi à rompre tout-à-fait avec le passé. Il y eut des poésies ardentes, car la pensée politique débordait déjà ; c'étaient des vers ingénieux, vifs, pleins d'images, quand les poètes parlaient de l'Italie. Dans la séance de l'Académie *Sébétienne* on les accueillait avec des applaudissements frénétiques. La jeunesse trouvait un charme inexprimable à les écouter. C'était déjà un torrent auquel on pardonnait de rompre ses digues.

Ce fut aussi de ce temps que s'alluma la querelle entre les puristes et les néologistes. Il y a une grande vérité dans l'idée que les altérations dans la langue sont les symptômes d'altérations tout autrement profondes. La langue italienne, la plus belle de toutes, après la grecque, si poétique, si harmonieuse, et capable d'exprimer toutes les nuances, toutes les passions, toutes les idées, et toutes les images, avait ployé sous le faix des mots et des constructions étrangères ; elle était devenue méconnaissable. À l'inspiration qui se révélait, se mêlaient les souffrances de l'orgueil national trop longtemps comprimé, et l'esprit politique, qui constituait de ce temps le caractère des

gens de lettres. La querelle de la langue, ce premier bien de la nationalité, avait toute l'effervescence d'une révolution politique. Pour lors la réaction n'était pas seulement propre au royaume de Naples; c'était le parti classique en France, c'était la teutomanie en Allemagne, c'était le purisme en Italie. Mais chez nous c'était un enthousiasme classique qui ne s'associait point à cette fermentation intellectuelle, à cette soif de savoir, qui avait pénétré de son ardeur toutes les classes, et qui porta le XVI[e] siècle à l'imitation de l'antiquité. C'était une révulsion des esprits, une ardeur fictive; on s'apercevait que c'était une dispute élevée sur un plus grand sujet, et qui intéressait fortement le pays. C'était moins à l'intelligence, qu'aux passions politiques qu'on s'adressait. En veut-on la preuve? Les puristes qui se rattachaient aux vieux souvenirs, n'appelaient pas à eux les hommes qui par leur éducation, leurs principes, et leur caractère adhéraient aux vieilles croyances, et aux anciennes mœurs; ceux-ci avaient en horreur toute innovation. D'un autre côté, les partisans de l'innovation en littérature se trouvaient parmi les défenseurs des réformes politiques étrangères de l'époque précédente. Les puristes étaient ceux qui rêvaient une Italie indépendante, qui devait avoir sa gloire littéraire, comme sa langue, ses mœurs, et ses arts.

Dans ce rude conflit on rencontrait les doctrines les plus proscrites par l'État. Disséminées dans les discussions littéraires, elles échappaient à l'examen de la censure. C'était l'enthousiasme politique qui s'unissait à l'enthousiasme littéraire, et la dispute était soutenue dans toute l'Italie avec aigreur et emportement. On sentait qne la langue a toujours le même sort que celui de l'indépendance des états; on se souvenait que, pendant la domination française, les actes du gouvernement, les littérateurs, les orateurs du barreau et de la chaire avaient fait subir à la langue les plus étranges violences. Les lectures propres à donner le goût de la langue, auraient rendu plus insupportable la présence de l'étranger, qui venait nous imposer ses lois et ses usages. Ainsi dans ce débat on s'attachait

à prodiguer l'invective, et à nourrir peut-être les haines nationales.

Ceux qui regardaient la question du côté purement littéraire ne se passionnaient pas. Ils avaient remarqué avec regret que la littérature de l'époque précédente, succédant à un temps de raffinement littéraire, avait manqué, en forçant toutes les idées, et en passionnant toutes les paroles, de subir une ruine inévitable. Ils étaient persuadés que la simplicité n'était pas le progrès le moins heureux que pût rechercher le talent. Mais si la cause était bonne, l'armée ne valait pas le drapeau. Ils redoutaient ceux qui ne cherchaient dans le style que le style même, et qui voulaient faire de l'étude des mots une science à part. Ils craignaient qu'à force de s'appesantir sur les mêmes idées, on ne les torturât, on ne les épuisât, que la pensée ne fût bientôt plus rien, et que les mots fussent tout. Ils appréhendaient avec raison (et le temps ne devait pas les démentir) que la littérature avec la triste immortalité de la langueur, ne marchât vers le résultat déplorable de glacer les veines du corps social.

Par la restauration de la langue et par le même esprit, on tâchait de réveiller le génie poétique et populaire du dialecte national. On se souvenait que Cortese avait été le poète héroï-comique du peuple, et que les fêtes, les amours, les jalousies, les détails du ménage avaient été les tableaux de ses poèmes. Le patois napolitain, vif, mordant, incisif, et qui devient parfois une onomatopée continuelle, reparut alors dans quelques poésies légères ; mais il devait se montrer sur la scène avec l'image la plus fidèle du pays.

Ainsi, c'était moins le respect pour le passé, et l'admiration aveugle pour l'antiquité, qu'une aspiration à l'avenir, une impulsion donnée à la régénération du pays, et la haine contre les étrangers, qui excitaient les Italiens aux querelles envenimées de ce temps. Dans les débats qui s'ensuivirent de près entre les romantiques et les classiques, on y mit le même degré de passion et de zèle polémique, qui décelait le dessein de raviver par ce moyen l'énergie des peuples. On voulait les réveil-

ler de leur inertie pour tourner leur attention vers la politique. Les faits du moyen âge rappelaient au peuple qu'il avait eu des ancêtres, et pouvaient remettre sous ses yeux la possibilité de l'unité nationale. Les poètes s'exaltaient à cette idée, et la haine de l'influence étrangère devenait le sujet perpétuel de leurs vers. Ils devenaient les bardes du passé, et les Muses voulaient endosser l'égide de Minerve.

Si l'époque précédente avait été fertile et légère en littérature, les premiers temps de la restauration furent d'une extrême stérilité. Mais dès l'année 1818 on vit la littérature reprendre son véritable essor, et on en obtint un contingent annuel d'ouvrages d'imagination en prose, et surtout en vers. L'émulation et la faveur publique prodiguées à ces nouveaux efforts excitèrent tous les talents. Alors il n'y eut plus cet essaim d'hommes de lettres qui bourdonnaient jadis autour du pouvoir. Il n'y avait plus de ces gens qui sont toujours au service des évènements pour donner raison à la fortune, et qui caressent toutes sortes de vanités. La littérature va désormais son train sans flatter personne, et le caractère national n'étant d'ailleurs pas trop enclin à la réserve et à la timidité, elle se croyait déjà en droit de saisir avec avidité l'occasion d'encourager les talents, de soulager la misère, de défendre l'opprimé. Déjà l'aventureux ne déplaisait plus aux hommes de lettres, quand il s'agissait de s'exposer pour mériter l'estime publique. On se précipitait dans les larges voies ouvertes à toutes les curiosités.

Cependant, tandis que les mœurs, le caractère national, l'esprit politique perdaient toute trace de l'empreinte française, et reprenaient de plus en plus le caractère italien, la littérature en général n'en suivait pas moins les chemins battus, elle imitait encore, et imitait plus que jamais.

CHAPITRE XII

La poésie vit encore de sa malheureuse fécondité — Poésie philosophique et politique — Byron et Alfieri — La mort nous enlève plusieurs poètes distingués — Giuseppe Campagna, Gioacchino Ponta, G. Ceva-Grimaldi, Tito Berni et plusieurs autres—Versificateurs latins — La poésie devient ambitieuse et téméraire.

À l'avènement de la restauration c'était, à dire vrai, la même époque facile pour la renommée. La poésie exerçait encore son influence sur le mouvement de cette génération qui se sentait la tête en feu. Ainsi, de toutes les branches de la littérature, la poésie était celle qui était encore la plus cultivée. Dans la littérature, la révolution qui s'opère dans la forme, précède la révolution dans les idées. Vincenzo Monti puissant par l'imagination, n'avait compris que la partie purement extérieure et physique de l'art. Il avait fait revivre Dante; mais la puissance d'Alighieri résidait dans la pensée, celle de Monti dans l'expression. Le matérialisme de ce poète et de ses imitateurs était désormais épuisé. Monti était encore admiré comme versificateur; on s'apercevait cependant que ce poète, puissant dans l'art métrique, n'avait laissé qu'une trace brillante, et vague. On avait détruit la poésie académique durant l'époque précédente, et on commençait, avec la restauration, à renverser la poésie de la forme et de la couleur. Les bruyères de Morven, le sifflement du vent sur la colline, le bruit des torrents, et les nuages emportés par un ciel orageux étaient enfin oubliés. Les fantômes qui avaient détrôné les Néréides, et les Dryades avaient disparu; mais la Muse qui avait déserté les bocages, le zéphir qui s'était tû, et l'azur qui avait été assombri par la brume, allaient bientôt

reparaître. Malheureusement, dans les brumes d'Ossian, on avait trop côtoyé et même entrevu les limites du romantisme.

La poésie philosophique de Byron, tumultueuse et véhémente n'était goûtée, de ce temps, que par un petit nombre d'élus. On n'étudiait pas alors l'anglais, ce ne fut que plus tard qu'on commença à se familiariser avec cette langue. Alfieri était le Byron de l'Italie, comme Byron était l'Alfieri de l'Angleterre. Tous deux hommes de génie et de qualité, ils avaient joint à l'orgueil de la naissance la fierté d'un grand talent. L'un et l'autre doués d'un esprit éminemment aristocratique, professaient la démocratie sans abdiquer les prétentions du gentilhomme. Leur génie solitaire, leur humeur inflexible, leur verve hardie et sévère, l'intensité de la pensée et du style forment leur caractère spécial. Tous deux avaient la même mélancolie hautaine, la même fougue bizarre et impétueuse, le même enthousiasme d'une indépendance altière, qui n'eut jamais de borne, et qui leur fit courir toute l'Europe sans jamais trouver assez de liberté à leur ardeur. C'étaient deux intelligences poétiques supérieures à tout, excepté à cette sensibilité indomptable, dont ils ne pouvaient retenir l'élan. Leur poésie projetait également une teinte uniforme, à la fois sombre et ardente sur la nature. Leurs ouvrages, remplis des mêmes passions qui les agitèrent, étaient la constante image du caractère de ces auteurs. L'un et l'autre ressemblèrent à leur temps, et furent la vive reproduction des idées et des goûts de leur époque. L'un et l'autre enfin, en donnant des éloges aux souvenirs grandioses de l'antiquité, avaient pensé corriger, ou gourmander leur siècle.

Ainsi c'est Alfieri qui, dans ce temps, devait à l'état politique d'Italie une influence plus décisive qu'aucun des poètes qui ait paru à une autre époque.

Pour la poésie, la restauration était encore l'époque d'une malheureuse fécondité, elle était accueillie partout; mais s'il y avait beaucoup de poésies, il n'y avait point de poètes. Cependant ces pièces fugitives, quoique marquées au bon coin, cette envie de briller, ces artifices qui auraient suffi autrefois à faire

la réputation de bien des versificateurs, étaient maintenant méprisés. Cette poésie légère qui délasse les esprits, cherchait par moments à se rapprocher de la douce langueur et de l'élégance fleurie de Métastase. Ses vers étaient encore cités avec complaisance dans ma jeunesse, et on en savait par cœur des scènes entières, avantage que de nos jours aucun opéra ne pourrait plus obtenir. Mais en général toutes ces chansons délicates et faciles, faites plutôt pour le plaisir que pour la gloire, étaient considérées comme les derniers soupirs d'une poésie mourante. Une disposition plus calme, un mouvement d'étude, un goût nouveau faisaient déjà rechercher tout ce qui avait jadis rajeuni la pensée, et varié les formes de l'imagination. Et si la pureté du style avait pour lors des admirateurs, on n'oubliait pas non plus que c'est la force des pensées qui en constitue la beauté.

Cependant la Parque faisait sa moisson, et quelle moisson! Que de beaux épis étaient déjà tombés sous sa faux! La poésie venait de perdre N. Valletta, si connu par les agréments de son esprit, par sa gaieté et par ses vers faciles. Admiré pour son esprit vaste, juste et profond, et joignant à des connaissances variées beaucoup de goût, il était aimable, facile, et poète par vocation. Valletta, excellent homme, d'un caractère doux, sincère, et prodigue pour les autres, vécut toujours content des douceurs d'une vie retirée. Prenant tout bonnement le monde comme il le trouvait, sans espoir de le réformer, il aimait à rire tout bas de ce qui se passait autour de lui. Il avait su porter cette insouciante philosophie dans la poésie lyrique, en y mêlant aussi une sorte d'ironie légèrement sceptique. Du reste, bon, loyal, souvent enclin à des vivacités, sans être jamais envieux, il décochait des traits quelquefois piquants, mais nullement empoisonnés. L'œuvre du critique se cachait, on ne voyait que l'œuvre du peintre. Il avait, comme poète, aimé ces pièces de peu d'étendue, où le badinage naissait naturellement sous sa plume; et ses vers, dont la marche était aisée et coulante, avaient de la vivacité, de l'harmonie, et souvent de ces beautés qui transportent un homme de goût. C'était toujours son âme qui s'épanchait.

La mort nous avait enlevé l'abbé Quattromani, dont la réputation avait été une des plus grandes dont un homme de lettres ait joui de son vivant, mais qui mourut aussi avec lui. Il avait traîné ses derniers jours dans une vieillesse peu aisée, mais paisible et honorée. Les vers qui avaient fait sa célébrité, étaient restés sa seule richesse, et poète jusqu'à l'extrême vieillesse, la poésie lui avait servi de musique harmonieuse pour bercer ses souffrances. Il méritait et il eut aussi un grand nombre d'amis par la délicatesse de son âme et la pureté de ses mœurs; il avait vu arriver la vieillesse et la mort ne connaissant ni l'ambition, ni l'ennui, et sans avoir jamais éprouvé le tourment de l'envie.

On déplorait aussi la perte de la Marquise Palomba qui avait su tirer de sa lyre des sons assez nobles et assez fermes pour nous rappeler Gaspara Stampa et Vittoria Colonna. Que de cordes ont vibré à cette lyre! Quelle séduisante mobilité d'impressions! Elle avait puisé sa poésie dans une âme tendre et pure, dans une sensibilité qui ne devait rien à l'art; elle avait dans ses improvisations tous les mouvements et tout le génie de la poésie lyrique, et des beautés qui étaient fort au-dessus de la poésie ordinaire. Elle possédait le secret de la cadence et du nombre; c'était comme le frémissement du feuillage, et le murmure d'une cascade lointaine qui portent à la rèverie. Ses chants sont encore présents à ma pensée, et ravivent en moi l'émotion qu'ils m'ont causée dans ces beaux temps de jeunesse et d'espérance. Son mari se fit une religion de la douleur que lui causa sa perte. Homme de lettres estimé, il célébra, comme Milton, la mémoire de sa femme dans des vers d'une admirable douceur. Ce beau monument dû au souvenir d'une femme infortunée, s'est malheurensement perdu; c'était le rayon d'une vive tendresse qui devait s'éteindre sur la tombe de celle qu'il avait tant aimée!

Cependant Montrone, Rossetti, Ventignano, Ruffa, De Rogati, Ricci, Mazzarella, Genoino, Berio vivaient encore, et déjà de jeunes poètes qui surgissaient, donnaient de belles espérances à la littérature de leur pays.

Andrea Mazzarella, à qui le malheur et la pauvreté assignaient la solitude, était toujours assez fier pour ne pas la changer contre la dépendance des bienfaits. La sérénité de l'espérance ne pouvait habiter facilement cette âme froissée. Les lettres lui avaient appris à supporter l'oubli, à se résigner à la douleur, à être pauvre avec dignité. Sa poésie était mélancolique, amère, elle empruntait parfois au spectacle de la nature ses plus riches couleurs ; la langue de ses chants était pure, souvent il y avait de la noblesse, mais nulle passion vive. Les hommes de goût y trouvaient des beautés, et de l'art, un vers plein, sonore, mélodieux, et si facile qu'il ne trahissait jamais ni la gène, ni l'effort.

On pourrait compter divers poèmes durant ce temps, et vu la difficulté de l'entreprise, la moisson pouvait paraître abondante. Cependant un ou deux à peine auront le bonheur de survivre aux autres, et le nom d'un très-petit nombre dépassera les limites de leur pays. Je crois que c'est de ce temps que parut le poème astronomique de G. S. Poli, le *Viaggio celeste.* Mais dans les stances de ce poème en cinq chants l'auteur esquissait au lieu de graver ses excursions célestes. On n'y entrevoit le poète qu'avec un peu d'effort. Il avait choisi un argument où la poésie ne peut vous faire rencontrer ni la grâce, ni le charme. Rien de plus attachant d'ailleurs que cette magnifique revue de l'univers, où la puissance et la majesté de Dieu apparaissent dans tout leur éclat, et donnent à l'esprit de l'homme un profond respect religieux pour le créateur de tant de merveilles. Mais le poète doit avoir de la verve, une main adroite, une palette brillante, pour les mettre au service de la science.

Gioacchino Ponta, né à Gènes, mais venu dès l'enfance chez nous, et naturalisé napolitain, doit être compté au nombre de nos poètes. Nourri à l'école des bons écrivains, le style de ses odes était assez pur et assez nombreux, sa versification douce et flexible, et l'on y remarquait souvent l'heureuse imitation des anciens. Ses poésies étaient des morceaux peu étendus, mais finis. Il avait composé un premier poème

intitulé la *Vaccinia*, où il s'était montré hardi dans les conceptions, déployant une grande richesse dans la forme. L'échange de maux que l'Europe a fait avec l'Amérique est une idée poétiquement présentée. Ponta montra un grand talent comme versificateur, on trouve en lui l'alliance si rare du bon sens et de la verve. Cependant il y a dans ce poème quelques grands arbres, de hauts pins, de superbes chênes, mais point de forêt. Il se montra fatigué de ce poème, et comme il avait un rang parmi les poètes, il paraissait plutôt songer à exploiter sa réputation, qu'à s'élever par d'incessants efforts. Il chantait dans son *Ode genetliaca :*

Tempo già fu che amore
 La mia lira suonò cinta di rose. . . .
 . . . .
 Or di severa polve
 Grave è la lira e per le corde mute
 L'obliviosa avvolve
 Sua tela Aracne e al lor tacere insulta.
 Gelide idee sparute
 M'erran per l'alma a se medesma occulta :
 De la Vaccinia il lungo carme grave
 In mè creò un mè rigido
 E l'amoroso estinse estro soave !

Toutefois, ambitieux de témoigner sa reconnaissance au Duc de Berwich, il voulut rappeler dans un poème, ce que le fondateur de la famille, ce T. Fitzjames, fils de Jacques II, tué au siége de Philipsbourg, avait fait de mémorable. On a dit que ce Duc de Berwich méritait d'être peint à la façon des héros de Plutarqne, mais le poète devant traiter l'épopée en historien, ne pouvait pas longtemps inspirer de l'admiration et de l'intérêt pour ses personnages. Il lutta néanmoins avec succès contre les difficultés, et fit souvent oublier la médiocre conception du sujet par les beautés du style et des détails. Il y a dans ce poème des *Fasti della famiglia Berwich e di Alba*,

une verve soutenue, une marche mesurée; le récit est toujours poétique, et en étalant des tableaux d'une couleur épique, sa versification est élevée et forte. On y trouve de brillants détails de poésie, et parfois c'est une Muse impétueuse qui chante la victoire. Le reste est presque sans reproche, et c'est le sujet qui jette de la langueur dans le style.

Mais c'est la Muse religieuse qui devait, de ce temps, retrouver des accords éloquents pour chanter ses triomphes. Dans les premières années du siècle on vit paraître un poème de F. Ricciardi, la *Caduta di Adamo*, qui ne pouvait, malgré quelque facilité de versification, le placer bien haut dans la littérature du pays. Le Comte Marulli, vers l'an 1816, avait publié une espèce d'épopée dans sa *Tobiade*, mais il avait fort peu de talent pour la poésie, et quoiqu'il composât une *Novella poetica*, il n'avait ni le sentiment, ni l'habitude des tournures du vers italien; les pensées, d'ailleurs, étaient vulgaires et stériles. Il imprima aussi des *Versi lirici*, vers lâches et négligés, où il n'y avait nulle verve ni couleur poétique.

Maintenant c'est le *Cristianesimo stabilito*, poème épique de l'évêque Bernardo della Torre, qui va être couronné d'un succès légitime. Ce poème en douze chants expose le développement philosophique du christianisme, revêtu en grande partie des couleurs du récit, et portant l'empreinte d'une imagination vive que l'âge du poète n'avait point affaiblie. Il dédia son poème au Prince de Salerne qui annonçait la paix au royaume, et en qui il reconnaissait les hautes qualités d'une belle âme :

Sia che l'Augusto genitor precedi
Qual astro mattutin che il sol precorre ;
Sia che gl'impulsi del suo cor paterno
Lieto secondi e ne' turbati petti
Versi la calma e spruzzi onda letea.

Dans ce poème la grandeur des idées, la vivacité de la poésie, la pureté du style, s'unissent à une profonde érudition. Le poète dédaigne les secours et le charme d'une Muse profane :

Lungi, lungi da me, lasciva e molle
Musa che alletti i sensi e i cuori attoschi :
Assonna pur gl'incauti ; a me t'invola,
Nè dolcezza mortal corrompa o turbi
Un core al mal sì pronto al ben sì tardo.
. . . . Al vero sono
I miei carmi sacrati. . . . .
E voi che schivi di pietade il labbro
Appressate là sol dove più versi
D'empie dolcezze un lusinghier Parnaso
Non isdegnate d'innocente Musa
Semplice canto che a virtù vi pieghi.

Un ange l'enlève de dessus la terre, et il décrit son voyage avec une vérité pittoresque :

. . . . M'aggruppa intorno
Un nugol denso, ed io vivace e lieve
Rapito son, come è piuma dal vento.
Mentre egli l'aria coll'eterne penne
Tratta, rapido sì che tardo fora
A lui dappresso il suono stesso o il vento ;
Tremante a lui m'afferro, e colla destra
Serro la manca sua, coll'altro braccio
Le ginocchia ne stringo e il non usato
Cammin varco de'venti e a poco a poco
Rassicurato alfin miro ed osservo
Cose sopra natura altere e nove.
Tanto in alto poggiai che il bel paese
« Che Appennin parte, il mar circonda e l'Alpi »
Un breve piè di terra all'occhio parve.

Il bel Tirreno e l'Adria procelloso
Il sinuoso Egeo d'isole sparso
Il mar che l'Asia dall'Europa parte,
Tomba al notturno nuotator d'Abido;
E quel che fra le terre oltre si caccia,
Al tristo esule vate orrida stanza,
Laghi angusti sembrar poveri d'onde.
Quindi il vasto ocean, ch'Abila e Calpe
Disginnge e bagna i lidi Cafri e gl'Indi,
E la creduta un tempo ultima Tule,
Breve fascia parean che un globo accerchi.
Ma non guari passò che mari e terre,
E monti e valli in un confuse e miste
S'involaro al mio sguardo, e un globo solo
Formar di bozze lucide consperso.

C'est une imagination vive et pleine de simplicité, c'est la verve d'une âme sereine et virile qui laisse son empreinte dans une versification facile et naïve. Parfois il y a des morceaux de poésie dont l'accent est vif et énergique. Il décrit le temple de Jupiter :

Le porte son d'effigiato bronzo,
Che i fatti esprime di memoria degni
Di quel che i vati celebrar cotanto
Degli uomini Signor, padre de'numi.
Piover si vede in su di ferrea torre
In forma d'oro lucido e fecondo;
E l'incauta fanciulla empirne il seno
Già men casto a quel tocco. In mezzo a'lampi,
E sopra i nembi alteramente assiso
A Semele si mostra; il sen le squarcia
Poichè la vede estinta e il proprio figlio,
Non per anco maturo, al sen materno
Toglie e ripon nel suo : compiuto il tempo
Che all'infantil prigion fissò natura,

Ino l'accoglie e le montane Ninfe
L'occnltano negli antri e il latte danno
Al bi-nato bambin. Converso in tanro,
Fende l'onda Sidonia ed ha sul dorso
La palpitante Europa : ella si stringe,
Come può meglio, alle infiorate corna
Del torel baldanzoso e gli occhi volge
Gridando e lacrimando al patrio lido,
Che rapido da lei fugge e si asconde.
L'altra porta il figura, Aquila fatto,
Il fancinllo Troyan tener frall'nnghie ;
Mentre i vecchi custodi al ciel le palme
Levan dolenti. . . . .
. . . .
Vedesi Giove irato, il figlio stesso
Sbalzar dal cielo e nell'Eolie grotte
Imporgli fra'Ciclopi il vile e grave
Travaglio d'agitar martelli e lime.
Ora l'asse, or le rote al ferreo carro
Del truce Marte a riparar costretto,
Sbnffa di rabbia ; or le intrecciate serpi,
Che cingon di Medusa il mozzo teschio,
E l'egida terribile di Palla
Lima e fa tersi ; e gli amorosi furti
Soffre gemendo d'impudica moglie.
V'è d'Inaco la figlia in vil giovenca
Dal Tonante cangiata e data in dono
Alla gelosa Ginno. Argo si vede
Co'snoi cent'occhi alla cnstodia intento
Della druda celata in qnel sembiante.
Invan però che chinsi al sonno eterno
Fnr dal figlio di Maja i cento lnmi ;
E dalle spoglie sue l'angel snperbo
Ebbe la pompa delle occhinte pinme.

Il a parfois une tendresse naïve, une grâce et une sensualité même ingénue.

Qui l'artefice industre aveva il caso
Sgrossato della misera Callisto,
Cui fra mortal pudica il re de'numi
Fece impudica, e poi di Giuno all'ira
Abbandonolla e di Diana all'onte
Squallida, setolosa, al suol curvata
Orsa la vide errar pe' monti e boschi;
Ma non avea compiuta il dotto fabbro
Questa del suo lavoro ultima parte.
Avea se stesso inciso irato in atto
Di gettar lo scalpello, e d'uom che sdegni
Scolpir del sommo Giove opra sì turpe!

En général une inspiration tendre et mystique se révèle dans tout le poème. À quoi tient ce charme en apparence si négligemment composé? À une simplicité singulière, à un naturel inimitable qui vous émeut par sa nudité même. Peut-être ne trouvera-t-on pas convenable qu'il ait parsemé son poème de quelques morceaux de poésie lyrique; mais bien que cela soit, il faut avouer qu'ils sont pleins de force, de pureté de sentiments, et de mélodie dans le rhythme. On y trouve souvent toutes les qualités du style biblique. S'il est quelque page où la critique puisse signaler quelques taches, il n'y en a pas une peut-être où l'inspiration du poète ne se retrouve, et ne demande grâce pour quelques irrégularités.

Le chantre des grands, A. M. Ricci, cherchait de ce temps, à fléchir la Muse de l'épopée, mais il ne devait pas en obtenir les faveurs. Le Tasse, et l'Arioste, sont des météores assez rares. Notre temps d'ailleurs était peut-être déjà trop raffiné pour être épique, et la Muse de A. M. Ricci était moins épique que lyrique. Néanmoins il représentait le type du goût et du talent poétique italien dans sa pureté, sans mélange de rien d'étranger. Il avait choisi un sujet plus national et plus inté-

ressant que ceux de ses précédents poèmes, c'était l'invasion des Francs et le renversement du royaume des Lombards en Italie; sujet que trois Italiens avaient traité dans un autre but, au XVII[e] siècle. Son poème, comme celui de Girolamo Garofalo, devait porter le titre de *Carlomagno*, car son épopée était destinée dès son origine au conquérant merveilleux qui allait bientôt mourir cloué sur le rocher de Sainte-Hélène. Voici le commencement de l'*Italiade :*

L'armi io canto, gli Eroi, la pugna accesa
Pe'talami e per l'are e il doppio assalto
E le colpe de'regi, onde sospesa
La bilancia di Dio piegò dall'alto;
Del Longobardo la fatal contesa
Dell'alpe i campi e di Pavia lo spalto,
Allorchè Italia del suo meglio in forse
Stette, e Carlo vincendo la soccorse.
Diva religion che i regi e i troni
Di tua sovrana maestà circondi;
Tu che dall'Indo a'gelidi Trioni
Schiudi gli abissi del saper profondi;
Tu che miri dagli astri e pace imponi,
E torci il guardo e i popoli confondi;
Tu voce al canto mio, tu lena inspira,
Se nella tromba osai cangiar la lira.
Italia, Italia, ah non mi dir che dura
Memoria il canto mio ti rinnovella. . . .
Sempre forme cangiando e mai ventura,
Sorgesti in ogni forma ognor più bella :
Tu del mondo ornamento e di natura,
Templi ovunque ponesti, armi e castella
E se stillan di pianto i lauri tuoi,
La sventura e il valor fece gli eroi.
E tu del Goto inulto Adriaco Vate,
Tu, cantor dell'invitte arme pietose,
Non sdegnar che io raggiunga oscura etade

Tra l'età che per voi suonan famose ;
Che io pur consacri all'armi e alla pietade
Quella che solo a voi docil rispose,
E che tra'cieli e i secoli rimbomba,
Data all'Itale muse epica tromba.

Cependant, il faut l'avouer, le poète était trop loin de son sujet, et ne pouvait chanter par instinct de traditions nationales. Le poème devait être nécessairement artificiel ; une nuance d'érudit devait se mêler à son inspiration, et la couleur épique en était nécessairement réfléchie. Le merveilleux, sincère et naïf, qui fait une grande partie du poème épique, lui devait manquer, et les théories de l'art n'y pouvaient rien. Ainsi dans l'*Italiade* l'élan du poète est court et rapide, c'est une narration brève, une image vive, mais sans aucun souvenir frappant. Ce qui a nui surtout au succès de ce poème, c'est le peu d'intérêt et de passion que le poète a donné à ses personnages. Cependant on rencontre à chaque instant dans l'*Italiade* des stances tournées avec beaucoup d'art, des comparaisons, des tableaux et des portraits pittoresques. Écoutez un guerrier lombard, qui, après bien des malheurs, navré de douleur pour la guerre civile qui a désolé le règne de Rachis, s'est fait ermite :

Qui le spoglie vestite ho di quel saggio
Che misurò coll'alma il mondo e il cielo,
Che ammansò i Regi e a militar servaggio
Tolse que' che periano in caldo e in gelo,
Che all'uom de' campi vendicò il retaggio,
E l'aratro e la penna armò di zelo,
E in pace al secol rio movendo guerra,
Rivolto al ciel non obliò la terra.
O voi che sempre di grandezza ingordi
Foste al mondo ed a voi templi e teatri,
Cinti di schiavi che in mentir concordi
L'avarizia e il timor fece idolatri;

Altro è ben questo che a' lamenti sordi
Spopolar campi, liquefar aratri
Da' roghi accender del poter la face,
E delle tombe propagar la pace !
Da queste balze alfin l'estremo addio
Diedi alla patria ed oh! qual era allora ! . . .
Ella di me non si rammenta ed io
Qual fui, qnal fosse mi rammento ancora:
Qni spesso ancor ne ragionai con Dio;
E poichè qui su lei nasce l'anrora,
Da queste vette al ciel le palme alzando
Co' primi raggi suoi pace le mando.
E dico a' fiumi che di qua declivi
Sgorgan sotto il mio piè per via diversa:
Deh scendete a lavar con cento rivi
Italia mia del proprio sangue aspersa;
E dico a' venti del mio duol non schivi,
Alle rugiade che prepara e versa
Da questi colli il Sol: deh voi traete
In sen d'Italia mia dolce qniete.
. . . .
Tempo verrà, seguìa, che alfin respiri
Italia fra'suoi lauri, a' fiori in grembo,
Che nn guardo al mare e l'altro all'alpe giri,
E d'un guardo al rotar disperda il nembo;
Che ver lei lo stranier dolci sospiri
Sol volga; ed ella nel materno lembo
Raccolti i figli, lor d'intorno additi
Crescer cogli anni i monumenti aviti.
Archi, templi, cittadi in cento modi
Risorgeran da' campi ermi e palustri;
Fra le castella ove fur morti i prodi,
S'affacceran le vergini trilustri;
E Italia al suon di non mentite lodi
Ricca d'arti, d'ingegni e d'opre illustri
Del mondo in pace sederà Regina,
Se per laude e beltà col ciel confina.

C'était le sentiment du poète, qui était aussi celui de l'époque fatiguée du bruit des armes et des combats. Cependant dans la description des duels et des batailles il étale beaucoup de force et de couleur ; les tableaux sont bien étudiés. C'est un reflet de l'impression qu'a produit sur l'esprit du poète la vue des chefs-d'œuvre, dont les grands maîtres du XVIe siècle ont rempli l'Italie. Mais le Tasse grandit les détails de son poème, Ricci se contente de les dorer et de les colorer. Il est peintre, et parfois inimitable, mais ses peintures sont de décoration. Ses vers toutefois sont toujours bien faits, élégants, toujours animés d'un souffle antique. Le songe de Charlemagne, celui de Gisile qui remplit le VIe chant, et qui contient l'histoire poétique de la race lombarde, sont des morceaux magnifiques, où le poète ne tombe pas dans l'excès du fini. La description de la peste est un tableau puissant et sévère :

Già colma era de' falli la misura
E il veglio struggitor sospeso a volo
Dinanzi al gran motor della natura
Dicea, curvo sull'ali : eccomi io volo ;
Quando scoppiò per la comun sciagura
Dal peccato regal turbin di duolo,
E contro il cieco Re lasciò l'Eterno
Per poco il freno al provocato Inferno.
Ed ecco i bruni vanni agita a sghembo
Fra' flagelli di Dio quella che terza
(Più crudele del turbine e del nembo)
Fra la fame e la guerra erge la sferza :
Già sulla terra per l'astruso grembo.
Qual fulmineo vapor che occulto scherza
Serpe diffuso orribile miasma,
Onde si veste il gracile fantasma.
Da nullo vista, eppur da tutti intesa,
In quel languor che spesso il mal precede,
L'immensa larva in grembo all'aure estesa
Ha tra le nubi il crin, sull'Orco il piede :

Da un ingenito orror muta appalesa
Natura istessa il suo periglio e cede
Al rio contagio che ne'giorni estremi
Sviluppa ovunque della morte i semi.

. . . .

Stan notte e giorno al comun voto schiuse
De'sacri templi le dolenti porte;
Per le squallide piazze ardon confuse
Funebri pire ed all' imbelle e al forte.
Colle chiome sugli omeri diffuse
Erran le donne esterrefatte e smorte;
Sel vede il volgo attonito e sparuto
E nel pubblico lutto ognun è muto.

On trouvera dans ce poème toute la finesse, l'abondance et la variété du charmant esprit qui l'a composé, aussi bien que ses qualités robustes et délicates. Si l'intérêt y languit, il y a de la lumière, de l'air, de vives scintillations, comme on en voit au déclin de nos jours d'été.

Un autre poète imprima de ce temps sa traduction en vers italiens du poème de l'abbé Meli, le *D. Chisciotte*, écrit en dialecte sicilien. Mais la folie sérieuse de D. Quichotte, et les bouffonneries de Sancho qui ont fait le succès de l'ouvrage original, avaient de grands inconvénients dans un poème qui demande une marche plus rapide et des effets plus ressentis. Meli pouvait-il borner son plan et régler sa marche? Le poème avait d'ailleurs le défaut de ne pas traiter ce que le titre promettait. Néanmoins le poète ne s'en était pas mal acquitté, il n'avait pas manqué de gaieté satirique ni de badinage sérieux, il avait placé à propos le trait comique, aussi ses vers ont de l'enjouement et de la finesse. Mais il n'en est pas moins vrai que les personnages n'agissent pas à nos yeux dans des scènes animées, et que le poète ne fait point dialoguer les acteurs comme dans le roman original; on ne vit pas avec eux. Dans la traduction resserrée dans des bornes plus étroites, le poète n'a qu'ébauché ce que le roman-

cier avait fini, mais il sut retenir, malgré le génie divers de la langue, et du dialecte, plusieurs beautés du poète original.

Les esprits rassasiés d'abstractions et de périphrases ne pouvaient de ce temps mieux demander les molles quiétudes de l'inexpérience qu'au poète A. M. Ricci. Ricci n'avait jamais été emporté, ni malveillant, il avait été quelquefois souple, jamais rampant; il préférait toujours l'art qui vient à l'aide par les impressions du beau, et qui rend les hommes plus délicats sur les choses de l'esprit. On n'avait reconnu et blâmé dans ses vers que l'abus de l'albâtre, de l'ivoire, et de la rose. Qui aurait pu, au milieu du bruit des armes et des combats, songer à ses idylles, ou s'intéresser au sort d'Elpino?

Sventurato orfanel giaceva Elpino
   Del suo destin sin dalle fasce oppresso
   Della terra infelice pellegrino :
Fille lo accolse al sen : dal seno istesso
   Pari bebber la vita Elpino e Clori,
   Ambo univa un sol bacio, un solo amplesso :
Crebber quai ramoscei di verdi allori
   Pari in vaghezza, ambo librar sul prato
   I primi passi e incespicar trai fiori.

Sous la restauration on lui reprochait, qu'après avoir chanté les victoires de Napoléon, et la domination étrangère, il n'aurait pas dû brusquement passer du dévouement impérial, et de l'exaltation démocratique de l'*Ode a l'Italia*, à la transition de l'ode à l'Empereur d'Autriche. Mais cette contradiction est inévitable dans la vie des hommes qui écrivent de bonne heure. Néanmoins l'*Ode a Francesco II* est versifiée avec une rare habileté, le tour de ses vers est harmonieux; il y a de l'élévation et un choix d'images sévères, il y ajouta une vigueur de coloris supérieur à l'élégant artifice de ses premiers chants.

L'Italie offrait à l'Empereur *lo scudo Iliaco, di cui fu Roma erede*

Come talor pellucido
Speglio d'acciar forbito
Pinge e raccorcia in lucido
Cerchio la valle e il lito ;
Tal su l'impermeabile
Scudo apparla la terra,
Che l'alpe e l'onda instabile
D'Adria circonda e serra
E la riflessa imagine
De l'Italo terren.
Mira, o Signor, diceagli,
Mira il giardin del mondo,
Mentre il fato arrideagli,
D'arti e d'eroi fecondo ;
Cagion d'avara invidia
Alle lontane genti,
Nato di Zeusi e Fidia
A' placidi portenti
Che il fior di tanti popoli
Nutre e raccoglie in sen.
D'armi e di lauri carico
L'Italo impero ahi giacque... !
Sotto l'acciar barbarico
Dal cener suo rinacque....
Mesta e deserta all'ospite
Goto le palme io volsi,
Poi da contrade inospite
Il Longobardo accolsi,
Ed ei men crudo avvolsemi
Ferrea corona al crin :
Il sacro serto esperio
Che m'addolcia l'affanno
Passò col prisco imperio

Dal Franco all'Alemanno. . . .
Sempre Fortuna indocile
Ad altri il diede, il tolse;
Me sempre ancella e docile
In nuovi danni avvolse;
E un Dio che emenda i secoli
A te lo diede alfin!

Il l'exhorte à prendre sous sa protection un si beau pays, qui sut si souvent se relever de ses misères:

Valor se chiedi all'Italo,
Gli offri d'un brando il lampo
Stringi una tromba, invitalo
L'avrai leone in campo;
Ma se padre amorevole
L'arti anteponi all'armi,
Vita avrai più durevole
In bronzi, in tele, in marmi;
Palla e le Muse indigeni
Qui trono avran con Te.
Questi che ti circondano
Mortiferi metalli
Non più di stragi inondano
Le pingui Ausonie valli;
Nè per deslo di gloria
Queste trombe guerriere
Ridestin la Vittoria,
Che su le tue bandiere
Sparsa di nobil polvere
Stanca ti dorme al piè.

G. Rossetti avait, de ce temps, atteint le point culminant de sa renommée; il jouissait d'une de ces vogues passionnées, où il entre ordinairement du caprice. Il était facile de comprendre les transformations que le poète imposait à son talent

dans la valeur très-inégale de ses œuvres. Rossetti, avec un instinct poétique, qui s'était éveillé dès l'enfance, n'avait jamais eu d'autre occupation sérieuse que les vers. Il voulait une gloire bruyante et populaire. La vogue qu'il avait obtenue de ses conceptions tourmentées, n'avait été due qu'aux opinions qu'il avait épousées. Il était redevable à la popularité politique de la renommée et des défauts qui en avaient augmenté l'éclat. Maintenant il s'élevait dans la lyrique; sa voix se déployait, mais son haleine promettait plus de puissance. On avait loué avec raison sa *Cantica* sur la mort de la Marquise Palomba, et sur celle de Bruno Amantea. Néanmoins c'étaient des transformations plutôt superficielles que profondes. Ne sachant résister à l'attrait des couleurs éclatantes, le poète se livrait toujours en scène, étincelait comme le cristal ingénieusement facetté, et se condamnait toujours à dépenser en faux brillant les éléments de sa force. Il se plaignait souvent de n'être pas assez admiré, et accusait de jalousie les esprits sincères qui se permettaient de l'avertir, lorsqu'il s'égarait. Cependant un poème qu'il se proposait de publier en l'honneur de Pie VIII, et qui plus tard parut dans un autre esprit à l'étranger sous le titre de *Iddio e l'uomo*, sans être moins mêlé de faux goût, marquait un véritable progrès de force et de gravité dans le langage.

Mais c'était toujours un lingot d'or bizarrement ciselé. Voici l'*inno a Dio :*

Pel vasti deserti
  De'campi celesti
  Tu gli astri spargesti
  Quai sabbie nel mar ;
E sotto al tuo soglio
  Per curve costanti
  Qual atomi erranti
  Li vedi passar.

. . . .

La vita e la morte
  Tua doppia ministra

A destra e sinistra
Sen vengon con te ;
E appena che accenni
Discende spedita
La Morte o la Vita
Su popoli e re.
Terribile il tuono
Ti mugghia davante
E sotto le piante
Ti guizza il balen ;
La destra ricopre
L'immenso creato
E l'urna del fato
La manca sostien.
. . . .
Il soglio ti lambe
Con placide spume
Il torbido fiume
Di labili età.
Vi passan travolti
Gemendo i mortali
E il tempo coll'ali
Spingendo li va.

On peut lire ces vers différemment imprimés, selon que le poète a modifié sur certains points les idées qu'il professait de ce temps.

Souvent il chantait des idylles pleines de fraîcheur et de charme. Il ne manquait ni de grâce ni de facilité. Elpino avait donné à son amante un gentil oiseau pris dans un filet. Glicera le caressait, et lui faisait une cage :

Quando dal vicin lido
Fra le romite piante
D'un augelletto erraute
Il pigollo s'udì.

Conobbe il noto grido
  La capinera amante
  E al pianto del suo fido
  Rispose e il compatì.
La ninfa che vedea
  Quel vedovo augellino
  Che intorno a lei gemea
  Per domandar mercè,
Al pastorel vicino
  Con un sospir dicea :
  Se mi perdessi Elpino
  Che ne sarìa di te?
Elpin bagnò di pianto
  La guancia ; intenerita
  Glicera aprì le dita
  E l'augellin fuggì!
. . . .

Il affectionnait surtout les petites idylles qui avaient une tournure épigrammatique.

Se di voi pietà sentite,
  Pastorelli amor fuggite ;
  È il delirio d'ogni mente
  È l'affanno d'ogni cor.
Sì cantò la bella Irene
  Al sonar di molli avene,
  E il cantò sì dolcemente
  Che ogni petto intese Amor.

Autrefois il chantait :

Ve' come in su l'erbetta
  Non tocca da l'està
  Quell'ape scherzosetta
  Di fiore in fior sen va !

Ve' che da mille e mille
Torna a la rosa ognor! . . .
Io son quell'ape, o Fille,
Fille, tu sei quel fior!

Rossetti avait un talent remarquable d'improvisation. Son extérieur était agréable, et quand il improvisait ses vers, son expression, sa physionomie, son maintien annonçaient un homme vraiment inspiré. Ceux mêmes qui étaient prévenus contre lui se sentaient forcés de partager l'admiration générale. Il avait, de ce temps, une foule d'admirateurs et de critiques; mais ces derniers ne parvenaient pas plus à obscurcir sa gloire, que ses imitateurs à l'éclipser. Grâce à l'opinion du temps, il occupait incontestablement la première place parmi les poètes napolitains. Il est rare qu'un auteur ait joui d'une popularité aussi volontairement reconnue. Cependant ce poète ayant acquis à la maturité de son talent beaucoup de gloire, et étant par excellence le poète de la jeunesse, aspirait à prendre une véritable dictature.

Les poètes d'imagination fantasque et à sentiments factices avaient presque disparu, lorsque Giuseppe Campagna, né sur la fin du XVIII[e] siècle, chercha la raison pour souveraine, et le goût le plus sévère pour guide. Le plan de ses compositions était juste, l'exécution parfaite. Déjà il aimait à orner ses idées de l'éclat d'un beau langage, et ne laissait jamais échapper un vers sans lui donner tout le poli qu'il exigeait. Le style est la beauté de la pensée; mais les efforts trop sensibles du poète venaient parfois éteindre l'enthousiasme et glacer le cœur. Néanmoins il y avait toujours bien des choses et des pensées dans ses chants, et les traits de son crayon étaient toujours heureux.

F. Ruffa, de ce temps, excellait dans les odes. Il y en avait bien peu qui l'égalassent, je ne sais même s'il n'était pas digne d'une gloire plus réelle que tous les poètes que je viens de nommer. On pourrait bien reprocher à quelques-uns de ses chants une tension voisine de l'emphase, qui est le défaut de

la jeunesse, mais il n'exprimait guère un sentiment sans l'animer, ni une idée sans la peindre. Il y avait de la force et de la moralité dans ses vers qui survivront à beaucoup de compositions que l'on goûtait alors. On y admirait de beaux mouvements lyriques, de belles images, et un style qui n'était pas surchargé d'ornements, aussi était-il toujours révolté des strophes dorées, et des splendeurs puériles de Rossetti. Ruffa était le poète qui s'était le plus approché de Chiabrera, et qui nous faisait le moins apercevoir l'intention de l'imiter.

Quiconque a connu le Marquis de Montrone ne peut l'oublier, ni citer quelqu'un qui lui ressemble. Doué d'une imagination ardente accompagnée d'un esprit sérieux, et occupé des plus graves études, il travaillait, de ce temps, à son poème de *Lorenzo*, résultat précieux acheté par tant de veilles. Mais, n'en déplaise à ses admirateurs, avec tout son admirable talent il ne pouvait pas mieux qu'un autre imprimer à ce poème savamment traité, ce cachet de mouvement et d'intérêt qu'exige le poème épique. Son goût d'exactitude et de pureté ne pouvait donner au poème ce qu'on y chercherait en vain, la passion, et l'intérêt. Quand on s'attache à systématiser les idées, et à les anatomiser, le don de la création, la spontanéité, et l'élasticité des sensations sont déjà évanouies. Au reste on ne peut douter que Montroue, sous le rapport de la correction et de l'élégance, ne trouve sa place parmi les modèles de style et de goût. Le mètre de ses poésies était toujours vigoureux et hardi; et s'il se remuait tristement sous des chaînes, le mécanisme de sa versification était savamment conçu, il créait l'inspiration par la réflexion. Son chant sur la *Morte di Cristo* avait prouvé que le maniement le plus admirable de la parole ne supplée pas à la profondeur de l'émotion. Ce chant était écrit avec toute la dureté qui caractérise ses ouvrages en vers. Quoiqu'il en soit, c'était déjà une grande obligation que nous lui devions d'avoir tiré la poésie de la fange où l'époque précédente l'avait plongée.

Ceva-Grimaldi, Marquis de Pietracatella, intelligence féconde qui ne s'est point fanée au souffle de la vieillesse, avait

trouvé dans ses émotions des odes pleines de fraicheur et de naïveté, lors de la maladie et de la mort de sa femme. La poésie n'avait été chez lui qu'une distraction de jeunesse et un goût récréatif ; mais il y avait dans le recueil qu'il publia quelque chose de doux, de fin, de charmant comme dans Savioli son modèle, et parfois de la vivacité et de la grâce.

Il adresse un hymne à Isis :

Suora di Febo, Vergine
   Detta a ragion triforme,
   Che in terra, in ciel, nell'Erebo
   Regni in tre vaghe forme :
Oh più gradito d'Iside
   Ti suona il nome santo,
   Se degli Egizî cembali
   Godi e all'Egizio canto ;
Te cole la palmifera
   Faro, te Memfi adora,
   Te in sette bocche il rapido
   Fecondo Nilo onora :

Il en adresse un à Hymen :

Dio che di serti rosei
   Le chiome d'oro annodi
   E in cuor verginei accendere
   Le prime fiamme godi :
Non tu di Bacco e Venere
   Favoleggiata prole,
   Qual già le Achèe ti pinsero
   Immaginose fole:

Il adresse une ode à Vénus, une à Pallas, une autre à l'Espérance, une quatrième au Désespoir ; sa femme est morte, et il exhale sa douleur dans les *imprecazioni :*

Tu più non sei, di candida
   Neve coperto il viso

In quelle labbra esanimi
Dolce ancor vive il riso.
Così per man di vergine
Colta vermiglia rosa,
Sebben non più nel patrio
Cespo ospitale ascosa,
Leggiadra è ancor, di porpora
Brillano le sue foglie,
E i baci ancor di Zeffiro
Nel molle seno accoglie.

Il gémit ainsi dans les autres odes sur le cercueil de sa femme; c'est une continuelle élégie qui, plus de l'amour heureux, est le chant de l'amour malheureux. Ce sont des morceaux pleins de grâce et de naturel; mais par l'abus de la mythologie, on voit que la douleur ne saurait passer de son âme dans son style. Il n'a pas ce ton de vérité sans lequel on ne persuade jamais. Mais pour qu'on n'en fût pas dupe, l'ode qui suit immédiatement est adressée *all'innamorata futura :*

O tu che il ciel destina
Di questo core a'palpiti,
E per beltà divina
Emula sei di Venere,
Che le contese antiche
Rammenterà con Psiche.
D'Ausonia tra le belle
Bella godi rifulgere
Qual tra minori stelle
L'inargentata Cinzia
Trionfatrice splende
E il giorno invido rende.
Di corvo alle nere ali
I neri occhi somigliano,
Donde Amore gli strali
Saetta irreparabili,
Occhi a muoversi lenti,
A riguardar clementi.

Del bruno e folto crine
L'egual fu altera Pallade ;
A rose mattutine
Le labbra tue somigliano,
Rose ove nasce il riso
Che apre in terra l'Eliso.

On trouve dans son *Viaggio a Lecce* cette poésie qui parle au cœur et à l'esprit, et qui est faite aussi pour flatter l'oreille. Généralement ses vers précis, nerveux, raisonneurs, ont plus de traits que d'imagination.

Les poésies légères et gracieuses de Tito Berni charmaient, comme autrefois celles de Ricci, par un tendre et doux accent, privé d'élévation, si l'on veut, mais rempli de suavité. Il prêtait à ses poésies le charme d'une agréable simplicité. La spontanéité des vers, le choix et le bonheur de l'expression, lui donnaient cette facile élégance qui s'enhardit par le travail. La pensée paraît s'y échapper toute naïve, toute pure, telle qu'elle se présentait à son esprit. Mais poli plutôt que gracieux, c'est la flamme qui pétille sans échauffer. En vain aurait-on cherché dans ses poésies le fin enjouement et la grâce libertine ; c'était toujours la douce et riante mélancolie de ce temps aimable.

Salvatore Gnaccherini était poète de patient labeur, et habile scrutateur des beautés de l'art ; mais son individualité ne s'était point encore nettement révélée ; elle se cherchait alors indécise. Dans ses *Poesie italiane* c'était une abeille dorée qui battait des ailes autour de l'émail des fleurs.

Dans cette saison de progrès poétique et de fertilité dans les productions, il y avait encore d'autres individualités remarquables. Vincenzo de Ritis était un poète à qui on ne pouvait reprocher qu'une versification dure, et les fragments qu'on en trouve épars çà et là justifient ce reproche; il est juste pourtant de rendre hommage à un talent, dont la fertile variété a su se prêter à tant de genres différents. Les productions de A. M. Oliva portaient le même cachet de bon goût, mais son idéal poétique

ne s'élevait pas au-dessus de la correction du style et de la pureté de l'expression. Il était puriste outré, et dans son poème de *Tasso* comme dans son *Natale del Messia*, il oubliait que la poésie dégénère et s'éteint quand elle n'est plus nourrie par les idées. Se voyant délaissé par les hommes, il ne les accusait point, la souffrance et la raison, dans ses derniers jours, lui avaient ôté jusqu'au souci de ce qui se dirait de lui après sa mort. Carlo Oliva était poète de sentiment et d'esprit, plutôt que d'imagination élevée. Le colonel Gabriele Pepe, par un sentiment de grandeur antique, se distinguait parmi les poètes qui avaient de l'élévation et de la chaleur. Raffaele Stasi était aussi plein de verve et d'esprit, et on ne pouvait reprocher à ses chants qu'une tension voisine de l'emphase. On a quelques morceaux de poésie de Ferdinando Saraceni, qui n'eut d'autre maître que lui-même; malgré cela ses pièces ne sont point inférieures aux plus estimées de ce temps. Lui aussi aimait cette mollesse Horatienne qui était inspirée par l'époque; F. Saraceni était né à Venosa qui fut la patrie d'Horace. Il offrait deux colombes à une dame pour le jour de sa fête:

. . . .
Han tal indole benigna
  E tal vezzo di beltà,
Che la conca di Ciprigna
  Coppia simile non ha.
Non con ale così pronte
  La colomba al sen volò
Del festivo Anacreonte
  Che l'accolse e carezzò.
. . . .
Nelle nitide lor piume
  Legger puoi, mio dolce amor,
Il candor del lor costume
  La schiettezza del mio cor.
E l'affetto che sì bello
  Dolcemente le accoppiò
È l'imagine di quello
  Che ti strinse e mi annodò!

Saraceni qui fut brave soldat, ne s'était occupé à l'époque précédente que du bruit des armes et des combats ; désormais il va montrer que la même main qui a tenu l'épée, a conservé assez de délicatesse pour écrire de belles pages en poésie. Mais enlevé à la fleur de l'âge par un malheur imprévu il devait laisser à ses amis de durables et justes regrets.

Francesco Bozzelli, vint montrer dans un petit volume de poésies tout ce qu'il aurait su faire s'il avait concentré ses facultés de grâce, et d'harmonie. Mais il avait goûté les poésies de Fantoni, et se les rappelait d'une manière sensible. On voudrait pouvoir oublier Michele Zezza qui était ordinairement inégal, quelquefois familier, ignoble même, et dont les vers étaient souvent détestables. Il avait écrit un *viaggio* qui était une imitation de Bondi ; dans ses sonnets il étale une verve naïve et facile ; ils avaient de la grâce, mais peu de nouveauté, car c'était une imitation *de' giulj tre* de Casti, et le style était loin de pouvoir défier les reproches. Appiano Buonafede, qui, comme Atticus, avait débuté dans la poésie par de petites inscriptions, qu'il mettait au bas des images de quelques grands hommes, avait fait des portraits ingénieux, autant qu'expressifs et tout parlant de ressemblance. Un versificateur de ce temps voulut l'imiter, mais ce fut avec plus d'industrie que de talent. La composition était tendue et pénible, rien n'y était fondu de jet.

D'autres noms, dont l'auréole était moins lumineuse, ne dépassaient pas la sphère des lettres. Plus rimailleurs que poètes, et à qui toute croyance était indifférente, ils ne pouvaient, malgré leur facilité rapide, rien produire d'achevé. Pour ceux-là c'était un babil poétique sans trève. Ainsi G. Capece Minutolo publia un essai de *Poesie giovanili*, où l'on ne trouvait ni la verve du poète, ni la sensibilité de l'homme. Ce n'étaient pour le plus que des amplifications de collége. Il y avait aussi dans cette stérile abondance quelques poésies de Domenico Piccinni qui n'avait pas une seule beauté pour faire pardonner son défaut de chaleur et de mouvement dans le style.

Il y eut de ce temps un curieux phénomène poétique. Voi-

ture, Vaugelas, Ménage, Reynier-Desmarets, parmi les Français, firent dans le XVIIe siècle des vers italiens qui pourraient être estimés même en Italie. On pourrait en citer un exemple très-honorable plus récent encore. C'est que ces poètes avaient du goût, et connaissaient le génie de la langue italienne. Un anglais, J. T. Mathias voulut, de ce temps, s'essayer aussi dans la poésie italienne, et publia un recueil de *Poesie liriche*. Il connaissait peut-être l'espèce de cadence qui convient aux vers italiens, mais il crut que le poète lyrique chez nous n'était pas obligé de penser. En se mettant à chanter dans des rhythmes différents, formés du mélange des rimes, et de celui des vers de différente mesure, il s'imaginait qu'une oreille italienne en aurait été flattée, et que l'harmonie eût aisément fait pardonner son galimatias, qui pouvait être pour lui clair comme le jour, mais qui assurément était inintelligible pour nous.

Je ne fais pas mention des ouvrages de ce temps écrits en latin, où les impressions et les idées étaient toujours altérées par l'usage artificiel d'une langue morte. Cependant cette littérature latine, comme lien de communication entre l'antiquité classique, et l'esprit moderne, s'enorgueillissait encore de quelques noms qui faisaient servir une imagination érudite à la poésie, mais qui ne suffisait pas aux poètes. Ciampitti possédait encore l'heureuse suavité, et le divin naturel de Virgile; mais on découvrait déjà de fréquentes traces de fatigue, et de négligence. F. Rossi et V. Cassitti n'avaient point délaissé Horace et Virgile, ils y revenaient toujours avec délice; mais le déclin de l'âge avait refroidi leur génie. C'est de ce temps que l'Université de Naples présenta au Roi son hommage en prose, et en vers latins, grecs, hébraïques, arabes etc. à l'occasion du recouvrement de sa santé. En jetant les yeux sur ces vers que la facilité, et une grande pureté de sentiments et de langage distinguent, on trouve les noms des deux Rossi, de Mr Quaranta, de Sorrentino, de M. Bianchi. C'est à ce sujet que V. Cassitti fit entendre ses derniers accents poé-

tiques, et l'on rencontre dans ses vers ce beau souvenir, en parlant de la terreur du peuple :

Ut quum olim, regnante Tito, mons ferbuit ira
Totus et oppressus incidit in populos
Magna sepulcra virum occultans et nomina magna
Quum damnata gravi perdidit interitu.

Un talent précoce pour la poésie latine, qui se révéla à l'époque précédente, et donnait de ce temps ses plus beaux fruits, fut celui d'Angelo Ciampi. Il exprimait ses sentiments avec un charme singulier. Ce qui le faisait le plus remarquer c'était l'élégance, et la correction de son style, qu'il affectait même trop souvent de polir, et d'épurer. Giacomo Farina, malgré son humeur caustique, faisait encore des vers latins dignes du siècle de Sannazzaro. Salvator Guarracini, Guarini, Carfora étaient parvenus à surmonter toutes les difficultés de la versification latine, et à se faire lire avec intérêt après les classiques anciens. Le jeune Lucignani annonçait déjà jusqu'où un latiniste moderne peut atteindre en originalité et en élégance. Mais Tarquinio Vulpès, épris un peu trop de Lucain, et de Sénèque, comme les autres l'étaient d'Horace et de Virgile, soumettait dans ses vers les grands écrivains de l'antiquité à une sorte de contribution. Néanmoins ses petits poèmes étaient toujours remplis de feu et de noblesse. Vulpès était l'homme dont les épigrammes avaient toujours une pointe spirituelle. La plupart de ses poésies respiraient le plaisir, la gaieté, l'insouciance, une philosophie au-dessus des préjugés ; c'était son caractère qui les lui dictait. Cependant il dépassait quelquefois les bornes que prescrivent la justice et l'honnêteté. La langue latine lui était devenue si familière, qu'il traduisait sur-le-champ les vers italiens qu'on improvisait devant lui. Il renouvela souvent l'exemple que Sergardi et Perfetti avaient donné dans le XVII[e] siècle. Il lutta avec Rossetti qui brillait dans la poésie italienne autant que lui dans la latine, laissant parfois douter lequel des deux improvisateurs l'emportait sur l'autre.

Il est impossible de nommer ici tous ceux, qui, trompés dans leurs études, faisaient des vers latins. Comment citer tant de noms obscurs? Ces talents secondaires, doués d'observation plutôt que de création, ne travaillaient qu'à polir des hémistiches, à mêler le style de Virgile avec celui de Pline, et à raviver des souvenirs oubliés depuis l'antiquité. Il y en avait pourtant qui étaient plus richement doués par la nature, mais tantôt l'un manquait d'énergie ou de rapidité, tantôt l'autre était incorrect, ou épuisait jusqu'à la satiété les mêmes images. Toujours est-il que la verve qui se montrait dans la poésie latine, procédait, comme de coutume, plutôt d'une sorte d'arrangement littéraire, que d'un vif sentiment de la réalité. C'étaient des Latins transplantés dans l'Italie moderne, qui s'exprimaient sur les choses contemporaines avec les images et les souvenirs de l'antiquité. Malgré cela, ces poètes nous faisaient encore aimer, et religieusement respecter ces grandes œuvres que nous oublions chaque jour davantage. Ils nous présentaient du moins ces tableaux antiques dont la simplicité, la vie, et la ressemblance font tout le mérite. Et tant que nous avons gardé un reste d'amour pour l'antiquité, et qu'il s'est trouvé un public pour honorer les grands écrivains de la Grèce et de Rome, notre corruption, et ce qui est pis encore, notre indifférence, ne paraissaient point sur l'horizon littéraire. Rien n'était encore perdu.

Mais la poésie, en général, était-elle, à cette époque, élevée sur un horizon plus vaste? Les poètes de cette époque se séparaient distinctement de la précédente, sans se rapprocher pourtant de celle qui vint bientôt après. Ce qu'on a appelé le combat romantique n'était pas encore engagé. Il s'était fait un changement d'où partait un nouveau rayon de naturel et de simplicité dans les arts, et on commençait à donner à la poésie pompeuse du dernier temps le goût d'une simplicité pittoresque. On réveillait dans les âmes des émotions poétiques qui semblaient étrangères à la philosophie dominante au XVIII[e] siècle. Généralement l'imitation faisait des poètes agréables, et l'on trouve encore des vers heureux dans de médiocres re-

cueils, mais les noms des auteurs ont péri. Des vers bien tournés, et purement écrits faisaient déjà le mérite de quelques réformateurs ; mais ils s'attachaient à de petites compositions sans cesse retouchées ; souvent c'étaient des broderies d'or sur une étoffe peu durable. On fit aussi quelques essais d'idylles ; car au bruit des tambours de l'époque précédente quel est l'homme qui eût pu entendre la flûte des bergers ? Ricci s'était efforcé, mais en vain, de faire éclore du sol de nos campagnes les scènes de la vie rurale. Cependant le passage d'un rayon de soleil au travers de la feuillée, la goutte de la rosée tremblante à la barbe de l'épi, ne pouvaient plus procurer, comme jadis, cette volupté sentie du regard et du rêve. La pastorale vouée aux douces images des vertus de la vie champêtre et des grâces monotones de l'innocence est un mensonge de l'art. Toutefois, malgré ce défaut du genre, on sentait encore le charme de ces tableaux aimables.

Mais si un souffle de vie rajeunissait alors la littérature, la poésie lyrique en général dédaignait la fraîcheur de l'imagination, et le don d'intéresser par des moyens simples. Elle ambitionnait de frapper fort, elle s'inspirait d'un faux enthousiasme, et se montrait pleine d'allusions modernes, instrument de la pensée des poètes. Ainsi ils étaient heureux de prêter à la Muse une voix criarde et inexorable. La poésie pour avoir du succès devait être revêtue d'une enluminure libérale. Elle s'adressait aux souvenirs du passé, à un avenir vague et confus, et le coup d'œil que les poètes jetaient sur l'Italie n'était pas celui du désespoir. Ils relevaient même le fictif labeur des improvisations par l'exaltation patriotique, ils oubliaient trop souvent que toute poésie a son origine dans la réalité, et que c'est dans le vrai que tout ce qui est beau prend sa source. Est-ce à dire que la poésie, comme la littérature en général, dépouillée de conviction, doive abdiquer toute influence sur l'esprit public et sur les affaires du pays? On la réduirait à n'être plus qu'un art matériel, et un amusement frivole. Mais on croyait fouiller jusque dans les entrailles du peuple, pénétrer les besoins, les tendances, les aspirations du

présent et de l'avenir. Un poète de ce temps n'ambitionnait que d'apparaître comme un météore flamboyant, chaque poète était un barde qui voulait mener la pensée de ses contemporains, et la pousser en avant. C'est la politique qui, de ce temps, détachait déjà les lettres de leur véritable but.

Cependant c'est dans ce temps qu'eut le plus de vogue l'idée touchante et délicate de célébrer la mémoire des hommes éminents par un éloge funèbre, et par les vers des génies les plus distingués dans la littérature poétique. On les honorait, on les bénissait, comme s'ils eussent été là pour respirer ce doux encens des vers et du souvenir de leurs amis fidèles.

CHAPITRE XIII

Le théâtre italien à Naples — Efforts pour réveiller la Muse grecque — Francesco Ruffa, Alfonso Filipponi et le Duc de Ventignano — On cherche bientôt la dignité tragique dans les arguments du moyen âge et les allusions historiques — Renaissance de la comédie populaire — La musique et l'opéra bouffe — La musique sacrée, et Nicolò Zingarelli — La peinture et la sculpture.

Les créations de la scène napolitaine, s'il y en avait, ne s'étaient distinguées jusqu'alors que par l'imitation de la scène française, ou par une fusion qui n'était pas toujours heureuse. C'était le théâtre français toujours astreint à ses formes bienséantes et convenues, froid et déclamateur, qui avait dominé jusqu'en 1814. La Muse tragique n'avait ainsi affectionné que les Romains, représentés comme des héros imperturbables et des colosses stoïques. On avait senti le besoin de l'art théâtral pendant la domination étrangère pour rassembler les citoyens, mais on n'avait laissé à leur admiration, avec Corneille, Racine et Voltaire, que les noirceurs et les raffinements de terreurs de Crébillon, les scènes de Shakespeare atténuées par Ducis, et les longues tirades de la philosophie sentencieuse du XVIII[e] siècle.

Mais l'habitude et le besoin du théâtre survivent à la sève dramatique, et le goût que nous portons au théâtre c'est celui des peintures morales, des analyses des caractères, de tout ce qui fait le fond des cœurs. La restauration sentit ce besoin pour adoucir les mœurs qui se ressentaient trop d'une époque guerrière, et pour conduire à la morale par le plaisir. Ainsi au théâtre français succéda le théâtre italien, qui réunissait une

troupe d'acteurs du premier mérite, et où Marini et la Tessari se disputaient la scène. La restauration devait ramener les esprits à l'imitation des anciens; le public rassasié des fausses imitations du théâtre grec, selon le goût des tragiques français, était préparé à accueillir une imitation plus fidèle et littéraire. En approchant des sources si fécondes des modèles antiques, c'était une route nouvelle que les auteurs entrevoyaient. Nous avons quelque chose d'antique dans l'esprit qui ne nous quittera jamais, et ces retours du goût public se verront encore. Métastase même fut par moments réhabilité, et on en revint à admirer l'élégance, l'harmonie, la poésie du sentiment, ces peintures du cœur si vraies, si délicates, si ravissantes, qui font le charme de ses pièces. Mais si le génie réagit sur la société qui l'a fait ce qu'il est, il ne peut pas toujours lui rendre ce qu'il en a reçu. La mollesse contagieuse des sentiments exprimés dans les tragédies-opéras de Métastase était le propre de cette Italie du XVIIIe siècle, qui était occupée plutôt du charme, peut-être, que du génie des arts. Maintenant le prestige et le charme du langage ne pouvaient remplacer la vérité naturelle et énergique des impressions. Le temps avait marché, le goût avait changé comme la société : Métastase était un anachronisme.

On ne pouvait nier toutefois que le théâtre, ce témoin des mœurs publiques, allait s'épurer. Il se faisait un retour d'opinions, on s'apercevait qu'en se rapprochant de la simplicité, il y avait tout à gagner. On voulut réveiller la Muse grecque, et cette tragédie qui est le modèle souverain de l'art. Francesco Ruffa, Alfonso Filipponi, et le Duc de Ventignano s'y appliquèrent bientôt de toute la vigueur de leur esprit, et de tous les efforts de leur volonté.

F. Ruffa, dont les odes écrites avec force avaient fait sa réputation, vint s'annoncer par les tragédies de *Teramene*, d'*Agave* et de *Codro*. Cet auteur, à qui la nature avait départi des facultés poétiques non communes, ne comprit pas l'importance de son rôle. Le souffle lyrique était en lui; il avait l'éclat de l'image, le secret de l'harmonie, et sa strophe était

d'un sens précis et souvent profond. Mais il méconnut sa mission quand il essaya ses forces sur le théâtre tragique. Les qualités mêmes qui le rendaient supérieur dans le genre lyrique, s'opposaient à ce qu'il réussit dans l'autre. Ceux qui lui contestaient le génie dramatique, disaient qu'il prétendait hériter de la gloire d'Alfieri : c'étaient d'injustes reproches. Il tenta le premier de se rapprocher de l'antique, mais la passion de ses personnages n'étant pas aux prises avec les obstacles, qu'en dériva-t-il? Une fable languissante, un intérêt faible, de longs discours ; et quelle que fût la hauteur des pensées, et parfois le luxe d'un style énergique, ses tragédies ne prirent point pied sur la scène. Néanmoins on doit honneur et justice au courage d'un auteur, qui montait hardiment à la brèche.

Le style de Ruffa dans ces tragédies, comme dans les *Belidi* et les autres, n'eut de véritable pompe que dans *Codro*, et n'a pourtant que celle qui convient au sujet sans déclamation. La tragédie est peu de chose quant à l'action ; mais quand l'auteur fait paraître son héros, on doit s'attendre qu'il saura le faire parler dignement. C'est la peinture d'un grand caractère ; il s'est dévoué à la mort pour assurer la victoire à sa patrie :

Codro

Cleante, qui tu non consigli Adrasto.
Il mondo spettator, compagna Atene,
Io vo' d'ogni opra mia. Non fia ch'io merchi
Qual tradigion la pace. E che? tu credi
Che sol bellica audacia e vana idea
D'un mio privato onor mi rendan fiero
Nudritor di discordie? Esci d'inganno,
Codro perì da che fu prence : Atene
Io rappresento e Atene io son ; nè a vile
Ho il suo sangue così, che follemente
Il voglia prodigar. Ma più che il sangue

L'onor serbar ne deggio : io lo giurai :
L'osserverò. Sia giusta pur la pace,
Noi non sarem primi a cercarla.

CLEANTE

Sdegni
I paterni consigli? ebben, fra poco
Qual Senator m'udrai.

CODRO

Qual padre sempre,
Ma non di Codro. Invan sedurmi or tenti.
Oh Dei! Sedurmi tu? Patria infelice!
Già sei presso a cader s'anco un Cleante
Comincia a creder fallo il troppo amarti.

CLEANTE

Sol perchè l'amo troppo, in Codro io voglio
Il tutelar suo genio oggi serbarle.
Oh! il potessi eternar.

CODRO

Grazie agli Dei,
Io non nacqui immortal.

CLEANTE

Figlio, deh ascondi,
Tanta grandezza tua ; deh sì, l'ascondi
Se vuoi che a te più non m'opponga.

Codro

Grande
M'estimi e non m'imiti?

Cleante

A noi prescrive
Virtù diverse il ciel.

Codro

Dover comune
È l'immolar tutto alla patria.

Cleante

E questa
Or posta è in te.

Codro

Nella virtude è posta.
Se un sol Codro nudrisse io sdegnerei
D'esserne cittadin.

Cleante

Cederti e vanto
Serbar d'eroe può il cittadin più chiaro.

Codro

Il troppo affetto errar ti fa. Ma infine
Che vuoi?

CLEANTE

Salvarti.

CODRO

E da chi mai?

CLEANTE

Da Codro.

C'est de la véritable grandeur, c'est un langage au niveau de la grandeur du sacrifice, qui a encore le mérite de préparer le dévouement et de justifier la condnite de Codrus dans le cours de la pièce.

Alfonso Filipponi, esprit admirablement tempéré, vif sans témérité, et éloquent sans déclamation, montra dans *Ifigenia* et *Ino e Temisto* une simplicité merveilleuse, une émotion virile, mais rarement il s'élevait au sublime de la passion. Le style est l'expression juste des sentiments, et toujours en proportion avec le sujet et les personnages; mais plus exact que puissant, plus correct que vigoureux, son théâtre ne s'élève pas au-delà d'une certaine mesure. C'est peu de chose que d'éviter les fautes, si l'on ne sait émouvoir par de grandes beautés. Au reste il est juste de laisser à Filipponi ce qu'il a mérité de gloire, et de génie, bien que ses efforts aient été incomplets.

L'amitié et le dévouement réciproque d'Oreste et Pylade produisent au troisième acte de l'*Ifigenia* une scène vraiment tragique : c'est la plus belle de la pièce. Un seul doit partir, et l'autre attendre la mort en Tauride; Iphigénie, la prêtresse qui doit l'immoler, et qui ignore qu'Oreste est son frère, leur en a laissé le terrible choix :

ORESTE

Pilade !...

PILADE

Oreste !...

ORESTE

Vieni, m'abbraccia, e parti....

PILADE

Io !... no, nol posso
All'amistà Pilade è sacro ; questa
Bello di gloria il nome mio già rese ;
Debbo a suggel dell'acquistata fama
Qui darle i giorni miei.

ORESTE

Ti è noto Oreste?

PILADE

Noto!... fra noi solo un voler fu sempre,
Sempre un amor, sempre uno stesso affetto,
E unite le nostre alme si giuraro
Connubio eterno di virtù.

ORESTE

Rispondi :
Sai chi la destra di sangue materno
Scellerò furioso?...

PILADE

Era quel sangue
In odio al ciel ; non rimembrarlo. Oreste
Per fato opposto a'snoi, non per sua voglia
Fu a' Dei ministro di riscatto.

ORESTE

E sai
Che stanza nel mio petto han ritrovato,
Se cade o nasce il dì, se veglio o dormo,
Tutte le furie? Che la madre nccisa,
Dovnnque porto lo sguardo smarrito,
Mi si offre innanzi ombra fremente ; ch'ella
Finchè in vita son io non ha riposo?
E in Argo, ove io l'ho morta, fra le mura
Bruttate dell'error di Clitennestra
In cui se n'odon pnre gl'interrotti
Dal ferro entro la gola, ultimi accenti,
Desii che salvo io rieda?... Ah! pria m'ingoi,
Lo spalancato abisso della morte!

PILADE

Quel nngolo di spettri, qnelle Erinni
S'accheteranno, io tel prometto. I Numi
Vonno che un'ostia a scampo tuo s'immoli
Snlle Tanriche spiagge ; e chi del mare
Ad amicarti il ciel l'onde ha solcato
Esser disdegna per manco di voto,
In odio anch'esso de' celesti.

ORESTE

E brami
Che del materno scempio non satollo,

Più ingordo, più famelico trascorra
Anche in quel dell'amico? Che feroce
Rompa con man di morte il vincol santo,
Onde amor ne congiunse, onde son rese
Le nostre alme germane? E a tanti orrori
Tu, Pilade, mi serbi? È in odio Oreste
Al mondo, al cielo; e vuoi ch'empia, aggiungendo
Colpa a colpa, d'orror gli stigi regni?

Pylade s'efforce encore de calmer le désespoir où les remords jettent Oreste, et cherche à déguiser son sacrifice par une illusion justifiée par l'amour de la gloire. Il lui dit que la mort est le fruit de son choix :

Chiaro nel mondo
Render mi vo'; ma chiaro per virtudi;
E m'alza sopra ogni uomo il non più inteso
Sagrifizio d'amor. Se molto o poco
Ho di te meritato : se alcun dolce
Avesti unqua da me; se gratitudo
Favella nel tuo petto affettuosa :
Sii fausto alle mie brame, e le seconda;
Un loco m'abbia fra gli eroi.

ORESTE

Me intanto
D'ogni più nera colpa ricoperto
Ognun appelleria — Strofio puranche,
Quegli che volle a guardia de'miei giorni
Ben due lustri vegliar; Strofio che solo
Seppe al trono serbarmi e alla vendetta,
In me che il pagherei d'un figlio estinto,
L'orror vedria di quanto è in terra — Il figlio,
Rendimi il figlio mio, rendilo al padre,
Diriami ognora.... Oimè! già ne rammento
I lacrimosi addii. Le antiche braccia

Gittommi, e il sai, d'intorno al collo. Un figlio,
Disse ei, t'affido, Oreste ; egli è il sostegno
Di mia cadente età, chiuder ei deve
Questi occhi.... Oh Dio, più dir volea, ma colto
Da nuovo duol perse ogni forza e tacque.

PILADE

Morì da forte, ei griderà, mi basta.
Dimmi tu ancor : potrei girmene in Argo?
I miei fidi abbracciar? Con quai sembianze
Io sosterrei d'Elettra il volto? Quando
Del fratel mi richiede e dell'amico.
Che risponder degg'io? che Oreste in Tauri
Morto cadea ; che presso a lui non seppi
Spender i giorni miei ; che la salvezza
Dall'ignavia ritengo e dalla fuga?
Che più? trafitto Oreste, unica erede
Fia del tuo regno Elettra. In sacri nodi
Congiunto le son io. La Grecia tutta
Puommi il tuo fato a reo disegno apporre ;
Dirmi ch'estinto io ti volea ; che d'Argo
M'apriva al trono la tua morte un calle ;
E quinci in Tauri ti sospinsi.... Oh eterno
Alto obbrobrio per me ! Nel dirlo solo,
Sento che il sangue al cor freddo mi riede.

ORESTE

Che nudri nel tuo cor virtù sublime,
San tutti, non temer. Vanne securo,
Ti fia d'usbergo l'innocenza. Addio,
Pilade ; amico addio. Riedine in Argo ;
Ergimi un voto avello ; entro v'invoca
Con lunghi lamentevoli richiami
L'alma errante d'Oreste. Sopra l'urna,

*

Scolpisci pure il nome mio : sol esso,
Tanto caro ti sono! esso è bastante
A trar dagli occhi tuoi lacrime amare ;
A far che la mia tomba si ricopra
Or di cerulee bende, or di cipressi,
Or del tuo crin reciso. Va, d'Elettra
Con molli sensi infrena il duolo ; dille
Che allor ch'io dava l'ultimo respiro
Solo per ambi m'attristai. Deh, vanne,
Pilade mio, Pilade caro ; in mente
Se chiudi i detti miei, tutto non muore
Oreste, no. Già vive in te ; più ancora
Vivrà ne' figli tuoi. Pilade, amico
Disgiungerci n'è forza. Addio per sempre,
Pilade, addio.

PILADE

Son altri i giuramenti ;
Pilade non si cangia. Uno fu in vita
In morte ancor fia d'ambo uno il destino.
Deh! cedi alfin. Morria di scure Oreste
Pilade di dolor....

Pylade peint la vie misérable qu'il serait condamné à traîner sur la terre, qu'il aurait toujours sous les yeux le spectacle horrible de la mort de son ami, qu'il en entendrait les derniers soupirs, et en verrait l'ombre sanglante. Oreste tombe alors dans un désespoir furieux :

Il dì che nacqui, l'ora
Che strinse entrambi con nodi soavi,
Maledico omai. Fin l'amistà, me tristo!
Divienmi oggetto di terror.

Telles sont les beautés de cette scène, dont on ne pouvait imaginer rien de mieux pour la progression dramatique. L'auteur

a trouvé, il est vrai, de grands secours chez les anciens et chez les modernes, mais il en a profité habilement dans cette scène. Rien de plus connu sur le théâtre que ce noble combat d'amitié et de générosité entre les deux héros de la tragédie, mais dans cette scène c'est sans contredit de l'art et du talent, quoique l'intérêt, ou du moins la marche de la pièce, soit sensiblement refroidi depuis cette scène de dévouement.

Le Duc de Ventignano se plut aussi à saisir et à reproduire l'idéal hellénique dans *Ifigenia in Aulide*, dans *Ippolito* et dans *Medea*. Ces tragédies offraient plus d'un trait de ressemblance avec celles d'Euripide, et aussi plus d'un contraste. Il y a dans sa *Medea* de véritables traits de terreur tragique. Mais Médée, sortie de l'élément merveilleux de la fable, est nécessairement réduite aux proportions d'une femme qui se venge de l'époux infidèle, en massacrant ses enfants. La Tessari, actrice renommée, fit valoir le rôle de cette magicienne que l'auteur avait rajeunie. Dans ses autres tragédies on remarquait généralement une imitation des formes grecques, une certaine grâce empruntée de la Muse d'Euripide, et une versification élégante. Ce n'était pas la mollesse heureuse qui assouplit la Muse de Métastase, ni ce langage énergique et mâle qu'Alfieri donna à ses personnages dans les pièces empruntées des Grecs ou des Romains.

Le sujet d'Iphigénie, traité chez toutes les nations qui ont eu un théâtre et qui ont connu l'art de la tragédie, n'avait pu réussir qu'entre les mains de Racine. Il ne faut pas toucher à la Grèce antique, à ces doux poèmes, à ces chastes passions, à ces divins mouvements sans un respect profond et une admiration sincère, il faut éviter surtout toute mollesse de style incompatible avec la précision d'un sujet antique. Voyons à l'œuvre le Duc de Ventignano. C'est la scène où l'innocente Iphigénie apprend qu'elle doit être le ministre du sacrifice, sans soupçonner qu'elle est la victime destinée. Ce sont peu de vers qu'il faut citer pour voir combien la situation est déchirante; elle est terrible par le désespoir muet d'Agamemnon:

AGAMENNONE

Mi segui.

IFIGENIA

All'ara! E dunque
Compier già dessi il rito? ed io?...

AGAMENNONE

Sì, vieni.

IFIGENIA

Senza la madre?

AGAMENNONE

Io te l'impongo.... e basta.

IFIGENIA

Ed obbidir cui deggio? Ella mel vieta;
Tu me l'imponi — Qui per poco ancora
Meco l'attendi, e partiremo insieme.

AGAMENNONE

Figlia, non più — Come quest'innocente
Ingenuo tuo linguaggio.... il cor m'inondi
Di tenera pietà, no, che ridirlo
A te non posso. I numi il san, pur troppo!
Diversa intanto è la cagion per cui
Devi al tempio.... seguirmi — Or or tu stessa
D'assister mi chiedevi.... alla solenne

Pompa che si prepara; a compiacarti
Io deggio.

IFIGENIA

Oh, mio buon padre!

AGAMENNONE

Alle tue nozze
Il cielo impon che un sagrificio arcano
Preceder debba, onde propizio il fato
All'armi nostre arrida. All'alma Diva
Che qui s'adora, alla casta Diana
Fia sacro il rito; e vergine ministra
Vuolsi a compirlo. A tanto onor.... prescelta
Tu fosti.

IFIGENIA

Oh gioia! a che tacermel dunque?
Oh me felice! E sceglier me fra tante
Si compiacque la Diva? Oh! altera sorte!
Andiam — Ma pria tu m'erudisci, o padre,
Nel mio dover. Forse.... di fiori io debbo
Ornar la fronte?

AGAMENNONE

Sì di fiori.

IFIGENIA

E dimmi;
La vittima qual fia?

AGAMENNONE

Chiedine.... al cielo.

IFIGENIA

Qual inno intuonerò!

AGAMENNONE

L'inno di morte.

IFIGENIA

Di morte? ahimè!

AGAMENNONE

Sarà tremendo il rito,
Più che non credi.

IFIGENIA

Allora, o padre mio,
Tu mi darai coraggio.

AGAMENNONE

Io?

IFIGENIA

Già non credo
Che io stessa della vittima sul capo
Abbia a vibrar la scure. Il sai, che troppo
Pietoso ho il cor, nè reggerebbe al colpo.

Altri farallo, e in quell'istante il volto
Asconderò fra le tue braccia.

AGAMENNONE

(Oh morte!)

IFIGENIA

Più non si tardi.

AGAMENNONE

(Oh ciel!)

IFIGENIA

Ma che! finora
Partir volevi ed or t'arresti?

AGAMENNONE

(Ahi, figlia!)

IFIGENIA

Deh vieni, o genitor, vieni....

C'est ainsi que cette Iphigénie faisait verser des larmes! C'est une colombe foudroyée par le feu du ciel. Depuis l'apparition d'Alfieri les longues sentences, les figures froides, les idées fausses, ou emphatiques avaient disparu du théâtre italien; c'est aussi depuis la restauration qu'on vit disparaître de nos scènes les vers durs et les constructions contournées, et qu'on sut trouver le chemin du cœur par des sentiments tendres et naturels. Le Duc de Ventignano sut traiter le sujet d'Iphigénie,

avec toute la simplicité des anciens, et tout ce qu'on exige des modernes. Alfieri nous avait accoutumés à des impressions plus fortes et plus profondes ; mais la disposition naturelle à l'esprit humain de passer d'un excès à un autre nous pouvait jeter de nouveau dans les fadeurs dialoguées et dans de langoureuses élégies. Ce sont ces auteurs qui nous ont ramenés à ce juste milieu qui est le point de perfection dans tous les arts. C'est une vraie chaleur, ce sont les transports des passions tendres et émouvantes, ce sont les accents naturels des êtres sensibles et malheureux.

Ces trois poètes n'étaient point, comme ceux du XVI[e] siècle, des imitateurs serviles des tragédies grecques ; ils faisaient servir leur Muse à rassembler toutes les beautés qui appartenaient au sujet, et celles que pouvaient y ajouter l'art si développé et si enrichi depuis Sophocle. C'était, il est vrai, un progrès vers le naturel que cet essai de reproduire à la lettre les modèles antiques ; mais c'était aussi la même manière dédaigneuse, dont on avait compris jusqu'alors l'antiquité. S'il est vrai que chaque époque impose au poète dramatique ses usages, son tour d'esprit, et ses préjugés, ces poètes pouvaient-ils rendre le génie grec dans son originalité primitive? Pouvaient-ils remonter vers le théâtre grec, et retrouver, mieux que leurs devanciers, à force d'imagination, les mœurs, les idées et le costume des Grecs? Ils les imitaient parfois dans l'expression des sentiments naturels, mais le théâtre moderne n'aurait point admis tous ces ressorts si simples qu'employaient les Grecs, et qui n'en étaient pas moins puissants pour cela. La véritable tragédie grecque différera toujours infiniment de la tragédie moderne. Ainsi les beautés des modèles disparaissaient dans l'imitation ; le caractère des mœurs était altéré par un faux coloris qui n'était ni grec, ni moderne. Mais où sont ces beaux jours d'autrefois? Alors au printemps de notre âge, quand nos yeux et notre esprit étaient naturellement frappés du spectacle imposant des grandes choses, uous avons vu couler nos larmes à ces scènes si simples et si touchantes. Dans notre enchantement nous suivions le chemin de Thèbes, de Corinthe,

et de Mycènes. Et combien de fois n'avons-nous pas invoqué la divinité de l'art grec, quand nous revenions avec chaleur à ce culte antique, et que nous cherchions de toute notre puissance à remettre en honneur le théâtre antique, et l'art sublime de ses maîtres! Cependant leur éloquence ineffable était loin d'être imitée. Quant au style de ces poètes, c'était encore celui de l'époque et de l'école d'Alfieri. Trop majestueux parfois dans Ruffa, plus naturel dans Filipponi et toujours musical, c'était Ventignano celui qui se drapait le plus heureusement devant nous des lambeaux de pourpre de la tragédie antique. Au reste, le talent de ces trois auteurs perce à travers les langes d'une imitation incomplète. Ils eurent tous un grand succès, malgré que Marini ne pouvait malheureusement prêter au génie des poètes tragiques la puissance de son jeu renommé par le naturel et l'énergie.

Les tragédies de Saverio Fabiani étaient raisonnables, mais aussi faiblement conçues qu'exécutées. Sa meilleure pièce était l'*Eraclio*, dont les situations d'emprunt étonnaient, sans attacher. Le dessin des tragédies de Fabiani existe, mais les couleurs en sont amorties, l'auteur n'a pas un vers nerveux, il n'a qu'une monotonie de tournures froidement sentencieuses. Rien n'est plus connu que ce beau combat d'amitié et de générosité entre deux princes, dont chacun veut être Héraclius pour sauver l'autre. Ce combat avait formé une situation si belle et si théâtrale dans la tragédie de Corneille, que l'auteur ne pouvait point surpasser; car quand on emprunte, c'est toujours en surpassant son modèle qu'on se fait pardonner l'imitation.

Cependant la génération qui s'était formée au milieu des grands évènements dont l'Europe avait été le théâtre, accourait en foule aux spectacles. La scène était pour elle une école politique, le Forum, où elle voulait jouir de cette passion dominante qui constitue le fond moral des tragédies d'Alfieri. L'âme des poètes ne s'agrandissait pas comme le cercle de son auditoire. La curiosité publique désormais fatiguée des Grecs et des Romains, demandait d'autres noms, et de plus

récents souvenirs. Cette génération n'osait pas encore attaquer comme suranné ce théâtre classique si longtemps admiré; mais son goût prenait déjà plus de hardiesse par la nécessité d'être neuf. Elle aimait ces nobles douleurs, ces angoisses de l'âme, ce pathétique ordinaire de la tragédie, mais, tout en voulant des pièces italiennes sur des sujets grecs, elle désirait détourner les esprits de l'antiquité. Ainsi le *celebrare domestica facta* devint un article du code politique des auteurs à peine montés sur les planches des *Fiorentini*. Quelque jeune poète dramatique n'avait pas même reculé devant la tâche difficile de produire sur la scène les évènements contemporains. Le premier exemple avait été donné par Michitelli dans son *Aganadeca*, mais aucun n'avait réussi dans cette tentative hardie.

On voulait surtout puiser les sujets dans les annales du moyen âge. C'était l'ébauche du système féodal, l'héroïsme chevaleresque, la puissance des femmes, et les vertus chrétiennes qui devaient fournir de brillantes couleurs. Sperduti donna son *Imelda Lambertazzi*, tragédie qui ne manquait pas de liaison, et dont les personnages n'étaient pas de nature morte, tels que ce dramaturge vint un jour en placer, comme statues, au centre de ses tableaux. Salvator Cammarano donna son *Baldovino*, dont le fond du sujet était heureux et tragique. Il y avait des caractères bien dessinés, des scènes bien imaginées, et des vers bien tournés. Mais ce n'est pas assez que tout cela; il faut, avant tout de l'intérêt dans le genre dramatique, et c'est ce qui manquait à cette tragédie qui ne se soutint pas. La tragédie d'*Atelwoldo*, composée par Giovanni Smith, inégale et remplie de dialogues trop lâches, surtout par l'incorrection et la faiblesse du style, n'eut pas même un succès passager. Le poète écrivait en improvisateur qui n'a ni le temps, ni la patience de corriger. Angelo M. Ricci, lui-même, choisit pour essai *Téja*, dernier roi des Goths, tragédie dans laquelle on trouve des scènes d'une admirable force, une vive expression de mœurs, des mots sortis du cœur, une moralité forte, et une mâle éloquence. Mais il lui manquait l'intérêt et le mouvement, et la trace qui restait du ta-

lent de ce poète ne devait jamais être énergiquement profonde.

Les qualités éparses dans tous ces auteurs ne faisaient pas cette nature de poète tragique, féconde, variée, originale ; c'était toujours l'extrême sévérité d'Alfieri, la même économie dans le nombre des personnages, la même méthode, plus ou moins concise, peut-être, sans toutefois ce langage un peu rude, chargé d'inversions, et souvent dénué de la mélodie naturelle aux grands poètes du XVIe siècle. C'était d'ailleurs moins dans la hauteur des idées, et dans la profondeur des sentiments, que dans les souvenirs et les allusions historiques, que l'on cherchait la dignité tragique. On n'ennoblissait pas la nature, on perfectionnait seulement les idées de convention. Le théâtre n'était pas la vie, on n'était ni hardi dans la conception, ni prudent dans l'exécution. On faisait même les premiers essais d'introduire sur la scène un genre qui appartenait plus au génie du nord qu'à celui des poètes italiens ou français. Ces tragédies ne laissaient après elles ni le souvenir d'une observation morale, ni celui d'une situation nouvelle tirée du mouvement des passions. On oubliait généralement qu'il ne suffisait pas de remuer l'âme, mais qu'il fallait encore l'éclairer ; que ce ne sont pas les maximes de morale, mais le développement des caractères, et la combinaison des évènements naturels qui agissent sur l'esprit des spectateurs et le perfectionnent.

On continuait à faire représenter des calques de drames plus ou moins heureux de la scène française, mais on ne prenait plus à tâche de faire entrer dans le drame le sentimentalisme allemand, et de puiser l'effet dramatique à cette source de larmes que Kotzebue avait fait verser vers le commencement du siècle. Les pièces du Baron Cosenza étaient déjà nombreuses. Il avait un peu le faire des grands artistes, quelque chose de cette facilité avec laquelle Goldoni traçait ses scènes ; c'était une facilité vraiment espagnole. Mais aucun de ses drames ne pouvait être considéré comme exempt d'invraisemblances et de puérilités ; ce n'étaient tout au plus que des ro-

mans dialogués avec une négligence triviale de langage, et ce fut l'acteur Marini qui fit une partie de la réputation de toutes ses pièces.

Marini, cet artiste, d'un talent si ingénieux, si incisif, si spirituel, si souple, si mobile, si observateur, était venu de ce temps chercher les applaudissements de Naples. D'une belle taille, d'un visage bien dessiné, d'une tournure noble, d'une voix harmonieuse, son jeu, son débit avaient un charme qui n'était qu'à lui. On ne le trouvait jamais plus parfait que lorsqu'il avait un défaut de mémoire. Il prenait alors une façon toute particulière de tirer sa montre, de caresser son jabot, de chercher sa tabatière, qui éblouissait. Quel heureux emploi de négligences, quelle chaleur, quel mouvement! Naples devait aussi voir la fin prématurée de cet éminent esprit, en qui les artistes perdaient un grand modèle, et la comédie son véritable interprète et son plus grand soutien.

Les autres écrivains dramatiques, s'il y en avait, ne possédaient pas assez d'originalité pour intéresser un public dégoûté de tant d'imitations hasardées sans succès. Tous reproduisaient plus ou moins la ressemblance et non l'imitation des modèles qu'ils se proposaient; ainsi l'excès de la verve prêtait tour à tour au style de ses auteurs tantôt de la recherche, tantôt de la négligence; ils n'étaient pas faits pour enhardir notre scène.

La réaction qui se manifestait sous la restauration signala l'époque de l'avènement de la comédie populaire, qui dans le siècle précédent était à peu près encore dans l'état de comédie de l'art et de théâtre impromptu. Il régnait dans la nation un sentiment de paix et d'hilarité qui permettait de la ressusciter et de l'ennoblir. On commença par inaugurer une vieille pièce, *Annella di Porta Capuana*, qui provoqua un fou rire, et dès ce moment on transporta sur la scène ces caricatures populaires qui devinrent bientôt des types, et toutes ces intraduisibles nuances de la langue familière à la populace. Les auteurs avaient toujours eu une prodigieuse dépense de verve et d'esprit pour rendre supportable la nudité

et la vulgarité de quelques sujets, les grossièretés du peuple, et les drôleries de Polichinel. Néanmoins le public avait toujours accouru en foule à ces comédies gaies, amusantes, à ces parades fantasques et tant soit peu licencieuses, qui ne peignaient ni les mœurs, ni la vérité, mais où il y avait plus de bouffonerie que d'art et d'agrément. Le domaine de ces pièces, où tout était jeté pêle-mêle et à l'aventure, où aucune vue d'art ne déterminait la place d' une scène, où rien n' était préparé, s'étendait aux extrêmes confins de la Béotie, là où celui de la comédie expire. C'était une satire à gros sel, et parfois de la comédie héroïque, où il y avait d'ordinaire des friponneries de valet, dont on n' avait jamais purgé la scène. Souvent le seul titre de ces pièces annonçait le bas comique ; mais on se prête assez volontiers à ce qui divertit et fait rire.

Désormais ce sont des pièces gaies, qui ne sont pas plus du goût du peuple que des esprits délicats ; ce sont des monstruosités encore, mais elles ont déjà du naturel, ce n'est pas encore une gaieté vraie, une plaisanterie de bon aloi, mais le comique n' en est plus forcé, la verve circule à travers mille idées mobiles, et on y remarque déjà quelques éclairs d' un dialogue vif et bien entrecoupé ; on y rencontre même des traits, des lueurs, des saillies qui présagent la bonne comédie.

On l' a dit souvent : la musique indépendante des mots et du sens, n' a besoin que d' un prétexte pour être sublime : elle triomphe de l'ineptie des paroles auxquelles elle s'adapte, les situations suffisent pour qu' un vrai talent fasse un chef-d'œuvre de passion, de caractère, et de poésie. Le théâtre de Saint-Charles, devenu la proie d' un incendie en 1816, et reconstruit en trois cents jours, fut de ce temps un véritable coup d' état. Cette salle or et argent, ces loges bleu de ciel foncé, ces bas-reliefs groupés et entremêlés de fleurs de lis, cette richesse, cette magnificence avaient excité l' enthousiasme général. Cependant Paesiello venait de mourir quand le théâtre brûlait, et Guglielmi nous était enlevé peu de jours après qu'il fut rouvert.

Dès lors les envieux de la puissance intellectuelle, dont

la providence avait doué Rossini, s'étaient apaisés. Il avait été longtemps en butte à des haines que le talent et la vertu ne désarment pas. Maintenant on avouait qu'il surpassait tous ses rivaux, s'il en avait, en verve, en profondeur, en capricieuses et ardentes fantaisies. Et il est incontestable que c'est à Rossini que nous sommes redevables de l'immense progrès de la musique dramatique. Les mélodies vocales abondent en Italie, où l'on voit l'art éclore par un besoin d'organisation. La vivacité des sensations du peuple se révèle ordinairement par la création de mélodies passionnées, et néanmoins, sur la scène, le goût brillanté, les tours de force paraissaient encore les merveilles du chant ; on oubliait que l'art n'est pas la nature qui cache toujours son travail.

Cependant au moment où l'on s'escrimait ardemment pour et contre le purisme, et que le romantisme allait poindre, la musique napolitaine montrait déjà que sa douceur et sa simplicité naturelle ne pouvaient disparaître sous le poids des formes teutoniques. C'était une vapeur lumineuse à laquelle on ne pouvait encore donner le nom de jour.

La paix qui invitait à ses douceurs, ramenait la musique à cette mélodie, à ce parfum, à cette magie d'autrefois. *Agnese Fitzhenry*, sujet qui avait eu un si grand succès de larmes à Paris, produisait à Naples, sur les notes de Paër un succès d'enthousiasme. Mais bientôt *Paolo e Virginia* de Guglielmi arracha des larmes plus abondantes. On ne s'occupa longtemps que d'une fille séduite et trompée, et d'une vierge intéressante, sauvée par le poète du naufrage où Bernardin de St-Pierre l'avait laissée périr. Une partition consacrée de ce temps par un grand succès fut la *Gabriella di Vergi* par le Ch. Carafa. La Gabriella était riche de ces mélodies que la mémoire retient aisément. À l'harmonie elle joignait la simplicité, qui s'unissent comme la jeunesse à l'élégance. Carafa dans cette partition montrait surtout que finir à propos et bien finir est le difficile de la composition musicale.

On remarquait de ce temps dans la musique de Pietro Raimondi, la maturité, la mesure, le goût qu'une critique sévère

pouvait désirer. Il se jouait dans les *Minatori scozzesi* avec les nombres et les rhythmes ; mais l'inspiration n'était pas sa Muse familière, et la mélodie refusait souvent de lui obéir. Raimondi au milieu des grands artistes resta toujours un grand professeur.

De ce temps le jeune Saverio Mercadante, qui devait un jour tracer fièrement les premières lignes du drame en musique, s'abandonnait dans l'*Apoteosi d'Ercole* et dans *Violenza e Costanza* à une naïve et fraîche inspiration de la nature. S'efforçant alors d'imiter Rossini, il aimait l'ivresse des sens, et l'enthousiasme du cœur. Naples perdit alors un génie prématuré, le jeune Manfroci, qui ne laissa que quelques compositions inachevées. Enlevé avant le temps, il n'avait rempli ni la carrière de son talent, ni celle de la vie. La mort le surprit ainsi qu'elle l'avait fait d'une nature bien autrement choisie, et destinée à vivre dans les intelligences pures et délicates. Manfroci, comme L. Pergolesi, ballotté entre les rêves d'un avenir glorieux, et la triste réalité de la condition présente, quitta, sans même entendre les notes mélancoliques de son *Ecuba*, le lit de la douleur pour glisser doucement dans la tombe.

À cette époque où l'on cherchait à retremper la foi classique, on eut moins à déplorer l'apparition des mouvements et des passions de la musique profane, au milieu des pompes de la musique sacrée. Ruggi et Sarmiento ne mêlaient point à leurs musiques des beautés étrangères à leur but, ou appartenant à la scène. Mais il n'y avait que la musique de Zingarelli qui s'élevât tantôt à un style de grandeur et de grâce antique, tantôt à une humble et douce psalmodie, s'exhalant avec la molle lenteur d'une fumée d'encens. Il y avait là une force qui nous en imposait, et qu'il fallait subir ; c'était toujours ce style dont on ne peut jamais méconnaître la grâce, la variété, la souplesse, l'élévation soutenue.

La comédie bouffe reprenait maintenant son chant régulier jusque dans les phrases du récitatif, dont l'expression animait les moindres détails, et une couleur locale qui passe sans s'altérer par des milliers de nuances. Néanmoins ce n'étaient en-

core que ces gouttes de mélodies jetées au hasard et qui se combinaient, quelque chose de ciselé et de délicat, sans effets bruyants, sans imitations puériles, sans onomatopées prétentieuses. Giacinto Cordella préférait toujours le genre de musique où la mélodie l'emporte sur l'harmonie, cette mélodie pleine de volupté et de langueur. Dans le *Scaltro millantatore*, dans le *Controcambio*, le *Sposo di provincia*, le *Marito disperato*, les couplets bouffes étaient alertes et sautillants, et on trouvait des trésors de mélodie également partagés entre les voix, et l'orchestre. Mais qui nous rendra ces innocents opéras, où le moindre thème amoureux fournissait un prétexte aux plus touchantes mélodies, quand on allait demander au théâtre l'oubli de la vie matérielle dans la vie du cœur? Paesiello et Cimarosa avaient chanté les fêtes du cœur, et nous nous aimions davantage!

Tous les arts sont frères. Pendant l'époque précédente on avait presque oublié cette vieille Italie catholique qui, au XVI[e] siècle, avait redressé ses vieux monuments, déterré ses vieilles statues, comme elle s'était souvenue de ses vieux poèmes. Les artistes immortels qui s'étaient retrouvés antiques sur un sol tout imprégné de paganisme, étaient accusés d'avoir ravi à leurs successeurs les moyens d'acquérir une nouvelle gloire. On n'avait plus cherché le dessin dans Raphael, ni la couleur dans le Titien; Jules Romain, ce peintre des faits, le point de transaction de l'école plastique à l'école historique, ne pouvait servir de modèle que pour rendre compassés, et systématiques les plans de la guerre moderne. On n'avait été frappé que de la bataille d'Abouckir, tableau de Le-Gros, qui était de ce temps le peintre militaire par excellence. Sans doute les gens de talent, les praticiens habiles avaient été nombreux, mais la volonté leur avait manqué de se créer une manière qui leur fût propre. La plupart des peintres, tristes apostats de la gloire nationale, avaient dédaigné la suavité du pinceau; ils s'étaient épris d'une composition forcée et théâtrale, comme celle de David; on admirait Le-Gros, qui aurait voulu idéaliser les Français sous la forme antique.

Sous la restauration l'art eut bientôt une physionomie, et un caractère réel, qui le rendit plus intelligible et plus populaire. Désormais on est pénétré de cette vérité, résultat de la littérature du temps, que l'art n'est qu'un noble langage qui transmet les oracles, et qu'il fait pour l'artiste une partie de sa morale. C'était l'influence avouée des lettres; et il est remarquable que plusieurs artistes de ce temps méritèrent d'être comptés parmi les poètes. Ils avaient l'inspiration, qui est la première source des beaux-arts. Ainsi on commençait à préférer la nouveauté simple et belle à la nouveauté outrée et bizarre. On ne voulut plus se tenir à la froide et stérile imitation, et le dessin, qui sera toujours l'élément le plus important de la peinture, devint plus élégant et plus correct. On se serait bien gardé de le forcer pour que les ouvrages devinssent des tables anatomiques.

On remarquait déjà de la force, et de la simplicité dans quelques tableaux, plus de sagesse dans la disposition, et de calme dans l'agencement des personnages qui ne s'offraient plus groupés en acteurs. On voyait renaître cette qualité tout italienne de l'expression passionnée, avec le calme des lignes et la belle proportion des traits. Il régnait déjà dans quelques tableaux de l'époque cette belle chaleur qui résulte de l'économie des clairs et des ombres, qui dégrade les plans, détache les personnages, et fait concourir les détails à un riche effet d'harmonie. La sobriété des accessoires, qu'un peintre doit souvent sacrifier, était encore une qualité qui se faisait plus généralement remarquer. La couleur qui dépend de l'organisation de l'artiste, et que l'exercice fortifie, n'était déjà plus un système adopté, mais un sentiment intime. Ainsi Camuccini ayant de ce temps exposé ses deux tableaux de la mort de César, et de celle de Virginie, on trouva que l'ordonnance était convenable et le dessin correct, mais qu'il y manquait la vie.

Parmi les peintres, c'étaient les paysagistes qui conservaient toujours le sentiment profond d'une lumière éclatante du ciel, des lointains dégradés avec plus d'art, des transparences d'ombres qui rappelaient Claude Lorrain, et Rembrandt.

*

Denry, Pitloo, Hackert, Péquignon, Heynip, Denis, Luigi Fergola savaient aussi peindre la fluidité de l'air, la transparence des eaux, et des roches, la fraîcheur et la variété de la végétation. Généralement le soleil de Naples dorait de ses rayons leurs tableaux. Ce n'est pas cet art que Salvator Rosa mettait à peindre les sites imposants de la nature sauvage, c'est encore moins la vigueur du coloris de l'école vénitienne, mais c'est une perfection de dessin, une étude approfondie des effets de l'ombre et de la lumière. Antonio Cammarano, Veronese, Cali, étaient trop observateurs et trop judicieux pour éprouver de fortes émotions, mais leur dessin était toujours correct et d'une distinction charmante qui se prêtait au burin. Ils n'étaient pas artistes d'impressions, mais de jugement et de goût. Salvator Fergola, fils de Luigi, était déjà un artiste doué de talent, qui se proposait d'atteindre un but élevé, et la force ne lui manqua pas. Luigi et Pasquale Gentile étaient des peintres scénographes, qui possédaient beaucoup de fantaisie, de facilité et de vigueur. Ils maniaient aussi la brosse de la fresque, et la conception de leurs tableaux était simple, les traits purs et délicats. Dans ce temps, où le romantisme s'efforçait déjà de se frayer une route dans les lettres, les peintres ne cherchaient ni les grandes lignes austères, ni les sombres couleurs, ni le caractère effrayant des manoirs féodaux. C'est toujours un sentiment particulier de beauté tranquille qu'ils aiment à exprimer.

Dans la sculpture on ne voulait imiter que cet art grec, tel qu'il triomphe encore sur ces marbres du Panthéon, dont vingt siècles n'ont pu rider l'éternelle beauté. Dans la statuaire, comme sur le théâtre, on essayait de ressusciter cette poésie du style hellénique qui enveloppe comme d'une vapeur divine le moindre fragment de l'art grec. Cependant une architecture nouvelle ne remplaçait point l'architecture bâtarde, servile, et sans caractère de l'époque précédente.

CHAPITRE XIV

L'éloquence du barreau ne prétend plus à la toge politique — Pasquale Liberatore, Carlo Vecchioni, Giovanni Palladino, Pasquale Soria, Pasquale Condursi, Debellis et plusieurs autres orateurs du temps — Le barreau civil — Pasquale Borelli, le Chevalier Ruggiero, Domenico Cassini, Antonio Starace — Retour à l'éloquence de la chaire, et de l'esprit philosophique vers le dogme religieux — Monsignor Maffei, et le chanoine Arcucci — Oraisons funèbres — Angelo Antonio Scotti et l'abbé Emmanuele Taddei.

L'époque où nous sommes entrés, est l'âge glorieux de l'éloquence judiciaire chez nous. L'époque précédente avait introduit la jurisprudence criminelle de la France, qui était celle de l'ancienne Italie, quoique déparée, et peut-être en grande partie oubliée par les écrivains. La réformation des lois, qui vint avec la restauration, la perfectionna encore à plusieurs égards, et tout semblait facile alors, tant il y avait d'union dans les esprits, et de bonheur dans les circonstances.

L'éloquence prit un essor plus élevé. Ce qui avait surtout gâté les plus beaux mouvements de l'éloquence de la fougueuse époque qui venait de finir, c'était la pose théâtrale des orateurs, l'exagération de leur accent qui décelait l'imitation et trahissait l'effort. Désormais le caractère propre des orateurs de l'époque c'est le sérieux. Tout tend au but, rien ne sort du sujet, on a désormais la sagesse de ne pas vouloir être plus éloquent qu'il ne faut. Les orateurs du barreau, faits pour les lettres, et désireux de succès, oublient maintenant la gloire littéraire sans la mépriser. Ils ne prétendent plus à la toge politique. L'onde qui avait bouillonné en écumant se renfermait dans son lit; on n'aurait plus favorisé cette éloquence enlumi-

née du XVIII[e] siècle, enjolivée d'un travail en mosaïque, et incapable de convaincre les esprits. La nécessité d'improviser, le mouvement des débats, l'opposition, la réplique excitaient l'intérêt et entraînaient les orateurs; mais un plus grand respect pour les lois, modifiait à plusieurs égards le caractère de l'éloquence. Ainsi l'esprit de discussion et d'analyse devint plus important que le talent d'émouvoir, le besoin du succès de l'esprit s'y montrait moins, la confiance devint moins orgueilleuse. Le style déclamatoire qui sert si bien les idées fausses n'était plus admis. Le public devint même plus jaloux de l'admiration qu'il accordait, et permettait moins aux orateurs de s'égarer. Ainsi, si d'un côté la plupart des beautés des anciens, qui avaient échappé à nos auditeurs, étaient regardées comme une profanation, l'enthousiasme, de l'autre, paraissait une passion hors d'usage. Cette surprenante facilité de répandre un flux hardi de paroles, cette grâce superficielle, ce jet de l'inspiration, ne paraissaient plus une fluidité cicéronienne.

L'éloquence positive, dénuée d'emphase, puissante par les faits, la seule qui convienne au barreau, et qui seule peut aujourd'hui convaincre, est désormais appréciée avant tout. Une éloquence qui eût coloré d'une nuance factice les arguments et les faits, aurait peut-être obtenu quelque succès encore, mais on n'aurait plus voulu l'acheter au prix de la solidité des principes. On ne voulait plus élaborer ses discours, comme un sculpteur perfectionne ses marbres, aussi aucun vernis poétique ne couvrait plus ni ne colorait l'austère nudité des raisonnements. Rien n'était exagéré. On dédaigne maintenant cette mobilité d'esprit, et cette vivacité qui naguère approchait de la pétulance; on apprécie moins cette habileté à aiguiser la satire, et à lui donner du relief et du trait. L'éloquence est moins passionnée, il est vrai, mais elle conserve ce calme et cette sage réserve, gage d'impartialité, qui donnent plus de prix aux opinions d'un orateur. Néanmoins une philosophie spiritualiste commençait à apprendre l'art de faire entrer dans les plaidoyers des réflexions touchantes et générales, qui saisissaient les âmes, réveillaient les souvenirs, et ramenaient les

juges dans l'intérêt de l'humanité. On n'attachait pas moins de prix, de ce temps, à la beauté du langage, qu'à la grâce et à la fantaisie de l'inspiration.

Tels étaient les caractères de l'éloquence qui illustra de ce temps le barreau. Cependant on se tromperait fort si l'on jugeait de la force des orateurs de cette époque par ces discours plus ou moins graves, plus ou moins élaborés, les seuls qui aient survécu, parce que c'est la presse qui nous les a conservés. Toutes ces improvisations qui enflammaient l'auditoire ont péri. Nous sommes loin aujourd'hui de les réputer orateurs éloquents, dès qu'on a eu la maladresse d'imprimer leurs plaidoyers. La postérité lit leurs ouvrages, et ne les entendant pas, il s'ensuit que le jugement du lecteur est celui du critique littéraire, bien que ces orateurs fussent réellement fort au-dessus de leurs compositions. L'éloquence, comme l'a dit Pline, est surtout dans l'expression vivante de la voix, dans les discours improvisés. Les plaidoyers qu'on a publiés portent évidemment la marque d'un art plus ou moins ingénieux, mais aussi d'une inconcevable négligence. Jetés à la hâte sur le papier pour les besoins du barreau, les auteurs les considéraient, comme ils l'étaient en effet, bien inférieurs à eux-mêmes. Ils dédaignaient de les corriger, et de les embellir. Dans leur orgueil d'orateurs habitués aux succès, et dans leur indifférence pour le talent d'écrivain, ils méprisaient ce soin sévère, ce soin d'artiste qui polit et repolit sans cesse. Ils ne songeaient nullement à la postérité, aussi serait-il difficile d'en citer un seul, qui, rassasié d'une célébrité fugitive, eût préféré une gloire durable à un succès éphémère. Ainsi, c'est la puissance de la voix, du regard, du geste, de la physionomie, c'est toute l'action extérieure, aussi bien que l'enchaînement rapide des raisonnements, le tour vif et l'abondance des expressions heureuses, nobles et fortes, qui ébranlent un auditoire. Tout cela meurt sur le papier, surtout l'action oratoire, dont le propre est de relever les expressions les plus communes et de colorer les plus générales. L'éloquence ne doit pas être plus appréciée indépendamment du forum que la poésie dramatique indépendamment du théâtre.

De ce temps, Giuseppe Raffaelli venait de rentrer dans la vie privée. Tout en lui accordant l'élévation du langage, et un geste simple et noble, on lui reprochait vers les derniers temps une roideur impérieuse qui semblait émaner d'un sentiment d'infaillibilité qui cependant agit, particulièrement sur la foule, comme l'expression naïve d'une forte personnalité. Mais c'était la conviction portée chez lui à un haut degré, et voici comment il l'avait témoignée en qualité d'avocat:

« Questo processo di sangue che io presi a svolgere di vo-« stro comando m'ha riempito l'animo di spavento e di rac-« capriccio. Mi stanno tuttavia innanzi agli occhi quasi pre-« senti i pallidi spettri di quei due nostri concittadini, assaliti « da ferro omicida in una sera medesima, tra' recinti della « medesima terra, nello stesso loro abitacolo, nel sacrario me-« desimo della loro casa, ed a premeditato disegno, quivi per « ragion di furto, barbaramente per le gole scannati. L'anima « mia fu vinta dallo sdegno contro la tigre velata d'umano « aspetto che, armata d'adunco falcino, per turpe guadagno « stolida e fiera, potea meditar di prostendersi a' piedi, e di « fatti a' suoi piedi prostese due vittime innocenti. I miei sonni « per più notti non furon tranquilli, il mio cuor non sentia « che il desiderio ardente di veder placate quelle ombre col-« l'esempio di vendetta terribile, Carlantonio Arigone (io di-« cea) che mi si è dato a difendere, è egli mai daddovero « l'assassino che va l'accusa cercando? Se lo è, se in quel « sangue egli tinse le mani, se una prova di legge si faccia « aperta a'miei occhi, che omicida l'assicuri a'giudici, o nel « sangue collega dell'atroce omicida, o di aiuto o di consigli « ministro, io non aprirò le labbra per lui, non vorrò che « eloquenza si deturpi a pro di mostri e di fiere, proteggendo « assassini. Ma se per contrario una luce apparisca che con-« fini quest'uomo tra il fallo delle robe involate e que' can-« celli strettamente non varchi, io discenderò nell'arena, io « implorerò per un misero che roba vilissima a chiunque ra-« pita, sotto l'impero benigno di nostre leggi, al prezzo infi-« nito del sangue non si uguagli e si compensi. O tu che stai

« qui a seder fra le angosce ed i palpiti ad ascoltar la discus-
« sione del tuo estremo destino; tu, cui pende sul capo la
« scure del carnefice, tu, esempio miserevole della fragilità
« della creta umana che, dopo il corso di quarantotto anni
« incolpabili ed intemerati, fosti accecato da un velo che la
« serena luce dell'intelletto ti ebbe come rapito, onde cadessi
« nel fallo turpe e sicuro d'un rubamento, e nel pericolo spa-
« ventoso di apparir assassino; tu tranquilla per poco quel
« tuo cuore convulso! Tra le nebbie di questa processura san-
« guinosa, io ho rinvenuto la evidente mancanza d'ogni pruo-
« va legittima che macchiato di quel sangue ti manifesti, e di
« più luminosi argomenti che il contrario ne additano. Io m'ac-
« cingo a dimostrarlo a'tuoi giudici, contro il pubblico accu-
« satore che del feroce assassinio ti dice di propria bocca con-
« fesso, e tien che ne sii convinto dalla bocca del correo, e ti
« vuol da stuolo di argomenti sopraffatto ».

Il rappelle les règles du droit romain sur les confessions d'un complice, et il peint les angoisses et la terreur d'un accusé qui avoue son crime en présence de son juge par l'unique sentiment de la peur.

« Il dettame di queste norme, non mi costringe a brigarmi
« dell'industri menzogne d'un assassino fuggente che deride il
« giudizio e con esso il crogiuolo terribile del deporre in-
« nanzi al Pretore che interroga tra il gladio e le scuri e il
« non lontano carnefice. . . . .

« Ed innanzi a filosofi giudici che qui stanno a sedere, chi
« mai tra l'orgasmo di quel fiero spettacolo ardirebbe di con-
« testargli i più rari e strani fenomeni? Qual meccanica in-
« comprensibile ha sottoposto i sensi all'immaginazione ed al
« pensiero? Come mai una sola idea spaventosa sovverte ella
« e scompiglia tutto il corso del sangue ed il sangue poi porta
« le sue irregolarità all'intendimento umano? Qual è mai que-
« sto fluido incognito, di cui l'esistenza è certa, che più atti-
« vo della luce percorre i canali della vita, produce le sensa-
« zioni, la memoria, la tristezza o la gioia, la ragione o la
« vertigine, richiama con orrore ciò che vorrebbe obbliarsi e

« fa d'un essere pensante o un oggetto d'ammirazione, o di
« pietà e di lagrime? »

Il invective l'absent qui s'était souillé du crime en compromettant l'accusé :

« E tu scellerato Giulio Cedro Pattulio, che lorde le mani
« del sangue di due miseri, fuggendo deludi la giustizia ed il
« carnefice, volgi pur qui i tuoi occhi di fiera, a guardar co-
« me, estinte due vite, fuggitivo e lontano anche un'altra
« ne insidii in giudiziale cimento! Tu artefice infame del mis-
« fatto, tu consigliere, tu seduttore, tu dapprima apparec-
« chiato alla strage, tu armato di mortifero falcino, tu assali-
« tor crudele, spietato assassino cui fuman le mani sanguino-
« lenti, tu per fama tra gli uomini turpissimo, tu ad ogni pena
« t'involi? E questo misero che tu seducesti, che illibati aveva
« insino allora serbato i costumi, che nudo d'ogni arma, d'ogni
« idea micidiale, ottenebrata la mente ti seguì, che quindi
« pentito, volontario confessa da religione sospinto, egli è per
« te, scellerato! che è messo nel pericolo se possa o non possa
« ottener che la sua vita termini nell'orror degli ergastoli! »

Drapé de la toge du magistrat il se montra indulgent pour les personnes, sévère pour les principes, le tempérament ne lui coûtait aucun effort, car il était en quelque sorte le fond de sa nature ; heureux mélange de gravité et de chaleur, de simplicité, d'élévation, de bonté indulgente :

« Non amore, non sdegno, ne assicura la Gran Corte, non
« altra qualunque causa vi fu che avesse spinto Crescenzo
« Lombardi a quell'omicidio ; certissimo è che il commise.
« Or la legge dichiara tra qualificati quell'omicidio che com-
« messo sia con sopraffazione, ed a chiarir tale caratteristica
« è stato scritto bastar che un armato uccida un inerme. E
« quanta e qual sopraffazione non concorre nell'omicidio del
« Lombardi, il quale non solo armato di baionetta uccide un
« inerme, ma uccide fanciulla di tenerissima età e l'uccide vi-
« brandole colpi alle spalle e mentre in quel terribil momento
« portava sul capo un barile ripieno d'acqua, ed alla gravezza
« del carico aggiungeasi l'aver le mani impedite ad ogni spe-
« cie di difesa!...

« Dopo l'atrocissimo racconto che si stabilisce come sicuro « nella stessa decisione, chi mai dubiterà che l' omicidio del « Lombardi non abbia l' estremo della crudeltà maggiore che « quella di ferir senza alcuna provocazione una giovinetta in- « nocente, il sesso e la debole età della quale non potea nei « cuori più barbari ispirar che sentimenti di amore, di pietà, « di tenerezza! Qual crudeltà maggiore che dopo averla già « colpita a morte, già intrisa del proprio sangue, già oppressa « da alto spavento e ridotta a precipitarsi in dirupi per tema « di maggior fierezza, veder il suo carnefice immoto nel suo « feroce disegno, raggiungerla nel difficile sentiero, farsele so- « pra, assalirla di nuovo e pugnalarla con altri colpi mortali! « Qual maggior crudeltà finalmente di quella d' un carnefice « che dopo averla uccisa, spinge oltre la ferocia, inveisce « contro l'estinta e s'ingegna e si affanna di troncarle le brac- « cia e le gambe adoprando a tal opra prima il ferro, quindi « le ginocchia e le efferate sue mani! »

C'est avec un véritable regret qu' on pense aux autres discours de cet orateur, qui ont été perdus, ou qui échappent à l' analyse. Il avait apporté à l' élaboration de nos lois pénales l'assistance de sa haute intelligence, et sa science profonde de théoricien à la fois et de jurisconsulte. Ainsi il discutait la loi avec cette sûreté de méthode, cette précision mathématique de raisonnement, cette solidité vigoureuse de style, qui lui enlevait la chaleur de la passion même contenue. Tout était noble et mesuré dans la manière dont il discutait; et si son sang-froid résistait même au danger de l' inspiration, il n'excluait pas la grâce malicieuse de la plus fine ironie.

La mâle raison, la hauteur de l' intelligence, l' inépuisable diction, et cette puissance dominatrice d' une éloquence impérieuse avaient déjà placé Poerio au premier rang des orateurs de son temps. Arrivé au zénith de sa gloire, il dévoilait à cette époque ce caractère énergique et fier qui était le type des orateurs de l'antiquité, et il était habitué aux succès oratoires. Les questions les plus profondes paraissaient simples dès qu'il les traitait; la force de sa logique, la variété de ses arguments,

ces éclairs d'éloquence, ce regard brûlant, où se réfléchissaient les mouvements de son âme, imprimaient à ses paroles un cachet d'entraînement irrésistible ; elles ressemblaient aux rapides étincelles qui s'échappent d'une forge embrasée. Néanmoins quelque admiration que l'on eût pour un si beau talent, on lui reprochait déjà une diffusion plus fréquente, des digressions trop prolongées. Il commençait à reproduire successivement les mêmes effets, c'était un grand arbre qui poussait des branches superflues ; on s'apercevait que son talent vieillissait. Il n'avait d'ailleurs pas assez de sévérité dans le style, et n'avait pu échapper entièrement au goût général de l'époque précédente qui avait été fort corrompu. Mais pour condamner cette profusion de richesse, il aurait fallu s'arracher au prestige et se mettre à réfléchir.

On admirait plus que jamais cette élégance de N. Nicolini, qui s'engageait sans efforts, et cette érudition présentée avec un goût qui ne fatiguait jamais ceux qui l'écoutaient. Si l'éloquence de Poerio était plus vaste, plus énergique, plus vigoureuse, celle de Nicolini l'emportait par la clarté ingénieuse de l'esprit. Poerio avait pris désormais cette majesté, cet air de repos et d'assurance qui conviennent si bien à l'orateur. Le raffinement, la recherche, l'habileté ingénieuse de la parole lui étaient étrangers. Une philosophie élevée, une intuition rapide, qui lui révélait les sophismes, la fluidité ardente d'une diction qui coulait de source, lui faisaient préférer la puissance à l'effet. Orateur convaincu, nerveux, énergique, il était arrivé à deviner au premier coup d'œil la double face de chaque argument. Nicolini, intelligence réfléchie, et éminemment critique, lucide, admirablement exact, avait dans son élocution un mélange de noblesse et de suavité qui le faisait chérir. Il aimait avec passion la science législative, dont il développait les principes avec une facilité si remarquable d'improvisation, et avec tant de magie d'expression, qu'il frappait les débats d'une clarté vive et puissante. Il faisait subir au système de nos lois un examen rigoureux par des analyses philosophiques, et approfondies, qui répandaient une lumière égale sur les idées les plus

hétérogènes. Si cette parole électrique et violente qui éclatait jadis dans Poerio s'était amoindrie, elle conservait encore ce mélange d'amertume railleuse et de gravité véhémente qui le rendait le plus admirable parleur dans les épreuves des débats judiciaires de ce temps. Si Nicolini avait perdu de cette finesse de traits qu'il décochait jadis, la vivacité de son talent donnait moins aux hasards de l'improvisation, et son caractère de magistrat lui faisait dédaigner les formes trop étudiées, et les ornements parasites des artifices de la rhétorique. Le barreau n'oubliera jamais la riche et féconde imagination, l'étonnante souplesse du langage, la clarté originale, la vivacité inspirée de cet orateur qui eut l'honneur extraordinaire de lutter d'éloquence avec Serio et Pagano, avec Poerio et Borelli. Et ce souvenir qui faisait la joie de ma jeunesse, ne suis-je pas heureux de le rappeler, depuis que l'âge a mûri ma juste admiration pour cet homme de bien et pour sa parole aussi docte qu'éclatante?

Étant plus jeune, et en sa qualité d'avocat, il avait, à l'époque précédente, joint à des dehors heureux une élocution prompte, ferme et ingénieuse. On l'avait vu souvent répondre avec une dignité facile, ou avec une légèreté ironique aux plus vives objurgations de ses adversaires. Parfois, à travers les impressions des débats, ses plaidoyers revêtaient un caractère dramatique qui intéressait et attachait :

« Ma pieno dell'idea di un padre generoso che nel fragor « d'una mina, tra i rottami ed il fumo d'un rovinato edifizio « non è sollecito che del destin della figlia, con qual occhio « guarderò te, Onofrio Viscardi, nel tuo presente cimento? « Sventurato! e chi è mai di cuor sì duro e feroce che te, già « decrepito, vedi privo di un figlio messo fuor della legge ed « osservi su periglioso sgabello sederti affianco gli altri due che « solo ti rimangano, e pendente su di essi la spada della giu- « stizia che l'organo della pubblica vendetta vuole in tuon di « sdegno che piombi tosto sul loro capo e sul tuo! E tremar « per te stesso col cocente rimorso di aver ridotto a tal la tua « prole per deslo di mal serbare breve ombra di vita nel lut-

« tuoso avanzo de' funesti tuoi giorni! Chi è, chi è mai che « in questo tuo stato or ti vegga ed altro nome ti dia di sven- « turato, di misero quanto più padre esser possa? E pure, o « Giudici, se mal non conosco il vostro stil di giudicare, per « cui l'orror del delitto non spande mai il veleno della pre- « venzione sugli accusati, io mi confido nella vostra giustizia « di poter rendere la sorte di Onofrio Viscardi e men dura in « giudizio, e men penosa in suo cuore ».

Après être allé toujours droit au fait, précis, serré dans l'exposé des preuves, la voix lui manque tout-à-coup, et voici comment il en tire parti pour les accusés :

« Ma a metter colmo alle sciagure de' miseri che alla mia « cura si affidavano, restava quest' ultima che voce e lena « mancasse al loro difensore! La vostra giustizia però, la vo- « stra umanità ne suppliranno il difetto..... La legge vuole le « ultime impressioni, pieni delle quali Voi dovete deliberare, « sien quelle della difesa. Non è dunque la legge ne' terribili « istanti che vanno ad approssimarsi di discussione e sentenza, « che vi fa tutti prima Avvocati degli accusati e poi Giudici? »

Ému comme il l'était, il trouve de quoi émouvoir les auditeurs, en se tournant vers celui des accusés qui attendait sa grâce de ses confessions :

« Discendi ultimo, disgraziato Jannelli : ma non andar solo « innanzi ai tuoi Giudici : presenta prima ai loro piedi una « moglie infelice, questa numeri ad essi quattro figliuoli, ai « gemiti, alla voce di costoro raccomanda il tuo fato. Ei non « diranno ragioni legali, non sottili argomenti ; ma, singhioz- « zando reclameranno alla Clemenza del Principe a te dovuta, « a se stessi diranno dovuta la grazia, perchè il loro padre ne « adempì la condizione ed il fatto. Non diranno di più ; i loro « occhi, il loro volto, il loro stesso silenzio tutto raccoglierà « in un punto le ragioni del padre. Ma Voi siete commossi! « A che più vi trattengono? Le lagrime mi tolgon il dire, an- « date : mi è garante della vita dell' accusato non solo la vo- « stra giustizia, ma la gloria del Ministro, e la Clemenza del « Principe ».

De ce temps, Avocat Général à la cour suprême, si sa position était changée, son langage restait le même, et pour nous faire connaître le bienfait d'une législation claire et constante il prononçait des discours qui renfermaient des appréciations très-justes et des jugements motivés avec un sens droit et une remarquable concision :

« Essenzial requisito del testimonio è, che egli sia tale da « poter essere per civico dovere, salvo sempre la morale e la « natura, obbligato in ogni tempo a dir la verità. Or qual è « la legge che obbligar possa il reo a dir la verità contro se « stesso?

« Dell' accusato è il difendersi : dell' accusatore il convin- « cerlo. Che se mai un infelice sia già in tal disordine di mente « che pari ad un suicida metta volontario il capo sotto la spada « della giustizia, potrà egli strascinare allo stesso pericolo l'al- « trui salute? E non è forse l'Autorità dell' antico dritto che « vieta d'interrogarlo sopra i suoi complici?

« Da ciò nasce che i testimoni sciolti da ogni timore, fuor- « chè da quello della pena del mendacio, se tacciano o si al- « lontanino dal vero, posson esservi ricondotti per le vie del « rigore, e se sieno ostinati nel silenzio, o nella menzogna, « vengon sottoposti ad un giudizio di falso. Niuna all'incontro « è la pena del reo che stretto fra ceppi e agitato mortalmente « dall' incertezza del suo destino, innanzi agli arbitri della sua « sorte, o taccia o mentisca o si confonda e contraddica sè « stesso. Da quest' obbligo che ha il testimonio e non il reo « di dire il vero e dirlo in ogni tempo al Giudice, nasce di « dover confermare il suo detto col giuramento. . . . .

« So bene che il giureconsulto Mariano ci conserva un « editto imperiale con cui è prescritto che gl' Irenarchi tosto « che avessero nelle mani i pubblici ladroni dovessero inter- « rogarli intorno ai loro complici e ricettatori. Ed Onorio e « Teodosio imposero ai Presidi che niun giorno eccettuassero « per dar la tortura a questi malfattori, affinchè a forza di « tormenti tradissero i loro complici. Ma non perciò costoro « divennero mai testimoni. E veramente sarebbe stato indegno

« di que'sommi legislatori se, avendo per regola generale ne-
« gato al reo il carattere di testimonio, glielo avessero per
« eccezione accordato quando egli al misfatto avesse aggiunta
« un'altra perfidia, ed il tradimento! »

Ainsi ce jurisconsulte distingué, qui avait contribué par son savoir et par l'éminente clarté de son esprit à la confection de nos lois pénales, les discuta dans une foule de discours avec cette précision et cette lucidité extrêmes qui sont le caractère distinctif de tous ses travaux, et en dégagea la première synthèse pratique pour les jugements criminels. C'étaient des principes qu'il professait avec toute la puissance de la conviction.

Francesco Lauria, à qui les grands écrivains d'Athènes et de Rome étaient aussi familiers que ceux de la France et de l'Italie, et qui s'en nourrissait sans cesse, était, de ce temps, l'orateur qui sacrifiait le plus aux Grâces. Il en reste des souvenirs plutôt que des monuments, et dans ses plaidoyers, même refaits, on aurait de la peine à démêler l'inspiration primitive de cet orateur; on ne pourrait plus y retrouver cette séduction immédiate, cette puissante fascination que produit la parole. Il excellait toujours dans le pathétique; la sienne, c'était une sensibilité qui avait son foyer dans le cœur; aussi était-il impossible qu'on l'écoutât sans émotion, car il y avait des larmes dans son éloquence. Sa diction était aussi fleurie, il savait toujours convaincre et séduire; il était toujours noblement inspiré, la probité naturelle de sa parole était toujours assez forte pour survivre à l'art. Malheureusement il y a peu de qualités éminentes qui n'inclinent à devenir des défauts. Jusque-là il avait parlé assez purement sa langue malgré le poison des gallicismes qui infectait alors les esprits, quand on le vit s'efforcer tout-à-coup d'atteindre l'élégance. Il allait assez souvent au cœur, mais parfois aussi il était déclamateur, et son style avait trop d'érudition, et de recherche, ce qui produisait peu d'effet, mais il n'était jamais faible ni énervé; ainsi le seul défaut qu'on pouvait peut-être lui reprocher était qne ses discours paraissaient maintenant trop finis. Les trésors de la pensée, pour qu'ils deviennent fertiles, doivent être échauffés par

les rayons de l'âme. Or l'inspiration de ses plaidoyers ne différait point de celle de son caractère. En admirant cette éloquence si touchante, on songeait toujours à cette vie si utilement employée. Un orateur de tant de verve, et de tant d'esprit est si rare, qu'il est malheureusement probable que de longtemps on ne verra rien de pareil, et qu'on ne peut s'empêcher de s'affliger au souvenir de sa perte.

Illustré par ses belles et courageuses défenses de l'époque précédente, après avoir bravé tous les périls qu'un orateur peut affronter à la barre, voici comment il défendait un sourd et muet la première fois qu'il s'en présenta l'exemple dans nos débats criminels :

« Sia Giuseppe d'Agostino figlio, sia feritore, sia convitti-« vamente reo; egli è superiore alla legge, perchè la sua « mente è inferiore all'imputabilità. Infelice! Perchè tenerlo « ancora sulla scranna degli accusati? Se avesse potuto com-« prendere la santità dell'autorità paterna, oh! come non « l'avrebbe mai lesa! Se avesse conosciuto la turpitudine del « delitto, come si sarebbe guardato di stendervi la mano! Di « qual colpa il punì natura, togliendogli quello che largamente « a tutti concede? Di qual misfatto il punirete voi se manca « ai suoi fatti il consiglio? Ma se fu gittato nel mondo ad es-« ser tristo soggetto di continue sventure, ve ne aggiungerete « voi eziandio? A questo miserevole non restan che piedi, e « voi li stringerete ne'ferri, che occhi, e voi li chiuderete in « latomie? Lo stato di sua arte e l'altrui pietà se nol ricreava-« no, calmavan al manco la sua fame, e voi gl'intimerete un « digiuno per anni? Martorierete chi odiato dalla natura, ne-« gletto dagli uomini, rinnegato da un padre, desterebbe sin « da' tronchi pietà, lagrime da' sassi? E quale oggetto avrà « per voi la pena? Migliorarlo, non mai. Egli è l'uomo monco, « imperfetto; è una statua sbozzata nel marmo; lo scalpello « paziente d'industre scultore può configurarla; chi vorrà « darle colpi di pesante martello, la distruggerà. Crederete im-« primere spavento negli altri? Che no! I malvaggi bestem-« mieranno una giustizia che porta i suoi colpi fin sopra gli

« insensati; i buoni malediranno una rigidezza che flagella gli
« infelici! »

L'habitude de tirer parti de tout dans le combat de la plaidoirie lui donnait du mouvement, des tableaux et de l'imagination dans le style. Défendant un gentilhomme accusé d'avoir tué un enfant et de s'être endormi tranquillement à côté du cadavre, il s'anime tout-à-coup; son âme l'inspire:

« Un cadavere a due dita dal suo letto? Dal suo letto! Gran
« Dio, quale orrore! O voi che con tanta leggerezza varcate
« i limiti di natura ed il solito corso degli atti umani per tro-
« vare al di là come perdere la famiglia dell'accusato, non
« basta: uopo è oltrepassar anche lo straordinario. L'omicida
« è un uomo, ma in balìa dello sdegno. L'omicida che lordo
« ancor di sangue giubila, danza, festeggia, è un mostro. Ma
« qual nome darassi all'omicida che per sei notti soavemente
« dorme allato dell'ucciso? Tuttogiorno l'uomo uccide l'uo-
« mo; di rado, ma pur talvolta, i bevitori di sangue, i car-
« nefici della razza umana non mostran, nè sentono commo-
« zione de' commessi omicidi. Può una reiterazione di delitti
« inferocir il cuore, ma non strappar dalla calda immagina-
« zione larve ed ombre giammai. Anche ai cuori più barbari
« ed alla strage assuefatti l'immaginare è vivo e spaventoso.
« Teodorico che il primo fondò in Italia il regno dei barbari, al
« veder sulla mensa un pesce che gli raffigurava le sembianze
« di Simmaco, cui testè avea fatto dar morte, così di orror fu
« preso e ricolmo, che gridando: ecco Simmaco! ecco Sim-
« maco! in pochi dì, farneticando, morissi. E per terra pro-
« steso e tremante nel palazzo de' Cesari fu rinvenuto Ottone,
« cui sembrò, nella notte, che l'ombra dell'ucciso Galba il de-
« stasse e cacciasse fuor di quelle mal occupate soglie. L'im-
« maginazione fra le mute ore di notte vieppiù pronta gli og-
« getti crea, colora, ingigantisce. Là vede lo spettro, qua ne
« sente le minacce; ed impossibil sarebbe disingannarla. Ora,
« quanto in un giovinetto questa immaginazione è più fervida,
« e forte! Gli slanci della sua fantasia son più energici e vee-
« menti. Se poi al terrore, creator possente di larve, si ag-

« giunga l'esistenza del cadavere dell'ucciso, allora questa « immaginazione non ha limiti: ogni aurea è la voce del-« l'estinto che gli piomba sul cuore, ad ogni lieve rumore « crede avvicinarsegli quell'ombra, già gli ha posto la mano « fra'capelli, e lungi lo gitta dal letto, già col piè gli schiac-« cia il petto, già sente mancarglisi la vita. Il corroso volto, le « quasi vôte occhiaie, lo squallor di sepolcro trasformante, « ancor più orribilmente tale alla sua immaginazione il pin-« gono che atterrito, spirante, pregar vorrebbe pietà, e gli « manca la voce, fuggir vorrebbe, e son intorpiditi i piedi; « coprirsi gli occhi, e sono inorridite le mani; svolger lo sguar-« do, ma lo spettro gli salta sempre d'innanzi....

« Chi può, chi dipinger può l'angoscioso stato d'uom per « terrore delirante! Chi quello di un omicida accosto all'uc-« ciso! I nostri lontani avi tanto immaginaron odio fra il ca-« davere e l'uccisore che arrivaron a credere che se mai que-« sto avesse portato sì oltre l'imprudenza d'accostarsi a quello, « il sangue gorgogliante sarebbesi spiccato fuori le squarciate « vene, quasi indicasse al tempo stesso lo scellerato omicida « e l'agognata vendetta. Cosimo de'Medici, udito il figlio Gio-« vanni nella caccia trafitto, perchè conscio dell'odio di Gar-« zia e di costui sospettando, l'acciuffò pe' capelli ed allato « del cadavere fraterno trascinatolo, quando vide rigurgitarne « fumante il sangue, guarda, gridò, come ti accusa questo « sangue cui tu apristi la via.... e per questo indizio, di sua « mano l'uccise. Ora, che avrebbero i nostri avi pensato di « omicida dormiente per sei notti quasi bocca a bocca con « l'ucciso? Essi ci avrebbero ricordato che il Senato di Roma « avea solennemente mandato assoluti i fratelli Cleli di Ter-« racina, sebben indicati bastevolmente colpevoli dell'eccidio « paterno, sol perchè attestavasi, che, ucciso il padre la not-« te, essi a mattino eran ambo dormienti. No, la natura non « consente che colui, il quale un gran misfatto commise, possa « poco stante chiuder gli occhi al sonno. Chi si brutta di « grave colpa non solo non trova sonno sulle noiose piume, « ma trova fin chiusa la via ai liberi sospiri.... »

Quand son éloquence devenait plus haletante, plus passionnée, au plus fort des combats judiciaires, la modération pouvait bien manquer au ton de ses plaidoyers, mais l'éloquence du barreau a de généreuses ardeurs, des passions fécondes, et il faut souvent pardonner à ses saintes colères.

« Giudici, la famiglia A..... che è corsa per tutti i delitti, « inutilmente reclama al soccorso di quelle leggi che ha pri- « ma violate. Quale abuso non sarebbe del giusto, e dell'one- « sto, se addivenir potesse guarentigia degli scellerati quella « legge istessa che è scritta per loro supplizio? Questa fami- « glia non oppone già per sua salvezza o l'innocenza o la pic- « ciolezza de'delitti; essa compiacente del mal fatto viene in- « solente a dirvi che debba andar impunita, sol perchè si è « ritardata l'accusa. Questo linguaggio debbe irritar le anime « oneste, allorchè avvertiranno che non è la debolezza di un « cuor femminile, l'error d'un giorno, un avvenimento scon- « sigliato che forma l'oggetto della causa; ma sì la perfidia « esaltata di una moglie, che per restar tranquilla in braccio « dell'adultero, fa trascinare il marito tra'furori di una recen- « temente scoppiata rivoluzione per procurarne la morte: l'atro- « cità di una giovinetta che insultante manda in dono i modi « della strage ad un innocente, cui avea giurata eterna fede e « comunione di beni e di mali: la sfacciataggine di un suocero « e di una suocera, che, avendo visto portare il genero quasi « a morte sicura dagli assassini e dal drudo della figlia, anzi- « chè aver di lui pietà, al drudo fan plauso e grazia....

« Rammentate che Aureliano punì con una straordinaria se- « verità l'adultero che avea corrotta la moglie del suo alber- « gatore, dacchè avea violato i doveri dell'ospitalità. Ram- « mentate che Teodorico rendette spaventevole esempio agli « adulteri Brandilla, che con la moglie di Patzene aveva ar- « dito ammantar l'adulterio con la maschera del matrimonio... « Giudici, l'orror di questi delitti è ancor sugli occhi di tutti, « la baldanza, l'inverecondia de'rei è viva nella memoria di « quanti la videro; e le leggi punitrici de'misfatti, ed i giu- « dici esempi di virtù, dichiareranno impuniti tanti delitti,

« perchè vecchi? No: delitti di tanta atrocità vivono lunga « etade sulle labbra degli onesti per essere esecrati; de' pru- « denti perchè ne allontanino le occasioni; degli scellerati « stessi che ne traggono compiacenza ed esempio. La giusti- « zia, fia possibile? La giustizia sola chiuderà gli occhi, per « dir che son perenti? »

Accusateur privé il attaqua, mais très-rarement, et combattit avec un courroux passionné; mais l'éloquence judiciaire est une invocation perpétuelle à la morale, et elle n'offense point la justice en se rendant l'organe de la pitié ou de l'indignation.

« E da qual delitto il Giudice che vi è innanzi si astenne? « A quale malvagità non si lasciò andare? Insultò la religione « de' padri nostri, quando con ardimenti profani estrasse dal « sacro asilo e da piè dell' ara un infelice; offese il supremo « rappresentante del Governo con fatti; si ribellò contro tutti « i doveri, quando sedizioso volle oppor le armi private alle « pubbliche.... Fu eccitator di sommosse, ingannò fanciulle, « carcerò innocenti, negò giustizia, calpestò gli onesti, rapinò « tutti e di tutto fece strazio infame!...

« Or costui vi è innanzi: ma alle sue spalle son le voci « delle popolazioni che lo accusano e lo maledicono.... A chi « darete il vostro voto? Alla giustizia, se lo crederete reo, al « pubblico esempio, se calcherete la mano nel punire il ven- « ditor de' suoi doveri: alla ragion pubblica se lo immolerete « come calpestator di uomini, di leggi, di Dio! »

Cependant il y avait un grand contraste entre la prose embarrassée de cet orateur, lorsqu'il visait à l'élégance, et sa parole vive, passionnée, sémillante, lorsqu'il butinait dans ses souvenirs, et s'abandonnait à l'inspiration du moment. Cette éloquence instantanée ne le trompa jamais, et pendant des heures il attachait, il entraînait les juges et l'assemblée. Il ne se retrouvait pas dans le cabinet tel qu'il était en public.

Dans ce temps d'une éloquence moins passionnée, et plus solide, Agazio Ciancio méritait, surtout d'être remarqué. Chaque jour avait ajouté à son influence et à sa réputation; devenu

excellent légiste inventif, il déployait de plus en plus sa force et son audace; on pouvait le proposer pour modèle aux hommes qui étudient l'art de raisonner et de convaincre, et comme exemple frappant de la puissance de la dialectique. Il avait une justesse de raisonnement et une vigueur d'argumentation qu'il était difficile d'égaler. Sérieux par caractère, propre par son application au maniement des affaires, contradicteur habile et opiniâtre, sa discussion était serrée et pressante, il procédait toujours par des faits précis et par le développement rationnel, plutôt que par diffusion oratoire. Mais il devenait, par cette même force lumineuse et pratique de son esprit, trop méthodique, trop compassé, et parfois ne dédaignait pas les efforts du sophiste.

Il ne donnait rien à l'éclat ni au succès du moment, mais, n'en déplaise à son talent, il aimait plus la victoire que le combat, et s'il était assez fort pour troubler la conviction, il ne l'était pas toujours assez pour l'imposer. Tel avait été dans le siècle précédent Francesco Trequatrini qui n'avait rien de ces grandes qualités qui font l'orateur, mais qui possédait un coup d'œil juste, net et rapide. Son éloquence avait eu de l'éclat, mais il avait abusé des incertitudes et des imperfections de la loi pour faire triompher sa cause.

Il en était bien autrement de Pasquale Liberatore; orateur studieux et méditatif, il fixait l'attention par la solennité et la gravité de ses paroles. Il y avait de la solidité, et de la puissance dans ses arguments. Il dédaignait cette stérile facilité qui étale des mots plus ou moins harmonieux, des périodes plus ou moins arrondies pour suppléer au défaut des sentiments et des pensées. Je ne sais quoi de sublime régnait dans son maintien, dans sa voix, dans la dignité de son langage; l'éloquence de cet homme grave et irréprochable n'appartenait qu'à lui seul.

Écoutez comment il s'exprimait dans le jugement d'un sourd et muet, cause dans laquelle la philosophie pouvait développer des vues générales, soutenues par des moyens oratoires. C'est le magistrat interprète de la loi, qui recommande les

bons principes et invoque la justice au nom de la morale et de la religion :

« Togliete ogni forma d'istituzione, allontanate i sordi e « muti dal commercio degli uomini parlanti, abbandonati a « loro stessi in qualche angolo della terra; e, supponendo « che la loro discendenza abbia la stessa disgrazia, voi vedrete « tutt'un popolo di sordi e muti sorgere e consolidarsi. Cre- « dereste forse che questi individui vi si troverebbero degra- « dati, che sarebbero tra loro privi di comunicazioni e d'in- « telligenza? No, o signori, essi avrebbero una lingua di se- « gni, una lingua forse più ricca della nostra, una lingua sce- « vra di equivoci, che sarebbe sempre la pittura fedele delle « affezioni dell'anima. E con simili mezzi, perchè non do- « vrebbero eglino incivilirsi? Perchè non si formerebbero ordini « e statuti forse ancora più perfetti de' nostri? Questo popolo « goderebbe anzi il vantaggio d'essere inteso da per tutto, lad- « dove ogni altra nazione, parlando al di là dei suoi confini, « mutola diviene. E cessa la maraviglia tostochè noi tocchiam « con mani che non solo le idee sensibili e morali, ma benan- « che le astratte posson tutte tradursi con linguaggio di segni, « del quale, per confessione del Sicard, i muti stessi sono i « soli inventori. Il suffragio di questo illustre istitutore dei « sordi e muti, da cui ho tolto l'ipotesi di una possibile ed « indipendente società de' medesimi, è tanto più importante « pel mio assunto, o signori, in quanto egli ha più abbassato « la condizione de'suoi allievi e ne ha più esagerato le disgra- « zie, per muovere i suoi concittadini alla pietosa cura di far- « gli istruire. Egli stesso però, mentre li chiama da una parte « automi viventi e macchine ambulanti, li crede, dall'altra, su- « scettivi da per se stessi di tutte le istituzioni sociali. E su- « blima talmente il loro linguaggio, che supponendo nell'uo- « mo la libertà della scienza, tra la lingua de' gesti e quella « de' vocaboli, non esita a dirci che l'uomo avrebbe dovuto « sceglier la prima. Ed ei stesso è così alieno dal pensar che la « mancanza di uno o più sensi porti l'assoluta negazione nel- « l'intelligenza, che, dato un uomo sordo, muto e cieco dal

« nascimento, ei non dispera di poterlo col solo tatto compiu-
« tamente istruire.

« Ma la contraddizione in cui sembra impacciarsi questo be-
« nemerito scrittore, svanisce tosto al riflettere che quando ei
« riputò l'individuo mancante di udito simile alla statua del
« Condillac, lo considerò *innanzi che un' educazione qualun-*
« *que avesse cominciato a stringerlo per mezzo di qualsiasi rela-*
« *zione alla gran famiglia cui per la sua forma appartiene*. Or
« con queste parole il Sicard è venuto a definire non più il
« sordo muto, ma il selvaggio trovato nelle foreste dell'An-
« noverese, il fanciullo abbandonato ne' campi della Lituania;
« sono essi soli che han potuto riguardarsi come estranei a
« qualunque specie di educazione ed a qualunque relazion so-
« ciale.

« Ma ad un sordo e muto che nasce in mezzo ad una so-
« cietà, basterà quell' educazione che può ricever da' propri
« parenti, da'compagni della sua disgrazia, in proporzion del
« suo stato e delle sue aderenze, per non esser più una pianta
« parassita in mezzo all'ubertoso campo sociale ».

Après avoir rassemblé et resserré tous les éléments épars de la question, il dévoile l'intelligence et la malice de l'accusé :

« Ne' suoi diversi interrogatori e nel presente giudizio ha
« l'accusato non equivoci segni dato di scaltrezza. Sulle prime
« negò tutto : istruito della prova contra di lui raccolta, ad-
« dusse una scusante, immaginò di aver sofferto violenze dal
« padre che lo accesero d'ira ; che lungi dallo scagliar pietre,
« fosse egli stesso sulle pietre caduto ; legittimò la chiamata
« della sorella con pretesto a bella posta inventato ; tentò ec-
« citar la compassione del Giudice col descrivere il male che gli
« si era cagionato dalla caduta che disse di aver fatto. In giu-
« dizio ha sostenuto che stese la mano per prendere quella del
« padre per baciarla, e non per offenderla ; che il padre, preso
« dal vino, lo minacciò col coltello che avea tra le mani e
« cadde. Egli si diè l'età di diciassette anni, mentre ne ha venti-
« sette, onde chiamar in suo soccorso la scusa che valeva col
« precedente Codice fino agli anni diciotto, egli ha suggerito

« con vivacità alla sorella, sorda e muta pur essa, queste
« scuse; egli ha. . . . . ma che più? Si appone la demenza di
« lui: e dove i testimoni, i documenti, il parer del consiglio
« di famiglia, dove in fine i mezzi dalla legge richiesti a prova
« di siffatta infermità? . . . . Come mai potè chiudere il
« cuor a quell'interno sentimento che gli ricordava relazione sì
« immediata, doveri così naturali? Come potrà sconoscer que-
« gl' intimi reciproci moti di paterno amore e di pietà filiale,
« quel commercio di cure e di tenerezza da una parte, di bi-
« sogni e di riconoscenza dall'altra, che forma quel magico le-
« game di unione tra i genitori ed i figli, e che esser può me-
« glio sentito che descritto? Ah! Si che vi è una legge, o Giu-
« dici, anteriore agli editti del Pretore, che parla in noi e ci
« ricorda questi doveri: legge non appresa, non ricevuta, non
« letta, ma succhiata col latte, ma nel cuor di ciascuno dalla
« natura scolpita. Or questo sordo muto non era forse nel
« seno di affettuosa famiglia? Egli conobbe suo padre da quei
« primi momenti, ne' quali pargoleggiava sulle sue ginocchia;
« lo conobbe alle premure che ebbe di alimentarlo non solo,
« ma di provvedere ai mezzi di sua futura esistenza; lo co-
« nobbe alle vicende di cui fu testimone nel recinto delle do-
« mestiche mura; e più che alle paterne carezze, dovette ri-
« conoscerlo al dolor che gli leggea sul volto per vederlo privo
« di udito ed impotente a contraccambiarlo col dolce nome di
« padre! . . . . Se siete convinti del delitto, non vi rat-
« tenga dal punirlo la condizion del colpevole. Voi lo puni-
« reste in uno straniero, ed ora si tratta di un uomo che
« non parla la nostra lingua e che si esprime con segni come
« quello straniero si sarebbe espresso; ma che ha sopra di
« quello il vantaggio di esser napolitano, di aver napolitana
« madre, e napolitana sorella. Egli ha qui imparato un me-
« stiere, qui è padre di famiglia, qui è stato in fine iniziato
« ai nostri usi, ai nostri costumi, alla Cattolica nostra Reli-
« gione. Ed uno che partecipa di tanti vantaggi della nostra
« società, potrà poi impunemente violarne i doveri! e quali
« doveri! Ha egli forse mancato a qualche formalità del dritto

« civile, a qualche legge di amministrazione, a qualche rego-
« lamento di polizia novellamente bandito, senza che abbia
« potuto ferire il suo orecchio? E chi, se ciò fosse, non gli
« sarebbe indulgente? Ma si tratta de' primi doveri della na-
« tura; si tratta di leggi conservatrici della società, obbliga-
« torie in ogni luogo ed iu ogni tempo; si tratta in fine di fe-
« rite fatte ad un uomo, e quest'uomo è suo padre! Nè i be-
« nefizi de' quali questo padre lo avea colmato nelle sue sven-
« ture, nè i suoi canuti capelli poteron trattener la mano di
« questo figlio! .... Sacerdoti della Giustizia: Voi dovete es-
« sere inflessibili al pari di lei; ma, se mai senso di pietà si
« destasse nel vostro cuore, la classe intera de' sordi muti lo
« merita più che un solo individuo. Nel punir l'accusato voi
« mostrerete a tutti i sordi e muti del reame che non han ces-
« sato di essere nostri concittadini, che son membri della stessa
« famiglia, e che se incorrono nelle pene al pari degli altri, è
« sol perchè al pari degli altri partecipano degli stessi diritti ».

La marche serrée de ce discours échappe peut-être à l'analyse; mais nul discours ne me paraît mieux prouver que l'improvisation d'un esprit clair et ferme peut parfois égaler en énergie et en profondeur le travail d'une longue et forte méditation. Et si nous aidons nos lectures plus récentes de nos souvenirs plus anciens, il nous semble que quand M. Ledru traita plusieurs années après la même question en France, il enleva l'absolution d'un sourd et muet par un plaidoyer qui, avec plus de vivacité et de coloris, montrait la même force et la même clarté à tracer rapidement des idées élevées, mais il n'eut point un savoir plus étendu, ni plus de sentiment de dignité que l'orateur napolitain.

Carlo Vecchioni s'était fait uue habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans le moindre effort; l'éloquence lui venait d'ailleurs de la noblesse de sa conduite, et de la force qu'il puisait dans ses vertus. Il avait porté dans le prétoire ce culte de l'humanité qui en est l'atmosphère indispensable. On aimait l'homme, on respectait le magistrat, on admirait cette parole si mâle, si grave, si accentuée, ce regard

si ferme, si inflexible, et qui pourtant n'était jamais dur. Ces deux orateurs avaient moins ces qualités qui séduisent dès le premier jour, que ces qualités solides que le temps mûrit, et perfectionne. Ils en avaient encore une bien plus grande, c'était la sincérité, et rien ne les honore plus à mes yeux.

Quelques extraits de ses discours feront mieux connaître cet orateur, dans les paroles et dans les traits duquel on trouvait toujours la gravité et le calme du sage.

« L'avversa fortuna da cui in tanti modi fu percossa la mi-
« sera Rachele non giunse però a defraudarla del suo buon
« nome; e già della sua costumatezza e dell'illibato tenor di
« sua vita ci han fatta fede tutti quelli, a cui furon noti i suoi
« andamenti; anzi lo stesso accusato, a suo dispetto, dalla
« forza del vero è stato costretto a render onorata testimo-
« nianza alla virtù di lei. Nè poi si adatta all'umana possi-
« bilità che schiava straziata ed avvilita per brevi istanti di-
« mentichi la sua posizione e con impeto spontaneo confonda
« le sue emozioni ed i suoi sentimenti con quelli del suo op-
« pressore, e per ebbrezza di voluttà o per intemperanza di
« affetto a tutte le sue lascivie abbandoni se stessa. L'oltraggio
« dunque di cui vi ragiono fu una parte di quell'aspro e cru-
« dele governo che della innocente donna fece ognor l'accu-
« sato, e prova che o lascivo o iracondo fu sempre un marito
« brutale. . . . .

« In tal modo dal prode Raffaele Sieyes si spingea con cre-
« scente progressione fino all'estremo grado il martirio della
« Rachele! Chiunque ha in petto un'anima di tempra umana
« sente il bisogno di occuparla con soavi affezioni, di accomu-
« nare i suoi pensieri con le persone più care, e di trovar in
« quella intima società que'felici momenti di abbandono, in
« cui o le vivaci piacevolezze, o le serie riflessioni, o le varie
« reminiscenze, o i fantasmi dell'immaginazione, o i disegni,
« le speranze, i sogni di un bene futuro con negletta facondia
« scorrano da ogni labbro. Ma quelli a cui o dal rigor della
« sorte, o dalla ingiustizia degli uomini è amareggiata la vita,
« sentono assai più il bisogno di ricovrar il loro cuore in seno

« all'amicizia, di sollevarlo dalle angosce collo sfogo delle pa-
« role e di prender soccorso e conforto o dagli amichevoli
« consigli o da un compiacimento affettuoso. E per qual'al-
« tro cuore fu mai tanto necessario questo balsamo quanto per
« quello della infelice Rachele, a cui facea soffrir la fame, il
« disprezzo, le asprezze e gli strazi più indegni quello stesso
« da cui dovea aspettar protezione ed amore? E questi ap-
« punto, non sazio di tali indignità ed intento all'estremo sa-
« crifizio, a tutto suo potere volle isolarla dal commercio dei
« suoi simili, le vietò di visitar i genitori, le invidiò la do-
« mestica compagnia della propria madre, ed affinchè non le
« rimanesse il più lieve contatto di affezione, la privò finan-
« che della giovinetta che soleva assisterla. Ben si può dir che
« allora al cuore di quella sventurata, che da gran tempo avea
« smarrito i piaceri e la letizia, furon anche precluse le con-
« solazioni, la compassione, ogni umano conforto; giusta la
« sentenza del suo crudel oppressore, le fu interdetto di espri-
« mere o di raccoglier dalle altrui labbra sensi amichevoli e
« affettuosi; e se per sottrarsi un solo istante all'idea del suo
« infortunio, volgeva intorno lo sguardo, non trovava che si-
« lenzio e solitudine. . . . . . .

« Dopo poche ore si fa manifesto il luttuoso spettacolo della
« estinta Rachele, coperta di numerose ferite ed imposta a
« rogo spaventevole, o conversa in cenere e in carbone, o ab-
« brustolata e deformata. Crederete, o Giudici, sol perchè il
« dica l'accusato, che appunto in quello intervallo di tempo
« nascesse contesa tra lui e quella sventurata? Sol perchè così
« dica un uomo, che già in tanti modi si è mostrato mendace,
« crederete voi che una madre avesse bisogno degli altrui ri-
« cordi per prender cura del suo figlio? Crederete che, avendo
« pure aspettato di esserne avvertita, si fosse mossa perciò
« ad uno strano risentimento? Crederete che anche incollerita
« avesse ardito di provocar con rimproveri ed ingiurie l'ira
« bestiale di quest'uomo, della quale avea fatta sì dolorosa
« esperienza? Crederete che volendo andar via di casa, invece
« di fuggir con timida circospezione, avesse spiegata insolita

« baldanza sino a scassinar gli armadi per impossessarsi del « denaro del marito? E da ultimo come mai vi parrà probabile che un uomo che tante e tante volte avea sfogato la sua « rabbia colle percosse, in quel momento per solo impeto subitaneo avesse vibrate delle coltellate? No; tosto che gli si « offrì la straordinaria congiuntura di trovarsi solo con la moglie ed ebbe certezza che per più ore nessun saria per sopravvenire in quel cortile, non solo l'uccise, ma ne imprese « la combustione, al compimento della quale molto tempo si « richiedeva. E ciò non dice apertamente che si fosse prevaluto della congiuntura? Ad uom che mai non abbia sentito « l'iniqua sete del sangue è impossibile che l'incontro d'impensata circostanza faccia balenar nell'animo cotanta empietà! Nè fu già per Sieyes impensata e fortuita quella circostanza, che egli stesso a tutto potere aveala preparata, « mandando lungi di sua casa financo la propria madre......

« Se la premeditazione di un omicidio proviene dall'odio, e « dove fu mai maggiore che nell'accusato? Odio tanto più « certo, quanto men ragionevole e naturale, e tanto pertinace « che non valsero a domarlo nè i prieghi, nè i rimproveri, nè « l'autorità de' magistrati, nè l'affettuosa facilità con cui quella « sventurata ritornò a convivere con lui, nè l'estrema sua pazienza, nè un figlio comune venuto a nome della stessa natura ad esser fra' suoi genitori mediatore di affezione e di « pace. Se è vero che un sì reo proponimento può solamente « entrar in quell'animo che per gradi siasi ribellato alle comuni leggi della morale, e chi più dell'accusato offre un « evidente esempio di questa progressione di malvagità?

« Lascio di rammentar il certo documento che diede della « sua sventurata ferocia, quando scaricò una pistola contro lo « stesso suo fratello. Basta la sola storia del martirio di Rachele Rizzi a far chiaro come con varia succession di asprezze « e di sevizie egli su quella fece prova di sua fierezza e brutalità, sin a che il suo cuore l'avvertì che era tempo di spingersi alla estrema scelleratezza. E neppure è certo che ad « uccider quella innocente tenne una sola strada: che anzi la

« gravezza degli ultimi strazi, l'aperta tendenza dello stesso ad « un violento aborto e la studiata diminuzione del nutrimento, « dan chiaro argomento che sulle prime volle condurla a morte « per mezzo di ogni genere di patimenti, e che, stanco del lento « successo, ricorse poi ad uu aperto assassinio ».

Ce sont des sentiments nobles et élevés; des traits partis d'nn cœur honnête et droit y sont exprimés dans un langage qui n'est pas dénué d'élégance. Et cependant il avait à faire sentir ce qu'il n'osait exprimer, et à faire deviner le secret de tant d'infortune et de larmes. Il donne à ses preuves une force progressive, et il poursuit :

« Chi oserà mai dubitar che l'accusato fu l'assassino di sua « moglie? E chi dubiterà di aver egli accoppiato all'omicidio « il procurato aborto e l'occultamento del cadavere? Io non so « se la sventurata Rachele gli leggesse in volto la certa sen- « tenza di sua morte, e se aspettandola da un giorno all'altro, « trascinasse l'ultimo periodo del suo martirio in una dolorosa « agonia. Ma ben tengo per fermo che quando le fu manifesto « il suo fato, e tante volte da lui trafitta, si vide condotta al ter- « mine de' suoi giorni, non ebbe motivo di pianger la perdita « di una vita che, dopo le infauste nozze, avea costantemente « menata fra gli strazi e i vilipendi. E quando pure avesse pre- « veduto che al suo cadavere aucor caldo avrebbe quel mostro « stese le mani, negando di renderla alla madre comune, e « consegnato alle fiamme, anche forse gli avrebbe renduto « grazie di aver posto fine con quegli ultimi atti di crudeltà « ad una lunga serie di sevizie e di oltraggi. Ma potea nascon- « dersi al pensier di una madre che quelle pugnalate tronca- « vano i giorni del figlio che portava in seno? E di quale af- « fanno non dovette stringersi il cuore al solo pensare che « non bastava la sua morte ad appagar l'odio del suo carne- « fice, e che la sua sventura traea allo stesso sacrifizio quella « cara parte di se stessa? Ah! no, non può dubitarsi che le fu « financo interdetto quel misero conforto, onde sorridon gli « sventurati al vicino aspetto della morte, e che in quegli estre- « mi momenti fu più che mai dilaniato il suo cuore ».

Dans une autre occasion il accusait les meurtriers d'un gentilhomme, de maison illustre, et c'était la même rectitude de jugement, une haute moralité de vues, respect absolu des convenances, convictions profondément religieuses.

« Chi non sa che i calcoli de' ribaldi son sempre erronei e « che il più limitato giudizio dice: che il frutto che si pro- « mettono dalle loro enormità è pur troppo dubbioso; e ad « ogni modo non può mai compensar lo strazio delle loro sol- « lecitudini e delle loro ansietà, ancorchè rimanessero occulti « ed impuniti? Supporre dunque che possa e debba esservi « proporzione tra i motivi di un misfatto ed il misfatto stesso, « è supporre l'accordo della prudenza con la stoltezza; non è « altro che dipingersi l'indole de' rei diversa da quella in cui « la presentano i continui esempi di tante opre criminose.

« E quale presunzione vi ha che altri, per altra ragione, « avesse voluto il sangue e la vita di Capocelatro? Quell'in- « nocente si avvisò di essere stato tolto in iscambio, tanto era « consapevole a sè stesso di non aver provocato lo sdegno e « l'odio di alcuno giammai! . . . . È sempre disperata im- « presa per un reo il voler impugnar la verità di cui ha fatto « la storia egli stesso; ma è stolto tentativo quello di voler « far credere a' suoi Giudici che sia stato in parte veridico ed « in parte mendace. Le notizie del modo come e Miranda, e « Polinino impresero la vile industria del lenocinio e di es- « sere stati nella schiera de' loro avventori Ciappa e Capocela- « tro son la base di tutta la storia luttuosa. E chi sarà quel « frenetico che, riguardando un edificio, voglia creder che il « solo basamento è solidamente costrutto, e che il resto non « è altro che illusione di prospettiva? »

Il s'attache ensuite à prouver la vérité des confessions du complice et il en conduit les preuves jusqu'à l'évidence, mais toujours avec dignité, et par les ressources qu'il avait de la chaleur, du raisonnement, et du mouvement :

« Ma la sua storia è ben altrimenti prolissa ed ordinata! « poichè con accuratezza felice vi sono incluse le notizie, non « solo di tanti eventi della vita sua e della moglie, ma sì an-

« cora i particolari andamenti e le vicende di Ciappa, di Capo-
« celatro, della Pinto, della Guido, e di altre donne, e finanche
« alcuni aneddoti ignobili e meschini. Oppresso di animo e
« povero di consigli, come poteva avvisarsi di congegnar con
« tante vere particolarità il suo favoloso racconto? E come
« seppe accordarlo tanto felicemente? I poeti ed i novellieri
« spesse volte hanno innestato a memorie vere le finzioni della
« fantasia; ma se di tali produzioni è stato capace il loro in-
« gegno, vi si sono applicati a bell'agio e con animo riposato:
« e nessun si avvisa che il più scempiato romanzo storico ab-
« bia potuto comporsi tra le vessazioni, e le perplessità di un
« animo avvilito. Dovea presentarsi per la prima volta in Fran-
« cesco Miranda il fenomeno di un uomo sbalordito a tal punto
« da pronunziar le parole a lui suggerite per suo evidente danno
« ed infamia, ed ingegnoso a segno da intrecciar felicemente
« in un prolisso racconto a circostanze vere un fatto falso!....
« E per questa ragione appunto (esclameranno i difensori degli
« accusati) non meritano credenza. Perchè mai nella delibera-
« zione degli assassini si sarebbe peccato di tanta imprevedenza
« ed in modo tanto incauto si sarebbe proceduto all'esecuzione?
« Vi è dunque buona ragione di dubitar della veracità di quei
« testimoni, allo sguardo de' quali i rei con accorto consiglio
« avrebbero dovuto sottrarsi. Ricercando l'intimo senso di que-
« ste egregie sentenze, si troverà che proclaman l'impunità
« degli assassini. È mal dimostrata la reità? Dunque si desi-
« derano migliori prove: si sono raccolte tali prove? Non
« meritano d'esser credute. Ma se questo modo di ragionare
« è funesto nelle sue conseguenze, non è meno insussistente
« ne' suoi principî, perchè presuppone dotati tutti i rei di as-
« sassinio de' più chiari doni del senno e dell'accorgimento.
« Laonde a questo modo di pensare potrà illudersi nelle sue
« speculazioni l'abile negoziante, il quale per lungo studio e
« lunga pratica parea che avesse acquistato la scienza di tutti
« i pericoli del commercio; potrà ingannarsi nelle sue combi-
« nazioni l'uomo di stato, il quale parea che da un continuo
« uso degli affari fosse stato istruito di tutti i segreti della po-

« litica ; potrà errar nelle sue disposizioni quel Generale che « con cento imprese aveva illustrato il suo nome : ma all'uomo « iniquo che dispone la morte del suo simile, agl'iniqui esecu- « tori del suo volere non può venir meno il prevedimento e « l'accortezza giammai ! E chi sono infine costoro che quasi si « vorrebbero riguardar come degni di ammirazione e di rive- « renza ? Uomini tanto mal fermi nel loro consiglio, che so- « spinti da una passione malnata . o dalla cupidigia di un vile « guadagno son caduti nella più orrenda cecità. E in qual mo- « mento han concertata, e si è menata ad effetto l'esecuzione? « Quando erano perturbati ed agitati dalla sete di vendetta, « dai prestigî dell'avarizia, dalle incertezze, dai timori, dalle « sollecitudini, dai rimorsi. Di tali uomini, posti in tale on- « deggiamento di cure smaniose, si ha da presumer che fossero « maturi e ponderati i disegni ? E si pretende dippiù che non « abbian potuto sorger degli eventi impensati e deluder la loro « fiducia ; locchè vuol dire che tutta la macchina dell' impro- « bità umana non dovea essere rovesciata dalle disposizioni di « una Suprema Provvidenza. Epperò le varie scene della vita « ci offrono costantemente degli esempî ben diversi, e ci fan « certi, che alla colpa viene appresso la pena, e che una mano « invisibile adduce i perversi ad incontrar il loro fato di mi- « serie e di affanni. Perchè dunque avremo meraviglia che per « una natural serie di avvenimenti siesi svelato all'occhio della « giustizia la storia di un enorme misfatto? La giustizia del « Cielo non è gelosa del suo vanto, onde voglia fare inciampo « alle cure con cui si adopra la giustizia umana, perchè si « renda onore all'eterna norma del retto e del giusto ».

Il forçait, sur la fin du discours, l'expression, et allait jusqu'à l'invective sans le vouloir, sans le savoir, peut-être, par l'effet d'un ressort lâché, et d'un bond intérieur de son esprit. C'était l'énergie d'une belle âme révoltée au spectacle d'un horrible assassinat.

« Crudeli macchinatori della morte di un innocente! Non è « più questo il tempo in cui si gloriava ognun di voi di franca « simulazione e di ben ideati accorgimenti. . . . e per la fidu-

« cia del secreto notavan nel giubilo i vostri cuori inumani! E
« chi si prometteva vita lieta ed agiata, e chi con prematura
« compiacenza gustava lo sfogo di sua rabida sete di vendetta
« ed il non turbato possesso di una Frine? È giunto il giorno
« della verità e della giustizia. . . .

« Le mie parti, o Giudici, sono finite, e lascio libera la pa-
« rola ai difensori dell'accusato. A loro senno si svolga in
« tutti gli aspetti la causa: si decompongano colla più minuta
« analisi gli elementi di pruova: rimarrà salda e certa la sto-
« ria del miserando caso di D. Carlo Capocelatro. Sventurato!
« Fu ornato di un carattere onesto, e di costumi lodevoli; fu
« caro alla famiglia ed agli amici: non meritò mai la malevo-
« lenza di alcuno; eppure per essere stato vago di troppo vol-
« gari piaceri, per aver preso diletto a frequentare taluni luo-
« ghi, ad accomunarsi con persone che affatto discordavan
« dall'elevatezza del suo grado, del suo pensare e delle sue
« maniere, fu tratto ad un fine acerbo e lagrimevole. Ed or
« qual sarà il fine dell'uomo turpe che strascinò la sua vita
« per vie vili ed abbiette; e dopo essere stato fabbro e mini-
« stro di miserie e di corruzione, passò dal fango delle usure,
« de'lenocini, agli esecrati offici del tradimento e dell'assassi-
« nio? E quale sarà il fine della donna nefanda che con animo
« concorde percorse lo stesso stadio di obbrobrio e d'iniquità,
« e che nel cooperarsi all'opra orrenda, usò le arti della più
« nera perfidia? E qual sarà il degno fine di colui che, avendo
« a scherno la santità del suo ministero, velò con ipocrita
« sembianza una vita dedita alle più vergognose lascivie, e
« che fra i lenoni e le prostitute compì la sua totale corrut-
« tela? Mirate qual esce dall'infami orgie del prostibolo quel
« che fu pure un Ministro dell'Altare! Non rammenta più le
« sante leggi del Vangelo, ma respira odio e vendetta; non
« inculca la pace, la mansuetudine, la carità, ma sollecita un
« assassinio; non annunzia le celesti benedizioni, premio di
« opere buone, ma promette l'oro della terra in ricompensa
« ai manigoldi; non dispensa ai poveri l'elemosina, ma pro-
« fonde le sue ricchezze ai malvagi; non offre la Croce, segno

« di salute, ma porge nelle mani del sicario il pugnale, istru-
« mento di morte ».

Tel était le magistrat et l'orateur, dont la vieillesse, qui l'a conduit jusqu'à ces derniers jours, fut toujours justement respectée par son amour pour le bien et son zèle pour la justice.

Giovanni Palladino, homme de jugement droit et d'esprit juste, se distinguait par des qualités plus solides qu'éclatantes; c'était la précision, et l'exactitude du raisonnement, une diction simple et vigoureuse. Il réfutait avec clarté, il accusait avec énergie, il présentait ses idées en traits vifs, animés, parfois touchants. Luigi Aloi, qui s'était développé de lui-même dans le cours d'une vie flottante et agitée, savait exposer ses idées dans un ordre lucide, avec une élocution facile, et une dialectique concise. Il est vrai que ses connaissances théoriques de droit n'avaient pu s'étendre et s'asseoir solidement sur la base d'une vaste synthèse, mais la liberté, l'abandon, la grâce, qui lui était particulière, séduisaient et captivaient les auditeurs. Souvent aussi il réussissait à jeter dans ses plaidoyers une ironie piquante, mais toujours sans amertume. Le Marquis de Cerce-Maggiore, malgré son immobilité d'aveugle, savait encore captiver une attention bienveillante par une imagination vive, et une parole facile. Les mots semblaient s'arranger d'eux-mêmes pour former une phrase coulante et claire. Appelé à défendre de ce temps Anna Polinini, sa sensibilité exquise sut passionner tous les accents de sa voix, mais la pitié ne put la sauver du malheur. Défenseur intrépide, il avait l'impartialité du magistrat, mais ce n'était pas cette impartialité, qui n'est souvent qu'une absence de chaleur pour le bien, et de haine violente contre l'injustice. Quoique la force de l'argumentation fût le caractère distinctif de son éloquence, on sentait l'âme de l'orateur au fond de ses raisonnements, et on en restait ému.

Il y avait d'autres talents, inférieurs il est vrai, mais honorables, qui cultivaient l'éloquence avec autant de modestie que de succès. Ainsi P. Montone ne passait pas pour un avocat profond, mais on ne pouvait s'empêcher de reconnaitre l'or-

dre, la clarté, et parfois l'élégance dans ses discours. D. Colletta était, peut-être, moins savant que plusieurs antres, mais son esprit était plus fin et plus subtil, et dans quelques occasions le ton de sa voix devenait plus ferme, et son argumentation plns nourrie. F. S. Lombardi se distinguait par la droiture de son esprit, et par la justesse de ses arguments. L. Majo joignait à une imagination facile, une élocution négligée; mais s'il manquait d'un esprit nerveux et étendu, il avait cette fermeté inébranlable qui brave la présence d'un nombreux auditoire. À la vérité il choquait souvent par la violence de ses jugements, et par la crudité provoquante de ses expressions. Mais tous ces orateurs n'ont pas laissé de sillons assez lumineux dans le barreau. Cependant une foule de jeunes orateurs marchaient sur les traces des grands maîtres, et promettaient d'en continuer la gloire.

En dehors de ce cercle se trouvaient dans le barreau des provinces des hommes distingués, que le tourbillon de la capitale laissait inaperçus, car Naples offre trop de jouissances à l'ambition et trop d'avantages au talent. P. Soria ayant atteint l'âge de vingt ans s'adonna au barreau, où il sut bientôt prêter de l'émotion à la dialectique, et revêtir d'images passionnées les principes abstraits. Il avait l'esprit prompt, beaucoup d'amour-propre, et une grande mobilité dans les idées. On se souvient encore dans la Pouille de quelques plaidoyers devenus célèbres par une diction heureuse, ennemie des citations, et par des pensées pleines de vigueur. Son style était négligé, mais il savait discuter, et mieux que cela, il savait toucher. Notaroberti, né avec une imagination riante et voluptueuse, avait tout jeune encore la facilité de dire des riens en vers faciles et négligés. Il laissa le germe d'un talent fécond se dessécher et périr avant d'avoir pu se développer. On ne saurait dire où il serait arrivé, et à quel degré de perfection il l'aurait porté, si le calme eût permis à sa pensée de réagir sur les connaissances qu'il avait acquises; mais il ne le mûrit ni ne le fortifia jamais. Cependant toujours debout comme le gladiateur antique, le regard élevé, un bras tendu et l'autre

armé, il avait cette abondance d'expressions, cette plénitude de débit, et cette présence inaltérable d'esprit qui font valoir tous les talents de l'orateur. Aussi était-il admirable dans ses ripostes pleines d'arrogance, et de cette étincelante gaieté qui ne se démentit jamais. P. Condursi, pourvu d'une abondance plus apparente que réelle, jointe à l'audace de la plus fière indépendance, s'abandonnait souvent aux agitations d'un amour-propre avide. Parfois la colère l'emportait, alors l'œil enflammé, et le verbe haut, il marchait incertain vers le but auquel il devait tendre. Plein de confiance dans la supériorité qu'il se flattait d'avoir, il était fait plutôt pour combattre que pour vaincre. Dans les luttes du barreau il ne se maintint pas toujours dans les termes de la décence et de la justice, et son exemple fut souvent contagieux à ses contradicteurs.

De Bellis, trop vanté, peut-être, mérite malgré tous ses défauts, d'être remarqué. Doué de l'énergie de la pensée, et d'un talent admirable d'improvisation, il avait une éloquence abondante, aimable, persuasive. Mais sa grande richesse de pensée et d'expression laissait souvent entrevoir un certain défaut de jugement et de méthode. Sa parole coulante, et parfois épigrammatique, son air moqueur et nonchalant faisaient illusion sur les contradictions par trop choquantes de ses discours.

Les avocats civils, qui avaient toujours plaidé avec un talent incontestable, ne voulaient plus maintenant renoncer au talent d'orateur. Tels étaient Parrilli, qui avait cette autorité de la voix si nécessaire à la puissance de l'orateur, Jatta, De Stefano, et quelques autres parmi les magistrats; Capone, orateur qui avait peu d'agréments, mais beaucoup de savoir; Ruggiero qui montrait une verve et une facilité gracieuse; Cassini dont la parole était abondante et lumineuse, et la marche du raisonnement presque toujours invariablement correcte. De ce temps le jeune Antonio Starace se faisait déjà remarquer par la richesse de la fantaisie et de l'invention, par l'abondance des images brillantes, et par la véhémence passionnée de ses discours. Son éloquence avait une chaleur qui

franchissait les bornes imposées aux discussions civiles ; elle était rapide et entraînante ; mais sa sensibilité n'était pas assez contenue, ni son imagination toujours maîtresse d'elle-même. Cependant le temps s'approche où la force égalera le calme, et où la sobriété de l'orateur ira de pair avec l'élévation des idées et du savoir, et le sentiment délicat des bienséances oratoires avec la grâce de la diction.

Dans les plaidoyers civils de cette époque on trouvait généralement la logique la plus sévère, le raisonnement conduit avec la plus grande précision, un langage mâle, vigoureux, brillant sans luxe, coulant sans effort, et naturel sans vulgarité. C'était l'éloquence de la raison, mais qui n'a pas le secret de toucher les cœurs. L'éloquence du barreau civil se distinguait par la fertilité des arguments, elle atteignait le but sans calcul visible, et sans efforts apparents. Et autour de tous ces orateurs se groupaient des hommes, jeunes encore, mais déjà distingués, laborieux, éclairés, esprits pour la plupart aussi libres que mesurés, et aussi justes que fins.

Mais celui qui excellait à mettre de l'ordre et de la lumière dans une discussion, c'était Pasquale Borelli. Il avait de la grandeur, et la conviction de ses arguments ; c'était une sorte de moralité grave empreinte dans ses discours, un air de bonne foi, qui s'accordait bien avec sa présence calme et son maintien solennel. Sa taille était haute, droite, majestueuse, son visage pâle, mais imposant et plein de sérénité. Ses traits annonçaient la force de son esprit supérieur aux revers de la fortune. Ses paroles, qui paraissaient sans art et sans apprêt, jaillissaient des profondeurs de l'âme, et ébranlaient les esprits par leur poids et par leur autorité. Il avait une diction noble et imposante, une verve riche et féconde qui ne l'abandonna jamais. Rarement il s'animait, mais il savait être toujours énergique à propos. Ses discours n'étaient pas exempts de cette malice, qui du reste avait son aménité et sa douceur piquante ; cependant tout le talent de l'orateur ne sauvait pas toujours ses plaidoyers d'une fatigante uniformité, mais la bienveillauce et la cordialité émanaient de son regard et respiraient

dans ses paroles. Athlète vigoureux il montrait une indifférence apparente de l'effet qu'il produisait, tout en arrivant par degrés au but d'une admirable beauté. Une vie consacrée à la science, une activité intellectuelle sans relâche, l'autorité d'un caractère éminemment honorable, la hauteur des doctrines et des expressions, d'où l'orateur semblait planer sur l'auditoire, tout en lui émerveillait et frappait d'étonnement l'assemblée entière.

Le barreau, sous la restauration, s'est agrandi, mais il ne semble plus être un Forum. Les jurisconsultes ne se font plus législateurs, mais les hommes d'une imagination vive et d'une âme passionnée se font jurisconsultes. L'amour de la célébrité fait préférer la tribune criminelle, et les palmes du talent restent à ceux qui défendent les causes les plus justes et les plus humaines. Le barreau avait adopté d'enthousiasme la légitimité et la servait chaudement de sa parole. Il réprouvait, chose remarquable, cet esprit de la littérature qui croyait qu'il n'est point de santé sans fièvre. Le barreau ne sentait plus ce besoin de la littérature de l'époque, d'agiter la société par une stérile et turbulente activité. Les orateurs, au contraire, usaient même de tout leur ascendant dans un esprit de conciliation. On n'y tournait pas en ridicule les grandeurs passées, mais on y parlait en termes acérés contre toute domination étrangère. On n'y trouvait jamais d'accents assez forts pour flétrir l'époque précédente, où les supplices avaient appelé les supplices, qui les avait commencés par le soupçon et les avait poursuivis par l'unique sentiment de la peur. On ne servait pas la restauration par haine des révolutions, mais on en proscrivait les souvenirs, on en flétrissait les saturnales par un éternel oubli. On n'y ambitionnait généralement que cette éloquence tempérée qui réussit à convaincre sans se faire passionnément admirer, et cette autorité peu expansive, mais sûre d'elle-même qui attire la confiance. La philosophie législative du XVIIIe siècle en se dirigeant vers les améliorations judiciaires, montrait que l'amour de l'humanité avait été son premier mobile. Or le barreau, sous la restauration, obéissait

aux lois de cette philosophie, et peut-être les exagérait-il dans ses plaidoyers.

L'éloquence de la chaire signalait, sous la restauration, le retour de l'esprit philosophique vers le dogme religieux, et présentait de ce temps un essor magnifique et solennel de belles et fortes intelligences. Les sujets de l'éloquence chrétienne ont le désavantage d'être éternellement les mêmes. Toutefois les orateurs de ce temps se montraient tous doués de ces instincts de douceur, d'amour, et d'humilité qui caractérisent les natures vraiment évangéliques. C'était une éloquence plus calme que celle de l'époque précédente, et qui marquait la force et la dignité de l'âme.

Cassitti livré tout entier aux austères devoirs de la prédication, venait de quitter cette éloquence active et populaire qui agitait la foule, quand, ne pouvant réformer l'état politique, il avait entrepris de réformer les mœurs. Maintenant la forme et le fond de ses discours découlent de la vieille souche italienne. Sans avoir rien perdu de cette onction persuasive et touchante qui rendait sa parole si populaire, son style était devenu moins chaleureux, à la vérité, mais plus correct et plus énergique. Pour annoncer au peuple les vérités évangéliques, il avait renoncé au dialecte et à la vivacité de ses invectives ; il est présentement plus sobre de coloris et de figures, car c'est par la pensée qu'il arrive à l'âme ; son éloquence, sans aucune trace d'efforts, sent plus l'homme de Cour ; mais c'est toujours la même conscience naturellement éloquente, la même puissance de persuasion, la même autorité de paroles qui subjugue l'âme. Jusqu'au dernier moment on le vit, cassé d'infirmités et de douleurs, et souvent abreuvé d'amertumes, trouver dans son zèle apostolique la force qui réchauffait son sang glacé par l'âge et lui inspirait la divine parole. Ses vertus lui étant dictées par la bonté de son cœur, il eût pu se passer de principes, car il avait toujours le courage de la conscience.

Bellorado est encore là, debout devant vous, athlète plein de vigueur, ses discours sont des chefs-d'œuvre de charité évangélique. En expliquant au peuple la sublime morale des

psaumes, il n'ambitionnait jamais de se montrer orateur, car il l'était toujonrs. Il n'avait rien perdu de ce style grave et touchant dans l'occasion, qui reprenait bientôt sa simplicité et sa noblesse. Dans ses sermons, les forts raisonnements se succèdent toujours et s'enchaînent dans un ordre naturel, et il lui arrive parfois de traiter encore ses sujets avec une énergie de langage qui s'élève à une haute éloquence. Serafino Gatti prouvait toujours que l'éloqnence, même sacrée, est l'interprète et l'alliée de la philosophie. Son style était toujours nourri, correct, soigné, souvent élégant. Il aimait peu les mouvements oratoires, et nul ne portait aussi loin que lui le sentiment de la dignité austère et chaste de l'art. C'était une éloquence rapide, simple, qui peignait d'un trait, qui jetait sans s'arrêter, des réflexions aussi justes que fines. Mais parfois son style trop limé et fini perdait de sa vigueur; tant il est vrai que le fini ne remplacera jamais la naïve beauté d'un premier travail. La diction de Guida est maintenant plus naturelle, plus correcte, et la parole, en sortant de sa bouche, charme les esprits et les entraîne. Nappi, homme de convictions profondes, ardentes, inébranlables, était plus disert, plus instruit; il possédait l'art de parer son inspiration de contours magnifiques, sans étaler cette ambition d'orateur si déplacée et si choquante sur la chaire chrétienne. Son éloquence avait un caractère d'ingénuité et de liberté qui parlait à l'âme. Il moralisait avec une simplicité sévère, et mêlait à ses discours, souvent à son insu, de la malice satirique. Cependant dans les endroits élevés, son langage était vigoureux et toujours modeste. Massari n'aspirait plus à être éloquent, il voulait convertir. Il blâmait en honnête homme qui veut corriger, et prouvait par son exemple que la condition principale de l'éloquence est la sincérité. Il s'élevait selon son sujet, et procédait plutôt par traits que par couleurs. Mais quand il revenait à la raison calme, et aux onctions affectueuses, il rentrait dans son véritable caractère, et ses sermons atteignaient ce haut degré d'éloquence qui ébranlait les cœurs. Il était sûr d'émouvoir parce qu'il était lui-même puissamment ému. Il est plus utile,

disait d'Alembert, de faire couler des larmes douces, et bien plus efficaces que celles du désespoir.

S'il en fallait croire la plupart des auditeurs du chanoine Arcucci, on l'aurait appelé l'Alfieri des prédicateurs par son style fort et vigoureux, tel qu'il convient à la tragédie. Mais je ne puis dissimuler qu'il s'égarait souvent dans un pompeux et vain étalage de déclamations ampoulées. Toutefois une attitude calme et fière, un geste plein de noblesse et de grâce, un organe sonore et pénétrant, un regard brûlant relevaient souvent une diction qui n'était pas toujours pure et énergique. On lui pardonnait la romanesque vérité de ses peintures et les brusqueries éloquentes de sa phrase. Généralement chez tous ces orateurs l'imagination était, de ce temps, toujours surveillée par la raison ; et le Père d'Ambrosio, remarquable par l'art de penser et de prouver, et le Père Giuseppe da Cucullo, dont on admirait, malgré la voix criarde, le langage ingénieux et figuré, présentaient tous plus ou moins les exemples de l'éloquence antique modifiée par l'éloquence chrétienne.

L'abbé Scotti, qui aimait encore de ce temps à marcher doucement et à petit bruit, avait déjà prononcé les éloges d'Andrès, du Prince de Sirignano, et du Ministre Parisi. C'était par la liberté des observations, par la simplicité du ton, et par les images naturelles qu'il avait échappé aux défauts des écrivains contemporains. Plus tard il restera aussi en dehors de ce mouvement de la littérature occupée seulement d'allier des mots, et d'en broder les ouvrages. Il avait pris des anciens le naturel de l'expression, qui n'est que le langage le plus général et le plus approprié. Un travail opiniâtre lui avait fait acquérir une sorte de théorie de l'art oratoire, mais il n'en eut jamais le véritable sentiment.

À vrai dire nulle comparaison n'était à faire entre lui et l'abbé Taddei. Dans une vie si bizarrement remplie de lumières et d'ombres, et si constamment agitée par des querelles littéraires, Taddei était l'homme qui devait se faire le plus de réputation dans l'oraison funèbre. Dans celle de Marie-Caroline d'Autriche, il n'avait obtenu qu'un succès plutôt politique que

littéraire, c'était le succès du moment, car le style était incorrect, et il y avait de l'emphase, du faux, de l'imitation trop marquée des éloges de Thomas.

« A qual grado di perfezione non vedemmo noi giungere « in que'giorni felici le scienze e le arti! Quali uomini e quali « opere non accrebbero la gloria di quell'antica sapienza, che « risorta dall'oscurità in cui da lungo tempo giaceva tra noi, « già s'innalzava la speranza di poter rinnovare i bei giorni, « ne' quali ella rendè la Magna Grecia emula di Roma, e di « Atene! Giovine ancora noi la vedemmo accoppiar le sue cure « a quelle del Re per rianimare l'agricoltura, per allontanare « dalle nostre campagne tante vecchie cagioni distruggitrici « della popolazione, per richiamare il commercio alla libertà « onde tragge alimento, per dare una forza marittima al re« gno, per respingere dalle nostre coste l'audacia de' barba« reschi e far rispettare la nostra bandiera dalle potenze ne« miche del nome di Cristo, per far moltiplicare gli asili con« secrati alla pietà ed alla umanità languente, per far creare « nuove accademie, per fondare nuovi collegi, per moltipli« care le biblioteche e i musei; per richiamare in somma, le « Sicilie a quel grado di sapere, di opulenza, di gloria, cui « sono destinati dal vôto della natura, ed innalzare la monar« chia a quel posto che è degna di occupare nel sistema po« litico di Europa. . . . .

« Nulla pei grandi è più raro che la gloria delle virtù do« mestiche: la vita privata è spesso il punto di vista il men « lusinghiero per essi ed il più ingrato alla lode de' loro ora« tori. Al di fuori trovano eglino nella pompa che li circonda « un mezzo sicuro, onde abbagliare lo sguardo della moltitu« dine; ma in seno ai loro palagi, deposta la Maestà del pa« ludamento reale, la persona finisce, e si mostra l'uomo spo« gliato d'ogni ornamento non suo.

« Inoltriamoci nella Reggia: Noi là troveremo Carolina più « grande ove altri cessan di esserlo: là noi raccoglieremo le « testimonianze più belle dell'umanità, della dolcezza del suo « carattere, della bontà del suo cuore. Dimentica della sua

« grandezza, ma non mai della sua dignità, Ella è ivi sempre
« più umana e più compassionevole di quegli stessi che son
« nati per ubbidirle. Senza fasto nella gloria, senza ostenta-
« zione nella virtù, in tutto Ella annunziava la bontà della sua
« anima. La morte stessa de' suoi servitori non le spense mai
« nel cuore il sentimento della gratitudine. Le loro ceneri
« erano onorate dalle sue lagrime, la loro memoria da' suoi
« elogi, la loro posterità dalle sue beneficenze........

« La sua anima, sostenuta da questi principî, si apriva sem-
« pre più alla verità della Religione che rivolge i suoi sguardi
« verso il cielo, che invola l'uomo a sè stesso per conservarlo
« ai suoi simili, e che non reprime l'amor proprio, se non
« per rendere la carità più attiva. Piena la mente ed il cuore
« della sublimità e della verità della fede, Ella fu costante-
« mente nemica di quella vana scienza che ha cercato in tutti
« i secoli di rovesciarne i fondamenti, combattendo la verità
« della rivelazione; che in vaniloquî di tenebre e di confu-
« sione ha osato negare le promesse fatte ai nostri padri, vi-
« lipendere la santità de' nostri ministeri, opporre alla som-
« messione dell'uomo fedele le presunzioni della ragione, e
« dare al sacrificio che fa dei suoi lumi il nome di supersti-
« zione e di credulità......... »

Il arrive au temps des malheurs de la monarchie:

« Il tempo delle avversità è la stagione della virtù: allora
« cade la maschera all'ipocrisia: i momenti che portano il
« terrore e l'abbattimento sulla moltitudine delle anime vol-
« gari, assicurano allora con dura ma certa prova l'immorta-
« lità di quelle che si formano nella scuola della Croce. A que-
« sto fonte Maria Carolina attinse i principî di quella costanza
« che la contenne nel favore della fortuna e non l'abbattè nel
« vortice delle tempeste. Ma a qual difficile esperimento, mio
« Dio, voi serbavate la sua anima! La figlia de' Cesari, che
« contava le prosperità da'giorni della sua vita, che avea ve-
« duta la sua discendenza benedetta da Dio come quella di
« Abramo, che avea data un'Imperatrice all'Austria, una Gran
« Duchessa alla Toscana, una sposa all'erede del vasto regno

« della Spagna, che formando tanti nuovi legami di sangue « avea assicurata per sempre la prosperità, l'indipendenza, la « gloria della monarchia, che avea in certo modo dominato la « sua sorte, con improvviso cangiamento vede tutti contro di « sè rivolgersi gli avvenimenti! . . . . »

Voici le tableau qu'il fait de l'Europe avant la révolution :

« L'amore dell'umanità era succeduto in Europa a quello « delle conquiste ; le nazioni godevano il vigore e la floridezza « della pace. La Francia, in possesso della gloria che una « grande nazione riceve dallo splendore delle armi e dalla san- « tità della giustizia, vedea sul trono un Principe il quale, caro « ai suoi sudditi, stimato dai suoi vicini, senza avere la stolta « ambizione di essere sempre pronto a sacrificare il sangue de- « gli uomini, avea sì generoso il cuore da non abbandonare un « alleato in pericolo, e da non lasciare invendicato un torto « recato ai suoi popoli.

« Col terminar della guerra di America tutte le antiche ri- « valità sembravano spente. L'Inghilterra e l'Olanda, sicure « del loro commercio, aveano deposto qualunque pensiero di « ostilità : la Russia, le cui armi aveano fatto impallidire il « despota d'Oriente, attendeva a compiere la grande opera « che, cominciata da Pietro il Grande, avea fatto sì rapidi « progressi sotto il governo della Semiramide del settentrione: « la Spagna e la Prussia coglievano i frutti della sapienza di « Carlo III e Federico II : l'Austria, governata da un Principe « che avea rinnovato in Toscana le glorie de' Medici, avea « estinti i germi di ogni gelosia politica col più potente dei « suoi vicini, quando avea dato una sua Arciduchessa ad un « nipote di S. Luigi. In mezzo a questa calma ingannevole « preparavasi quella terribile rivoluzione che dovea far di- « vampare del più funesto incendio la terra ».

. . . .

« Sospinta fuori di una parte de' suoi Stati dalle rivolte che « sconvolgono il mondo, Maria Carolina comparisce maggior « di sè stessa e delle sue sventure in mezzo agli avanzi di sua « antica grandezza. Nel decadimento e nell'abbandono della

« fortuna, la sua anima s'innalza e si fortifica come i cedri del « Libano che pongono radici più profonde in mezzo alla vio- « lenza de' venti che spirano dal deserto. Quanto sono mag- « giori le avversità tanto è maggiore l'eroismo del suo carat- « tere. Superiore a tutti gli avvenimenti, convinta della debo- « lezza del consiglio dell'uomo, studia i consigli della Prov- « videnza, adora le sue vie impenetrabili, riconosce che deve « sottomettersi a quella mano irresistibile che regge tutto, cui « tutto obbedisce, e da cui non può sottrarla che la sola virtù « ispirata dalla Religione, sulla quale nulla possono gli uo- « mini e la sorte. Oh! come è dolce cosa, in mezzo al fragor « delle tempeste, ed alle scosse della disgrazia inchinarsi e ri- « posare con pieno abbandono in seno dell'Eterno! »

La reine est atteinte d'une maladie très-grave qui paraît la menacer d'une mort certaine :

« Chi mi darà lo scalpello che Giobbe desiderava, per in- « cidere sul bronzo e sul marmo le parole uscite allora dalle « sue labbra? Nel momento in cui non vede che l'orrore di « un sepolcro che si spalanca, e l'eternità che si avvicina, Ella « innalza quasi moribonda le sue mani tremanti, e fa vôti al « cielo per la felicità del suo sposo e della sua famiglia, per « la prosperità de' suoi popoli. Riuniti attorno a sè i più ri- « spettabili esuli napoletani, ora ricorda al Re i loro antichi « servigi, i nobili esempî della loro virtù, i loro sacrificî ; ora « raccomanda ad essi la loro unione per la difesa del Trono, « di cui li chiama l'ornamento ed il sostegno, la loro fedeltà « per il migliore de' Sovrani, il loro amore per i suoi figli, la « loro carità per la patria infelice! »

La reine est obligée de quitter la Sicile, et de traverser, au milieu des tempêtes, la mer de la Grèce :

« Ma il tempo delle prove non era finito ; ed il Signore che « tiene nelle sue mani la vita e la morte, prolungando ancora « i suoi giorni, la riserba a nuove sventure. Eccola abbando- « nata all'incertezza de' venti e de' mari, spogliata di tutti « i beni della terra e tutta piena solo di Dio : colma l'anima « di amarezza per il Re suo sposo, per i suoi figli, per i suoi

« Napoletani che lascia in preda a tutte le vicende di una guerra « infelice, col cuore lacerato da mille tratti di dolore per il « giovine Principe che conduce seco, e che seco divide le sue « pene, la sua costanza, le sue amarezze. Angeli tutelari delle « Sicilie, vegliate intorno all'augusta donna, ora che il Cielo « rigoroso suscita contra di essa lo spirito delle procelle! »

Le congrès de Vienne est réuni, il va rétablir le roi Ferdinand sur le trône de ses aïeux, mais la reine Caroline ne devait pas jouir du bonheur de voir une restauration si longtemps attendue :

« Luigi è sul trono di Carlo Magno; ed il giorno in cui « Maria Carolina deve vedere Ferdinando restituito a quello « di Carlo III, è vicino. Vani sogni della vita, quanto mai ra- « pidi vi dileguate coll'istante che vi produsse! Era scritto nel « Cielo che Ella, simile a Mosè, cui fu negato di entrare nella « terra promessa, non dovesse rivedere questo suolo, quando « rovesciato il trono dell' usurpazione dovea rialzarsi quello « della giustizia, della sapienza, dell'amore! »

. . . .

« Napoletani, Maria Carolina non è più : ma il nostro amore, « ma l'ammirazione, ma il rispetto dell'Europa vivono ancora « per lei. Dalla tomba, ove ella riposa nel sonno del Signore « tra la madre e la figlia, sorgono, come da quella de' giusti, « parole di clemenza al Re, di sapienza ai figli, di concordia « e di pace al popol suo, cui invita a deporre sull'urna ma- « terna l'arco insidioso della vendetta. A misura che il tempo « invoca sulle ceneri di lei il giudizio della posterità, più ma- « nifesta risplende la gloria in quel carattere d'immortalità, « che la Religione imprime nelle anime da Dio destinate a « servire di esempio sulla terra, ed in quello spirito di for- « tezza che, nè per prosperità s'innalza, nè per avversità si « conturba. La sua memoria passerà di generazione in gene- « razione nelle benedizioni de'popoli; e, quando tacerà la no- « stra voce ed il nostro dolore, si leggerà nel cuore de'nostri « ultimi nipoti indelebilmente impresso il nome immortale di « Maria Caroliua d'Austria! »

Cette oraison ne manquait certainement ni de vigueur, ni de mouvement ; peut-être y aperçoit-on trop le soin laborieux de construire et de cadencer les périodes, un style plein de clinquant et bariolé de néologismes. Mais la plupart des discours de ce temps sont dans le même goût, la restauration du langage n'était pas encore une affaire capitale, et l'auteur était bien loin de cette pureté, et de ce goût plus sûr qu'il eut plus tard. Ce qui est incontestable, c'est que l'orateur comprit la grandeur du sujet, et sut choisir et saisir dans les événements publics tout ce qui pouvait intéresser, malgré les difficultés et les encouragements, en présence de toutes les passions connues ou cachées de l'époque.

Cependant dans l'éloge de l'Évêque Tornesi il côtoyait déjà les régions inexplorées du purisme. Plus tard il travaillera sur de meilleurs principes, et presque septuagénaire il paraîtra, quant à la langue et au style, tout différent de ce qu'il avait été. S'il eût toujours fait un pareil usage du talent d'écrivain, que d'ennuis n'aurait-il pas évités! Mais de ce temps il montrait encore, et en tout sens, un talent qui n'avait rien de sa vraie nature.

Toutes les autres oraisons funèbres resteront ensevelies avec ceux qu'elles célébraient, ou tout au plus elles ne seront utiles qu'à ceux qui se livrent à des recherches littéraires.

Cependant il faut remarquer que l'éloquence de la chaire, qui était tombée tout-à-coup à l'époque précédente, se relevait avec éclat. Elle n'avait pas à beaucoup près, des accents terribles et menaçants, mais elle était animée de ce sentiment tout chrétien qui attire à Dieu en faisant chérir sa bonté. Les orateurs se montrèrent dignes de l'Église par une raison compatissante, populaires avec dignité, et conciliateurs de ces haines qui avaient fermenté pendant quinze ans. L'éloquence sacrée devint bientôt plus concise, plus mâle, et plus éloignée de ce style oratoire qui cache souvent sous la pompe des mots, le vide des idées. La langue, un peu plus tard, commença à s'épurer, et à prendre une forme plus constante ; dès-lors les sermons portèrent tous le même cachet

de bon goût, mérite absolument inconnu avant ce temps, et les orateurs sacrés unirent généralement la simplicité à la haute éloquence. Toutefois le temps allait venir où l'on devait donner plus de poids aux mots qu'aux choses, où l'on sacrifierait plutôt à l'éclat du discours qu'à l'efficacité, et dans le langage même, plutôt à l'harmonie qu'à la propriété, à ce qui brille, plutôt qu'à ce qni grave. Mais comme il se peut que nous y reviendrons plus tard, nous nous bornerons à rappeler ici le discours prononcé en 1816 par l'abbé Luigi Calì, à l'occasion *della benedizione delle bandiere*, qui furent données à l'armée. C'était un caractère vrai de vertu et d'élévation qui régnait dans cette oraison; mais l'orateur n'était ni fleuri ni éloquent, aussi l'expression participa quelquefois de la familiarité du sentiment. La chaleur de son âme ne répondait pas toujours à la dignité de son style.

Pour les éloges littéraires de cette époque, c'était ordinairement l'amitié qui s'en faisait un devoir, et c'est aussi elle qni en tenait la plume. Il faut pourtant en excepter l'*Elogio di Vivenzio* par le Baron Gallotti, où il paraît du reste que l'auteur n'eut pas le temps de reviser l'ouvrage et de l'achever. L'éloge de *Fedele Fenaroli* par Francesco Avellino, mérite d'être compté parmi les bons ouvrages. Quoiqu'il ne fût pas le juge naturel du mérite de ce savant compositeur, Avellino, sans faire oublier l'art, nous occupait entièrement de l'homme estimable, dont il honorait la mémoire. Il sut par une manière attrayante nous faire apprécier les travaux de Fenaroli, et la vérité la plus sévère ne pouvait le démentir.

Les derniers accents de Nicola Ciampitti furent prononcés dans cette oraison *Pro recuperata valetudine Ferdinandi I. Inter omnia divinae providentiae munera*, disait-il, *quae nationi cuipiam impertiri queant, nihil neque praeclarius, neque praestantius excogitari potest, quam bono Rege et sapiente gubernari. Hinc si quidem populorum salus, hinc prosperitas, hinc gloria existit: quum boni principis sit, cives esse quam florentissimos velle, prudentis autem reapse efficere. Quapropter, si praeterita ab ultimis usque temporibus memoria repetere velimus, perspiciemus*

profecto, postquam e dispersis dissipatisque familiis eodem, quo securius pacatiusque viverent, confluentibus caetus hominum, quae civitates appellatae sunt, frequentari coeperunt, et patescente deinceps societate gentes coaluere et nationes, nihil homines habuisse antiquius, quam cum sibi rectorem optare, qui bonitate et sapientia reliquis omnibus antecelleret. Secus enim neque domi, quod propositum erat, otium, concordiamque sibi parere, neque foris vim vi repellere, imperiique dignitatem tueri potuissent.

. . . .

Quibus igitur laudibus, quibus amoris significationibus eum Principem prosequemur, qui, constituta juris aequitate, emendatis legibus, judiciis ordinatis, civium tranquillitati consuluit, innocentiae arcem communivit, improbitati cuniculos obstruxit, omnemque impune grassandi spem in posterum ademit? Immensa, Deus immortalis! immensa existunt tua in nos beneficia, qui tam bonum, providumque Regem e tam gravi valetudine eripuisti, sospitemque praestitisti!

C'est ainsi que dans une longue oraison, son style n'est jamais rude, jamais pénible : il montre sa force sans étaler ses moyens.

Quant au genre démonstratif nous pouvons citer les harangues de félicitation qui se trouvent dans l'hommage fait par l'Université de Naples, en 1818, au roi, à l'occasion du rétablissement de sa santé. La première est celle de Michele Bianchi, où d'incontestables mérites couvrent quelques défauts, et font de l'oraison entière une œuvre remarquable. Le style est clair, rapide, parfois incisif, et entraîne le lecteur. Comment n'être pas frappé des observations et des faits qu'il présente rapidement, attestant l'étroite relation de la criminalité et de l'ignorance? Il a su toucher avec convenance, avec retenue, à toutes les phases historiques de l'époque précédente, qui sous la plume d'un autre écrivain auraient pu être difficilement traitées : « Sire » disait-il en finissant « nè il tempo, nè la « mia lena comportano che io tutte percorra le vostre sublimi « glorie ; solo aggiungerò che le glorie vostre son vere, per- « chè lungi dal costar lagrime ad alcuno, son fondate sulla

« salvezza della nazione per la M. V. restituita alla calma;
« son vere, perchè fondate sulla prosperità della nazione dalla
« M. V. provveduta di ordini e di leggi salutari: son vere,
« perchè fondate sopra opere disegnate in Vostra mente, e
« solo per Vostro volere recate ad effetto. E giacchè i titoli,
« onde nascono sono immensi, o che si riguardi il numero
« de'beneficati, o che si riguardi la loro durata e il propa-
« garsi di alcuni alle più tarde generazioni: Sire, sono perciò
« anche immense le glorie Vostre. Ora derivando dallo stesso
« fonte la nostra riconoscenza ed amore, non è da maravi-
« gliare, se ci colse tanto duolo e terrore sì grande in veder
« minacciati i vostri preziosi giorni: non è da maravigliare,
« se tanta gioia c'inonda l'animo nel ritorno del dì faustissimo,
« che per nostro bene apriste gli occhi alla luce: non da ma-
« ravigliare in fine, se i nostri affetti non taceranno mai, nè
« cesseranno d'implorar dal cielo, che il degno nipote ed emu-
« latore di S. Luigi e di Errico IV, il degno figlio di Carlo
« Borbone viva felice coll'augustissima famiglia, finchè resterà
« tra'suoi sudditi un solo cuore amante della tranquillità e
« della prosperità nazionale ». Cependant M. Bianchi publia quelques années plus tard des institutions qui contenaient sur les secrets du style des théories qui sont d'un bon critique, il eut lui-même un style plus pur, plus patient et plus élaboré. Mais toutes les oraisons de ce temps marquent une époque de transition de la licence précédente à la tyrannie du purisme.

Une oraison plus élégante et plus étudiée, et remarquable par sa brévité et sa simplicité, fut celle de M. B. Quaranta. Il l'avait écrite dans la langue de Démosthènes et de Lysias, et en la traduisant en italien, les idées prenaient le tour simple et mesuré des pensées antiques. « S'egli è vero, Sacra Maestà » disait-il « che coloro i quali nella cognizione delle cose sono
« più esercitati, sentono più al vivo dove convenga gli affetti
« dell'animo or tristi or lieti, mentre gl'inesperti e quei che
« per una tale ottusità di ragione son meno veggenti, men
« commossi restano dallo stato delle cose o in periglio o in
« fiore che sia; potrà certamente negare che dal comun sen-

« timento di tristezza e di gioia, onde furono i popoli agitati « per la salute di Vostra Maestà pria in periglio e poi per fa- « vor dell'Eterno in salvo, più degli altri ne sieno stati presi « gl'intelligenti. E però non senza ragione siam noi d'avviso, « che di tutte le congratulazioni a Vostra Maestà in occasione « della salute ricuperata per ogni ragione dovrete, quelle di « coloro che nella cognizione si versano e di Dio e della na- « tura, e delle cose pubbliche e delle private, le più degne si « rinverranno e le più giuste ».

. . . .

« E di vero non è che per Vostra Maestà se noi veggiamo « non d'una, ma di più biblioteche abbellita la nostra metro- « poli; ristaurati archivî; stabilite accademie. A Vostra Mae- « stà dobbiamo un orto in cui la gioventù si può agevolmente « iniziare ne' misteri di Flora. Da Vostra Maestà si son disse- « minati in tutte le province di questo regno e scuole e licei. « Vostra Maestà ha chiamato dappertutto sotto i suoi auspicî « la pittura, la scultura e tutte le belle arti, animandole a ga- « reggiar co' secoli antichi. Ha eretto in fine un museo, di cui « forse non ha l' uguale la terra, ricchissimo a vasi, a mo- « nete, a gemme, a marmi, a bronzi, a lucerne e ad altre re- « liquie di veneranda antichità, che la terra conserva in seno, « quasi per darle fuori quando a Vostra Maestà ne sorga ta- « lento. Ma, il dirò con sua pace, qui si arresta l' occhio del « volgo che corre delle cose per la superficie, nè vede più in « là de' ristretti confini del proprio intendimento. Conciossia- « chè a gloria egli volge, ad ostentazione ed a magnificenza « del suo nome, ciò che ad esaltazion di lui viene da Vostra « Maestà come da' più sapienti Re preparato. Ma il saggio? Il « saggio, egli solo ravvisa che con tali modi cercando Vostra « Maestà di approssimarlo, per quanto i dritti dell'impero per- « mettono, a quella dignità, ond'era per le vicende de' tempi « miseramente caduto, si è studiata e si studia tuttavia d'emu- « lare, se dir non vogliamo di superare, e la Grecia e Roma ».

CHAPITRE XV

La littérature fait des pertes déplorables — Sentiment du réel plus vif et plus précis dans les lettres et dans l'art d'écrire en prose — L'histoire dirigée vers un but moral — N. Vivenzio, A. Mazzarella ; traduction de Tacite par l'abbé Sanseverino ; Colangelo et Marco Gatti — Études archéologiques, le chanoine de Jorio — Retour de la philosophie aux vérités instinctives du spiritualisme — Le Baron Galluppi — Mouvement législatif, Winspeare, Nicolini et Giuseppe Raffaelli — Commentaires sur les lois nouvelles — Économie politique et économie rurale — Médecine, sciences naturelles, et sciences exactes — C. Lippi — La presse périodique.

En peu d'années la littérature avait fait des pertes considérables. La mort l'avait frappée coup sur coup ; Signorelli, Giorgio Davanzati, Marinelli, de Muro, Rosati, Diodati, Pelliccia étaient morts à peu de distance l'un de l'autre. On avait vu disparaître Maffei, Mazzarella Farao, Bucciarelli, Gargiulo, G. Galanti, Villari, Sementini, et entre autres Vivenzio qui venait de réimprimer son Histoire du royaume de Naples. N. Valletta nous avait été enlevé au moment où il se disposait à imprimer ses *Considerazioni storico-politiche sul regno di Napoli.* Toujours distingué par la facilité et la grâce de sa poésie, il travaillait à la traduction de plusieurs ouvrages, de quelques morceaux de Virgile, et d'une traduction d'Horace en vers napolitains. La plupart de ceux qui appartenaient par leur gloire au siècle passé, n'avaient désormais d'autre asile que l'histoire.

Mais quelque nombreuses qu'eussent été les pertes dans les arts de l'esprit, la restauration avait encore hérité assez d'hom-

mes remarquables que l'époque précédente lui avait transmis, et que la mort avait épargnés. Malgré cela on s'apercevait que parmi les hommes de lettres, les représentants de l'ancienne société devenaient chaque jour plus rares. La littérature qui exprime toujours ses pensées, et ses rêves, nous apprend les préoccupations des esprits de cette société nouvelle. Il y avait eu, à l'époque précédente, exubérance dans l'imagination, dans la conception, et dans les images; on avait inféodé ses pensées aux principes de la littérature française.

À l'époque de la restauration on ne refusait pas à cette littérature son tribut d'admiration, mais tout le monde se dirigeait vers un mouvement littéraire tout-à-fait contraire. Il y avait, il faut l'avouer, un penchant marqué vers le progrès politique, et la foule désabusée s'imaginait que le mécanisme social pouvait se réparer comme un horloge. Mais on trouvait généralement dans les lettres le sentiment du réel devenu plus vif et plus précis. Et comme on venait de quitter une poésie qui s'égarait dans des régions imaginaires, et que le drame sortait à peine de son éclipse, les lettres de ce temps étant moins étrangères au monde, en obtiennent plus de confiance. L'art d'écrire en prose inséparable de la pensée, et qui embrasse nécessairement toute la sphère philosophique des idées, se fait déjà remarquer, et les auteurs commencent à préférer l'exactitude et le charme continu de l'expression.

De ce temps le Prince de Canosa, remené en exil, sans aucun rang politique, comme aussi sans persécution, perdait aux yeux du public, par son pamphlet les *Pifferi della montagna*, le mérite de ses actions et celui de ses disgrâces. Il y attaquait violemment ses ennemis politiques, et en discutant les événements contemporains, il prenait les acteurs pour la pièce; il oubliait que quand même on aurait perdu toutes les autres idées, la religion du sol natal devrait elle seule leur survivre. Ce fut un effort malheureux pour retrouver l'estime publique au défaut du pouvoir.

L'abbé Taddei, journaliste toujours aux aguets, toujours inquiet et blessé, et dont la vie n'avait été longtemps qu'une

perpétuelle irritation, publiait, dans les premières années de la restauration, et peu de temps après les *Pifferi* de Canosa, l'*Eremita del Ponte delle Tavole*. C'était l'apologie de la restauration; le sujet en était bien conçu, si non développé, et la marche des idées également nette et sûre. Mais il y régnait le défaut trop commun d'attribuer toutes les qualités au gouvernement qu'on loue, au lieu de se borner à caractériser celles qu'il a; d'ailleurs lui, qui avait encensé le simulàcre de la puissance étrangère n'était désormais que trop porté à le traîner dans la boue. C'était l'adulation qui changeait de notes.

L'histoire accoutumée depuis quinze ans à n'habiter que les champs de bataille, ne devait plus se borner à satisfaire l'imagination avide de grands événements. Elle devait maintenant se diriger vers un but plus utile et plus moral. Il n'y eut alors que Vivenzio, qui ne portât point dans ses travaux l'esprit de scepticisme, qui avait été le caractère de l'époque précédente. Il avait commencé la publication de son histoire en 1808, un an après que Valletta eut fait paraître ses Considérations historiques. Mais c'était une tâche qu'il n'avait fait qu'effleurer, et que le plan de son œuvre, et le temps où il osait la publier ne lui permettaient sans doute que d'effleurer. Désormais dans son *Istoria del regno di Napoli* il exposait cette vive intelligence du passé, sans laquelle on compile, mais on n'écrit pas l'histoire. Ainsi les chapitres qui terminent la période Normande renferment en peu de mots beaucoup de saine érudition. Il y dédaigne trop peut-être cette vive coloration des événements qui donne à l'histoire le prestigieux intérêt du roman. Néanmoins il ne présente pas les faits sans chaîne et sans liaison, et il a cette éloquence naturelle et mesurée qui convient à l'histoire. C'est qu'aux ressources de l'érudition, il joignit l'avantage d'un style simple et coulant, qui a parfois de la noblesse, de la force, et même des mouvements. Le *Progetto ragionato della storia universale*, par Andrea Mazzarella, était un des plus attachants volumes qu'il nous fût donné de lire. Il y avait un véritable talent d'historien, et le style en était simple, pur, coulant; l'auteur

y dessinait les faits à grands traits et avec une rare lucidité. Le *Dizionario storico del regno* par G. Olivier Poli ne nous donnait pas ce que le public était en droit d'exiger, après tant de travaux dans le même genre. Mais on y remarquait une hauteur morale tout-à-fait supérieure aux étroites préventions de l'esprit de parti. De ce temps la *Biografia degli uomini illustri del regno*, dont s'occupait une société d'hommes de lettres avec autant de zèle que de talent, vint attirer l'attention des savants. C'était un tribut d'hommage payé par les modernes au génie des poètes et des artistes, au savoir et à la vertu des littérateurs et des magistrats anciens. De belles œuvres discrètes, calmes, contentes d'obtenir l'approbation des savants, nous reposaient des ouvrages des passions déchainées depuis dix ans dans la littérature.

Il n'y eut pas, de ce temps, d'autres compilations historiques dignes d'estime, qui se fissent remarquer par des recherches patientes et laborieuses, par des soins consciencieux, et par le respect des faits. La *Storia del regno sotto la dinastia Borbonica*, par F. de Angelis, n'était pas seulement d'une diction impure, et d'un style faible, mais elle dissimulait les faits, et ne respectait pas la vérité. Le précis *della storia di Giorgio Castriota Scanderberg*, était un ouvrage attachant par son argument, mais broyé à la hâte et sans aucun mérite de recherches nouvelles. Et les relations historiques anciennes et modernes de Rosselli sur le *regno e città di Napoli*, qui tenaient à l'histoire et à l'érudition, ne répondaient pas à l'intérêt que réveillaient leurs titres. Les Généraux Pignatelli et Colletta, et le Colonel Lanzetta plus tard, au beau milieu de 1820, publièrent des mémoires qui n'étaient rien moins qu'historiques. C'étaient des pages d'une trame fort plate, dans lesquelles ils ne se plaçaient point, et peut-être ne le pouvaient-ils pas, à la distance de la postérité pour juger des hommes et des choses.

L'abbé Colangeli publia de ce temps le *Quadro filosofico della letteratura italiana*, et la *Vita di Sannazzaro*, où il y avait quelque chose de cette heureuse flexibilité du talent qui reproduit sans effort. Mais il ne s'y montrait pas avide d'émotions vi-

ves, et sa diction n'était ni élégante, ni travaillée. Cet auteur faisait espérer beaucoup de son vif amour pour les lettres, et de sa bienveillance pour les jeunes talents. Mais il en fut bien autrement quand il en eut le pouvoir. G. B. Grossi fit paraître sa description historique *della città d'Arce;* mais quoique l'ouvrage fut rempli de faits, il en résultait nécessairement une uniformité ennuyeuse.

La traduction des *Annali di Tacito* par l'abbé L. Sanseverino était d'une irréprochable exactitude. On ne perdait presque rien de l'original, mais la traduction était-elle un miroir qui nous le rendait? La transfusion d'un chef-d'œuvre d'une langue dans une autre est aussi difficile que rare, mais celle de Tacite, après les traductions de Dati et de Davanzati placées si haut dans l'estime des connaisseurs, était presque une témérité. Quoiqu'il en soit, Sanseverino pouvait s'en dire un heureux interprète; mais on n'y remarquait pas cette énergie dans l'expression, cette concision nerveuse, cette précision ornée et brillante de Tacite. Giuseppe de Cesare publia aussi ses notices sur *Virginius Rufus*, auxquelles on pouvait faire quelques reproches fondés. Si c'était un livre noblement pensé, il n'était pas purement écrit. Le Comte Milano se hasarda lui aussi de publier ses souvenirs sur *Marco Aurelio* et sur *Borgia*. Mais cet esprit varié et fécond s'était déjà trop dispersé en essais de toutes sortes, et personne n'ignore que les difficultés, dans ce genre d'ouvrages, ne résident nullement dans la patience de l'érudit. Les pensées du Duc de Ventignano sur la *Scienza della storia* n'étaient pas un ouvrage très-profond, mais c'était une réaction contre les observations de M. Delfico. Il était fait pour montrer que les plus belles illusions de l'âme s'évanouissent lorsque l'homme en approche la clarté grossière de l'examen et du doute.

M. Marco Gatti publia de ce temps son *Corso di letteratura*, qui était le fruit d'un long travail, et où l'auteur a su proportionner le ton aux matières qu'il traite. Mais il est aussi vrai de dire que l'auteur ne nous répétait sur la littérature étrangère, sur Shakspeare, sur Klopstok, sur Corneille, sur Racine, que

ce qu'en avaient dit ses devanciers. Tout y annonçait la source, où il avait puisé; il avait retourné un terrain où les autres avaient travaillé longtemps auparavant. L'auteur, d'ailleurs, avait trop d'envie de paraître, et osait souvent décider d'un premier coup d'œil sur des choses qu'il fallait longtemps examiner, avant de donner son opinion, et avec modestie. En se bornant à nous faire connaître l'origine et l'esprit des littératures étrangères, il ne pouvait y avoir, dans un cadre étroit, l'appréciation des caractères des hommes, de celui de leurs œuvres, et de l'influence du siècle et des écrivains. Ainsi il en faudrait rabattre beaucoup, s'il y avait dans ses critiques autant d'évidence qu'il y veut mettre de gravité.

Serafino Gatti, son frère, qui avait déjà paru à l'époque précédente comme antiquaire, comme orateur, et même comme poète, va reparaître de ce temps comme critique. Son ouvrage sur l'*Eloquenza sacra* fut refondu et enrichi, et ses préceptes exposés avec cet esprit de liberté que l'auteur apportait dans toutes ses discussions, et qui est le véritable caractère de la raison. Il écrit non comme un auteur qui veut être admiré, mais comme un homme passionné de l'art qu'il cultive. Il cherche toujours dans les sources de la passion et du sentiment cette raison suprême qui doit sanctionner les règles de l'éloquence et du goût.

Francesco Giampietri aimait les lettres, et se montrait fidèle aux sentiments qu'elles inspirent. Le genre d'occupation et d'étude auquel il avait dû se consacrer, comme directeur de police, ne lui avait pas fait abandonner les lettres et l'érudition. Peu avant de mourir assassiné, il avait publié une lettre sur *alcune monete Aragonesi* découvertes près de Naples par une alluvion. Une seconde lettre traita *Del miglioramento delle nostre commedie.* C'était un sujet dans lequel on est exposé à la facilité des lieux communs; mais si ces lettres pouvaient gagner par le goût, elles étaient irréprochables par la raison et la morale, et il se montrait justement indigné de voir le caractère national flétri par la comédie, qui lui attribuait toute espèce de bassesses et de lâchetés. L'ouvrage de G. Grossi

Della scuola e della bibliografia di Montecasino n'était remarquable qne par l'utilité de ses recherches.

L. L. Cagnazzi publia de son côté son *Saggio su' principali mezzi d' instruire i fanciulli*. Mais quelle est la valeur de ce livre? On voit seulement que l'auteur parle au nom de ce qu'il croit être la vérité. D'ailleurs on voit qu'il négligeait toujours son style et qu'il ne lui donnait jamais, ou rarement, la correcte concision, sans laquelle la lecture d'un livre tel que le sien, quel qu'en soit l'intérêt, est toujours un peu pénible. Melchiorre Delfico voulut aussi publier ses *Nuove ricerche sul bello*, ouvrage d'un style peu correct, mais regardé comme très-utile pour les observations et les idées qu'il renferme. L'abbé Colangeli, en fait de littérature, n'a guère été, ce me semble, que ce qu'on appelle un homme de goût. Dans sa *Raccolta d' opere di letteratura* il y a bien quelques idées louches, ou susceptibles d'être contredites avec fondement, mais elle prouve dans l'auteur de l'esprit et de la finesse. Dans son *Galileo proposto per modello alla studiosa gioventù* il semble reconnaître plutôt la renommée que sentir tout le mérite de Galilée. Il aurait pu discuter davantage, et instruire beaucoup mieux. Il faut mentionner ici un discours anonyme, attribué par quelques-uns au Marquis de Pietracatella, sur l'imitation d'un *Apologo di Plutarco nella divina commedia*. L'auteur trouvait dans le songe de Terpesio le voyage de Dante dans l'Enfer, et quoique cette opinion ne pût soutenir un examen sérieux dans les termes absolus où il l'avait placée, il la soutenait par des bons arguments. Il pouvait se tromper, mais assurément sans vouloir tromper ou en imposer. La *Filologia critica sull'origine di Roma e de' Romani*, par M. Taglialatela, est un ouvrage qui ne manque pas de mérite, quoique l'auteur s'embarque parfois dans une érudition d'aloi douteux.

Il faut citer aussi, bien que ce ne soit pas un travail original, une traduction de la partie du voyage d'Eustache faite par l'abbé Caselli. C'est la partie où l'Anglais donne un aperçu de la littérature italienne. L'intérêt de cette dissertation est dans les notes dont l'auteur l'a accompagnée, mais quoiqu'il le com-

batte çà et là, il ne paraît pas assez frappé des préventions injustes que le voyageur anglais s'était formées contre le goût des Italiens.

Il y eut de ce temps quelques autres travaux mais peu sévères, quelques-uns brillants encore d'imagination, mais la plupart étaient seulement utiles. Ainsi plusieurs savants ne dédaignèrent pas de ce temps de s'occuper sérieusement de la grammaire. C'était encore une conséquence de cette révolution des esprits qui les portait vers le culte de la langue. Dès ce temps là on regarda les autorités classiques comme nécessaires pour justifier les origines de la langue, ses règles et ses anomalies. L'abbé Mastroti, lui-même, qui avait été regardé comme un écrivain hétérodoxe, appuyait ses préceptes sur les exemples des auteurs du XIVe siècle. Mais de ce temps les locutions qu'on trouvait dans ces auteurs n'étaient pas encore aux yeux des écrivains, et surtout des grammairiens, comme l'or le plus pur de l'idiome.

Dans la direction de l'archéologie un mouvement de progrès analogue pouvait être constaté. L'archéologie venait de perdre Daniele, d'Ancora, Pelliccia, et Mazzarella Farao. Daniele était sur le point de réimprimer son ouvrage sur la *Numismatica Capuana*, qu'il avait publié au commencement du siècle, et qui avait passé presque inaperçu, malgré la réputation de l'auteur qui combattit heureusement les opinions de Goltzius, de Maffei, d'Egizio et de Mazzocchi lui-même. Mais c'était le malheur du temps où l'ouvrage parut. Il avait aussi enrichi d'observations le discours qui l'avait accompagné sur le *Culto d' Ercole appresso i Campani*, et le commentaire de *Pago Herculaneo*. Mais la mort le surprit au milieu de ses travaux. Cependant la philologie et l'antiquité s'honoraient encore de Rosini, Arditi, Carelli, Jorio, Scotti, Jannelli, Ciampitti, Rossi, Cassitto etc. Les débris historiques de l'antiquité qui couvrent encore notre terre classique, ces temples massifs de Pœstum, ces merveilles domestiques de Pompéi, ce sol inépuisable de la Campanie et de la Grande-Grèce qui cachent encore des trésors inconnus, devaient, sous la restauration, s'emparer de l'imagination des écrivains.

Cependant cette conscience de l'énergie intellectuelle, pendant l'époque précédente, avait délaissé les savants. Ils n'osaient plus poursuivre un ouvrage à travers tous les obstacles et tous les dangers ; ils ne l'auraient pas recommencé avec persévérance et abnégation de tous les soins matériels. On remarquait que les auteurs avaient cru que les esprits seraient plus agréablement excités et plus vivement sollicités à la réflexion par la variété des objets qui passent rapidement sous les yeux des lecteurs, qu'ils ne le seraient par des discussions approfondies. On aimait encore un tour d'esprit, et une diction poétique et pittoresque, il y avait encore un peu de cette affectation de légèreté dans le style, défaut qui n'était point racheté par la grâce et la variété. L'enjouement du style, pensait-on encore, aurait racheté l'exactitude et la sûreté de l'érudition. Néanmoins, de ce temps, on était bien loin de parler encore de la manie des antiquaires, et du pédantisme des érudits, avec le même accompagnement de sarcasmes et parfois d'injures, comme à l'époque précédente. On voyait renaître ce respect religieux, cette admiration trop superstitieuse peut-être, qu'on avait eu jadis pour les restes informes et mutilés de l'antiquité. On recueillait soigneusement tous ces fragments qui nous donnent une grande opinion du haut degré de la civilisation antique, et qui nous inspirent les reproches que nous adressons au temps et à la barbarie qui ne nous ont laissé que des ruines.

De ce temps l'abbé Romanelli publia sa *Descrizione di Pompei*. Tout concourait à faire de ce livre l'objet de la curiosité des érudits et des amateurs de l'antiquité. On me dira qu'il eût été à souhaiter qu'il ne fût pas tombé, à l'occasion de son livre, dans d'étranges controverses en combattant l'abbé Panvini. Romanelli avait de la malice dans l'esprit, mais aussi de la bonté dans le cœur ; il n'était pas méchant, il était vain. L'objet de la dissertation qu'il intitula *Letteratura bibliografica de' tempi appellati barbari*, c'était de donner des notions paléographiques, des notices des manuscrits et des lettres qui avaient existé dans les couvents de Montecasino, de la Cava et d'autres abbayes célèbres. On y relève les beautés littéraires

des débris mutilés qui nous restent de cette époque. Dans son ouvrage sur *Napoli antica e moderna* c'était une érudition choisie, une raison éclairée, un goût ingénieux qui en avait recueilli les notices. Le Marquis Arditi publia son Illustration du bas-relief représentant *Ulisse che si studia d'ubbriacare Polifemo*, et une Dissertation sur une inscription de Pompéi, qui aurait expliqué le sens de la loi Petronia, ouvrages où se faisaient remarquer le savoir sévère et l'érudition profonde.

L'abbé Guarini publia aussi son Illustration apologétique d'une inscription de Pouzoles *a colonia deducta*, qui contenait des idées très-judicieuses. Mais le style en était d'une austérité sèche, et on y pouvait relever plusieurs inexactitudes.

Personne, de ce temps, n'accomplit mieux les vœux des archéologues, que le chanoine de Jorio. Il publia la *Guida di Pozzuoli e contorni*, dans laquelle l'auteur a su joindre à l'intérêt qui naît de la variété des objets celui d'un style coulant et sans prétention. Il avait visité mille fois les vieux monuments de cette contrée classique, et chaque fois qu'il en parlait c'était pour exprimer la joie et le bonheur qu'il en avait éprouvé. Ses recherches savantes nous ont fait douter, depuis la publication de son ouvrage, que le tombeau de Virgile fût véritablement celui du poète ; et on n'a plus reconnu le temple de Neptune, ni la *Villa* de Cicéron dans les débris qui en ont usurpé l'honneur. Les prisons de Néron ont perdu leur horrible aspect depuis que l'auteur leur redonna la première destination de réservoirs à l'usage des flottes. Cet ouvrage fut bientôt traduit en allemand, imprimé plusieurs fois, et honoré partout du suffrage des gens de lettres. Peu après il publia son *Illustrazione del più rimarcabile in Napoli e contorni*, ouvrage dans lequel il ne s'éleva pas plus que dans les autres, mais où il prit le pinceau d'un peintre qui dessine à grands traits, tout en discutant avec savoir et intérêt. Ses *Ricerche sul tempio di Serapide* furent accueillies comme un morceau plein de goût et de justesse, et lui permirent d'achever un sujet, qui n'avait pu former l'objet d'un examen particulier dans la *Guida di Pozzuoli*, obligé qu'était l'auteur de hâter sa marche. Les fré-

quents voyages à Pouzoles fournirent enfin à l'auteur l'idée du *Viaggio d'Enea*, où la raison fait toute seule ce que l'érudition et l'autorité n'avaient pu faire. Ce dernier travail est peut-être le plus remarquable en ce que le tableau qu'il trace, a plus de charme, d'intérêt et de sensibilité, et qu'il nous laisse démêler de nous-mêmes ce qu'il convient de saisir ou de rejeter du voyage que Virgile fait entreprendre à son héros aux Enfers et aux Champs-Elysées. Cet ouvrage qui fut traduit en anglais et en hollandais, et reçu avec des applaudissements également mérités, dévoilait le goût constant de l'auteur pour ces études qui ajoutent à l'étendue des connaissances et aux forces de la raison.

Cataldo Jannelli, homme de lettres d'un mérite éminent, un peu insouciant, et fier peut-être, était de la nature de ces hommes doux et opiniâtres qui suivent patiemment leurs idées jusqu'au bout, et n'en démordent jamais. Talent universellement respecté tant pour la dignité de sa vie, que pour la noblesse de son âme, il avait pris, vers ce temps, un goût décidé pour la retraite et la méditation. Il ne publia que les morceaux qu'on voit réunis dans les volumes des académies.

Francesco Maria Avellino avait eu aussi de ce temps le courage d'allier les fatigues de la noble profession d'avocat aux travaux littéraires; mais il ne pouvait respirer à son aise dans l'atmosphère orageuse du barreau, et ne voulait jouir que des plaisirs de l'érudition, et des trésors de sa riche bibliothèque. On a de lui d'excellentes dissertations qui sont publiées dans les recueils académiques d'alors. Il nous annonçait fidèlement les conquêtes diverses que nous faisions sur Pompéi au fur et à mesure qu'elles se réalisaient. Ainsi son travail et son érudition sauvaient les inscriptions et les médailles des décombres qui les couvraient et de la rouille qui les consumait. Il avait une profonde connaissance de l'histoire, des écrivains, et des mœurs de l'antiquité, aussi ne laissait-il rien à la sagacité, ni à la réflexion du lecteur. Souvent il discutait les sujets les plus arides avec esprit et intérêt; plus souvent encore, dans la fâcheuse alternative de trop dire, il composait des morceaux bien

écrits, consciencieux, complets, enrichis de faits bien observés et de vues pleines de sagacité.

En dehors de ces érudits, chez lesquels la pensée avait quelque chose de plus recueilli, et de plus profond, et qui plus ou moins avaient cet agrément qui embellit tous les sujets, et attache tous les lecteurs, il y eut une foule d'écrivains qui abandonnaient leurs écrits à une plume trop insouciante et trop facile. Il faut en excepter la dissertation sur *Le dodici fratrie attico-napolitane* par Mazzarella-Farao. Quoique les amateurs de l'histoire et de l'antiquité ne puissent guère lui tenir compte de ce petit ouvrage, l'auteur a néanmoins beaucoup de critique, et n'adopte rien qu'avec examen. Mazzarella était toujours un homme d'érudition, mais dont on louera le jugement et les connaissances beaucoup plus que le style et le talent. On trouve aussi l'*Arco di Benevento illustrato* par l'abbé C. Rossi, monument qui méritait d'être décrit et expliqué, et qui le fut dignement aussi. Giambattista Finati publia l'*Abrégé de la description italienne des statues en marbre existantes au Musée Bourbonien*, qui était un excellent guide pour connaître les trésors d'antiquités qui sont entassés dans ce musée. Outre une multitude de savantes dissertations qui jettent un grand jour sur les monuments antiques, nous devons à cet infatigable archéologue un système de classement raisonné de l'art chez les anciens, qu'il a développé dans le volume sur les monuments étrusques, osques, volsques, et grecs archaïques. C'était le précis de son *Museo Borbonico descritto*, ouvrage qui avait de très-peu précédé la traduction.

C'est de ce temps que H. Davy, un de ces hommes qui avait le plus donné d'impulsion aux sciences naturelles, vint à Naples pour tenter quelques essais sur les papyrus d'Herculanum. Son attente fut trompée, il ne réussit point à les dérouler, ou s'il parvint à en détacher les feuilles, on en trouva les lettres effacées. Mais, le croirait-on? Il s'en prit à la jalousie des savants napolitains, qui n'ambitionnant que la renommée d'antiquaires et non de chimistes, lui devaient nécessairement savoir gré de ses efforts! Mais ce n'était pas le premier, ni ce

sera malheureusement pas le dernier exemple de l'injustice et de la mauvaise foi des étrangers à leur égard.

Le but, le ressort, et les moyens de la littérature et de la philosophie sont profondément distincts. Néanmoins on voyait déjà, de ce temps, la science s'associer à la littérature, et se prêter un mutuel appui. D'autres savants, d'autres publicistes, d'autres philosophes allaient succéder peut-être à ceux du siècle précédent. Cette philosophie qui avait connu et exploré, depuis la renaissance des lettres, avec Bruno, Campanella et Vico, plus de régions dans les domaines de la pensée que le reste du monde, allait reparaître. Pendant l'époque précédente la philosophie avait été dédaignée comme un faux savoir, qui troublait la saine raison par des arguties métaphysiques. L'influence politique, qui est une action presque matérielle, devait nuire à l'élan de la pensée. Le fanatisme de décomposer dans l'espoir de tout refaire, avait longtemps subsisté, et la psychologie matérielle n'avait eu l'ostracisme que des écoles publiques. Désormais, ceux des écrivains qui acceptent une opinion après un mûr examen, s'éloignent du sensualisme; ils en reconnaissent les dangereuses hypothèses, ainsi qu'ils avaient reconnu l'abus des abstractions, et les égarements de l'imagination. Dès que l'attention des hommes sérieux revint aux grandes questions de la philosophie, ils furent persuadés que rompre avec le ciel c'était retomber dans le chaos.

La philosophie expérimentale était maintenant revenue à travers les recherches les plus hardies, aux vérités instinctives du spiritualisme. On était généralement mécontent des solutions grossières, qui avaient dirigé la vie vers les sens et vers les plaisirs. On allait attaquer Condillac comme le père du sensualisme, quoiqu'il repoussât bien loin de lui certaines idées de Locke, mais on lui avait trouvé le côté vulnérable par où l'on voulait abattre cette statue animée, sur laquelle il avait essayé l'action nécessaire des sens. À dire vrai, cette envie d'attaquer et de poursuivre le sensualisme inspire tous les ouvrages philosophiques de ce temps.

Cependant Mariano Semmola, par ses *Instituzioni*, Capoca-

sale, par son *Codice eterno* et son *Cursus philosophicus*, Ciampi, par ses *Elementi*, Troysi, par son traité *Dell' arte di ragionare* et ses *Instituzioni di metafisica*, n'étaient que des herboristes en philosophie, qui rangeaient dans leur herbier toutes les plantes exotiques. Ils croyaient combattre le matérialisme des phrénologistes, et le rationalisme des Allemands, pendant que leurs institutions avaient le défaut d'être écrites par des dialecticiens, et non par des philosophes. Le fond de leurs traités était emprunté à Wolf; et si on y trouvait de la méthode, on ne pouvait y admirer l'esprit vaste et précis, ni la finesse de leur prototype. S'ils atteignirent parfois l'induction scientifique ils avaient je ne sais quoi de cette philosophie scolastique qui jadis avait ébloui l'esprit, et faussé l'entendement. Néanmoins ces écrivains furent plus utiles peut-être, qu'ils n'eurent de réputation.

C'est de ce temps que devait se révéler un esprit positif qui repoussât les théories transcendentales, et reconnût la différence qui sépare les vérités nécessaires des vérités contingentes, pour bâtir sur les premières une théorie nouvelle, mais toujours expérimentale. Ce fut le Baron Galluppi ; il avait senti que la philosophie de son temps n'augmentait pas notre force morale pour marcher d'un pas ferme dans la route de la vie, et il avait observé que tout allait s'évanouir dans le creuset des chimistes subtiles de son époque. Il avait passé dix ans dans une obscure végétation, et pendant ce temps les prétentions, les vanités, et les études mêmes de l'homme de lettres lui étaient restées étrangères. Les œuvres qui contribuèrent à son illustration, étaient peut-être déjà conçues, mais ce ne fut que sous la restauration qu'il publia son Essai philosophique sur la *Critica della conoscenza*, et peu après, ses *Elementi di Filosofia*. Et quand même il n'aurait écrit que ces pages, il faudrait encore le bénir et l'honorer.

Ces ouvrages remuaient déjà des questions d'un vaste intérêt, non qu'ils cherchassent le règne de la raison absolue hors des domaines de l'expérience, car il faut qu'un homme se soit élevé bien haut pour qu'il s'arrête à chercher les

sentiers qu'il a parcourus au printemps de sa vie. Galluppi venait de prouver qu'il avait du savoir, de l'intelligence, une sagacité profonde; on remarquait déjà dans ses travaux un mouvement d'ascension et de force. Esprit positif, il n'abandonnait jamais l'expérience, il refoulait toutes les suppositions, et osait déjà renverser les doctrines de Kant et les théories des modernes. Point de technologie pédante, et arbitrairement forgée, point de théories éblouissantes dont la science, même la plus sincère, aime à s'entourer. Il ne devait prendre de Kant que ce vif sentiment de l'honnête, cette conscience droite et ferme, qui se révolte contre les conséquences du sensualisme de Loke, et du scepticisme de Hume. Le style de ses ouvrages était, il est vrai, décharné, mais il y a, peut-être, incompatibilité absolue entre la métaphysique, et l'éloquence primesautière.

Le caractère de la philosophie de ce temps était donc ce spiritualisme catholique destiné à combattre les doctrines sensuelles, et à détruire le spiritualisme sceptique. C'était cette philosophie spiritualiste qui réunissait l'esprit épuré du christianisme, et le travail de la civilisation, et qui satisfaisait aux aptitudes les plus variées du talent. Elle attaquait les physiologistes et leurs prétentions à tout asservir aux lois de la matière. La panoplie d'arguments teutoniques n'avait pu pénétrer dans le royaume; l'Allemagne philosophique était encore pour nous comme une terre sans verdure, et un ciel qui n'a pas de soleil. On voyait, comme toujours, du côté de nos philosophes une justice affectueuse pour le christianisme, et jamais une attaque, même la plus indirecte contre la religion, n'aurait trouvé de prosélytes.

Cependant, il faut l'avouer, l'intelligence générale se trouvait encore asservie à l'autorité des écrivains français du XVIIIe siècle. La jeunesse, qui avait embrassé avec enthousiasme les opinions de Locke et de Condillac à l'époque précédente, accueillait de ce temps avec une indicible faveur les livres de Destut-de-Tracy. Croissant avec des idées passionnées et hardies, elle exagérait même les opinions sensualistes, elle dédaignait

d'atteindre la généralisation des idées qui avait distingué la philosophie de Bruno, de Telesio, de Campanella. Cette philosophie qui est une puissance pratique, propre à améliorer notre avenir, ne pouvait s'armer d'un mécontentement, et d'un dédain constant, et acerbe. La jeunesse ne voulait pas d'explications rationnelles, ni de solutions praticables.

Au surplus il faut dire aussi que les tendances rationalistes de ce temps se trouvaient dans les théories législatives et économiques, ainsi que dans les lois, dans les idées, dans les mœurs, et par conséquent dans la littérature. Les codes français, produits d'une transaction entre des tendances contraires, avaient inspiré aux jurisconsultes le même éclectisme pour établir les doctrines de leur application. Par suite de l'admiration exagérée pour les codes français, ils n'avaient ni tenu compte de leur esprit, ni voulu remonter à leur origine. L'esprit de 1814, et la réforme de 1819 avaient enfin fait recourir à l'ancienne jurisprudence. On avait signalé dans ces lois des lacunes et des imperfections, et la critique, au nom de la philosophie et de l'histoire, avait réhabilité les traditions de la science. D'ailleurs l'hostilité du gouvernement contre les théories et les pensées philosophiques avait cessé avec la restauration. La science de la législation se trouva par cette relation plus en fermentation, plus en expansion, plus en crédit.

Un nouveau champ va s'ouvrir à cette vive ardeur d'opinions presque exaltées, à laquelle se joignait une grande puissance de travail. À la suite des codes français les jurisconsultes napolitains avaient montré un penchant prononcé à ne demander qu'aux auteurs français les lumières indispensables pour les questions douteuses et les points controversés. Désormais, une activité exceptionnelle va régner dans le domaine des études de la jurisprudence, grâce à la réforme de notre législation. Les efforts des réformateurs philosophes du XVIIIe siècle n'avaient guère réussi qu'à ouvrir la perspective des réformes et à les rendre un jour possibles par d'autres mains que les leurs. Maintenant ce jour est arrivé, et la réfor-

me de nos lois, pour ce qui a trait à la justice va répondre aux besoins de la société et de la science. Les habiles rédacteurs de nos lois ne veulent plus perpétuer les principes des encyclopédistes. Pour les lois civiles, le mariage n'est plus isolé de la religion, le contract de mariage redevient sacrement, le divorce est rayé du code, on donne ainsi plus de force à la famille. L'autorité paternelle, conservatrice des mœurs, y devient plus étendue, la succession y est mieux réglée. On avait observé que le partage incessant de la propriété, par l'inflexible loi de la succession, aurait morcelé la grande culture, et préparé l'éparpillement des fortunes, car les lois françaises avaient révolutionné le sol comme la famille. Ainsi, par la réforme, on revenait aux majorats, possibles à très-peu de fortunes seulement, ce qui ne pouvait heurter les idées dominantes. On réformait sagement les lois défectueuses de l'expropriation forcée ; on ramenait par-là une foule de dispositions aux anciennes lois du royaume, et c'était l'esprit du droit romain qu'on faisait revivre. Ainsi cette législation, en s'améliorant sur un modèle étranger, et tout en conservant encore assez de traces de son origine, ne perdait rien de son originalité.

Les lois criminelles devenaient conformes à la raison, comme aux mœurs du temps ; elles furent fondées sur les véritables principes du droit universel. C'est dans la modération du caractère de nos magistrats, et dans la douceur de nos mœurs que nous avions trouvé un tempérament utile à l'imperfection des lois françaises. Désormais la réforme va adopter les principes rationnels de Beccaria et de Filangieri, ces grands promoteurs du progrès accompli dans le droit pénal. La réforme va placer les sentiments généreux de l'humanité à côté des besoins du gouvernement. Le code pénal en réprimant le crime aura pour but unique de le prévenir. On proportionne les peines aux délits par une gradation plus éclairée, par la suppression de toutes les douleurs inutiles dans les supplices. On arrache du code pénal le carcan, cet enseignement public du cynisme. L'exposition, du temps de l'occupation étrangère, n'avait été propre qu'à endurcir ceux qui subissaient cette

peine. On bannit du code la flétrissure de la marque qui perpétuait le déshonneur et portait à la récidive. On abolissait aussi la confiscation, trésor des délateurs, et châtiment des orphelins, et quant à la peine de mort elle n'était plus prodiguée comme dans le code de l'empire. La distinction entre le crime tenté et le crime manqué, entre la récidive et la réitération, la gradation de la complicité, qui n'existaient point dans nos lois précédentes, étaient autant de conquêtes de l'esprit philanthropique, autant de réformes réclamées par le progrès du siècle et de la civilisation.

Le code pénal militaire avec son système de peines et son ordre de jugements était également digne d'un peuple éclairé. Il était mis en rapport parfait avec les exigences de la civilisation, et la marche de l'esprit. Ainsi les lois criminelles du royaume devenaient de beaucoup supérieures à celles du reste de l'Europe, et se plaçaient bien au-dessus des timides réformes qui eurent lieu longtemps après en France.

Dorénavant la jurisprudence n'est plus appelée à tenir lieu au peuple de la loi qui lui manque. Elle va professer hautement que, tout en empruntant les principes du droit français, la législation napolitaine n'est point une imitation servile. Les écrivains vont en déduire la nécessité d'étudier et de consulter l'ancienne jurisprudence du pays qui va se produire dans un temps plus heureux. Les principes les plus sacrés ne seront plus méconnus, ils sont proclamés par une législation désormais identifiée avec nos mœurs. Nous aurons à examiner plus tard les résultats de cette réforme; il suffira de constater maintenant qu'elle changea tout-à-fait l'esprit de la législation qui nous avait été imposée, et la marche de nos jugements criminels. Nous verrons bientôt les jurisconsultes ainsi que les orateurs du barreau veiller au maintien de cette législation tutélaire, et à son développement harmonieux. La grande tâche qui reste encore à remplir, c'est de la faire respecter par tous, d'en expliquer la lettre, d'en dégager l'esprit, et de la fortifier en la rattachant au vieux droit national.

Cependant l'esprit de la science de Beccaria, qui avait an-

noncé la fin du moyen âge en matière de pénalité, s'était réveillé. Les yeux, il est vrai, se détournaient de ces livres qui avaient proclamé des réformes dont la plupart étaient déjà accomplies. Mais dans un temps où nous trouvons dans la littérature toutes les préoccupations de la politique, le nouvel esprit de l'époque est tout-à-coup saisi de pitié et de douleur à la vue d'un accusé, comme si la race humaine eût encore à redouter des pénalités iniques et des supplices atroces. Les orateurs se montrèrent d'abord trop enclins à énerver la législation et à frayer la voie à cette philanthropie trop partiale qui s'attendrit en faveur des coupables. Ce sentiment se serait de ce temps étendu jusqu'au risque de livrer sans défense les gens inoffensifs aux attaques du crime puissant et impuni.

Les utilitaires exagérés, ces Aristotéliciens du XVe siècle, qui se trompaient d'époque, avec leur jargon sec et décoloré de la scolastique, avaient trouvé dans le royaume les adeptes des écrivains du XVIIIe L'utilité, proclamée depuis longtemps comme le principe de la justice investi dans ses derniers retranchements, avait conduit I. Bentham, le plus hardi des philosophes et le plus systématiquement rigide, à des sophismes dangereux. Il réduisait la théorie des lois à un système mécanique, et l'intelligence humaine à des fonctions purement machinales. Tout aussi bien qu'en 1814, Bentham jouissait sous la restauration d'une grande popularité. Ainsi, malgré le principe moral qui s'était infiltré, par la réforme, dans nos lois criminelles, cette philosophie abstraite, ambitieuse, surnaturelle avait un grand nombre d'adeptes et dominait le barreau. On aurait mis volontiers les axiomes de Bentham en pratique; mais pour la plupart des hommes l'utilité générale, unique, universelle, c'est leur utilité privée.

Ce sont les écrivains de ce temps et les professeurs de droit qui osaient la plupart attaquer l'intérêt personnel, qui, à l'époque précédente n'avait pas passé tout-à-fait dans les doctrines de la jurisprudence. Mais ils s'imaginaient encore que c'était la seconde partie de leur tâche, et peut-être la croyaient-ils moins grande que la première, celle de commenter les lois.

La jurisprudence venait de perdre Giuseppe Maffei écrivain laborieux et professeur éloquent, et avec lui Nicola Valletta que nous avons vu poète aimable et naturel, sans cesser d'être jurisconsulte savant. Personne plus que ces deux écrivains n'avait approfondi la science et l'origine de nos lois anciennes. Les jurisconsultes qui leur survivaient allaient s'occuper du perfectionnement de nos lois nationales ; et l'on verra que les connaissances auxiliaires, les sciences morales, les sciences sociales, complément final des études de droit, auront une relation plus directe avec l'étude de la législation et de la jurisprudence. Celle-ci se gardera bien de se détacher du sein de la philosophie, et elle se rapprochera encore plus de la jurisprudence romaine. Les débats qui occupaient de ce temps les jurisconsultes français n'étaient pas ignorés en Italie et surtout dans le royaume, mais désormais les écrivains parviendront à expliquer et à rajeunir par une critique saine et par des observations originales, des questions qui, après les travaux de la jurisprudence française, paraissaient entièrement épuisées. L'imprudence de la domination étrangère avait fait vibrer dans la nation une fibre qui, bien qu'inerte pendant dix ans, n'avait rien perdu de sa susceptibilité, ni de son ressort. Ainsi les jurisconsultes napolitains, tout en se distinguant par une connaissance approfondie des législations étrangères, livraient à la publicité des ouvrages estimables, trop empreints peut-être d'un cachet d'orgueil national.

Cet amour des lois, fondé sur l'amour du genre humain, inspira de ce temps à Davide Winspeare de traduire le traité des lois de Cicéron ; et nous lui sommes redevables d'une traduction élégante et fidèle. Winspeare dont l'esprit avait été mûr dès ses premières années, comme il fut jeune dans ses dernières, ne connut jamais l'épuisement de la pensée. Il était un de ceux qui voulaient faire germer dans les sciences morales ces vérités fécondes et salutaires qui sont le fruit d'une philosophie éclairée. Et comme il n'était pas rare, de ce temps, de voir les gens de lettres étudier la langue grecque, nous mentionnerons ici une traduction du traité des lois de Platon.

L'éditeur montrait dans la préface une parfaite connaissance de l'auteur et du but des lois, mais ce qui en fait le principal mérite est un grand sens et un esprit excellent.

Le *Codex politicus pro monarchia* du Marquis Porcinari avait un but plus politique que scientifique. Cependant on estime beaucoup la partie purement morale de son ouvrage, et l'accent honnête qui l'anime, quoiqu'il garde trop ses idées anciennes et qu'il veuille juger des besoins de son siècle au même point de vue d'un autre temps. Le *Corso di dritto pubblico del regno*, par G. Rosati, était un travail qui considérait le droit public dans ses branches principales, mais qui manquait de développement dans les parties les plus essentielles.

Plusieurs traités parurent de ce temps sur différentes parties de la législation nouvelle, et quelques commentaires l'embrassèrent toute entière. Le *Commentario sulle leggi civili*, par F. Magliano et F. Carrillo, permettait de rattacher la législation civile non-seulement aux lois romaines, mais aussi aux anciennes lois du royaume, et à ses principes fondamentaux, dont la législation ne s'écarte pas sans danger pour le repos et le bonheur des peuples. Cet ouvrage considéré comme remarquable pour le fond et pour la forme, vint se placer dans le nombre des principales publications juridiques qui parurent de ce temps. Ce commentaire n'était pas une de ces productions parasites qui s'attachent à l'arbre de la science pour en absorber la sève. F. Carrillo ne s'était pas reposé après le succès de l'ouvrage qu'il venait de nous donner. Il publia son *Corso elementare di legislazione civile del regno*, dans lequel on sentait le savant et l'homme expérimenté qui embrasse d'un coup d'œil la grandeur et l'importance de son argument. Plusieurs autres ouvrages sérieux et utiles ne méritent point de rester inaperçus. F. A. Roberti par ses Mémoires historiques *del processo civile*, et son travail *sulla legge organica* avait su développer aux esprits justes ce qu'ils avaient pensé, et laisser aux réflexions du lecteur d'achever ces morceaux.

C'est à cette catégorie de livres utiles qu'appartient le *Corso elementare di giurisprudenza* de B. Roberti, travail qui, quant

à l'institution, était remarquable par la précision et la clarté. L' *Analisi del Codice di procedura* par D. Furiati, ouvrage composé dans le but d'y dresser la jeunesse, avait bien sa valeur par la méthode et la précision, mais on y sentait trop d'aridité. La *Procedura civile de' conciliatori* de Lanzellotti n'ambitionnait que d'atteindre un but pratique et incontestablement utile. On doit à ces livres beaucoup d'estime, quand même l'on n'y trouverait que quelques renseignements et un moment d'érudition. Les observations de M. Azzariti *sulle usure* ne regardaient que la légitimité du prêt à intérêt, tant controversée depuis tant de siècles dans le monde catholique. Ce livre n'était pas sans importance pour l'économie et la jurisprudence; mais les conclusions de l'auteur n'étaient pas toujours assez remarquables, bien que la question fût traitée avec érudition et intérêt. G. Jatta, jurisconsulte et érudit vraiment estimable, publia des dissertations sur diverses questions de droit, discutées avec une vérité et une simplicité, qui s'accordent assez souvent avec une élégance noble et un savoir peu commun. Dans ces ouvrages on n'est pas autorisé, sans doute, à ne voir que des titres littéraires imposants; mais on pourrait pourtant bien avouer que les auteurs y jetaient des idées qui n'étaient que les pierres d'attente de plus grands ouvrages.

Les nouvelles lois criminelles étaient à peine promulguées qu'une vaste carrière s'ouvrit aux doctrines pénales qui sont l'œuvre de la méditation, et de ces sciences qui ont pour but les lois de l'humanité. On en reprit l'étude avec ardeur. Cette branche des sciences morales était toujours dignement représentée par Raffaelli, Winspeare, Liberatore, Vecchioni, Canofari, Nicolini et Lauria, et leurs ouvrages étaient encore d'une grande utilité.

Giuseppe Raffaelli, dégagé des devoirs de la magistrature et livré tout entier à la méditation, jouissait maintenant de ce repos qui naît de la dignité, et n'exclut pas l'activité de l'esprit. Désormais solitaire, retiré du monde et écrivant pour lui-même, sans se soucier peut-être de l'effet que produiraient ses li-

vres, il commença à publier de ce temps son ouvrage de la *Nomotesia penale*. Raffaelli était un écrivain qui appartenait à cette école de réformateurs en législation à laquelle avaient appartenu Beccaria, Filangieri, Pagano et les souverains eux-mêmes qui, dans le XVIIIe siècle, avaient commencé les réformes des lois pénales. Il était un de ceux qui possédaient cette profondeur de vues et cette faculté de généralisation qui caractérisent le grand penseur et font le jurisconsulte philosophe. Son ouvrage ne fut achevé que quelques années après ; c'est pourquoi nous l'examinerons quand nous serons arrivés à l'époque suivante. Mais, de ce temps, le premier volume dévoilait déjà l'unique inspiration et la longue patience d'un travail profond.

Nicola Nicolini et Francesco Lauria savaient de ce temps varier l'enseignement du droit pénal (l'un à la suprême Cour de justice, l'autre à l'Université), et le rendre populaire. Personne n'avait étudié les lois avec plus de curiosité et de clarté que F. Lauria, et personne ne savait mieux que N. Nicolini les éclaircir et les classer méthodiquement. Le langage de tous ces jurisconsultes ne différait point de celui que parlaient les douces et puissantes intelligences du siècle précédent. La philosophie du droit, qui est la plus noble des occupations de l'esprit, y était bienveillante, et compatissante envers les faiblesses de notre nature. C'était le même zèle ardent, et affectionné pour le bien public que le siècle précédent, sauf les méprises qui n'étaient au reste que des illusions de cœurs nobles, et généreux. Lauria faisait revivre la patiente érudition de la littérature historique de la jurisprudence, et assurait avec éloquence des facilités nouvelles à l'étude de cette science. Nicola Nicolini se rattachait à la famille de l'un des plus puissants génies de l'Italie moderne ; à l'instar de Vico, il marchait à la double lumière de la philologie et de la philosophie. Il s'était montré philosophe dans ses *Principi regolatori delle prove*, et devint plus pratique dans ses conclusions comme Avocat Général à la Cour suprême de justice. Nicolini avait été le premier à lutter contre les tendances de la juris-

prudence française. Maintenant son but est de renouer par des liens indissolubles les traditions brusquement interrompues, et d'affermir la législation en la rattachant au vieux droit national.

Le supplément à la *Collezione delle leggi*, qui contenait la jurisprudence de la Cassation, et de la Cour suprême de justice qui lui avait succédé, était aussi un commentaire sur nos lois pénales. Les recueils d'arrêts étaient déjà appelés à exercer sur le développement, et le progrès de la science une grande et salutaire influence. Ce recueil avait pour objet le droit appliqué, c'était le génie essentiellement positif de la jurisprudence romaine, qui présida à sa compilation; par-là ses décisions acquirent bientôt, à titre d'exemple, une grande autorité morale, et contribuèrent à guider le juge et à l'éclairer. Cet ouvrage était dû, en grande partie, à l'esprit infatigable de N. Nicolini; aussi rendit-on justice à sa grande érudition, à son admirable sagacité, et à sa rare critique. Il ne serait pas juste de lui attribuer tout le mérite du mouvement législatif qui s'est fait depuis trente ans chez nous; mais il faut reconnaître qu'il avait, de ce temps, déjà contribué à mettre en honneur parmi la jeunesse les études fortes, et consciencieuses.

Le *Commentario* des lois pénales par F. Canofari était un ouvrage qui, malgré ses défauts et ses lacunes, devait frapper les esprits par l'habileté logique, avec laquelle l'auteur procédait dans la distribution de ses démonstrations, l'étendue de la science, et l'amour de la justice. On reconnaît à chaque pas l'homme pratique, accoutumé à suivre les conséquences de ses doctrines. Il étudiait avec soin les débats judiciaires, et avait sans cesse recours aux lumières du bon sens pratique; ainsi le peu de taches que la critique peut découvrir dans son livre, n'en diminueront ni le mérite ni l'utilité. On peut restreindre le mérite intrinsèque et non la valeur usuelle de l'ouvrage de M. Azzariti *Su i luoghi di pena e sulle leggi che li riguardano*. Il n'était pas remarquable par la quantité et par l'exactitude de ses aperçus; mais c'était la collection des lois relatives aux prisons, qui allaient bientôt préoccuper vivement les juriscon-

sultes, et les économistes. L'auteur intéressait par ce sentiment d'honnêteté et de justice qu'il y avait su répandre. Il publia peu après ses observations sur le *Criterio morale de' giudici ne' giudizî penali;* mais il lui aurait fallu plus de lumières pour envisager cet argument sous tous ses aspects.

Nous ne dirons rien d'une foule d'autres écrits de circonstance, qui pendant trois ans furent publiés par des observateurs intelligents et instruits. Les écrivains les plus renommés étaient accompagnés dans cette branche de science et d'utilité pratique par des jeunes hommes hardis et avides d'instruction et de succès. C'était avec satisfaction que l'œil se reposait sur ce mouvement inoffensif et paisible des esprits.

Les sciences économiques avaient perdu Giuseppe Galanti, mais Delfico, Galdi, Cagnazzi, Capecelatro qui les avaient beaucoup cultivées, étaient des organisations fortes, qui pouvaient se relever à leur seul souvenir, s'y livrer encore avec ardeur, et en augmenter le patrimoine. Le trait distinctif des économistes français de cette époque était une réaction contre les doctrines et les tendances qui avaient prévalu sous le régime impérial. Les publications du Censeur, les ouvrages de G. B. Say, de Comte, de Dunoyer qui exprimaient cette réaction, étaient accueillis avec avidité chez nous, et on ne trouvait ni égoïstes, ni envahissantes les tendances de l'école des économistes anglais. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans ces écrivains c'est qu'on ne se laissait plus entraîner que par le sentiment d'une grande utilité, et qu'on ne s'occupait déjà plus, surtout la société d'encouragement, que de vérités pratiques. On ne se place plus dans des hypothèses hasardées pour en tirer des conséquences abstraites et inapplicables. On n'aime plus à généraliser, on n'attache plus aux disputes de mots, qui partagent encore les économistes, une importance exagérée. C'est déjà un esprit éminemment positif et pratique qui veut élever la science au premier ordre des circonstances utiles. On ne reconnaissait déjà plus que l'autorité des faits, et de leurs conséquences nécessaires. On cherchait à appliquer l'expérience du temps aux besoins futurs du pays. Et comme une

administration doit protéger le plus qu'elle peut les intérêts de l'avenir, sans blesser ceux du présent, les écrivains établissaient déjà quelques comparaisons entre la situation du royaume et celle des époques antérieures, pour nous mettre à même d'apprécier l'étendue de nos progrès. Mais ce n'était encore qu'une multitude de petits écrits de circonstance, et de mémoires académiques, dont on peut d'autant moins contester le mérite, que plusieurs n'ont pas été inutiles.

L. Samuel Cagnazzi, dont le zèle n'avait pas toujours été aussi heureux qu'il méritait de l'être, publia de ce temps son essai sur l'état de la *Statistica e dell'Economia nel regno* depuis le XVIII[e] siècle jusqu'à l'ouverture de celui-ci. C'était un ouvrage où les idées étaient toujours nettes, et souvent ingénieuses, et où l'auteur s'appuyait sur l'expérience des faits pour établir la certitude des principes. Sa lettre sur le *Tavoliere di Puglia* n'avait eu d'autre but que de combattre quelques erreurs plus ou moins graves d'un ouvrage récent de S. Sismondi. Il avait combattu pour l'abolition des corporations, des jurandes, des maîtrises: maintenant il dévoilait les véritables conditions de l'affranchissement de ce *Tavoliere*, dont la fécondité est si prodigieuse, et si monotone; et qui, comme la mer, semble offrir partout le même aspect. Plus tard le terrible système de Malthus fondé sur les deux principes que la nourriture est nécessaire à l'homme, et que le désir de propager l'espèce est une loi impérieuse de notre existence, lui suggéra son essai sur la *Popolazione di Puglia*. Cet ouvrage est peut-être le livre le plus utile qu'il ait écrit sur cette matière chez nous, car il montre en combien de temps le nombre des hommes se multiplie dans un pays, où les subsistances sont très-abondantes. Cagnazzi ne voulut point retrancher de l'histoire de l'économie politique tout ce qui avait rapport aux anciens, et se priver volontairement d'une source féconde en observations, et en rapprochements. Il combattit cette affligeante morale, ce système révoltant qui attribuait exclusivement à la multiplication de l'espèce les malheurs de l'humanité, et déclarait la guerre aux affections domestiques,

et à la charité publique et privée. C'est un ouvrage remarquable par la multiplicité et l'exactitude des recherches historiques en tout genre, et où tout est clair et motivé. Mais cet écrivain, qui a travaillé jusqu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, n'eut jamais une diction bien soignée, car l'art d'écrire peut souvent manquer au talent. Giuseppe Lopez publia aussi des *Teorie sulla popolazione*, ouvrage qui résumait et coordonnait avec perspicacité logique, et bon sens, les doctrines les plus répandues de son temps.

Andrea Lombardi s'essaya de même dans les matières économiques, et son mémoire sur les *Manifatture della Calabria Citeriore* se distingua par une foule de remarques et d'observations aussi utiles qu'agréables, quoiqu'il y en eût plusieurs qui ne fussent pas neuves. Les personnes, dont l'unique application est de méditer sur les propriétés de l'argent, eurent de ce temps les abstractions sur *la moneta* du Conte Milano ; mais ils n'en tirèrent sans doute aucun profit. On remarque aussi de ce temps les *Osservazioni d'economia politica* par G. Olivier Poli, les observations sur l'*Amministrazione provinciale* par G. Carli, et le traité sur le *Commercio delle piazze d'Europa* par A. Ravello, dont les conseils ou mesures d'économie politique appliquée méritent certainement des éloges.

L'économie rurale n'avait pas encore perdu l'abbé Gagliardo ; et l'abbé Jovine, homme rare et vraiment estimable vivait encore. L. Granata, et Cua s'annonçaient déjà dignement pendant que le Père Onorati honorait encore l'agronomie de ses soins et de ses ouvrages. Il venait d'enrichir son traité de l'agriculture pratique des *Precetti che riguardano la medicina veterinaria e l'economia domestica*, et d'imprimer un autre ouvrage sur l'*Educazione de'bachi da seta*, qui, comme tous ses écrits, était rempli de conseils ingénieux et utiles aux agriculteurs. Il y exposait ses préceptes avec sa simplicité familière jointe à une clarté et à un ordre parfait. On n'avait sur le même sujet que le *Governo delle api* de A. M. Tannoja, publié au commencement du siècle. Cependant la science de l'agriculture ne se composait encore que d'une série de faits, et

d'observations, et la théorie nous en paraît encore, à cette époque, à peine ébauchée. La science appliquée commençait de ce temps à entrer peu à peu en faveur, au détriment de la science pure; mais dans cet art jusqu'alors essentiellement pratique chez nous, l'agriculture, la science théorique venait déjà prendre une place importante. Le succès de l'agriculture tiendra un jour en grande partie aux emprunts qu'elle aura faits à la chimie. Elle avait déjà de ce temps arrêté l'attention de plusieurs jeunes écrivains, mais il n'y avait encore qu'Onorati qui suppléât par ses travaux et sa pratique à l'insuffisance des préceptes. Néanmoins ce fut alors que l'abbé Gagliardo commença à publier ses *Annali dell'agricoltura italiana*. Et cet auteur, toujours réfléchi dans ses plans, et intelligent dans l'ensemble, y inséra de nombreux articles, qui ne laissaient nullement douter qu'il ne fût plus riche que ceux qu'il avait pris pour modèles. A. M. Tannoja publia un ouvrage remarquable sur *Le Api*, *loro governo ed utile*, dans lequel il ne paraît cependant pas que l'expérience de l'auteur ait précédé la science.

Une foule de mémoires et de petits écrits furent publiés de ce temps sur l'amélioration de l'agriculture dans les divers provinces du royaume, mais la plupart n'étaient que des écrits de circonstance. Néanmoins Filippo Rizzi se fit remarquer par son *Trattato de' prati artificiali*, où il y avait de bonnes pages d'une expérience réfléchie et de connaissances pratiques.

Matteo Tondi, le minéralogiste, ce noble vieillard pour qui on avait tant de respect et d'admiration, publia alors un ouvrage intitulé *La Caccia*, livre plein de connaissances utiles, auquel il donna, comme à tous ses ouvrages, la teinte de son caractère doux et sensible.

Les sciences médicales venaient aussi de faire de cruelles pertes. Bruno Amantea, Cotugno, A. Sementini, Savaresi, N. d'Andria étaient morts; mais Cattolica, Angelo Boccanera, Troya, Santoro, Antonucci, Chiaverini, Vulpès, Miglietta, Ruggieri vivaient encore. D'Onofrio, De Filippis, Passeri, Pignataro, Vincenti, Angeli jouissaient d'une réputation mé-

ritée; et il y en avait une foule d'autres, qui ont été plus utiles, que célèbres. Cependant il y eut de ce temps une multitude de livres, de dissertations, de mémoires, dont on peut plus ou moins contester le mérite, mais la science en tirait des avantages, car ce qui fait le progrès dans la science c'est la succession, la comparaison des idées, l'expérience, et l'émulation des auteurs. Je crois que ce fut à cette époque que parurent les ouvrages de P. Postiglione, et les observations pratiques de G. B. Quadri *Sulle malattie degli occhi.* Plusieurs ouvrages remplis de considérations très-importantes pour les médecins et les philosophes, avaient placé le nom d'Andria au premier rang des grandes illustrations, dont la médecine s'honorait. La science venait de le perdre en 1817, quand on les réimprima, avec les divers opuscules disséminés dans les recueils scientifiques. L. Chiaverini publia de ce temps un ouvrage remarquable sur l'*Oggetto della medicina comparativa*, et F. Pasqualoni donna son *Corso d'ostetricia* estimé pour son utilité pratique. Le vieux G. Antonucci paya son dernier tribut à la science en nous laissant son Mémoire sur *la febbre petecchiale* dans le temps où ce fléau sévissait parmi nous. Araneo publia un traité de *Tossicologia* qui n'est pas sans mérite, vu le temps où il fut publié, savoir quand la chimie n'avait que commencé à tourner ses regards vers cette partie de la médecine légale. A. Miglietta publia un Mémoire sur l'efficacité médicale *delle acque del tempio di Serapide.* Au reste tout n'était pas à dédaigner, même dans les livres les moins remarquables. Il ne m'est pas donné de faire connaître tous les ouvrages qui furent alors publiés en médecine, mais en jetant un coup d'œil sur les écrits de l'époque, on voit que les travaux intellectuels en fait de médecine, sont loin de présenter un corps de science lumineux et complet. Et comme la pratique est l'épreuve des systèmes, les médecins napolitains se montraient toutefois observateurs judicieux, et théoriciens circonspects. Les véritables bases de leur savoir étant la physiologie et l'anatomie, c'est à ces deux belles sciences qu'ils consacraient leurs travaux; mais leurs écrits ne pouvaient pas faire partie de la lit-

térature, parce que les médecins sont des auteurs, dont on sait les noms, mais dont la généralité ne lit pas les ouvrages.

Quant à ce qui concerne les sciences, outre les Mémoires des sociétés scientifiques, nous avons à enrégistrer plusieurs ouvrages importants, car le mouvement intellectuel marche de ce temps dans les directions les plus variées.

Si les sciences purement spéculatives avaient, à l'époque précédente, fait peu de progrès, on s'était attaché de préférence et avec beaucoup de succès à l'acquisition des sciences exactes et applicables. C'est que les sciences comme l'érudition sont deux carrières qui ne touchent en aucune sorte à la politique. L'intelligence s'étant pendant dix ans dirigée vers l'utilité, la raison demeura saine, les mathématiques, l'astronomie, la mécanique rationnelle, et la physique avaient été plus généralement cultivées. L'impulsion donnée, le mouvement suivait sa marche; ainsi Fergola, le général Parisi, toujours renfermé dans ses modestes vertus, le minéralogiste M. Tondi, le botaniste M. Tenore, Perugini, Macri, Farias, Colecchi, Visconti, Sementini, Gussone, pouvaient rappeler encore la splendeur de cette époque qui venait à peine de finir. Ils publiaient tous dans les recueils académiques leurs spéculations mathématiques, fruit du temps et du travail, et soutenaient chez nous la gloire des études géométriques. Le travail de la raison qui calcule, était toujours en honneur parmi les essais qu'on faisait de ce temps dans chaque partie de la littérature.

Fergola jouissait encore de la réputation de premier mathématicien du royaume, tout en cachant, comme un crime, ses vastes connaissances. C'était toujours la même anomalie de son intelligence et de son caractère. Néanmoins il venait de publier son *Trattato analitico de' luoghi geometrici*, et la plupart de ses mémoires furent bientôt insérés dans les actes de l'Académie des sciences, publiés en 1819. Cet esprit de critique qui lui permettait de saisir les défauts des autres, le portait naturellement à ne point s'épargner lui-même, et à ne produire que des ouvrages irréprochables. Mais on commençait déjà à s'apercevoir des ravages que le temps avait fait dans ses facultés,

quoiqu'il conservât dans sa vieillesse la pureté et la candeur, qui chez la plupart ne survivent guère à l'enfance. Nous avons parlé ailleurs des ouvrages scientifiques qui furent écrits pour l'institution de l'école politechnique, car il était juste de rappeler la pensée vraiment utile qui en avait conçu le dessein. Mais c'est dans les premières années de la restauration que furent imprimés les ouvrages de Rodriguez, de Colecchi, de Colonna, de Farias, et de tous les autres professeurs qui ne crurent pas déroger en écrivant des traités élémentaires. Ils acquirent au contraire par leurs publications des titres incontestables à la double reconnaissance des savants et du public. Mais pour ne pas dépasser les bornes de la science, au préjudice de la belle littérature, le général Costanzo fit aussi imprimer pour le Collége militaire, des recueils de proses italiennes qui furent choisies par L. Galanti. Celui-ci réimprima dans le même but son *Corso di geografia* qui avait obtenu un succès si mérité. Le monde réel menaçait déjà d'exercer une influence trop fâcheuse sur le caractère de notre société pour qu'on ne vît dans le goût littéraire un des plus grands bienfaits, en insinuant dans l'esprit de la nouvelle génération scientifique un contre-poids aux attraits enchanteurs de l'imagination. Mais deux jeunes professeurs remarquables par leur talent et leur savoir, P. P. Tucci et Salvatore De Angelis, se plaçaient déjà aux premiers rangs et se constituaient les continuateurs des travaux de leurs devanciers. Ils conserveront chez nous le feu sacré de la science. V. Flauti soutenait aussi l'antique gloire italienne dans les diverses branches des mathématiques, mais il n'abandonnait pas, sur l'exemple de son maître Fergola, l'ancien système. Il donna plusieurs autres éditions de ses *Elementi d'Euclide*. Cependant les sciences exactes étaient de ce temps plus généralement étudiées sous le rapport de la théorie que dans l'application.

Le goût de la géodésie s'était alors assez répandu, l'usage du cercle répétiteur était commun, la superficie du royaume se couvrait déjà de triangles par les travaux du bureau topographique.

L'époque n'avait pas encore développé tout-à-fait chez nous

ces dispositions, ces penchants mécaniques, qui font maintenant son caractère. Cependant c'est toujours dans la tendance spéculative d' un temps qu'on peut trouver l'indication la plus certaine de sa tendance pratique. Et déjà cette branche de la science humaine qui se rapporte aux objets matériels commençait à être cultivée d'après des principes mécaniqnes pour arriver à ce temps où les beaux-arts et la littérature elle-même paraîtront vouloir emprunter le secours des machines.

Ce qu'il y a de certain c'est qu'on enrichissait les sciences naturelles et physiques en y ajoutant sans cesse de nouvelles découvertes (et c'est ce qui nous rend supérieurs aux anciens) et on rectifiait par l' observation les travaux de ceux qui nous avaient précédés. Les fondateurs de la chimie seulement pouvaient se dire presque contemporains en Europe, et Sementini tenait chez nous une place éminente parmi les chimistes de son temps. Se livrant toujours à ses goûts d' expériences, il faisait connaître toutes les grandes révolutions opérées dans la science depuis les vingt-cinq dernières années du siècle. La chimie, grâce aux efforts de ce savant, avait joui d' une grande considération à l' époque précédente, mais elle n' était pas encore arrivée à ce degré de développement de complication qu' elle a subi de nos jours. Sous la restauration, elle s' annonçait comme une science destinée à servir de point de départ, de centre et de lien à toutes les autres. M. Tondi, le minéralogiste, publiait son *Trattato di chimica*, et F. Lancellotti, son *Saggio di chimica applicata*. Il faisait déjà de fréquentes applications de ses connaissances chimiques à la pharmacologie, et si ses ouvrages ne présentaient pas toujours des vérités neuves, ils offraient toujours un résultat utile. Mais un jeune homme dont rien ne pouvait modérer l' ardeur laborieuse qui l'enflammait, N. Covelli fit paraître de ce temps son essai de *Chimica elementare*. C'était un ouvrage estimable, et qui annonçait ce que nous aurait donné la maturité de l' auteur, si la mort ne l'eût bientôt après enlevé à la science. Michele Ferrari cultivait aussi avec succès la chimie appliquée à la pharmacie, ainsi, outre ses *Instituzioni di farmacia chimica*, on a de lui plusieurs mé-

moires et recherches utiles. Les écrits sur l'état de l'*Arte vetraria* dans le royaume, et sur l'*Imbiancamento delle tele*, et ses brochures sur la *Depurazione della canfora grezza*, et sur l'*Indaco estratto dal guado*, décelaient ses efforts persévérants à tirer de la science de nouvelles richesses pour l'amélioration de l'industrie nationale.

La faible santé de Barba détruite aux approches de la vieillesse ne permettait plus à ce savant physicien de s'appliquer à un pénible travail. Néanmoins il n'avait jamais déserté les régions éternelles de l'intelligence, et la jeunesse avait toujours en lui un maître zélé et un guide qu'elle pouvait suivre avec confiance. Dans quelques mémoires qu'il publia de ce temps il paraît trop se défier de l'intelligence de ses lecteurs; mais à travers les longueurs et les répétitions fréquentes on voit toujours des idées justes et lumineuses. Giuseppe Poli, revenu de l'exil, jouissait à juste titre d'une belle réputation, comme physicien et comme naturaliste. Son ouvrage sur les *Testacei delle due Sicilie*, et son *Trattato di fisica* étaient des travaux très-estimables fécondés par des méditations profondes et lentes qui sont les créations des grandes idées. Les amis de la science n'attendaient rien moins de Poli, qui venait de leur donner ce que le public est en droit d'exiger d'un esprit élevé, car il nous dévoilait les progrès que la physique avait faits depuis le seizième siècle. Le caractère de l'auteur aurait encore accru, s'il eût été possible, l'intérêt de son ouvrage. D'entre les écrivains nés sous l'ancien régime, la plupart abattus par de longs malheurs ou aigris par des chagrins domestiques, Poli était celui qui réunissait à un haut degré l'amour de la science, le tact de la littérature, à la connaissance du monde, et à l'indulgence pour les opinions.

Lorenzo Fagrini s'était d'abord appliqué à exercer, à assouplir, et à perfectionner les ressorts de son esprit par l'étude des lettres. Parvenu enfin à l'âge, où un esprit heureux s'affermit par l'expérience sans être refroidi par les années, il s'était adonné tout entier à l'étude de la philosophie, et de la physique, et n'aimait que la profondeur et la rigueur des

combinaisons qui amènent aux conquêtes sur la nature, et lui arrachent tantôt ses secrets, tantôt sa puissance. C'est lui surtout qui de ce temps exhortait par ses leçons et ses discours la nouvelle génération à l'amour des lettres, et au culte des sciences.

Mais c'est ici qu'il faut payer un juste hommage de respect à la mémoire de C. Lippi, esprit singulier et talent admirable. Il sera toujours difficile de concilier dans une juste mesure sur le compte de ce savant les indulgences de l'amitié avec les devoirs et la conscience de l'écrivain. Talent inégal et peu sûr, mais d'une puissance remarquable, observateur intelligent et instruit, écrivain infatigable, Lippi avait le tort de se croire un grand homme méconnu de son vivant. Il s'était fait connaître vers la fin du siècle précédent par un Mémoire sur la *Cultura delle miniere delle Sicilie*, publié à Vienne, et qui promettait un savant de plus au pays. Ce talent s'était montré ensuite sous des formes très-différentes. Nous nous contenterons de rapporter, outre deux Mémoires écrits en français, celui sur la *Promotion des sciences utiles et de l'industrie*, publié à Paris en 1806 et celui *sur la monnaie de Naples*, ses pamphlets sur *la fabbrica de' pallini all' inglese*, sur les *orefici e fabbricanti di galloni*, sur l'*utilità della parte vulcanica*, et plus tard, une autre brochure sur *qualche cosa intorno a' vulcani, in seguito di alcune idee geologiche*. Il avait aussi fait paraître une *Enciclopedia montanistica e metallurgica*, et les *Principii pratici di meccanica*, publications qui méritent d'être mentionnées comme ouvrages estimables. Dans cette dernière époque il va nous fournir de nouveaux témoignages de sa fécondité, que fait ressortir encore davantage son âge avancé. Il fit imprimer un Mémoire sur la *necessità d'una ragionata organizzazione degli affari scientifici nel regno di Napoli*, et un Programme sur un *Corso di scienze relative alle miniere ed alla metallurgia*, qui préludait à un ouvrage de plus longue haleine, et qui devait embrasser tout ce qui concerne les fabriques, les manufactures les bois, et la législation sur les mines. Au reste c'étaient souvent des entreprises auxquelles on n'avait qu'à

souhaiter la persévérance de l'auteur. Mais bientôt après son esprit caustique se donna pleine carrière par une faiblesse dont la paternité littéraire offre malheureusement bien des exemples. Il avait présenté à l'Académie royale un Mémoire qui attribuait la ruine de Pompéi et d'Herculanum à l'eau et non pas au feu. On n'admit pas son hypothèse, et aussitôt il publia une exposition *de' fatti che hanno avuto luogo nell'Accademia delle scienze di Napoli*, dans laquelle il montrait que la verve railleuse ne lui avait pas été refusée par la nature. Intolérant de la contradiction qu'on lui faisait subir, il adressa peu après deux lettres à Warner de Freyberg portant ce titre: *Fu il fuoco o l'acqua che sotterrò Pompei ed Ercolano?* Les lettres étaient accompagnées des Mémoires présentés à l'Académie qui combattaient son opinion. Poussé à bout il rédigea une circulaire à toutes les Académies de l'Europe, qu'il écrivit lui-même en latin, en allemand, en français, en anglais et en espagnol sur la même découverte géologique. Le titre était: *Circolare esaglotta relativa al sotterramento di Pompei e d'Ercolano per via umida.* Le temps s'est chargé de justifier l'idée de Lippi. Tondi, Petagna et Pilla soutinrent, après lui, la même opinion, qui est désormais générale, savoir que Pompéi a été détruite par une inondation d'eau limoneuse, vomie des pentes du mont Somma. MM.rs D'Arcet et Dufrenoy, examinant à Paris des os trouvés à Pompéi jugèrent que, contenant beaucoup de matière animale, et leur substance ne s'étant point altérée, ils n'avaient jamais été exposés à l'influence d'une température très-élevée, qui aurait nécessairement produit un changement dans leur tissu.

Après ces travaux, Lippi, dans un moment de repos eut la fantaisie d'écrire et de publier en anglais un Mémoire sur les améliorations de la métallurgie et sur les richesses minérales de l'Angleterre. Cet ouvrage intitulé *Improvements still wanted in England relative to metallurgy* etc. dévoilait une parfaite connaissance du sujet et une louable flexibilité de diction dans une langue étrangère.

Mais bientôt son esprit militant trouva une nouvelle source

de combats avec l'Académie. Il publia un Mémoire sur *un ponte pensile pel Garigliano;* mais il paraît que de ce temps on trouvait impraticable ce qu'on a exécuté vingt ans après. Blessé des contrariétés qu'on lui suscitait, il fit aussitôt imprimer ses *Corollari a favore del ponte pensile,* voulant prouver que le rapport fait à l'Académie était favorable à son projet, bien qu'on y eût passé sous silence les parties les plus essentielles pour le faire tomber. Les *ultime parole pel bene della patria*, et son Mémoire *sulla Zurlite*, qui contenait son apologie, étaient également des ouvrages polémiques. Parmi les publications utiles et pratiques nous ne pouvons rappeler qu'un Mémoire sur *un processo chimico per iscoprire se l'indaco sia adulterato.* Mais le torrent ne parut s'arrêter que pour reprendre son cours avec plus de violence.

La civilisation de nos contrées a toujours été intéressée à cette œuvre admirable de l'assainissement du lac Fucino. Chaque projet avait toujours été accueilli avec une sympathie universelle. Mais c'était plutôt l'érudition qui s'était chargée d'en montrer la possibilité. On avait aussi songé aux moyens de créer artificiellement une communication maritime entre la mer Adriatique et la Tyrrhénienne. Le projet qui se liait intimément aux intérêts les plus puissants du royaume, avait préoccupé à différentes époques les Vénitiens et les différents souverains de Naples. On avait supposé que cette communication avait été heureusement disposée par la nature à l'endroit le plus rétreci des Calabres. Lippi avait publié un ouvrage en français intitulé: *Canal des Alpes pour la jonction des trois mers;* ouvrage qui, dépouillé d'une partie de son titre ampoulé et de quelques idées exagérées, contenait une théorie assez juste sur les canaux de navigation dans les terrains élevés. Peu après on vit paraître son Mémoire *Lago Fucino ed emissario Claudio nella regione de'Marsi* dans le but de contribuer à l'accomplissement de la double idée de l'assainissement du lac et de la communication des deux mers. Pour une œuvre si éminemment utile Lippi imagina un canal qui aurait été creusé entre le lac et le fleuve Pescara, le reste de la jonction se serait établi par

l'émissaire de Claude jusqu'à l'embouchure du Liris. Le Fucino, vaste mer intérieure de quatorze lieues, à peu près, de surface, aurait eu un canal à point de partage, dont le réservoir supérieur aurait été le lac; les eaux se seraient déchargées dans chacune des deux mers par deux versants, l'un aurait eu le fleuve Pescara, l'autre par la coupure du mont Salviano serait descendu dans le Liris. L'idée était séduisante sous le rapport de l'extrême brièveté du cours du canal qui aurait mis en communication les deux mers qui baignent les riantes et fertiles contrées du royaume. Mais il restait à donner, par un travail technique, un corps précis à cette combinaison, la sienne n'étant qu'une donnée générale; au reste ce projet n'était pas à dédaigner, car les considérations de l'auteur étaient, à peu de chose près, non moins élevées que judicieuses. La révolution économique qui aurait résulté de cette nouvelle communication fut de ce temps naturellement sentie par la raison publique.

Dans ce temps où la puissance de la vapeur et de l'électricité, destinée à envahir et dominer le monde, ne pouvait être encore que devinée, Lippi osa concevoir et publia le Mémoire: *Artiglieria a vapore condensato*; idée qui a été ensuite fécondée et appliquée par Parkins en Amérique. Il craignait lui-même que par cet ouvrage plein de connaissances si diverses et si profondes, on ne le tînt pour le Don-Quichote de la science. Mais ce fut son dernier effort. La misère imméritée et la mort de ce savant moissonné au milieu de ses travaux, jettera toujours sur sa mémoire une teinte de mélancolie et de tristesse.

Toutes les sciences agrandissaient leur sphère; Michele Tenore avait de ce temps une grande renommée et cette profonde expérience qui nourrit, et qui corrige le savoir. Il publia plusieurs Mémoires dans les recueils académiques qui offrent l'alliance du savoir, de la science botanique, de la grâce et du goût. Son discours pour l'ouverture *dell' Orto botanico* ne manquait pas de conception dans l'ensemble, et son talent lui fournissait des détails où règnent des pensées ingénieuses, rendues plus piquantes par la tournure et l'expression.

Les minéralogistes pouvaient compter dans leurs rangs l'abbé Monticelli, qui était d'une érudition remarquable, et d'une activité persévérante. Matteo Tondi sentait plus qu'aucun autre que l'étude géologique du sol et celle des minéraux utiles contenus dans le sein de la terre allaient devenir de la plus haute importance pour les besoins de notre société. Il donna de ce temps une nouvelle édition de ses ouvrages et quelques Mémoires, dans lesquels il conserva constamment la même trempe de génie, la même tournure d'idées et de style. On aimait toujours en lui l'homme en admirant le savant.

De ce temps on publia les réflexions posthumes d'Andrea Savaresi sur l'utilité *della cultura delle miniere del regno*, et les deux essais du Comte Milano sur la nature géologique *della terra d'Otranto*, et *della regione massalubrense.*

La statistique qui a souvent tiré pour l'intelligence des causes les résultats les plus importants n'était pas encore élevée au rang de science, mais la lumière s'échappait fréquemment, par quelques écrits, du sein des chiffres. Le ch. Pietro Pulli, voulant l'adapter aux produits minéralogiques, publia *la Statistica nitraria del regno.* C'était un ouvrage auquel il attachait beaucoup trop d'importance, peut-être, car il oubliait que la gloire suppose toujours de grandes difficultés surmontées. De ce temps M.r Gussone s'était adonné avec ardeur à la Botanique, et M.r Oronzio Costa, outre la Botanique, s'occupait de l'ichtyologie fossile du royaume; ils feront bientôt connaître les résultats heureux de leurs travaux. Costa étudiait les testacées, la structure intime de ces êtres, les organes divers dont ils sont pourvus, leurs fonctions constantes, les sucs qu'ils sécrètent, les tissus qui les constituent. Ces deux écrivains dans les diverses branches des sciences naturelles sondaient et interrogeaient, pour ainsi dire, la nature, en lui faisant subir des épreuves qui la forçaient à nous découvrir les mystères de ses procédés. Mais O. Costa allait nous révéler l'existence et les qualités de ses agents invisibles, et nous montrer leur puissance et leur mode d'action. Il se vouait à ces études contemplatives avec une passion sincère, sacrifiant souvent la vanité et l'intérêt aux jouissances pures de la pensée.

Ainsi, au milieu de la multitude des livres didactiques, des compositions poétiques, des recueils bibliographiques, au milieu des études sérieuses de la raison qui éclairaient, comme il arrive toujours, les travaux de l'imagination; et même au milieu de ces bizarreries littéraires que le caprice et la nouveauté font quelquefois réussir, la presse périodique devait naturellement prendre un autre caractère et un nouvel essor.

Du temps de la domination étrangère, quand à la forte littérature italienne on avait vu succéder une littérature railleuse et toute militaire, parodiant la vieille malice française, qui n'était qu'un arrière-goût de la monarchie de Louis XV, on s'était inoculé le goût des petits journaux. Et comme au sentiment de la dissolution il s'attache toujours une idée d'étourderie et d'imprévoyance, les premiers journaux qui parurent étaient beaucoup plus français qu'italiens. Le *Corriere* fut bientôt très-répandu, car on le regardait comme un moyen de contribuer au perfectionnement du royaume. Le *Monitore*, journal officiel, lui succéda. Un journal *Enciclopedico*, et la *Biblioteca Analitica* parurent de ce temps, et leurs pages étaient ouvertes à toutes les opinions. Les hommes les plus distingués dans les sciences et dans les lettres y consacraient leurs pensées et le fruit de leurs veilles. Dans les beaux jours des lettres du siècle dernier il y eut, à la vérité, de plates critiques, mais on y lisait aussi de bonnes pages de saine et pure littérature. Désormais la critique s'y montre sans entrailles, parce qu'elle est toujours impuissante. La critique littéraire n'éclairait pas toujours les auteurs par les jugements qu'elle portait sur eux. D'un autre côté, on ne lisait presque plus en province, et l'on ne connaissait guère les livres à Naples que par les journaux, qui cachaient notre misère aux yeux de l'Italie. Un article de l'abbé Taddei était, de ce temps, la consacration officielle du talent. Taddei a laissé la gloire d'avoir été un critique spirituel; mais longtemps pourvoyeur de sophismes pour le compte de la force, on ne pourrait reconnaître en lui un esprit droit, juste, et supérieur à ses passions par sa sagacité. Du reste, critique plein de lumières, initié aux secrets de l'art, il en parlait en con-

naisseur. Il fut l'auteur de nombreux articles fertiles en décisions littéraires, qui étaient des arrêts toujours avoués par le goût, mais aussi toujours amers et tranchants dans l'expression. Taddei ambitionnait l'éloquence du pamphlet, il savait aiguiser l'injure, la mêler à la gaieté, et compenser ainsi ce que sa polémique avait d'élévation, de force, et de fécondité. Mais si le talent était mûr, le style n'en était pas travaillé. Taddei, excellent écrivain dans les derniers temps, ne soignait pas assez sa diction à cette époque, et s'il avait des doctrines littéraires toujours sûres, il n'avait pas assez de beautés de style et de pureté de langage pour faire pardonner l'âpreté de ses oracles littéraires.

La *Biblioteca Analitica*, rédigée par Vincenzo de Ritis, avait aussi parfois la moquerie qui essaie d'être légère; mais le *Giornale enciclopedico*, rédigé par M.r M. Tenore, se distinguait par une gravité animée, et par ce mélange d'autorité sans passion, et d'art sans véhémence, que le critique ne doit s'interdire jamais.

Quoique sous la restauration les gens d'esprit exploitassent encore leur talent au lieu de le suivre, la *Biblioteca analitica*, et le *Giornale enciclopedico*, ne se prêtaient point à l'activité galvanique de la littérature. On y traitait des questions de littérature, de jurisprudence, d'agriculture, d'économie politique avec des lumières toujours croissantes. Taddei, avec son journal officiel, mordait toujours un peu fort, il voulait encore la gloire, le bruit, la première place dans les lettres. Mais les rédacteurs de la *Biblioteca analitica*, du *Giornale enciclopedico*, et de quelques autres recueils scientifiques conservaient toujours un ton de politesse et de respect. Et la critique, et parfois la raillerie même n'y perdirent pas. Dans les rares débats, dont les écrivains étaient l'objet, le respect dû au talent n'était jamais oublié. Mais ces journaux sérieux, et forts de raisonnements n'excitaient l'intérêt que de ceux qui suivaient la marche des lettres et des sciences.

Or, comme chacun peut s'en convaincre d'après cet exposé succinct, mais fidèle, tout semblait facile sous la restauration,

tant il y avait d'union dans les esprits, et de bonheur dans les circonstances. C'était, surtout dans les premières années, un enthousiasme désintéressé sur lequel on pouvait alors fonder le bien public. Une éducation libérale, l'établissement des écoles d'enseignement mutuel, l'Université, les colléges, les instituts militaires, tout ce qui pouvait rendre à Naples l'éclat des lumières était encouragé sous la restauration. Le gouvernement avait rendu à la littérature ce degré de liberté qui sans écarter le danger de parler, ne rendait pas le silence indispensable. Ainsi l'esprit, le talent d'écrire, l'exercice de la pensée, tout ce qui avait été étouffé pendant dix ans, reparaissait par degrés. Ainsi le passé pouvait servir d'avertissement au présent, et ramener le royaume à l'exercice des vertus civiles.

CHAPITRE XVI

Les sources de la prospérité de l'époque commencent à être empoisonnées — Ardeur de combats parmi les littérateurs, et guerre d'épigrammes acérées — Les salons du Marquis Berio et de l'Évêque de Tarente — Esprit frondeur des sociétés qui devient démagogique dans les écoles — La littérature dispute le bonheur de l'état et le plaisir de le gouverner.

Quel qu'eût été le nombre des vices de l'époque précédente, le progrès intellectuel ne se trouvait déjà plus répandu à la surface ou à l'épiderme de la société. On doit avouer pourtant que, depuis la paix, le nombre des auteurs et des productions littéraires ne s'était pas accru autant qu'on pouvait s'y attendre, et qu'il y avait sans doute une cause à cette stérilité apparente. Tous les auteurs à succès étaient éclos sous un de ces accès de fièvre qui envahissent à certaines époques la société tout entière, ce qui fait que le calme ne se rétablit pas aisément, surtout immédiatement après la tempête. Il faut dire aussi que dans les premières années de la restauration il y avait encore des vanités qui se plaignaient, et des imaginations qui étaient inquiètes; mais la génération à laquelle ils appartenaient, et dont ils avaient été réellement les chefs, perdait chaque jour quelque représentant qui faisait place à des écrivains plus jeunes, dont les noms attendaient la consacration du succès.

Toutefois, si l'on tient compte des circonstances sans exemple dans l'histoire du pays, la littérature n'en avait pas moins fait des acquisitions importantes. Elle s'était élevée, en peu de temps, à une connaissance plus haute, plus pure des vérités utiles, et avait accru le développement général de l'esprit. Les

professeurs qui s'étaient formés à l'art difficile de la chaire avaient gardé et même agrandi leurs succès. La verve, l'esprit, le tact littéraire animaient leurs leçons et aiguillonnaient incessamment un nombreux auditoire. On pouvait déjà apprécier les vastes conséquences d'avoir familiarisé les écrivains avec les beautés d'un style châtié et toujours lucide qui allait bientôt neutraliser et puissamment refouler l'action pernicieuse d'une littérature étrangère sur le simple et le naturel. Par ce retour aux principes de vitalité, la littérature qui se trouvait quelques années auparavant dans une véritable caducité, pouvait désormais reprendre une nouvelle vigueur, et acquérir une seconde jeunesse. On augmentait de toutes parts la somme des besoins intellectuels ; la curiosité scientifique et l'émulation se répandaient dans toutes les classes. Jamais la nécessité d'éclairer le peuple et de l'initier aux jouissances que procurent les lettres et les sciences ne fut mieux sentie. On voyait partout les efforts tendre avec ardeur vers ce but, et jamais le gouvernement ne s'était appliqué, avec autant de persévérance, à développer l'essor de la littérature nationale. Le peuple napolitain, malgré son penchant à se laisser séduire par l'appât des idées nouvelles, possède maintenant un véritable sentiment national, qui reprend le dessus et triomphe des dissensions des partis. On pouvait donc espérer qu'étant éclairé par sa propre expérience aussi bien que par celle des autres peuples, il parviendrait à se dégager des périls que créent les caprices des hommes, ou l'entraînement des idées et des passions. On commençait même à se flatter, que grâce aux idées modérées, l'avenir le verrait prendre un nouvel essor plus heureux et plus fécond, sous l'influence d'un gouvernement prudent, sage, ferme et éclairé. Le pays pouvait être fier de son passé, satisfait du présent, confiant dans l'avenir.

Néanmoins la domination française était encore empreinte dans les mœurs, et dans les créations de l'intelligence du pays, où toute influence est passagère, mais où toutes les traces sont profondes. Il n'y avait eu, sous le régime étranger, qu'une apparence de mouvement, et de prospérité. Les domi-

nateurs de ce temps, français par l'esprit et par le cœur, auraient voulu appeler à eux les arts et la littérature de leur pays; mais ils ne devaient réussir qu'à moitié. Le sentiment du vrai beau, l'amour du naturel s'étaient affaissé dans toutes les intelligences, les beautés nobles et simples de l'âge précédent n'avaient point été comprises pendant dix ans. Désormais la littérature a moins d'ampleur, mais plus de netteté, de précision, de vigueur, que celle qui avait subi l'influence triomphante de la littérature française, car le génie national a réagi. La littérature répond plus exactement aux instincts du pays, elle est plus nationale. C'est l'italicisme qui dans la réaction en est l'élément. Surtout on ne néglige plus cette fibre religieuse, qui existe dans le cœur de tout napolitain, et que la poésie de ce temps se plaît à faire vibrer. Cependant elle n'en a pas plus de calme ni de sérénité; c'est le côté faible de la littérature de l'époque. Nous n'étions pas encore parvenus à l'époque, où les intérêts matériels seraient le grand mobile de la vie politique et littéraire. Néanmoins on cherchait déjà à agrandir le cercle des jouissances, et à donner aux individualités plus de ressort et d'énergie. La société n'était pas encore assez matérialiste pour réclamer une égoïste nationalité avant tout; l'époque devait bientôt paraître où l'intérêt l'emporterait sur toute croyance idéale. De ce temps on voulait en littérature faire découler la magie de l'écrivain de l'affectation d'une sympathie profonde pour l'humanité. On avait déjà l'audace du démagogue, mais on n'affichait pas encore le courage du martyr.

Cet esprit frondeur, nécessairement excité par les fautes sans nombre que le pouvoir étranger avait commises, lui avait survécu. Cette licence que les guerres civiles entraînent toujours après elles, cette politesse qui raffinait le vice, et cette dépravation fardée, avaient fait place au désir des luttes et à l'aigreur des disputes. Dans la société, on prenait plaisir à soutenir avec vivacité toutes sortes d'opinions, on se battait à outrance, on se portait d'énormes fendants, et personne n'en gardait le moindre souvenir. Mais dans la littérature, par la vanité

et l'importance que chacun attachait à sa personne, on cherchait la gymnastique de la plume, on voulait combattre, n'importe dans quels rangs. Dans cette saison de progrès poétique et de fertilité dans les productions, c'étaient des individualités jalouses, inquiètes, quoiqu'elles ne militassent pas encore pour les seuls intérêts de leur fortune. Les poètes trouvaient des critiques plus ou moins acerbes, qui opposaient aux qualités qui les distinguaient, les défauts qui les déparaient. C'était le temps, où une ode, un jugement pour ou contre un poète faisaient naître bien de petits ouvrages polémiques, et l'offense que l'un répandait autour de lui d'une main prodigue, lui était bientôt renvoyée avec fureur. C'était ainsi une guerre d'épigrammes qui mettaient tout le monde littéraire en tracasserie, et produisaient chez ceux qu'elles atteignaient une vive animosité. Personne ne s'attendrissait sur les blessures qu'elles faisaient, et on ne se repentait jamais d'avoir été trop loin. Ce n'était qu'une bagatelle, le pli de la rose, une tache dans un fruit d'or.

Un nombreux parti se piquait de ne pas rendre justice au talent de Gabriele Rossetti, poète qui, selon eux, enchâssait des pierres fausses dans de l'or ; un autre parti accusait le Marquis de Montrone d'avoir manqué d'inspiration et de feu dans sa poésie. L'indulgence n'était pas la Muse de Rossetti, il ne voulait donner à personne la satisfaction de le surpasser en ironie et en injustice. Les louanges, dont sa vanité était insatiable, lui avaient fait contracter une sorte d'irritabilité inquiète et jalouse. Il avait brigué la chaire de littérature italienne à l'Université, mais n'ayant pas obtenu la place, qu'il avait espérée par son concours, ce désappointement le blessa au point de lui faire regretter le gouvernement étranger. Dès-lors il attaqua sans réserve ses émules et ses ennemis avec toute l'âpreté des savants du XVI[e] siècle. Quelques sonnets, inspirations de malice et de gaieté, présentaient de ce temps beaucoup de grâce et de finesse; mais ordinairement ses vers distillaient l'amertume et l'injure. L'abbé Taddei, dont le ceste et le glaive avaient longtemps fatigué le bras, et qui

avait la malignité d'un homme d'esprit, déversait le blâme et la réprobation sur tous ses émules. Il attaquait presque tous les gens de lettres qui avaient de la réputation, et qui n'avaient ordinairement d'autre tort que celui de n'être pas de son avis. Il n'employait dans ses jugements que cette vivacité amère qui donne des ennemis et des lecteurs. Souvent il empoisonnait dans son journal ces premières années de labeur, ces efforts fiévreux et incertains qui composent le lot misérable de bien des jeunes écrivains. Ce sont souvent des fleurs précieuses qu'un souffle de dédain, un sourire de raillerie peut flétrir et dessécher pour toujours. Les auteurs étaient, presque toujours malgré eux, réduits à la nécessité de répondre à ses outrages par de dures vérités.

Tout ce que les antagonistes étaient obligés de garder parfois de dépit, et d'acrimonie, était ordinairement tourné contre Rossetti et contre l'abbé Taddei. C'était autour d'eux que bourdonnait le plus souvent le murmure satirique. Ruffa plus équitable envers Rossetti, que Rossetti ne l'était envers lui, s'efforçait néanmoins de le déprécier; alors blessé par ses épigrammes, il se vengeait avec les mêmes armes. Andrea Mazzarella avait affecté longtemps de se montrer insensible à leurs attaques. La misère lui avait ôté non-seulement la moitié de l'âme, comme dit Homère, mais presque le dernier souffle de vie, qui survit dans les plus grandes afflictions et qui s'exhale en plaintes. Enfin, voyant ses efforts sans succès, il reprit la plume pour se venger. Persécuté par les injustices de la satire, il répondit par des sonnets vifs, mordants, incisifs, et couvrit ses ennemis d'un ridicule ineffaçable.

Tout était bon pour une guerre, tout menait devant l'ennemi. C'est ainsi que Vulpès fit des épigrammes contre Genoino, et Genoino, qui n'avait pas une modération philosophique bien affermie contre les tentations de l'amour-propre, ne se refusa pas le plaisir de la vengeance. Souvent ces petites tracasseries s'anéantissaient d'elles-mêmes, mais rarement les inimitiés qu'elles faisaient naître.

C'est de ce temps que commença la réaction contre les pro-

sateurs et les poètes infectés de gallicismes, qui avaient voulu produire une révolution soudaine dans la langue. Ces derniers se permettaient contre les pédants des boutades si aigres, que Baretti ne les aurait pas désavouées. Les autres, à qui on lançait d'outrageants brocards, se jetaient dans des querelles interminables, et ne se montraient pas moins injurieux et mordants dans des réponses pseudonymes. Le seul Marquis de Montrone hautain et naturellement circonspect, ne trempa jamais dans l'injustice de ses censeurs; il s'abstenait de répondre.

Ces polémiques et ces satires ne servaient qu'à faire rire au dépens de dix ou douze hommes de lettres. C'était une démangeaison de médire, c'était l'abus plutôt que l'usage de l'esprit, et s'il n'y eût pas eu de danger, la satire se serait armée d'un fer rouge. En attendant, c'étaient des préventions, des torts réciproques, des malices d'esprit, des pointes d'amour-propre qui devenaient de véritables haines littéraires. On pourrait se demander si la supériorité de l'esprit, si la culture des sciences ne devaient pas plutôt élever l'homme, et le soustraire aux petites misères de l'humanité. Il y eut un moment, où l'on ne savait plus où chercher la source de la dignité et de l'indépendance.

Quelques-uns même de ceux qui restaient indifférents devant une telle lutte, se jetaient dans ces ouvrages, dont on ne peut parler que la rougeur au front, quoique les ordures ne fussent plus l'engourdissement et la folie du jour. Ainsi une satire obscène, qui circula manuscrite contre les danseuses du théâtre *S. Carlo*, mit de ce temps tout le monde en émoi. C'était, il est vrai, une facétie pleine de sel d'un bel esprit qui eut ensuite beaucoup de réputation, mais elle était souillée d'un cynisme effronté, le style en était familier, et même trivial. Ainsi on oubliait encore, mais par moments, que tout ce qui sort du fumier est fatalement condamné à y rentrer.

La restauration avait porté avec soi le principe de la stabilité. Naples renaissait au luxe, et redevenait un séjour de plaisirs. Il y avait une frénésie de fêtes. Les hommes de let-

tres en formaient l'ornement, car l'esprit du siècle les avait rendus aussi propres pour le monde que pour le cabinet. Cette classe à laquelle on avait eu peine à pardonner des souvenirs, et dont les regrets avaient été légitimes, si les prétentions ne l'étaient pas toujours, avait des salons très-fréquentés où l'on retrouvait cette urbanité de conversation d'autrefois. La causerie circulait, vive, animée, fine, profonde, telle en un mot qu'on peut la trouver dans les réunions d'écrivains et d'artistes. Ces cercles comprenaient toutes les illustrations de l'époque; c'était Canova, c'était Rossini, c'était Scarpa, c'étaient tous les écrivains les plus distingués. C'étaient encore des auteurs diversement célèbres ceux qui se réunissaient chaque soir autour du Marquis Berio, dont on ne peut rappeler le talent et la bonté sans admiration et sans attendrissement. Il réalisait tout ce que l'imagination peut se représenter de la simplicité, et de la bienveillance du philosophe. Il portait dans la société cette liberté d'esprit qui seule permet d'en jouir, ce discernement prompt, ce sentiment vif des beautés et des défauts dans tous les arts, qui prévient même la réflexion, mais qui a toujours besoin d'habitude pour se former. Son intelligence ne permettait pas aux entretiens de s'égarer hors du domaine des arts et de l'esprit, et la musique était le seul intermède de l'esprit. C'était l'Évêque de Tarente qui attirait autour de lui un cercle d'hommes distingués, par l'impression qu'il produisait, et le charme attachant qu'il exerçait sur ses amis. Il avait une simplicité de manières, et même une apparence d'insouciance qui mettait chacun à l'aise. Il possédait cette grâce indicible qui l'avait accompagné dans toutes les scènes de sa vie, et qui entourait maintenant sa vieillesse d'une respectueuse admiration et d'un dévouement affectueux. Les élus à l'école de ce salon y apprenaient le secret d'être spirituels sans amertume, causeurs sans scandale, érudits sans pédantisme, politiques sans intollérance. On sentait autour de ces personnages je ne sais quoi de chaleureux et d'attrayant, une sorte d'atmosphère magnétique. Fêtes éteintes! monde évanoui!

Un petit nombre, et bien petit nombre de ceux qui compo-

saient ces sociétés brillantes vivent encore pour attester l'éclat de ces salons, qui étaient l'orgueil et la joie de la vieille Naples. Mais les souvenirs que le marquis Berio et l'Évêque de Tarente ont laissé, pourraient encore propager les traditions d'urbanité, de beau langage, de distinction suprême, et offrir un grand exemple à ceux qui ont reçu, comme eux, quand bien même ce ne serait pas au même degré, les mêmes dons en partage. Mais ce regret du passé est déjà la crainte de l'avenir. Cette époque vers laquelle je ne tourne jamais les regards sans attendrissement, cette époque où je passai deux ou trois ans d'une jeunesse enthousiaste, qui furent ma seule et véritable jeunesse, cette époque, dis-je, restera sans exemple à l'aveuir.

Dans ces derniers asiles ouverts à l'esprit et à la conversation on donnait à la restauration le caractère d'une réhabilitation de patriotisme. Cependant peu à peu l'irritation politique commença à s'y répandre en ironies amères, et en philippiques générales, que la tolérance de la société et du gouvernement semblait permettre. Dans le salon de l'Evèque de Tarente elles n'étaient que l'expression de l'école philosophique du XVIIIe siècle. Partout ailleurs les discussions devinrent bientôt animées par des principes dangereux. Les jeunes hommes à sentiments passionnés montraient un enthousiasme outré qui n'invoquait que Sparte et Rome. Tout s'ennoblissait dans leurs goûts, sans que la raison y occupât aucune place, ni comme maîtresse, ni comme esclave. Ils n'avaieut que des épigrammes acérées contre le gouvernement, et cette opposition s'accordait trop souvent avec l'esprit satirique des Napolitains. Ils ne lançaient cependant pas des anathèmes contre la restauration, mais il y a des époques où certaines idées dominent irrésistiblement. Un gouvernement, aux yeux de la jeunesse lettrée de ce temps, était en quelque sorte au nombre des beaux-arts. Elle jugeait des théories politiques, de la guerre, de la paix, comme elle aurait jugé d'un tableau, d'une sculpture, par l'effet qu'ils auraient produit sur leur imagination. L'impatience de l'avenir, et cet amour de l'inconnu plaçaient cette génération issue de

soldats dans un courant révolutionnaire qui répondait confusément alors à un mouvement d'idées, de passions, et d'intérêts. Jusqu'en 1817 la surface avait paru encore immobile, mais ce courant agissait par-dessous. Peu après, des nuages menaçants commençaient à s'amonceler sur l'horizon, et annonçaient la tempête. Les esprits s'étaient tournés vers la France; à les entendre maintenant louer les Français, on aurait dit que les peuples n'aiment que par la haine.

Mais si dans les salons ce n'était qu'une manière caustique, une verve intarissable d'épigrammes, de critiques spirituelles et de bon goût; dans les écoles c'était l'esprit mordant et satirique qui distingue les partis, et qui devient toujours offensif. Si le gros de la population avait une sauvegarde contre la contagion démocratique par son ignorance, la jeunesse des écoles n'avait pas le même préservatif. Les étudiants en droit subordonnaient tout aux chimères, qui ont été dans tous les temps le prétexte de tous les ambitieux.

L'attitude tour-à-tour agressive et dédaigneuse que la littérature avait pris en face du gouvernement de 1814, prend désormais la couleur d'esprit de parti. La réserve ne lui paraît plus nécessaire, les ménagements ne lui conviennent plus.

Les révolutions littéraires se font au nom de la nature et de la vérité, comme les politiques au nom de l'humanité. Ainsi de ce temps, pour la littérature qui combattait en faveur de la simplicité et du naturel, pour l'italicisme et la nationalité, les doctrines démocratiques devenaient une sorte de religion politique. Encourager cette jeunesse, c'était pour la littérature marcher avec le siècle ; elle oubliait même par moments que sans la morale, la politique n'est qu'une théorie vague et inutile. Ainsi dans ce temps, où la littérature idéalisait la rébellion, les étudiants, après le meurtre de Kotzebue, s'arrachaient des mains un éloge de Sand, composé, disait-on, par un poète toscan nommé Benedetto, qui se serait tué après l'avoir répandu. C'était en quelque sorte l'apothéose du meurtre, c'était la poésie du crime, le sang ne devait plus être un obstacle pour cette jeunesse exaltée, et poussée vers des résolutions sou-

daines, et audacieuses. Les idées révolutionnaires dominaient, quoique voilées, dans les écoles et dans les académies; elles se glissaient au sein de l'armée et de l'administration; elles murmuraient dans les salons. Les populations qui, sauf quelque moment d'exaltation, aspirent en général au repos politique, pour se livrer sans trouble aux affaires de la vie civile, tremblaient maintenant de voir s'interrompre cet ordre, cette prospérité si précieuse, mais déjà si précaire. Cependant la littérature disputait déjà le bonheur de l'État, et le plaisir de le gouverner, elle obéissait aux conseils insensés de la démagogie, et devait bientôt en connaître les déceptions. Elle préparait des combats sans victoires, des bouleversements sans but, et des malheurs sans fin. Vers le commencement de 1820 le théâtre menaçait de s'écrouler sur les acteurs.

FIN DU PREMIER VOLUME

INDEX

DU PREMIER VOLUME

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI